ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

DI·fusion

Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles /
Université libre de Bruxelles Institutional Repository
Thèse de doctorat/ PhD Thesis

Citation APA:

Luffin, X. (2004). *Un créole arabe: le kinubi de Mombasa : étude descriptive* (Unpublished doctoral dissertation). Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres – Langues et Littératures, Bruxelles.

Disponible à / Available at permalink : https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/211199/6/554a8cfe-c81d-4f3d-854f-0c7b89ac5327.txt

(English version below)

Cette thèse de doctorat a été numérisée par l'Université libre de Bruxelles. L'auteur qui s'opposerait à sa mise en ligne dans DI-fusion est invité à prendre contact avec l'Université (di-fusion@ulb.be).

Dans le cas où une version électronique native de la thèse existe, l'Université ne peut garantir que la présente version numérisée soit identique à la version électronique native, ni qu'elle soit la version officielle définitive de la thèse.

DI-fusion, le Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles, recueille la production scientifique de l'Université, mise à disposition en libre accès autant que possible. Les œuvres accessibles dans DI-fusion sont protégées par la législation belge relative aux droits d'auteur et aux droits voisins. Toute personne peut, sans avoir à demander l'autorisation de l'auteur ou de l'ayant-droit, à des fins d'usage privé ou à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique, dans la mesure justifiée par le but non lucratif poursuivi, lire, télécharger ou reproduire sur papier ou sur tout autre support, les articles ou des fragments d'autres œuvres, disponibles dans DI-fusion, pour autant que :

- Le nom des auteurs, le titre et la référence bibliographique complète soient cités;
- L'identifiant unique attribué aux métadonnées dans DI-fusion (permalink) soit indiqué;
- Le contenu ne soit pas modifié.

L'œuvre ne peut être stockée dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'identifiant unique (permalink) indiqué ci-dessus doit toujours être utilisé pour donner accès à l'œuvre. Toute autre utilisation non mentionnée ci-dessus nécessite l'autorisation de l'auteur de l'œuvre ou de l'ayant droit.

---------- **English Version** ----------

This Ph.D. thesis has been digitized by Université libre de Bruxelles. The author who would disagree on its online availability in DI-fusion is invited to contact the University (di-fusion@ulb.be).

If a native electronic version of the thesis exists, the University can guarantee neither that the present digitized version is identical to the native electronic version, nor that it is the definitive official version of the thesis.

DI-fusion is the Institutional Repository of Université libre de Bruxelles; it collects the research output of the University, available on open access as much as possible. The works included in DI-fusion are protected by the Belgian legislation relating to authors' rights and neighbouring rights. Any user may, without prior permission from the authors or copyright owners, for private usage or for educational or scientific research purposes, to the extent justified by the non-profit activity, read, download or reproduce on paper or on any other media, the articles or fragments of other works, available in DI-fusion, provided:

- The authors, title and full bibliographic details are credited in any copy;
- The unique identifier (permalink) for the original metadata page in DI-fusion is indicated;
- The content is not changed in any way.

It is not permitted to store the work in another database in order to provide access to it; the unique identifier (permalink) indicated above must always be used to provide access to the work. Any other use not mentioned above requires the authors' or copyright owners' permission.

UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES

Faculté de Philosophie et Lettres

Un créole arabe : le kinubi de Mombasa.
Etude descriptive.

Volume 2 : Morphologie

Xavier Luffin

Thèse présentée en vue de l'obtention
du grade de Docteur en Philosophie et Lettres

Directeur : M. le Professeur Jacques Thiry

Année académique
2003-2004

IIIb. MORPHOLOGIE

1. Le nom

1.1. Le nom commun

1.1.1. L'absence de schèmes nominaux

Le kinubi tire la plus grande partie de son vocabulaire de l'arabe dialectal. Il l'a toutefois assimilé essentiellement de manière figée, sans utiliser le système des schèmes (*wazn*, pl : *awzān*). Il existe en arabe classique plusieurs dizaines de modèles des formes nominales. Outre les quarante-quatre schèmes nominaux de la forme verbale nue (par opposition aux formes dérivées, sur lesquelles nous reviendrons plus bas), il y a d'autres catégories de noms liés au temps, au lieu... (Blachère, 1975 : 77) Ces schèmes sont aisément identifiables en raison du caractère morphologique de leur répartition, et l'arabe moderne comme l'arabe dialectal peuvent y avoir recours pour créer des néologismes.
Par exemple, la racine /KTB/, qui recouvre le champ sémantique de l'écriture, permet, selon le schème utilisé, de créer des verbes, des substantifs et des adjectifs apparentés :

TABLEAU 1 :

SCHEME[1]	*SENS*	*EXEMPLE*	*TRADUCTION*
Fa'aLa	Verbe	KaTaBa	écrire
Fā'iL^{un}	Participe actif	KāTiB^{un}	écrivain, secrétaire
maF'ūL^{un}	Participe passif	maKTūB^{un}	écrit, lettre
maF'aL^{un}	Nom de lieu	maKTaB^{un}	bureau

UNIVERSITAS BRUXELLENSIS · BIBLIOTHECA
738.657
v.2

La plupart de ces formes nominales subsistent en arabe dialectal, même si elles s'accompagnent souvent de modifications phonologiques. A titre d'exemple, les quatre mots cités ci-dessus se retrouvent en arabe dialectal syro-libanais sous la forme suivante : /katab/, /kāteb/, /maktūb/, /mekteb/ (Kassab, 1970 : 177). Le système des formes nominales reste productif en arabe dialectal, même dans le cas des dialectes « périphériques » comme le tchadien. Il permet d'ailleurs d'assimiler les néologismes en les intégrant dans un schème, comme par exemple /bawālīs/, qui signifie « policiers » en arabe tchadien et qui est le pluriel de /bōlīs/, formé sur le schème /Fawā'īL/ (Jullien de Pommerol, 1999b : 54). Mais les importantes modifications phonologiques de l'arabe tchadien affectent malgré tout le système

[1] Les grammairiens arabes utilisent conventionnellement la racine /FɛL/ « faire » comme racine théorique pour expliquer l'ensemble des schèmes

ULB

des schèmes et radicaux, si bien que Roth se demande si le concept est encore opportun dans certains cas (Roth, 1987-9 : 418).
En kinubi, la lecture des schèmes n'est, dans la plupart des cas, plus pertinente. Miller illustre très bien cela par des mots en kinubi dont l'étymologie arabe est formée d'un substantif et d'un pronom affixe (par exemple /káli/ « oncle », dont l'étymon est certainement /khāl-i/ « mon oncle ») ou encore par des schèmes caractéristiques du pluriel en arabe dialectal et qui sont utilisés comme des singuliers en kinubi (Miller, 1993 : 144-5), fait sur lequel nous reviendrons dans le chapitre consacré au pluriel.
Cette déstructuration du système nominal est notamment due aux profondes modifications phonologiques du kinubi, comme l'ajout systématique d'une voyelle en fin de syllabe ou encore l'élision de certains phonèmes tels que [ʿ] ou [q], qui ne permettent plus de reconnaître les schèmes d'origine. Ainsi, il est difficile de lire les schèmes /FaʿaLiyya^{tun}/ et /FuʿL/ dans le kinubi /galamóyo/ « chèvre » et /sókolo/ « chose », tandis qu'on les repère facilement dans leurs équivalents en arabe soudanais /ghanameyya/ et /shughul/.

Les schèmes présentant en arabe une série de syllabes ouvertes et/ou une voyelle longue sont les seuls à être plus aisément reconnaissables. C'est le cas du schème /FaʿāLa/, qu'on retrouve dans /garāya/~/garáya/, « étude » et dans /wanāsa/~/wanása/, « conversation ».

Par ailleurs, Miller souligne la présence de plusieurs noms de lieu ou d'instrument qui subsistent en kinubi. S'agissant de l'addition d'un préfixe, la stabilité du schème est moins précaire, toutefois ces noms sont peu nombreux. Elle cite /máḥkama/ « tribunal » et /mízgit/ « mosquée » (Miller, 1993 : 145). Nous avons le second sous la forme /mízgit/ ou /mískit/ (M.1.7) dans nos enregistrements, mais aussi /mádrasa/ (M.1.9). Citons le cas de /máisha/[2], « vie » terme très courant en kinubi mais qui est certainement passé en kinubi via le kiswahili *maisha*(voir Vocabulaire, 1.3).

En outre, certains termes utilisés au singulier comme au pluriel semblent issus d'une forme du pluriel en arabe. Par exemple /ásma/, « nom », dérive de l'arabe /asmā'/, pluriel de /ism/ :

ásma	tá	-ki	munúi ?
nom	GEN	toi	qui ?

« comment t'appelles-tu ? »[3]

tandis que l'arabe de Juba conserve la forme /ísim/~/ism/ au singulier. Owens considère que /gúrun/ « corne(s) », /sunúnu/, « dent(s) », /sufúf/, « rang(s) » et /bágara/, « vache(s) » sont

[2] Dans ce cas-ci, l s'agit d'un *maṣdar mīmī*, c'est-à-dire d'un nom construit sur le schème *maFʿuLa*, et non pas d'un nom de lieu ou de temps, construits sur un modèle semblable (Blachère, 1975 : 83).
[3] Les exemples en kinubi et en arabe de Juba viennent de nos propres enregistrements, sauf lorsqu'une autre source est indiquée entre parenthèses).

des termes de forme unique issus d'un pluriel arabe (Owens, 1985 : 252). Concernant /sufúf/, nous avons relevé à plusieurs reprises son singulier /sáfa/. Ces exemples montrent bien que les schèmes ne sont plus pertinents dans la reconnaissance ou la création du vocabulaire.

On retrouve le même phénomène avec certains emprunts à l'arabe en kiswahili. Par exemple, le terme *malaika*, « ange », est dérivé de l'arabe *mala'ika*, pluriel de *malāk*, « ange ». Or, en kiswahili la même forme s'utilise au singulier comme au pluriel. Notons également *jirani*, « voisin » (pluriel : *ma-jirani*) de l'arabe *jirān*, pluriel de *jār*, « voisin ». De manière plus générale, cette confusion s'opère fréquemment dans les processus d'emprunts. Pour rester dans le domaine des emprunts à l'arabe, le turc *arazi* (sg) « territoire », est emprunté au pluriel de l'arabe *arḍ* « terre » : *(al-)arāḍī*.

1.1.2. L'absence de formes dérivées productives

L'arabe – classique et dialectal – a également largement recours aux formes dérivées our développer son vocabulaire. La dérivation est un procédé morphologique - gémination d'une consonne, addition de préfixes, d'infixes et de suffixes, modification des voyelles – s'appliquant aux verbes et aux substantifs de la forme nue, qui permet de créer de nouvelles formes exprimant l'intensité, le but, la réciprocité, le factitif, le conatif, le déclaratif, la réciprocité, le sens réfléchi ou passif. A côté de la forme nue existent donc quatorze formes dérivées potentielles (Blachère, 1975 : 49). Les dialectes n'utilisent toutefois qu'un certain nombre réduit de formes – la forme II ayant tendance à remplacer la forme IV pour le factitif, par exemple – tandis que certains d'entre eux créent même de nouvelles formes dérivées (Durand, 1995 : 122 ; Marçais, 1977 : 66-67).

TABLEAU 2 : Exemple de substantifs dérivés de la racine QTL en arabe classique

Forme I : Fa'L	Forme nue	QaTL	Meurtre
Forme II : taF'īL	Intensité	taQTīL	Massacre
Forme III : Fi'āL	Effort	QitāL	Combat
Forme VI : taFā'uL	Réciprocité de III	taQāTuL	Combat

Le kinubi ignore totalement le processus de dérivation. En effet, il reste en kinubi quelques substantifs des formes dérivées, mais ceux-ci sont conservés de manière figée et ils sont en outre assez rares. À nouveau, il ne serait donc pas opportun de classer en kinubi les types de noms selon ces formes, puisqu'ils sont directement empruntés à l'arabe de manière figée, sans que le locuteur ne les identifie en fonction d'une classe particulière. La phonétique arabe est par ailleurs tellement modifiée que les formes d'origine sont souvent méconnaissables. Enfin,

quelques-uns de ces reliquats sont probablement passés en kinubi via le kiswahili, ce qui les éloigne encore plus de l'étymon arabe.

1.1.3. Les reliquats de formes dérivées

* Reliquats de la forme II :

Nous n'avons relevé que trois substantifs liés au masdar *taf'īl* : /tafsír/, /tartíb/ et /taríkh/ :

gi-	séli	*kiswahili*,	tafsír	*kiswahili/*
PRES	prier	kiswahili/S	expliquer	kiswahili/s

« ils prient en kiswahili, ils traduisent en kiswahili »

ma	fí	tartíb	ta	núbi	ásede
NEG	EX	tradition	GEN	nubi	maintenant

« il n'y a plus de tradition nubi »

taríkh	ta	anás	ta	Bómbo
histoire	GEN	gens	GEN	Bombo

« l'histoire des gens de Bombo »

taríke	tamánya	u	ashirīn
date	huit	et	vingt

« en date du vingt-huit »

/tafsir/ est le masdar II du verbe /fassara/, qui est couramment utilisé en kiswahili dans le sens de « expliquer » ou « traduire ». Il est plus que probable que /tafsír/ soit emprunté au kiswahili *tafsiri*, étant donné d'une part le sens de « traduire, traduction » qui lui est donné, d'autre part l'apparence verbale donnée au masdar, comme en kiswahili *ku-tafsiri*.
Quant à /tartíb/, il est plus probable qu'il ait été emprunté directement à l'arabe. En effet, son doublet existe en kiswahili, mais avec une structure phonétique très différente : *taratibu*.
Enfin, /taríkh/ vient du substantif arabe /ta'rīkh/. Comme en arabe, il signifie tantôt « histoire », tantôt « date ». Il est quelquefois remplacé par le kiswahili *tarehe*, qui a la même origine.

Il faut aussi noter le participe actif de forme II /mālim/, « professeur ». Il a un équivalent du même sens et de même origine en kiswahili, *m-walimu*, mais le terme nubi vient directement de l'arabe /mu'allim/, le /ā/ étant la contraction de /'+a/.

* Reliquat de la forme III :

Nous n'avons relevé que /msáada/, « aide » dans la phrase :

Egypt	nādi	*msaada*	min	*Britain*
Egypte/a	appeler	aide/s	de	Grande-Bretagne/a

« l'Egypte demanda l'aide de la Grande-Bretagne »

L'étymon original est /musā'ada/ en arabe, mais il est vraisemblablement passé en kinubi via le kiswahili *msaada*, qui présente exactement la même forme sur le plan phonologique.

* Reliquats de la forme VI :

/tafaúti/, « différence » s'entend couramment en kinubi, comme dans :

fi	Kénya énd	*tafauti*	me	ená
dans	Kenya avoir	différence/S	avec	là-bas

« il y a une différence entre le Kenya et là-bas »

Il correspond à l'arabe /tafāwut/, mais le terme kinubi vient certainement du kiswahili. En effet, il a exactement la même forme avec –i final, *tafauti* (parfois *tofauti*). Ensuite, /tafāwut/ n'est pas d'usage courant en arabe dialectal et il serait par ailleurs le seul vestige nominal de la forme VI.

* Reliquats de la forme VIII :

Nous avons relevé le terme /itkál/ « superstition ». Ce terme peut avoir deux étymologies. Soit il dérive de l'arabe /ittikāl/ – mais nos informateurs de Juba ne connaissent pas ce terme –, soit il s'agit d'une déformation du kiswahili *itikadi*, qui a le même sens, mais qui vient de l'arabe /i'tiqād/ (Johnson, 1939 : 144). Nous avons également entendu hors enregistrement /iḥtiláf/ « différence », de l'arabe /ikhtilāf/. Le terme existe en kiswahili (*ihtilafu*, plus couramment *hitilafu*). Le passage de /h/ à /ḥ/ laisse supposer que le terme vient de l'arabe et non du kiswahili, car /ḥ/ est généralement absent de la phonologie du kinubi et n'apparaît que dans les arabismes. Il s'agit donc vraisemblablement d'une hypercorrection, le locuteur tentant de se rapprocher de la phonologie de l'arabe, même si dans ce cas-ci la prononciation est erronnée (voir Phonologie, 2.3.3).

* Reliquats de la forme X :

/istiglāl/, « indépendance » et sa variante phonétique /ishtiglal/ viennent du masdar « istif'āl(un) » (forme X) en arabe : istiqlāl(un). Mais il s'agit d'un emprunt tel quel à l'arabe parlé, sans qu'aucun terme nouveau ne soit forgé en kinubi sur le même schème. Le /sh/ prononcé par certains informateurs est encore une fois lié à une hypercorrection : ils savent qu'ils confondent parfois /s/ et /sh/ et corrigent donc /sh/ > /s/, bien qu'ici ce soit erroné (voir Phonologie, 2.3.3). Cela démontre bien que le schème a perdu sa valeur morpho-sémantique, le locuteur n'analysant pas /ist-/ comme un préfixe. Si nous n'avons pas relevé d'autres substantifs de la forme X, il subsiste par contre quelques verbes et un adjectif de cette forme : /istágrab/ « s'étonner », /mustáre/ « arabisé, civilisé ».
Tous ces exemples de dérivation, par ailleurs très peu nombreux, constituent donc soit des reliquats de l'arabe, figés morphologiquement et sémantiquement, soit des emprunts au vocabulaire d'origine arabe du kiswahili, ce dernier élément expliquant la rareté de ces formes.

1.1.4. Les racines nominales contenant un élément morphologique de la langue mère

* La terminaison en /-a/ :

Une grande partie des substantifs ont conservé le /-a/ final de leur étymon dialectal soudanais, marqueur du féminin : /líbira/ « aiguille », /mária/ « femme », /bínia/ « fille »... Toutefois, la distinction de genre a disparu en kinubi, et ce /-a/ n'a donc plus aucune valeur morphologique. D'ailleurs, quelques termes ont perdu leur /-a/ étymologique, comme /rután/ « langue », dérivé de /riṭāna/ « jargon ».

* L'article intégré au nom :

Le kinubi a emprunté quelques mots à l'arabe avec l'article. A Mombasa, nous avons relevé /yōm láha/ « dimanche », de l'arabe /yōm al-aḥad/ et /líbira/ « aiguille », qui dérive de l'arabe /al-ibra/. Les cas étaient plus nombreux à Bombo :

- /latá/ « bois », provient de l'arabe /al-ḥaṭab/ ;
- /láger/, « montagne », dérive de /al-ḥajar/ « pierre » ;
- /lúfora/, « trou », dérive de /al-ḥufra/ ;
- /láfas/ « bagage », vient de l'arabe /al-'afash/ ;
- /lagín/ « pâte », vient de l'arabe /al-'ajīn/.

Tous ces exemples offrent une forme unique, déterminée et indéterminée, puisqu'on ne retrouve pas ailleurs les termes */atá/, */áger/, */úfra/ ou */íbira/ qui dériveraient de /ḥaṭab/, /ḥajar/, /ḥufra/ ou /ibra/. Il ne s'agit donc pas ici d'un cas de détermination par l'article. Ils ne constituent plus à chaque fois qu'un seul monème, bien qu'ils en constituent deux en arabe.

On retrouve des cas semblables en arabe tchadien, avec des termes comme /almi/, « eau, pluie », /lekkōl/, « école » et /labtān/, « hôpital ». Il s'agit bien de termes où l'article est intégré, comme le montre l'usage :

hū	marag	min	al-	almi
il	sortir.PASSE3m.sg.	de	ART	eau

« il est sorti de l'eau »

khidimt	-i	daktōr	fī	l-	labtān
travail	mon	docteur	dans	ART	hôpital

« je suis docteur à l'hôpital » (Jullien de Pommerol, 1999c : 16, 24 et 28).

L'article est ici intégré au nom. Mais à la différence du kinubi, l'arabe tchadien a conservé l'usage de l'article. Si l'un de ces termes est déterminé, l'article sera malgré tout placé devant le mot, comme cela apparaît dans les exemples précités avec /almi/ > /al-almi/.

Dans les deux derniers cas, il semble que l'article intégré /l-/ vienne non pas de l'arabe mais du français, les termes en question étant une déformation de « l'hôpital » et « l'école ». En maltais également, certains mots ont intégré l'article. C'est le cas de /labra/, « aiguille », de l'arabe /al-ibra/ (Aquilina, 1987, II : 719), exactement comme /líbira/ en kinubi.

Cela rappelle quelques arabismes des langues latines, qui ont également emprunté des termes arabes munis systématiquement de leur article, sans que cela leur donne un sens exclusivement déterminé : *algodon* « coton » et *alcali* « chef » en espagnol, par exemple. Ces mots fonctionnent comme tous les autres vocables de ces langues, c'est-à-dire tant avec un article déterminé ou indéterminé que sans article, selon qu'on veuille ou non les déterminer. Mais il ne faut pas spécialement avoir recours aux termes d'origine arabe pour retrouver de tels parallélismes en français. Ainsi, les mots lierre, lendemain et lingot étaient en ancien français constitués d'au moins deux monèmes, un article et un substantif, éventuellement précédé d'une préposition) : l'iere, l'endemain et l'ingot.

En kinubi comme dans les autres exemples cités, l'article est intégré à des substantifs commençant par une voyelle.

Rappelons que dans certains dialectes arabes, l'article défini /al-/ est lui aussi réduit à /l/ sur le plan phonologique, comme c'est par exemple le cas dans le parler judéo-arabe de Ḥīt (Iraq), qui présente par exemple /l-asami/ « les noms » ou /l-ūled/ « les enfants » pour /al-asāmī/ et

/al-awlād/ (Khan, 1997 : 72). Mais cela n'a pas d'incidence sur la morphologie, la forme indéterminée de ces termes étant attestée par ailleurs.

* Les autres morphèmes intégrés au nom :

Quelques autres éléments morphologiques ont été conservés, de manière moins systématique : Dans l'exemple suivant, le terme /kalti/ dérive de l'arabe dialectal /khāl-t-i/, « ma tante », en fait le terme /khāla/ muni du marqueur du féminin puis du pronom affixe de la première personne du singulier. Mais le terme existe désormais sous forme figée et signifie d'ailleurs « oncle » aussi bien que « tante » :

kálti	tá	-i	ge-	nadí	Muhámad Uséyn
oncle	GEN	moi	TMA	se nommer	Muhammad Hussayn

« mon oncle s'appelle Muhamad Useyn »

Signalons aussi la forme /yowéle/, que nous avons enregistrée quelquefois à Mombasa, et que Kaye et Tosco (2001 : 33) analysent comme une forme nominale figée, /yewéle/ « enfant, fils », issue de l'arabe dialectal soudanais /yā wálad/. Ils mentionnent un autre terme – que nous n'avons pas noté à Mombasa – /sábi/ « ami », qui dériverait elle de /ṣāḥib-i/ « mon ami ».

Outre les substantifs, nous aborderons ultérieurement le cas de certains pronoms et adverbes devenus des monèmes en kinubi, même si étymologiquement ils constituent une combinaison de plusieurs morphèmes : /fi lél/ « [durant] la nuit », bi-néfsi « soi-même » et le pronom /badúm/...

1.1.5. Les procédés innovateurs permettant la création de substantifs

Puisque les procédés morphologiques s'y sont raréfiés, le kinubi a recouru d'une part à d'autres manières de créer des noms et des adjectifs, d'autre part à des emprunts aux langues étrangères, en l'occurrence le kiswahili et l'anglais.

En kinubi, le substantif recouvre souvent la même forme que le verbe : /lébis/, signifie à la fois « habit » et « s'habiller », /rákab/, « cuisiner » et « cuisine »... Dans ce cas, la seule manière de distinguer le substantif du verbe est le contexte, éventuellement le préfixe temporel du verbe. Il existe toutefois plusieurs couples comprenant un substantif et un verbe de même racine mais morphologiquement distincts. C'est le cas de /ágara/ « étudier » - /garáya/ « étude » et de /wónus/ « discuter » - /wanása/ « discussion » dans :

gi- wónus rután núbi
TMA parler langue nubi
« ils parlent kinubi »

wanása kúlu ána árif úwo
conversation tout moi savoir lui
« je comprends toute la conversation »

ána ágara íni
moi étudier ici
« j'ai étudié ici »

garáya tá -y ána ágara fi Nayróbi
étude GEN moi moi étudier à Nairobi
« j'ai fait mes études à Nairobi »

Mais cette distinction morphologique – par ailleurs assez rare – est figée et s'explique par l'emprunt d'un couple verbe-substantif à la langue matrice. Miller a tout de même relevé quelques procédés innovateurs permettant la création de substantifs et d'adjectifs en kinubi. Concernant les substantifs uniquement, elle propose :

- L'opposition verbo-nominale basée sur l'alternance vocalique ;
- L'utilisation morphologique de l'accent ;
- La composition ;
- La construction analytique.

1.1.5.1. Les procédés phonologiques

1.1.5.1.1. L'utilisation de l'accent tonique

Selon Heine, Owens et Miller, l'accent joue un rôle morphologique en kinubi comme en arabe de Juba, en particulier dans le domaine verbal. Selon Miller, l'arabe de Juba et le kinubi utilisent la place de l'accent pour distinguer un verbe d'un substantif, le premier étant accentué sur la syllabe initiale et le second sur la suivante. Elle a notamment relevé les couples suivants :
/ásrubu/ « boire » - /asrúbu/, « fait de boire »
/kúruju/ « cultiver » - /kurúju/ « agriculture »
/rásulu/ « envoyer » - /rasúlu/ « envoi » (Miller, 1993 : 155)

Le phénomène existe à Mombasa, mais il est assez marginal. Dans les exemples suivants, le même monème est utilisé tantôt comme verbe, tantôt comme substantif, mais la place de l'accent est identique, qu'il s'agisse de monèmes à deux ou à trois syllabes :

ána	ágara	*secondary*	fi	Mombása,	*lakini* ágara	*dini*
moi	étudier	secondaire/a	à	Mombasa	mais/s étudier	religion/s

ána	ágara	fi	Nayróbi
moi	étudier	à	Nayrobi

« j'ai étudié à l'école secondaire à Mombasa, mais l'étude de la religion, je l'ai faite à Nairobi »

úmun	dúshman	iná	nas	*First World War*	ma...,
eux	se battre	là-bas	PL	Première Guerre Mondiale/A	avec

« ils se sont battus là-bas pendant la Première Guerre Mondiale avec... »

dúshman	wáde	el	ma	rekórdi
guerre	DEM.PL	REL	NEG	se souvenir/a

« Ces guerres dont je ne me souviens pas »

Par contre, il semble qu'il y ait une opposition claire entre le verbe /rákab/ « cuisiner » et /rakábu/, « cuisine », comme le montrent les exemples suivants :

anás	rákab	*pilau*, *biriani* (...)	úmun	rákab	gúrusa
gens	préparer	riz/s biryani/s	eux	préparer	crêpe

« les gens préparent du riz, du biryani, ils préparent des crêpes »

úmun	kamán	gi-	dófuru	bírishi	kwes,	nas	rakábu,	fi	náfas	ta	nas	rakábu
eux	aussi	TMA	tresser	natte	bien	comme	cuisine	EX	espace	GEN	PL	cuisine

« elles confectionnent bien les nattes, c'est comme la cuisine, il y a un espace pour la cuisine »

Miller précise qu'en arabe de Juba également ce procédé n'est pas systématique et qu'elle a relevé des exemples de nominalisation d'un verbe sans déplacement accentuel.

1.1.5.1.2. L'opposition verbo-nominale par alternance vocalique

Il existe quelques cas où l'on peut clairement différencier le verbe du substantif d'une même racine uniquement par la modification d'une voyelle, comme dans :

bi-	ázu	ákul	de	mais :	ma	fī	ákil
TMA	vouloir	manger	DEM		NEG	EX	repas
« ils veulent manger cela »				« il n'y a pas de nourriture »			

Ici, /ákul/ est la forme verbale et /ákil/ la forme nominale

ína	g-	álim	lugha	ílmu	gēru
nous	TMA	étudier	langue	science	changer
« nous étudions la langue »				« le savoir a changé »	

Ou encore, dans la même phrase :

kélem	kalám	de	mára	tān
dire	parole	DEM	fois	autre

« répète ces paroles »

Miller considère cela comme un procédé innovateur. Il nous semble pourtant plus logique d'y voir l'évolution phonologique d'un verbe d'une part et d'un substantif d'autre part. En effet, déjà en arabe dialectal (et même en arabe classique) les deux termes originaux sont très proches sur le plan consonantique et ne varient que sur le plan vocalique.

TABLEAU 3 :

	VERBE (1ère p. sg.) :	SUBSTANTIF :
ARABE CLASSIQUE :	ākul^{u}	akl^{un}
ARABE SOUDANAIS :	akul	akil
KINUBI :	ákul	ákil
ARABE CLASSIQUE :	a'lim^{u}	'ilm^{un}
ARABE SOUDANAIS :	a'lim	'ilm
KINUBI :	álim	ílmu
ARABE CLASSIQUE :	ukallim^{u}	kalam^{un}
ARABE SOUDANAIS :	akellem	kalam
KINUBI :	kélem	kalám

Nous n'avons aucun exemple de substantif présentant une alternance vocalique et qui aurait en même temps une forme différente du substantif dans la langue source. Le procédé n'a dès lors rien d'innovateur, contrairement à ce que considère Miller, la forme du substantif dépendant de celle de son étymon. Nous sommes en réalité en face du même phénomène que dans /ágara/-/garáya/ vu plus haut.

1.1.5.2. Les procédés morpho-syntaxiques

1.1.5.2.1. La composition

Nous entendons par composition l'utilisation de deux termes – éventuellement liés par un troisième élément – formant un monème sémantique.

1.1.5.2.1.1. Les reliquats du génitif synthétique déterminé

Le génitif synthétique, encore appelé état construit (*iḍāfa* en arabe), a pratiquement disparu en kinubi au profit du génitif analytique (voir Morphologie, 9.4). Nous avons tout de même relevé au moins deux exemples – un nom commun et un nom propre – d'emploi de l'iḍāfa avec conservation de l'article :

shamba	de	le	sāb	al-	béle	íni
champ/s	DEM	à	propriétaire	ART	pays	ici

« ces champs appartiennent aux gens du pays »

Sitt	el	ban-át.	Yáni	ma	árif	mána	t	-o
Sitt	al	Banāt	c'est-à-dire	NEG	savoir	sens	GEN	lui

« Sitt el Banat. Je ne sais pas ce que cela signifie »

Etant donné la disparition de l'article comme morphème de détermination et le nombre extrêmement restreint de formes conservées, il s'agit de groupes de mots compris comme monèmes et empruntés comme tels à la langue matrice. La meilleure preuve de lexicalisation de ces états construits est que le locuteur qui utilise le nom propre /sitt el ban-át/ s'empresse aussitôt de dire qu'il en ignore le sens.
/sāb el béle/ signifie littéralement « le peuple du pays », « les autochtones », /sitt el banát/ signifie littéralement « la plus belle des filles » et est utilisé en kinubi comme nom propre féminin. On retrouve cette expression en arabe dialectal soudanais.
Au début du 20ème siècle, Jenkins avait relevé plusieurs états construits, comme *bint el bahr*, « nymphe », *nōbat el fagr*, « réveil du matin » et d'autres termes principalement militaires. Mais Kaye et Tosco pensent que, pour la plupart, ces termes étaient déjà lexicalisés à l'époque (Kaye et Tosco, 1993 : 285). Dans ce cas, les informateurs de l'époque les considéraient déjà comme des monèmes. Il semble que l'on puisse faire le même constat à propos des cas d'état construit relevés un peu plus tard par Meldon, essentiellement les noms de la semaine, les salutations formelles... (Meldon, 1915 : 15 ; appendice 1)

1.1.5.2.1.2. Les termes juxtaposés :

Nous avons relevé plusieurs couples de termes juxtaposés ayant chaque fois une valeur sémantique globale. Sur le plan grammatical, ces groupes lexicaux constituent une forme de génitif synthétique. Nous les avons regroupés ici par champs sémantiques.

a. termes relatifs à l'être humain :
- /binádum/ (litt. « fils d'Adam »), « être humain » ;
- /azól fulán/ (litt. « homme n'importe »), « n'importe qui » ;
- /azól khamastáshar/ (litt. « garçon quinze »), « un garçon de quinze ans » ;
- /fasl ída/ (litt. « morceau main »), « doigt » ;
- /bútna ída/ (litt. « ventre main »), paume » ;
- /máshtu ras/ (litt. « coiffure tête »), « coiffure » ;
- /su rás/ (litt. « laine tête »), « cheveux ».

b. termes relatifs à la cuisine :
- /mulá bámya/ (litt. « sauce gombo »), « sauce aux gombos » ;
- /mul(á) layú/ (litt. « sauce *layú* »), « sauce de gombos émincés » ;
- /degí raíya/ (litt. « farine sorgho »), « farine de sorgho » ;
- /degí léseri/ (litt. « farine maïs »), « farine de maïs » ;
- /degí letéwa/ (litt. « farine millet »), « farine de millet » ;
- /degí *ngano*/ (litt. « farine céréale/s »), « farine de céréale ».

c. toponymes :
- /*kambi* Bári/ (litt. « camp/s Bari »), « le camp des Bari » ;
- /*kambi* Alúru/ (litt. « camp/ Alur »), « le camp des Alur » ;
- /*kambi* Morú/ (litt. « camp/s Moru »), « le camp des Moru » ;
/mína Mombása/ (litt. « port Mombasa »), « le port de Mombasa » ;
/bakán fulán/ (litt. « endroit certain »), « un certain endroit » ;
/bakán móyo/ (litt. « endroit eau »), « surface d'eau » ;
/síka hadídi/ (litt. « route fer »), « chemin de fer ».

d. termes relatifs aux maladies et aux superstitions :
- /ámsuk sunún/ (litt. « prendre dent.PL »), « rage de dents » ;
- /ábus num/ (litt. « capturer sommeil »), « insomnie » ;
- /ter sahára/ (litt. « oiseau magie »), « oiseau de mauvais augure » ;
- /dáwa mulá/ (litt. « remède sauce »), « sel » ;
- /súkar mulá/ (litt. « sucre sauce »), « sel » ;

- /hábil watá/ (litt. « corde sol »), « serpent » ;
- /lábil gába/ (litt. « corde forêt »), « serpent » ;
- /lábil latá/ (litt. « corde sol »), « serpent ».

e. termes relatifs aux animaux et aux arbres :
- /bu súfi/ (litt. « père laine »), « kapok »
- ab kambúti (litt. « père »), « araignée »
- /hábil watá/ (litt. « corde sol »), « serpent » ;
- /lábil gába/ (litt. « corde forêt »), « serpent » ;
- /lábil latá/ (litt. « corde sol »), « serpent »...

f. termes relatifs à la langue :
- /rután núbi/ (litt. « langue Nubi »), « kinubi » ;
- /rután swahíli/ (litt. « langue Swahili »), « kiswahili » ;
- /rután swahilíya/ (litt. « langue Swahili.PL »), « kiswahili »...

Le groupe (f) est très fréquent à Mombasa, mais il n'est pas exclusif. L'emploi de /rután/ + ta + [nom de population] est également fréquent, comme dans les exemples suivants :

chumba	de	rután	ta	swahíli
chambre/s	DEM	langue	GEN	swahili

« *chumba* (chambre) c'est du kiswahili »

rután	ta	Núba	de	kamán *foreign*
langue	GEN	NubienDEM	aussi	étranger/a

« la langue des Nubiens est aussi une langue étrangère »

Il y aussi l'emploi de /lúgha/, généralement suivi de /ta/ et d'un substantif pour désigner une langue en particulier, comme dans :

fu	lúga	ta	Másri
dans	langue	GEN	Egypte

« en égyptien »

de	jíbu	wóduru	ta	lúga	ta	núbi
DEM	apporter	perte	GEN	langue	GEN	nubi

« cela conduit à la disparition du kinubi »

Nous n'avons jamais rencontré d'expression telle que */lúgha swahíli/ ou */lúgha núbi/. De même, le terme /rután(a)/ semble toujours utilisé de manière analytique en arabe de Juba : /rutána ta Kukú/ « le kuku », /rutána ta árabi/ « l'arabe »...
Etant donné la fréquence de cette innovation, on peut envisager une catégorisation des noms de langue, peut-être influencée par l'usage du préfixe /ki-/ en kiswahili pour désigner l'ensemble des noms de langues. Une tournure similaire se retrouve bien en arabe tchadien :

ya-'arif	kalām	arab
savoir.3sg.INACC	parole	Arabes

« il sait l'arabe » (Jullien de Pommerol, 1997 : 45),

Mais ici, la structure est encore différente. On a une composition synthétique propre à l'arabe avec disparition de l'article entre les deux substantifs, /arab/ étant d'ailleurs un pluriel, ce qui se traduit littéralement par « il connaît le parler [des] Arabes »

On retrouve aussi les noms de langues issus de l'arabe dialectal, avec un suffixe en /-i/ (/-ī/ en dialectal, comme dans 'arabī, ingilīzī, turkī, fārsī...) :

lúgha	al	na	g-	wónus	de	árabi,	*broken*	árabi
langue	REL	nous	TMA	parler	DEM	arabe	brisé/a	arabe

« la langue que nous parlons c'est de l'arabe, du mauvais arabe »

Sinon, les Nubi ont aussi recours à l'anglais, comme dans :

ána	gi-	árif	*English*	sía sía
moi	TMA	savoir	anglais/a	peu.2

« je connais un peu d'anglais »

úmun	gi-	*tumia*	*Swahili*
eux	TMA	utiliser/s	kiswahili/a

« ils utilisent le kiswahili »

Et surtout au kiswahili, comme dans :

úmun	ma	g-	wónus	*kinubi*	mun	g-	wónus	*kiswahili*
eux	NEG	TMA	parler	kinubi/s	eux	TMA	parler	kiswahili/s

« ils ne parlent pas kinubi, ils parlent kiswahili »

mun	g-	wónusu	ma	*kiswahili*	fógo,	ma	*kiganda*	fógo
eux	TMA	parler	avec	kiswahili/s	dessus	avec	luganda/s	dessus

« ils parlent [en mélangeant] un peu de kinubi et un peu de luganda »

g. animaux :
- /lam gába/ (litt. « corde forêt »), « animal » ;
- /lábil láta/ (litt. « corde sol »), « serpent » ;
- /lábil gába/ (litt. « corde forêt »), « serpent » ;
- /ab kambúti/ « araignée » (voir plus loin) ;

h. divers :
- /babúr móyo/ (litt. « machine eau »), « bateau » ;
- /babúr bára/ (litt. « machine terre »), « train ».

Certains des groupes de termes précités sont productifs, car ils ne peuvent avoir été composés qu'après l'arrivée des Nubi en Afrique de l'Est. C'est le cas de ceux qui comprennent un terme étranger – /degí *ngano*/ ou /miná Mombása/ par exemple – ou un terme variable /azól kamustásher/.
Généralement, on considère que les créoles recourent aux mots composés pour compenser la paupérisation du vocabulaire par rapport à la langue mère. Nous analyserons la validité de cette affirmation ultérieurement (Vocabulaire, 2.3.1).

1.1.5.2.1.3. Les termes juxtaposés non innovateurs

Par contre, d'autres expressions nubi se retrouvent aussi dans les parlers soudano-tchadiens. Par exemple, des termes tels que /síka hadídi/ et /bútna ída/ existent en arabe soudanais – et dans d'autres parlers – sous la forme /sika ḥadīd/ « chemin de fer » et /baṭn al-īd/ « paume ». De même, les expressions telles que /lam gába/ « animal » ou /surás/ « cheveux » ont des équivalents en arabe tchadien et nigérian (voir Vocabulaire, 2.3.1). Cela signifie que ces juxtapositions ont été adoptées telles quelles à partir du lexificateur.
Parfois, la juxtaposition n'est même plus visible et est analysée comme un monème. C'est le cas de /binádum/, « homme, être humain ». A l'origine, ce mot signifie littéralement « fils d'Adam ». La formule existe telle quelle en arabe, /banī ādam/, « les fils d'Adam » et a donc été empruntée directement sous cette forme. En arabe, la formule est tellement commune qu'elle a déjà tendance à être analysée comme un monème. On retrouve ce terme dans la plupart des dialectes arabes, semblant toujours constituer un terme à part entière. En maltais par exemple, on a /il bniëdem/ (Krier, 1976 : 99). En arabe maghrébin, /bn-ādem/ prend même le sens de l'article indéfini « on » (Marçais, 1977 : 206). En ḥassaniya, l'arabe dialectal mauritanien, son équivalent /mnādem/ se comporte lui aussi comme un lexème unique, à en juger par sa forme spécifique au féminin : /mnādme/ (Taine-Cheikh, 1993 : 76). En arabe tchadien, le même terme se retrouve mais de manière élidée : /nādum/, « homme » (Jullien de Pommerol, 1999c : 27 sq). La fusion des mots originels y est encore plus accomplie qu'en

kinubi. En effet, non seulement une partie du mot a été élidée - /bin/ devenu /n/ perdant toute valeur sémantique – mais encore il existe un féminin de ce mot : /nādumay/. Mais /nādum/ n'est pas le seul cas de mot composé devenu un monème sur le plan morphologique en arabe tchadien. C'est en effet le cas de nombreux substantifs commençant par /ab-/, « père », car la forme de pluriel qui leur est appliquée porte sur le mot considéré comme un tout. Par exemple, /ab-shōk/ « porc-épic » et /abun-dagīg/ « papillon », littéralement « celui qui a des piquants » et « celui [qui laisse] de la farine »[4] deviennent au pluriel /abshikān/ et /abundagāyig/ et non */abahāt shōk/ et */abahāt dagīg/ (Jullien de Pommerol, 1999c : 27sq).

En kinubi, notons aussi le cas de /lábil latá/, « serpent ». Le mot est à l'origine composé de deux termes signifiant « corde » et « sol », mais il est quelquefois prononcé /lábilatá/ (M.2.12), la fusion des deux /l/ montrant bien sa lecture comme monème. Auparavant, le même informateur s'est trompé dans l'énoncé du nom, disant :

debíba,	íta	ge-	nadí	sábel	latá
serpent	toi	TMA	appeler	sabel	lata

« le serpent, tu l'appelles *sabel lata* » (M.2.12)

Or, le premier terme - /sábel/ - ne signifie rien en kinubi. L'expression est donc devenue complètement abstraite pour notre informateur.

Sur le plan de l'unité sémantique, le cas de /lam gába/ est très révélateur. En effet, il signifie littéralement « viande de la forêt », mais il est désormais analysé comme un monème signifiant « animal » en général, sans restriction de sens aux animaux peuplant la forêt. La meilleure preuve en est la phrase suivante :

lam gába	ta	íni (...)	samak-āt	bes
animal	GEN	ici	poisson.PL	seulement

« concernant les animaux d'ici, il n'y a que des poissons » (M.3.10)

Si les poissons font partie des /lam gába/, c'est que /gába/ n'a plus du tout ici le sens original de « forêt », même s'il garde ce sens lorsqu'il est utilisé seul.

Notons également certains noms composés relevés à Kibera par Heine – comme /gálam rasás/ « crayon » - ou à Juba par Miller – comme /kos kuzá/ « arc-en-ciel » (Miller, 1985 : 159) –

[4] Au Soudan comme au Tchad, de nombreux animaux ont un nom composé formé de /abu/ « père de, celui qui a » et d'un d'un second terme caractéristique de l'animal en question. En voici quelques-uns : /abu arba' u arba'īn/ « mille pattes » (litt. « celui qui a quarante-quatre [pattes] »), /abu gurun/ « rhinoceros » (celui qui a une corne), /abu rīsh/ « autruche » (celui qui a des plumes), /abu darag/ « cobra » (celui qui a un bouclier, allusion à la forme de la gorge de ce serpent »... Le sens de ces métaphores est évident, sauf peut-être celui de /abu dagīg/, « papillon », qui signifie littéralement « celui [qui laisse] de la farine », allusion à la poudre que cet insecte laisse derrière lui.

qui ne constituent pas de formes productives puisque leurs étymons arabes sont identiques : /qalam raṣāṣ/ (litt. « crayon de plomb ») et /qaws quzā/ (litt. « arc de beauté »).

1.1.5.2.1.4. Les faux noms composés

Heine intègre dans la liste de noms composés en kinubi des termes formés par un nom et un adjectif, comme /lubás gisēr/ « short », /lubás tewíl/ « pantalon » ou /īda kebír/ « pouce ». Or, ces exemples sont grammaticalement très différents et relèvent selon nous plutôt de la syntaxe, puisqu'il s'agit tout simplement d'un substantif suivi d'un adjectif s'y rapportant.

Il arrive aussi que certains voient dans un monème deux termes différents, produisant ainsi une étymologie populaire. A Kibera par exemple, l'un de nos informateurs expliquait l'étymologie du terme /dushmán/, « guerre », par la fusion du verbe /dug/, « frapper » et /sumán/, « gros » : « le fait de se battre contre des hommes forts ».

1.1.5.2.1.5. La forme analytique : construction substantif + /ta-/ + substantif

1.1.5.2.1.5.1. Généralités

Nous avons déjà précisé que le kinubi recourt presque systématiquement à une structure analytique pour juxtaposer deux termes. Cette structure est quelquefois utilisée comme procédé morphologique pour créer des mots composés. Chacun des deux termes utilisés a également un sens individuel clairement identifiable, on ne peut donc pas considérer ces combinaisons comme des monèmes. Pourtant, la combinaison des deux termes donne lieu à un concept qui peut être lu dans sa globalité. Nous avons relevé dans nos enregistrements de Mombasa quelques combinaisons de ce type :
- /mára ta zōl/ (femme d'homme), « épouse » ;
- /méndil ta méza/ (tissu de table), « nappe » ;
- /sámaga ta kóru/ (poisson du fleuve), « poisson d'eau douce » ;
- /wákti ta gidám/ (temps d'avant), « le passé » ;
- /dom ta dushmán/ (sang de la guerre), « courage » ;
- /sheríya ta islamíya/ (loi des musulmans), « loi islamique » ;
- /mal ta turá/ (richesse de la terre), « minerai ».

Heine a également relevé quelques exemples à Kibera, notamment /tor ta bágara/ (litt. « taureau de vache ») « taureau », par opposition de genre à « vache » (à comparer à /mára ta zōl/, « femme d'homme »). Cet exemple, que nous n'avons pas relevé nous-mêmes, est

d'autant plus étrange que la composition est inutile, /tor/ employé seul signifiant déjà « taureau ».

1.1.5.2.1.5.2. Les ethnonymes

Par ailleurs, la fréquence de certains termes utilisés en première place de cette structure permet de les envisager comme procédés de catégorisation. Nous avons ainsi relevé la création d'ethnonymes grâce au terme /anás ta-/, « les gens de », comme dans :
- /anás ta Senegál/, « Sénégalais » ;
/anás ta Mijikénda/, « Mijikenda » ;
/anás ta Jenúb/, « Sudistes » ;
/anás ta Mísri/, « Egyptiens » ;
/anás ta íni/, « autochtones ».

Une telle catégorisation existe déjà en arabe soudanais non créolisé, puisqu'on retrouve /nās/ dans le préfixe des noms de nombreuses tribus soudanaises, au même titre que /awlād/ et /dār/, littéralement « les gens de..., les fils de..., la maison de... ». Les *Kabābīsh* par exemple se divisent en tribus nommées *Nās Wād Yūsif, Nās Wād Duqushayn, Nās Walad Raḥma, Nās Walad al Bashīr*... (MacMichael, 1967 : 174).

Notons aussi l'utilisation de la structure /ta/ + [nom de la population] « ceux de... », comme dans :

min	*kabila*	náde,	ja	ta	galáw, ja	ta	maráw,	ja	bári
de	tribu/s	DEM	commegen	Galaw	commeGEN	Maraw		commeBari	

« de ces peuples vinrent des Galaw, des Maraw, des Bari »

Mais l'utilisation de /anás ta-/ n'est pas systématique pour nommer une population. Pour se désigner eux-mêmes, les Nubi utilisent le terme /núbi/, invariable. Quelquefois, certains locuteurs utilisent la forme anglaise « *Nubians* ». Par exemple :

ya	námna	al	*Nubians*	dakal	ini
EMPH	manière	REL	Nubiens/a	entrer	ici

« Voici comment les Nubi arrivèrent ici « (Bombo)

Les noms servant à désigner les autres populations de la région avec lesquelles ils sont en contact sont empruntés aux langues africaines voisines. Lorsqu'ils empruntent ces mots à des langues bantoues qu'ils connaissent, comme le kiswahili et le luganda (dans le cas de Bombo), ils mettent le terme au pluriel s'ils parlent de la population en général, comme dans :

de nási *Wa-digo*
DEM gens PL.digo/s
« comme les Digo »

fi *Ba-ganda* *area*
dans PL.Baganda/l aire/a
« dans le territoire des Baganda »

S'ils parlent d'un individu, ils utilisent la forme au singulier, comme dans :
mamá ta -éna *mu-nyoro*, ta Tóro
mère GEN nous munyoro/s GEN Toro
« notre mère est une munyoro, [elle vient] du Toro »

Mais dans le cas d'ethnonymes africains non bantous, le terme reste invariable, emprunté à la langue des peuples concernés :
fi nas Dínka, ta Baláw, Murú, Kukú, wéde, Bári
EX PL Dinka GEN Balaw Moru Kuku DEM Bari
« il y a des Dinka, des Baraw, des Moru, des Kuku, et aussi des Bari »

Nous avions relevé un exemple similaire à Bombo :
wéde bári, wéde kukú, wéde kakwá, wéde nyéfo, wéde dínka, wéde fodjulú
DEM Bari DEM Kuku DEM Kakwa DEM Nyefo DEM Dinka DEM Fojulu
« d'autres sont Bari, d'autres Baraw, Kakwa, Nyefo, Dinka, Fojulu »

Quelques ethnonymes africains et surtout les ethnonymes non africains sont empruntés à l'anglais:
kúlu makán de *Sudanese*
tout lieu DEM Sooudanais/a
« cet endroit est plein de Soudanais »

Italians úmun ma éndisi íshma
Italiens/a eux NEG avoir fierté
« les Italiens n'ont pas de fierté »

Ing^{e}reze wedí árdi ta Somália dak la *Italian*
Anglais/s donner terre GEN Somalie DEM à Italien/a
« les Anglais donnèrent le territoire de Somalie aux Italiens »

British úmun kan kwes-ín
Britanniques/aeux COP bien.PL
« les Anglais étaient bons »

Enfin, certains ethnonymes ont conservé leur forme arabe, comme « Somalien », « Indien », « Anglais » et « Ethiopien » dans les phrases suivantes :
ras ma-robút (…) ze somāl
tête PART.envelopper comme Somaliens
« la tête enveloppée [d'un tissu] comme les Somaliens »

ta ligó híndi, sáwa. íta ligó ingilízi, sáwa
toi trouver Indien bien toi trouverAnglais bien
« si tu trouves un Indien, c'est bon, si tu trouves un Anglais, c'est bon aussi »

mun nas hábashi
eux PL Ethiopien
« ils sont comme les Ethiopiens »

Dans ce cas, il y a une forme qui revient très souvent, en l'occurrence l'ethnonyme se terminant par le suffixe /-i/. Il s'agit d'un reliquat de la dérivation morphologique utilisée en arabe pour créer notamment les noms-adjectifs d'origine :
/as-Sūdān/ « Soudan » > /sūdānī/ « Soudanais »
/al-Yaman/ « Yémen » > /yamanī/ « Yéménite »…

Mais cette forme n'est plus productive en kinubi, puisque d'une part toutes les formes relevées préexistent en arabe dialectal soudanais – Maṣrī, Ingilīzī, Dungulāwī… – et que d'autre part la forme en /-i/ est parfois utilisée non plus comme ethnonyme mais comme toponyme. Par exemple :
Núbi ta Somáli
Nubi GEN Somalie
« les Nubi de Somalie »

lúgha ta Másri
langue GEN Egyptien
« la langue de l'Egypte »,

là où on attendrait /Nubi ta Somal/ ou /Nubi ta Somalia/ et /lugha ta Masr/.

1.1.5.2.1.5.3. Les abstractions

L'utilisation de /kalam(á) ta-/ et de /sokol-ín ta-/ « les choses de » permet de créer des abstractions ou des termes génériques, comme dans :

kalám ta dófur bírishi
chose GEN tresser natte
« la confection des nattes » ;

kalám ta lébis kurubába
chose GEN porter gurbaba
« le port de l'habit traditionnel » ;

kalam-á ta zamán
chose.PL GEN autrefois
« les choses d'autrefois » ;

kalam-á ta Núbi
chose.PL GEN Nubi
« les affaires des Nubi » ;

kalám ta *kazi*
chose GEN travail/s
« ce qui concerne le travail » ;

kalam-á ta *meli*
chose.PL GEN bateau/s
« ce qui concerne les bateaux » ;

sokol-ín ta *electrical*
chose.PL GEN électrique/a
« le matériel électrique ».

Ces deux groupes de combinaisons font penser à l'utilisation du suffixe ki- en kiswahili, d'ailleurs utilisé également en kinubi :

úmun árifu yom-ín de kalam-á ta *kizungu*
eux connaître jour.PL DEM chose.PL GEN Européen/s
« de nos jours, elles ne connaissent plus que les machins d'Européens »

anás gi- rákab *pilaw, biryani,* akil-á ta *kiswahili*
gens TMA cuisiner riz/s biryani/s plat.PLGEN Swahili/s
« les gens cuisinent surtout le riz, le biryani, la nourriture des Swahili »

úmun rákab ma mulá ta *kinubi*
eux préparer NEG sauce GEN Nubi/s
« ils ne préparent pas la sauce des Nubi »

Dans les deux dernières expressions, les termes kiswahili et kinubi signifient « la manière de faire des Swahili et des Nubi », voire « les Swahili et les Nubi » eux-mêmes, de manière générique (voir plus bas l'usage de *ki-islam*).

Le kiswahili présente une forme grammaticale similaire au génitif analytique de l'arabe dialectal, les deux mots étant liés par une particule que Loogman appelle « *-a binder* » : /ya/ et ses variantes (Loogman, 1965 : 74). Contrairement à l'arabe dialectal, il n'y a aucune alternative à cette tournure en kiswahili. Il est impossible de relier deux termes autrement, par simple juxtaposition par exemple. On peut envisager une influence du kiswahili sur la morphologie du kinubi à deux niveaux différents. Le premier est un cas restreint, en l'occurrence l'utilisation du génitif analytique dans /dáwa ta mulá/, là où le kinubi utiliserait un nom composé « archaïque », comme nous avons tenté de le démontrer plus haut.
Le second cas concerne la spécialisation sémantique de certains noms composés du kinubi. On a montré plus haut certaines expressions avec le génitif analytique et surtout certains couples de noms juxtaposés présentant une forme stéréotypée et pouvant être classés en quelques champs sémantiques, les plus courants étant : les noms de langue, les termes abstraits et les ethnonymes, les termes liés à l'être humain, suivis des noms de maladie, des toponymes et enfin de quelques termes liés à la cuisine.
Or, le kiswahili est une langue à classes, chaque « classe » recouvrant un champ sémantique plus ou moins clair (Wilson, 1977 : 21 sq) :
Classe I : *mu-/wa-* : *mtu, watu,* « un homme, des hommes »
(termes se rapportant à des personnes : profession, condition, nationalité…)
Classe II : *m-/mi-* : *mguu, miguu,* « jambe, jambes »
(termes appartenant à des familles sémantiques assez différentes)
Classe III : *ki-/vi-* : *kitabu, vitabu,* « un livre, des livres »
(diminutifs et quelques mots étrangers)
Classe IV : *n-/n-* : *nyumba,* « maison, maisons »
(termes d'origine étrangère : arabe, français, anglais…)
Classe V : *-/ma-* : *shamba, mashamba,* « champ, champs »
Classe VI : *u-/* : *Uganda,* « Ouganda »

(toponymes et termes abstraits)
Classe VII : *ku-/* : *kusoma*, « lire, lecture »
(infinitifs et noms verbaux).

On ne peut bien sûr pas parler de classes en kinubi, puisque l'utilisation des expressions mentionnées plus haut ne sont pas exclusives. Mais il faut quand même remarquer que les plus courantes parmi ces dernières recouvrent en partie la sémantique de certaines classes du kiswahili, où tous les anthroponymes entrent dans la classe I, les langues et les abstractions dans la classe III, les toponymes dans la classe VI.
On peut alors envisager que les Nubi catégorisent une partie de leur vocabulaire courant par un élément reconnaissable – en l'occurrence /anás/ « gens », /rután/ « langue », /kalám/ « chose » – éventuellement suivi de /ta/, qui jouerait le rôle d'un préfixe. Certaines de ces catégories recouperaient des classes du kiswahili, tandis que d'autres seraient novatrices, comme celles des maladies ou des termes se rapportant à l'être humain.

1.1.5.2.1.6. L'utilisation du préfixe *ki-*

Nous avons vu plus haut que le kinubi a recours au kiswahili pour enrichir son vocabulaire. Nous avons relevé au moins un cas où l'informateur utilise un préfixe d'origine swahilie, en l'occurrence /ki-/, pour créer un autre terme :

te	gu-	rúo	ma	tarabíya	ta	*ki-islam*
toi	TMA	aller	avec	culture	GEN	islam

« tu suis la culture de l'islam »

Le préfixe ki- d'abstraction permet de préciser qu'on parle de l'Islam comme religion, comme culture et non pas du terme « musulman ». Le même terme existe en kiswahili, mais sous la forme *ki-islamu*. Le fait que le terme soit dépourvu de voyelle finale signifie soit que le terme swahili a été adapté phonétiquement, soit que le suffixe /ki-/ a été appliqué à un terme nubi.

1.1.5.2.1.7. La construction /ab/ + substantif :

En arabe – classique comme dialectal – la structure /abū/ + substantif est très répandue. /abū/ signifie « père », comme dans /abū jihād/, « père de Jihād ». En effet, on appelle souvent un père de famille en citant le nom de son premier né masculin.
/Abū/ peut prendre un sens plus abstrait dans des expressions comme /abū naḍḍāra/ littéralement « père de lunettes » et se traduire par « celui qui a ou qui porte quelque chose ».
l'abstraction peut encore être étendue en appliquant ce terme à un objet et non à une personne, comme dans /tābeʿ abū khamsīn/, « un timbre de cinquante [piastres] ».

Nous l'avons vu plus haut, la formule /abu+substantif/ est couramment employée en arabe soudanais et en arabe de Juba, en particulier pour désigner des animaux (voir note 4). La forme en kinubi semble plus restrictive, car nous n'avons recensé qu'une seule forme de ce genre, malgré les nombreux noms d'animaux cités. Le caractère urbain de Mombasa mais surtout l'influence grandissante du vocabulaire kiswahili – en particulier pour les noms d'animaux – a sans doute participé à leur oubli. On a tout de même :

ab-kambúti	úmun	fi	milán	*zaidi*	íni
araignée	eux	EX	beaucoup	très/s	ici

« il y a beaucoup d'araignées ici »

Le terme /ab-kambuti/, « araignée » est très particulier, car il s'agit de la déformation du terme d'origine arabe du même sens, /'ankabūt/, devenu /amkabút/ dans certains parlers soudano-tchadiens. On peut imaginer que le /b/ a été ajouté par contamination, de nombreux noms d'animaux commençant par /ab-/. Si cette hypothèse se vérifiait, il s'agirait ici d'un processus de « recatégorisation » des noms. Notons que le terme /abu ket/ « araignée » (litt. « celui qui a une toile ») qu'on retrouve avec le même sens en arabe de Juba, a également pu influencer la forme en kinubi.

En arabe d'Abbéché, le terme hérisson est également « recatégorisé », puisque le nom arabe de l'animal (qunfudh), est muni du même préfixe /abu-/, pourtant inutile, pour donner /abu gumfut/ (Roth, 1979 : 147) et ressembler aux autres noms d'animaux : /abu gern/ « rhinocéros » (litt. celui qui a une corne), /abu shabash.../ « araignée » (litt. « celui qui a une toile »)... En arabe tchadien également, on retrouve /abun watwāt/, « chauve-souris », où /abun-/ a été préfixé à /waṭwāṭ/, « chauve-souris » (Jullien de Pommerol, 1999b : 44).

1.1.5.2.1.8. La construction substantif + relatif + verbe, nom, adverbe

Encore une fois, cette construction est purement syntaxique et chacun peut en identifier clairement les trois monèmes. Pourtant, dans certains cas elle peut être interprétée comme un ensemble ayant une valeur sémantique globale :

- /azol el agara/, « l'instruit », dans :

azól	el	ágara (...),	úwo	bi-	logó	kídma
homme	REL	étudier	lui	TMA	trouver	travail

« celui qui étudie trouve un travail »

- /anas el *lead*/, « leaders », dans :

úmun	de	anás	el	*lead*
eux	DEM	gens	REL	commander/a

« c'étaient les leaders »

- d'autres expressions :

anás	el	kubár,	yalá	el	kubár
gens	REL	grand.PL	enfants	REL	grand.PL

« les vieux » et « aînés »

núbi	al	náare
Nubi	REL	aujourd'hui

« les Nubi d'aujourd'hui »

azól	el	islám
homme	REL	musulman

« le musulman »

Heine a relevé un exemple similaire à Kibera :

ajól	el	mútu
homme	REL	mourrir

« cadavre » (litt. l'homme qui est mort) (Heine, 1982 : 72)

1.1.5.3. Les noms à redoublement

Le kinubi comprend certains mots constitués par le redoublement d'un autre mot préexistant ou simplement par le redoublement d'une ou deux syllabes dépourvues de sens en soi, dans le but de créer une onomatopée. Le phénomène existe en kiswahili comme en arabe.

Certains de ces mots à redoublement viennent de la langue matrice du kinubi, puisqu'ils se retrouvent en arabe de Juba ou dans d'autres dialectes arabes. C'est le cas de /godogodo/, adjectif signifiant « mince » à Juba (Miller, 1993 : 161), mais qui est utilisé pour désigner le sida à Bombo, calque du surnom anglais de la maladie, *slim*, lui aussi d'usage très courant en Ouganda. Le terme /súksuk/, « perle », existe en bari et en bejāwī, et est passé en arabe soudanais puis en kinubi également. Nous avons également relevé le terme /wátwat/ « chauve-souris », de l'arabe /waṭwāṭ/.

Citons également le cas de /jídi jídi/, très fréquent, pour signifier « ancêtre », littéralement « grand-père grand-père ». Cette dernière forme semble productive, puisqu'en arabe de Juna on utilise plutôt /jídi ta jídi/.

Quelques mots à redoublement sont eux-mêmes des emprunts au kiswahili comme *buibui*, désignant le voile noir caractéristique des musulmanes de la côte, ou encore *barabara*, « route » :

buibui	de	ma	ája	ta	ras
buibui/s	DEM	avec	chose	GEN	tête

« [elles portent] le buibui et quelque chose sur la tête »

de fi	gerí	ma	*barabara*
DEMEX	près	avec	route/s

« c'est près de la route »

Notons aussi *nyanya*, « tomate » et *wasiwasi*, « problème, doute » (relevés hors enregistrement). Quant au mot /dígdig/, qui désigne une espèce d'antilope, il est utilisé par d'autres populations du Kenya, sans que nous ayons pu en identifier la langue source.

À Mombasa, hormis les exemples précités, qui constituent tous clairement des emprunts, nous n'avons relevé qu'une forme originale : /búyubúyu/, dans :

búyubúyu	ma	batál
buibui	NEG	mal

« le *buibui* n'est pas un mauvais [vêtement] »

Mais en réalité /búyubúyu/ n'est que la déformation du kiswahili *buibui*, qu'on retrouve d'ailleurs chez d'autres informateurs (voir plus haut). L'originalité du terme vient donc de sa prononciation et non d'un redoublement innovateur. Le procédé semble donc extrêmement rare, voire inexistant à Mombasa.

Rojenski a tenté de classer les mots à redoublement de certaines langues ouest-africaines selon leur valeur sémantique.[5] Nous avons trop peu de substantifs à redoublement dans notre corpus pour tenter d'en faire une classification, d'autant plus que la plupart de ces substantifs ne sont pas des cas originaux. Malgré cela, on constate qu'ils rentrent tous (sauf /búyubúyu/) dans les champs sémantiques définis par Rojenski :

- les animaux dont le battement des ailes produit un son répétitif (comme /wátwat/) ;
- les animaux aux gestes vifs et agiles (comme /dígdig/) ;
- les maladies (comme /godógodó/)...

Mais si on admet le caractère généralement onomatopéique des mots à redoublement, il semble assez logique de retrouver ces catégories, qui ne valent d'ailleurs pas que pour les langues africaines. On pourrait établir une classification similaire en arabe, par exemple.

1.1.6. Le nom-adjectif

[5] communication faite au 21th Colloquium of African Languages and Linguistics, Leiden, août 2001.

Certains termes peuvent être utilisés tantôt comme substantifs, tantôt comme adjectifs selon le contexte. Le cas le plus courant est celui des ethnonymes, ce qui est déjà le cas en arabe dialectal. Comparons l'usage de /nubi/ dans les phrases suivantes par exemple :

Núbi wósul Mombása bédir
Nubi arriver Mombasa tôt
« les Nubi sont arrivés tôt à Mombasa »

mun józu harīm núbi
eux marier femme.PL nubi
« ils épousent des filles nubi »

D'autre part, certains termes désignent à la fois un concept et l'adjectif qui s'y rapporte. C'est le cas de /islam/ qui signifie tant « islam » que « musulman » :

búyubúyu ma batál fi sheríya ta islám
buibui NEG mal dans loi GEN islam
« le [port du] *buibui* est une bonne chose dans la loi de l'islam »

ajól al islám úwo gi- jóju islám
homme REL musulman lui TMA épouser musulman
« le garçon qui est musulman se marie avec une musulmane »

En arabe de Juba, on fait la distinction entre /islám/ « islam » et /múslim/ « musulman » :

fi nas muslim-ín u fi nas bárdu mesi-ín
EX gens musulman.PL et EX gens aussi chrétien.PL
« il y a des musulmans et aussi des chrétiens »

Toutefois, on retrouve régulièrement à Juba des expressions ou /islám/ est utilisé là où pourrait attendre un adjectif, comme dans :

férik t -éna fi junúb ka islám u mesih-ín de, ma fi
différence GEN nous dans sud comme islam et chrétien.PL DEM NEG EX
« chez nous dans le sud, il n'y a pas de différence entre l'islam et les chrétiens »

múshkila ta islám u ta mesíhi de de ma hája
problème GEN islam et GEN chrétien DEM DEM NEG chose
« la question de l'islam et des chrétiens, ce n'est pas un problème »

Peut-être que cet usage a contribué à faire disparaître le terme /múslim/ en kinubi. Un autre élément à prendre en compte est l'influence éventuelle du kiswahili, où la racine *islamu*,

munie du préfixe adéquat, est utilisée pour rendre les termes « islam » et « musulman » : *ki-islamu* et *mw-islamu* (Johnson, 1939 : 430).

Le terme /khátar/ et ses variantes phonétiques, quant à lui, peut signifier tantôt « danger » tantôt « dangereux » :

kalám	fi	khátar	el	gi- já	ásede
car	EX	danger	REL	TMA venir	maintenant

« car il y a un danger qui survient maintenant »

Nayróbi	határi
Nairobi	dangereux

« Nairobi est dangereuse »

Ici, le double emploi de /khatar/ est très probablement lié à celui de son doublet swahili. En effet, *hatari* signifie « danger », tandis que « dangereux » est rendu par le même terme, introduit par la particule *ya*. On dit par exemple *hali ya hatari*, « une situation dangereuse », littéralement « une situation de danger ».

1.1.7. L'adjectif nominalisé

Nous avons rencontré à plusieurs reprises, chez différents informateurs, l'usage de /saudíya/ pour désigner l'Arabie saoudite :

úmun	g-	ábidu	sáim	ma	Saudíya
eux	TMA	commencer	jeûner	avec	A. Saoudite

« ils commencent à jeûner en même temps qu'en Arabie Saoudite »

rúo	fi	Saudía
aller	à	A. Saoudite

« je suis allé en Arabie Saoudite »

Or, le terme sa'ūdiyya est considéré en arabe comme un adjectif uniquement. Mais il s'agit manifestement d'une influence de l'arabe moderne et dialectal, où on remplace par facilité /al-mamlaka al-'arabiyya as-sa'ūdiyya/, « le royaume arabe saoudien », par le dernier terme uniquement.

1.1.8. Les substantifs d'origine étrangère

Les Nubi passent souvent du kinubi au kiswahili et/ou à l'anglais dans la conversation (voir Syntaxe, 10). Parallèlement, ils ont intégré quelques substantifs dans le vocabulaire, qui font désormais partie du lexique nubi. Nous renviendrons en détail sur ces termes dans le chapitre consacré au lexique (Vocabulaire, 1.3-4).

1.2. Le nom propre

1.2.1. Le nom complet

Le nom d'une personne se compose généralement de son prénom suivi de ceux de son père et souvent aussi de son grand-père, ce qui correspond à l'habitude onomastique arabe de l'*ism thulāthī*, « nom à trois composantes ». Le patronyme suit directement le prénom, bien qu'il soit dans certains cas précédé de /ibn/, « fils de » :

ásma tá -i Tálib. Tálib Rájab Bakīt
nom GEN moi Talib Talib Rajab Bakit
« je m'appelle Talib, Talib [fils de] Rajab [petit-fils de] Bakit »

ásma tá -y Hásan Ramadán
nom GEN moi Hasan Ramadan
« je m'appelle Hassan Ramadan »

Les femmes déclinent leur nom de la même manière :

ásma tá -y Núri Ahmed Mohámed
nom GEN moi Nuri Ahmed Mohamed
« je m'appelle Nuri [fille d'] Ahmed [petite-fille de] Mohamed »

ásma tá -y Hátma Mahmúd Umar
nom GEN moi Hatma Mahmud Umar
« je m'appelle Hatma Mahmud Umar »

Certains Nubi font toutefois usage d'un nom de famille stable, sans doute pour rendre les rapports avec l'administration plus facile. C'est le cas d'Abdullatif Minawa, l'un de nos informateurs à Mombasa.

Les Nubi sont exclusivement musulmans et utilisent en conséquence l'onomastique arabo-musulmane. De manière générale, les noms propres d'origine arabe sont phonologiquement

beaucoup plus stables que les noms communs, et directement reconnaissables. Cela dit, leur prononciation suit souvent les modifications phonétiques du kinubi par rapport à l'arabe. Par exemple, /aḥmad/ est prononcé /ahmed/, voire /amed/.
Pourtant, dans certains cas, la prononciation d'un nom propre est proche ou identique à sa forme arabe. Par exemple, /khalīl/ là où on attendrait /kalīl/ ou /halīl/. Le fait est d'autant plus intéressant que le locuteur utilisant cette forme moins altérée pour les noms propres emploie pour le reste du discours la phonétique propre au kinubi. Par exemple, la même personne dit :

ásma	tá	-y	ismaīl	ibn	khamís	bilāl
nom	GEN	moi	Ismail	Ibn	Khamis	Bilal

« je m'appelle Ismail Ibn Khamis Bilāl » (Bombo)

Mais un peu plus loin :

ána	dákul	fi	*kazi*... (et non /...dakhul.../)
moi	entrer	dans	travail/s

« j'ai commencé à travailler... »

Le même phénomène a pu être observé auprès des Juifs arabophones de Bagdad : en effet, alors qu'ils ne roulent jamais le /r/ mais le prononcent plutôt comme un /gh/ « r grasseyé », ils le prononcent correctement lorsqu'ils utilisent un terme d'origine étrangère – hébreu, persan ou turc – ou d'un nom propre comme /Abraham/ (Mansour, 1991 : 29).
Les Nubi font un large usage de noms arabes typiquement soudanais, comme *Bakit*, *Rizgala* ou *Muzamil* (prononcés en arabe soudanais *Bakhīt*, *Rizg Allah*, *Muzammil*)... Au Soudan, certains de ces noms traduisent une origine servile, c'est notamment le cas de *Rizg Allah*, « bien de Dieu ». Cette habitude est ancienne dans l'onomastique arabe, où les esclaves et les affranchis avaient souvent des noms aisément reconnaissables, comme *Kāfūr* (Bosworth, 1986 : 623a). Ces noms n'ont manifestement pas – ou plus – la même connotation en kinubi. On peut toutefois imaginer qu'ils ont conservé des noms de certains ancêtres, peut-être d'origine servile, ou bien qu'ils ont tout simplement assimilé des noms propres qu'ils entendaient couramment dans le sud du Soudan, cible des esclavagistes. On sait en tout cas que, d'une part, le sud du Sudan a longtemps servi comme réservoir « d'esclaves-soldats » – les *Jihādiyya* – et que d'autre part, certains Nubi sont arrivés en Afrique de l'Est avec des serviteurs (Thomas et Scott, 1935, cité par Tucker, 1984 : 405).
Il existe tout de même quelques noms typiquement nubi, qu'on ne retrouve ni en arabe ni en kiswahili. Certains ont une étymologie arabe au sens large, mais ne sont pas utilisés en tant que noms propres dans le monde arabe. C'est le cas de *Khamís* et *Sébi*. Selon certains Nubi, Sebi signifie « Samedi », de l'arabe « [yawm] as-sabt », tout comme /Khamis/, « Jeudi », dérive de l'arabe /[yawm al-]khamīs/. En réalité, il est courant au Soudan de nommer un enfant en fonction du jour ou du mois de sa naissance: *Khamīs*, *Ramaḍān*... Le choix du nom

peut se faire de la même manière en arabe de Juba, quelle que soit la confession des intéressés (Yor Ayik, 1986 : 93). Les Swahili utilisent également certains noms de la semaine dans l'onomastique, comme *Juma* « Vendredi ».

Selon d'autres Nubi, /Sébi/ serait au contraire une altération de /ṣabī/ « garçon », mais cela semble peu probable. Cette confusion indique en tout cas que le choix de ces noms n'est plus lié systématiquement à la date de la naissance de l'enfant.

Le terme /dushmán/, littéralement « guerre », est également utilisé comme prénom féminin. Encore une fois, il est courant dans le sud du Soudan de nommer un enfant d'après les circonstances de sa naissance, tant en arabe de Juba que dans certaines langues locales telles que le zande, le mundare et le bari. Une fille née pendant la guerre s'appellera *Dushman*, une fille née suite à une césarienne s'appellera *Sikina* "couteau" (Yor Ayik, 1986: 93). Mais il semble qu'en kinubi, le nom n'est plus choisi en fonction des événements entourant la naissance de l'enfant mais qu'il fait désormais partie du patrimoine onomastique de la langue. les Nubi que nous avons interrogés à propos du prénom *Dushman* n'avaient en tout cas pas d'idée précise sur son origine.

D'autres noms encore n'ont pas d'origine arabe, comme par exemple *Aluru, Doka* pour les hommes et de *Ramlati* pour les femmes. Le premier vient très probablement de l'ethnonyme *Aluru*, l'une des populations composant à l'origine la communauté nubi, les deux autres restent obscurs. Il peut s'agir de noms issus de l'une des nombreuses langues parlées au sud du Soudan. Précisons qu'au Soudan en général, il arrive que l'on choisisse un nom propre d'une autre langue dans des circonstances particulières : lorsqu'une femme enceinte perd son ou ses premiers enfants à la naissance, on décide de nommer le prochain dans une autre langue afin de ne pas attirer le mauvais œil.[6]

Certains noms sont considérés comme typiquement nubi par les Nubi eux-mêmes, mais en réalité ils ressemblent à des noms arabes tellement altérés qu'ils en sont devenus méconnaissables. C'est le cas des prénoms tels que Fárjala, Fádala et peut-être Dáfala, les deux premiers provenant certainement de « Farj Allah » et de « Faḍl Allah ». Nous n'avons pas relevé de nom mixte, comme il en existe en nubien par exemple, où /Oshalla/ est l'équivalent de *'Abd Allah*, /osh/ signifiant « serviteur »[7].

1.2.2. Le surnom :

Les Nubi – hommes et femmes – portent souvent un surnom. Il peut être d'origine africaine, comme c'est le cas pour certains de nos informateurs ougandais : *Yusuf Tembu, Mzee Kinyo*...

L'un de nos informateurs de Bombo, *Sul Way Way* (B.1.4), porte un surnom en kinubi. Il a expliqué – hors enregistrement – qu'on le surnomme ainsi car, lors d'une campagne militaire

[6] Communication de Sayyid As-Sirr Muḥammad.
[7] Communication d'Ismael Taha.

à laquelle il participait, il avait partagé avec les autres soldats des galettes qu'il avait emmenées avec lui. Affamés, les autres soldats se sont jetés sur ce repas, et lui s'est alors écrié :

sul	wáy	wáy !
prendre	un	un

« servez-vous un par un ! ».

Le terme arabe /shaykh/ est fréquemment utilisé sous la forme /sheykh/ pour désigner un homme respectable, soit par son âge, soit par son érudition ou sa carrière, ou encore pour son rôle dans une confrérie soufie. Son synonyme kiswahili *mzee* est utilisé en concurrence et semble même plus fréquent.

Des titres d'origine ottomane - *bey, paşa, efendi* - sont également utilisés pour désigner des personnages historiques, mais aussi des Nubi de générations antérieures. Nous n'avons par contre jamais entendu ces titres apposés à des personnages contemporains :

kan	fi	*commanding officer*	t	-ómun	ge-	nadí		Amín	Pásha
ANT	EX	officier supérieur/a	GEN	eux	TMA	nommer		Emin	Pasha

« leur officier supérieur s'appelait Emin Pasha »

túrba	ta	Selím	Be	úwo	fi	Neyvásha
tombe	GEN	Selim	Bey	COP	à	Naivasha

« la tombe de Selim Bey se trouve à Naivasha »

ya	anás	jídi	t	-éna	Aféndi	Marús
EMPH	gens	grand-père	GEN	nous	Afendi	Marus

« c'est-à-dire les hommes de notre grand-père Afendi Marus »

On retrouve le même usage chez les Nubi d'Ouganda : « Eféndi Ibrahím, Suára Aféndi »... Ces titres sont généralement placés après le nom propre, comme cela était l'usage en turc, sauf dans le cas de /eféndi/, qui se place tantôt avant, tantôt après le nom en question.

2. L'adjectif

2.1. La nature de l'adjectif

Nous distinguons deux types d'adjectifs : les adjectifs simples et les adjectifs complexes. Les premiers ne peuvent être utilisés que de manière adjectivale, les autres sont utilisés tantôt comme adjectifs, tantôt avec une autre valeur. Ils se subdivisent en noms-adjectifs, adverbes-adjectifs et pronoms-adjectifs. Les adjectifs complexes sont traités respectivement dans les chapitres consacrés au nom, au pronom et à l'adverbe (voir Morphologie, 1.1.6 ; 7.6 ; 8.2).

2.2. Origine et forme

Comme pour le reste du vocabulaire nubi, les adjectifs proviennent de trois sources : le superstrat arabe soudanais, l'adstrat swahili et anglais. Le superstrat arabe constitue toutefois l'essentiel du vocabulaire.

2.2.1. Les adjectifs issus du superstrat arabe

2.2.1.1. Les reliquats des schèmes arabes

Notons d'emblée que, comme dans le cas des substantifs, les adjectifs sont généralement issus du vocabulaire arabe et ils en conservent les formes, mais celles-ci sont généralement figées, pour les mêmes raisons liées à la phonologie et à la restructuration morphologique du kinubi. Il est par exemple très difficile de retrouver la forme arabe de certains termes arabes, comme le montrent les exemples suivants :

TABLEAU 1 :

SCHEME	*ARABE CLASS.*	*ARABE SOUDANAIS*	*KINUBI*	*TRADUCTION*
CaCCān	za'lān	za'lān	jalán	fâché
CaCīC	ba'īd	ba'īd	boyí	éloigné

Il reste pourtant quelques structures, qui apparaissent assez fréquemment pour être reconnaissables :

1. /CeCíC/
2. /CoCíC/
3. /CáCeC/~/CáCiC/
4. /CuCáC/

UNIVERSITAS BRUXELLENSIS · BIBLIOTHECA ·

5. /CaCaCán/~/CaCán/
6. /mustáCCaC/~/mustáCaC/
7. /áCCaC/~/áCCa/~/áCCe/
8. /…-i/ :
9. /…-áwi/~/…-āwi/
10. /ma-CáCiC/

En se basant sur les travaux de Heine à Kibera, Miller avait déjà relevé les trois premiers groupes (Miller, 1997 : 137 sq).

Le schème /CeCíC/ :

Par exemple dans /geshír/ « court », /kebír/ « grand », /tegíl/ « lourd, difficile » reliquats du schème arabe /CaCīC/. On retrouve ce schème en arabe de Juba : /geríb/ « proche », /ketír/ « nombreux »…

Le schème /CoCiC/ :

/towíl/ « long », /kobír/ « grand ». Il s'agit en réalité d'une variante phonétique du précédent, avec /a/ > /o/, sans modification sémantique. Nous n'avons pas relevé de forme similaire en arabe de Juba, qui présente pourtant /a/ initial > /o/ dans d'autres adjectifs, comme /majnūn/ > /mojnún/ « fou » ou /mabsūṭ/ > /moksút/ « heureux » (Miller, 1993 : 147).

Le schème /CáCiC/~/CáCeC/ :

Le schème est plus rare que les précédents. Il dérive souvent du participe actif de l'arabe dialectal /CāCiC/~/CāCeC/, mais il a tendance à se confondre avec les formes verbales :

kan sáken fi Rabay
ANT habiter à Rabai
« il habitait chez les Rabai »

Il est mieux conservé en arabe de Juba : /bāri/ « froid », /kāfir/ « impie »… (Miller, 1993 : 146).

Le schème /CuCáC/ :

/kubár/ « grands », /dugág/ « petits », /sumán/ « gros », reliquats du schème arabe /CuCāC/, utilisé pour des formes plurielles. Il est très courant en arabe soudanais standard et en arabe de

Juba, où il semble encore productif et où il s'applique d'ailleurs également à des substantifs, comme /bugár/ pl. de /bágar/ « vache » (voir Morphologie, 4.2.4)

Le schème /CaCaCán/~/CaCán/

Comme dans /jalán/ « fâché », /sakarán/ « saoûl », /tabán/ « fatigué », /fatarán/ « fatigué », reliquats du schème arabe /CaCCān/.
Le schème est courant en arabe soudanais et il a subsisté en arabe de Juba, où il est assez courant : /tabán/ « fatigué », /takiyán/ « fatiguant »... Miller considère qu'il s'agit d'une forme productive à Juba, prenant pour exemple les processus /marīd/ > /mardān/ « malade », /atrash/ > /tarshān/ « sourd » (Miller, 1993 : 147). Mais ces adjectifs existent déjà au niveau du lexificateur arabe soudanais (voir par exemple Persson et Hussein, 1984 : 267).

Le schème /mustáCCaC/~/mustáCaC/

/mustárab/ « civilisé », /mustágrab/, « étonné » reliquats du schème arabe /mustaCCaC/ :

kúlu	anás	mustáre,	mustárab
tout	gens	cultivé	cultivé

« tous les gens sont cultivés »

Nous n'avons pas relevé de parallèle en arabe de Juba, bien que la forme verbale correspondante soit assez courante : /istágrab/ s'étonner » /istámal/ « utiliser »...

Le schème /áCCaC/

/áf(a)dal/ « préférable », /áhsan/ « meilleur », /áswe/ « noir », /ámer/ « rouge », /ázrak/ « vert », reliquats du schème arabe /aCCaC/ (voir plus bas).

Ce schème est utilisé pour certaines couleurs et pour quelques rares comparatifs. Il n'est plus productif, contrairement à son usage en arabe dialectal soudanais. En effet, c'est la forme simple de l'adjectif qui est généralement utilisée pour le comparatif (voir Syntaxe, 7.2).
De plus, il n'y a pas d'autres adjectifs de la même racine pour /afadal/ et /ahsan/, ce qui est déjà le cas en arabe dialectal soudanais, où les adjectifs correspondants /fāḍil/ et /ḥasan/ sont peu communs.[1]
Le schème semble plus vivant en arabe de Juba, même s'il y est également utilisé dans des expressions figées, comme /áktar hája/ « le plus » :

[1] Wellens a également relevé les formes /áksen/ et /áker/ « mieux » à Bombo (2003 : 80).

gabíla ta dínka de úmun áktar hája
tribu GEN Dinka DEM eux le plus
« la tribu des Dinka est la plus nombreuse »

as- sudán ma-kówan min gabāl ákthar min míyyo gabīla
ART Sudan PART.composé de tribu.PL plus de cent tribu
« le Soudan est composé de plus de cent tribus » (Yor Ayik, 1985 : 96)

Notons que dans le dernier exemple, il s'agit d'un niveau de langue partiellement décréolisé, tant au niveau phonologique que morphologique, ce qui pourrait aussi justifier la forme /ákthar/.

Le suffixe /…-i/ :

Il s'agit en général d'ethnonymes. Les termes /másri/, « égyptien », /somáli/, « somalien », /núbi/, « nubi »… sont des reliquats des noms-adjectifs suffixés par /-ī/. On le retrouve en arabe de Juba : /núbi/ « nubien », /junúbi/ « sudiste »… il s'agit encore une fois de formes figées, empruntées au lexificateur. En effet, les ethnonymes faisant référence à des populations étrangères peu ou pas connues hors du Soudan sont empruntés aux autres langues : *Kenyan* et *Ugandan* pour « kenyan » et « ougandais », empruntés à l'anglais.

Le suffixe /…-áwi/~/…-āwi/ :

/foráwi/, « Fūrāwī, habitant du Dār Fūr », /dongoláwi/~/dunguláwi/, « Dungulāwī, habitant de Dungula ». Il s'agit d'une variante du suffixe précédent, que nous n'avons pas rencontrée en arabe de Juba. Le schème n'est apparemment plus productif.

Le schème /maCaCíC/ :

/majanín/ « fous », /masakín/ « pauvres », reliquat des schèmes arabes /maCāCīC/ et /maCāCiC/. Mais ce schème n'apparaît que chez un informateur, par ailleurs dans un registre de langue plus conservateur, en l'occurrence un proverbe.

De manière générale, ces formes ne sont plus productives, puisque l'informateur ne modifie pas une racine particulière selon un schème donné pour la transformer en adjectif. Il n'utilise pas le verbe */já'al/ pour en faire /jalán/ « fâché », par exemple. Au contraire, il arrive qu'il utilise sans dérivation un adjectif pour créer une forme verbale, comme /sakarán/ qui signifie

« saoûl » mais aussi « se saoûler ». cette verbalisation de l'adjectif en /-an/ apparaît aussi en arabe de Juba (Miller, 1993 : 147).

2.2.1.2. Les adjectifs préfixés par /ma-/ :

Contrairement aux formes précitées, d'autres adjectifs sont créés grâce à une dérivation morphologique qui reste productive. Il s'agit de certains adjectifs munis du préfixe /ma-/. On le retrouve dans des formes telles /ma-kalbút/ « mélangé », /ma-zóz/ « marié », /ma-sétetu/ « éparpillé », /ma-líf/, « enroulé », /ma-geshím/, « divisé, dispersé ».

En effet, le /ma-/ est placé devant une racine verbale couramment utilisée. Par exemple :

- /geshím/ et /ma-geshím/ :

dúkuru	gesim	ína	*group*	tinén
ensuite	dviser	nous	groupe/a	deux

« puis nous avons été divisés en deux groupes »

fi	Mombása	núbi	fi	shía (…).	yála	kúlu	ma-geshím
à	Mombasa	Nubi	EX	peu	et	tout	PART.divisé

« il y a peu de Nubi à Mombasa, ils sont tous dispersés »

- /joj/~/joz(u)/ et /ma-jój/~/ma-joz(u)/ :

umun	gi-	joj	umun	ma	*kila*	*kabila*
eux	TMA	marier	eux	avec	chaque/s	tribu/s

« il se marient avec chaque tribu »

mamá	tá	-i	kan	ma-józu	íni
mamanGEN	moi	COP	PART.marier	ici	

« ma mère était mariée ici »

- /kalab(ut)/ et /ma-kalbut/ :

úmun	gi-	kálab	rután	ta	*kiswahili*	ma	rután	núbi
eux	TMA	mêler	langue	GEN	kiswahili/s	avec	langue	nubi

« ils mélangent le kiswahili et le kinubi »

núbi	ma-kálbatu	*kila*	bakán
eux	PART.mélanger	chaque/s	endroit

« les Nubi sont mélangés partout »

Ces formes adjectivales n'ont pas été empruntées de manière figée au superstrat. En effet, le terme signifiant « marié » par exemple, donne /mutzawwij/ en arabe tchadien (Jullien de Pommerol, 1999a : 1451) et en arabe soudanais standard. On imagine difficilement comment passer de l'une de ces formes à /ma-joj/, notamment à cause de l'absence du /t/. Il s'agit donc clairement de l'ajout du préfixe /ma-/ à la racine verbale du kinubi, et non d'un emprunt direct d'un adjectif du superstrat.

L'arabe de Juba ne semble pas connaître ce type de dérivation. Nous avons relevé plusieurs adjectifs commençant par /ma-/ dans nos enregistrements en arabe de Juba, mais tous constituent des formes figées. En effet, la suppression de /ma-/ ne donne pas de racine verbale, contrairement aux exemples précités : /áruf/ « connu », /mafrúd/ « nécessaire », /malyán/ « plein », /mashúr/ « célèbre », /mabsút/ « heureux ».

Précisons que d'autres adjectifs commençant par /ma-/ en kinubi constituent également des formes figées, empruntées directement au superstrat arabe : /magfúl/ « bloqué », /marúf/ « connu », /mapkúl/ « accepté »..., le retrait du préfixe /ma-/ ne révélant pas de forme verbale utilisée en kinubi.

Enfin, nous avions aussi relevé à Bombo quelques adjectifs en /mu-/, absents à Mombasa comme en arabe de Juba[2] :

bíris	al	mu-wéledu	bu-	kun	ábya	ma	áswe
natte	REL	PART.naître	TMA	être	blanc	avec	noir

« la natte mixte est blanche et noire »(Bombo)

bínia	kamán	wáy	mu-józu
fille	aussi	un	PART.marier

« l'une de mes filles est mariée » (Bombo)

Il s'agit d'une variante phonétique du préfixe /ma-/. Les deux préfixes /ma-/ et /mu-/ existent en arabe dialectal, mais ils sont utilisés chacun dans un contexte particulier, tandis qu'ils sont en variante libre en kinubi, puisqu'on retrouve /ma-zóz/ et /mu-józu/. A Mombasa, on retrouve le suffixe /mu-/ dans /mumkin/ et /mustarab/ (voir ci-dessus) mais le préfixe n'est plus productif.

[2] Il y a en arabe de Juba des adjectifs commençant par /mu-/, mais il s'agit encore une fois de formes figées : /mufatish/ « inspecteur », /mualem/ « professeur »...

2.2.1.3. Le diminutif

Nous n'en avons relevé qu'un seul exemple à Mombasa : l'informatrice Hatma a utilisé à plusieurs reprises – hors enregistrement – le terme /sukér/ pour signifier « petit », tandis que les autres informateurs utilisent /sakár/ ou /sakhár/, comme dans :

úwo kan lésa sakár
lui ANT encore petit
« il était encore petit »

A Bombo, nous avions également enregistré le terme /rafáya/ « mince », comme dans :

slim de mána t -o ya rafáya
slim/a DEM sen GEN lui COP mince
« *slim* signifie mince » (Bombo)

Le terme /sukér/ existe également en arabe de Juba (Watson, 1989 : 109), où il a conservé une autre forme, /sakáyer/ :

wókit ána sakáyer (...) ána kan sakér
lorsquemoi petit moi ANT petit
« lorsque j'étais petit (...), [quand] j'étais petit »

Toutes ces formes ont pour étymon des adjectifs très courants en arabe égyptien et soudanais, comme /ṣoghayyir/ (Trimingham, 1946 : 9), qui sont construits sur le schème /CuCayyiC/, utilisé pour créer les diminutifs, mais leur utilisation n'implique pas nécessairement ce champ sémantique. Chez les Shukriyya, ce schème conserve ce sens (Reichmuth, 1983 : 145), tandis qu'en arabe égyptien et soudanais standard on utilise couramment /ṣoghayyar/, « petit » et /rofayya'/ « mince » sans qu'il s'agisse de diminutifs sur le plan sémantique (Roth, 1987-89 : 413).
En kinubi, comme en arabe de Juba et comme en arabe soudanais, /sukér/ est donc utilisé en concurrence avec /sakár/~/sakhár/ et non en tant que diminutif.[3]

A Kibera, Heine a relevé le préfixe /jína-/ utilisé comme diminutif :
/nyerekú/, « enfant » devient /jína-nyerekú/, « bébé ». C'est une forme intéressante, qui semble être tombée en désuétude à Mombasa. Heine ne précise pas l'origine du terme, qui vient probablement d'une des langues du substrat.

[3] Sur le plan formel, il existe également le terme /kweys/ et ses variantes qui signifie « bien » et qui dérive de l'arabe dialectal /kuweys/. Mais déjà en arabe dialectal, il adopte la forme d'un diminutif uniquement sur le plan morphologique et pas sur le plan sémantique.

Comme le souligne bien Miller (1993 : 146-149), les formes résiduelles de l'adjectif sont plus nombreuses et plus diversifiées en arabe de Juba. Il a par exemple conservé des traces du schème arabe /CaCCān/, devenu /CaCáC/ comme dans /jazár/ « boucher », ou encore du schème /mu-CaCCiC/ devenu /muCáCiC/~/muCáCeC/, comme /muálem/ « instituteur ». De même, nous avons relevé plusieurs fois la forme /CeCáC/ dans nos enregistrements en arabe de Juba : /kelán/ « oncles », /kerán/ « fleuves »...

2.2.1.4. Les adjectifs du superstrat d'origine étrangère

Certains termes étrangers passés en arabe soudanais ont été conservés en kinubi, mais on trouve peu d'adjectifs parmi eux. A Mombasa, nous n'avons relevé que l'adjectif hybride arabo-turc /súkuruji/, « ivrogne ». A Bombo, nous avions entendu à plusieurs reprises /godógodó/ « mince », qui existe aussi en arabe de Juba (notes personnelles).

L'arabe de Juba a conservé d'autres adjectifs empruntés aux langues africaines du sud du Soudan, qu'on ne retrouve pas en kinubi, comme /ngulung ngulung/ « circulaire, rond » :

Shúluk	gam	l-	ómun	aláma	*ngulúng ngulúng*	fi	wúsa
Shilluk	faire	à	eux	signe	rond	dans	visage

« les Shilluk font des scarifications circulaires sur le visage » (Juba)

Soit ces termes sont tombés en désuétude en kinubi, soit ils ont été assimilés tardivement par l'arabe de Juba. Les adjectifs précités apparaissent en tout cas chez plusieurs informateurs de Juba.

2.2.1.5. Les termes préfixés par /ta-/

La particule d'annexion /ta/ suivie d'un substantif – souvent un toponyme, un ethnonyme (nom-adjectif) ou un adverbe de lieu – est couramment utilisée pour créer une expression rendant l'origine :

Ali	ta	Túrki
Ali	GEN	Turc

« Ali de Turquie, Ali le Turc »

Bahlúl de	ásma	ta	Masr-íya
Bahlul COP	nom	GEN	Egyptien.PL

« Bahlul est un nom égyptien »

lúgha ta Másri
langue GEN Egypte
« la langue égyptienne »

Dans de nombreux cas, cette tournure concurrence l'usage de l'adjectif :

baná	núbi	kamán	joz	úmun	ma	wéle	el	ma	ta	núbi
fille.PL	Nubi	aussi	épouser	eux	avec	garçon	REL	NEG	GEN	Nubi

« les filles nubi aussi se marient avec des garçons qui ne sont pas nubi »

mun	józu	harīm	núbi
eux	épouser	fille.PL	nubi

« ils épousent des filles nubi »

Ou alors :

baná	ma	áju	lébis	lebas-á	ta	Núbi
fille	NEG	vouloir	porter	habit.PL	GEN	Nubi

« les filles ne veulent pas porter les vêtements nubi »

anás	ta	Bómbo,	mun	gi-	árif	*zaidi*	fi	*culture*	ta	Núbi
gens	GEN	Bombo	eux	TMA	savoir	très/s	dans	culture/a	GEN	Nubi

« les gens de Bombo connaissent plus la culture nubienne »

Notons que la tournure avec /ta/ est la plus courante. L'extrême paucité des possibilités de dérivation morphologique rend la création d'adjectifs fortement limitée. En outre, les modifications phonologiques importantes l'éloignent fort des schèmes rencontrés dans le superstrat arabe, ce qui rend la catégorisation des adjectifs difficile, de même que leur différenciation par rapport aux autres termes (noms, adverbes...). Enfin, cette structure permet d'éviter d'éventuelles contraintes morphosyntaxiques dans le cas des emprunts. En ce qui concerne l'expression */culture* ta núbi/, l'adjectif /núbi/ utilisé seul aurait-il dû se placer devant *culture* comme en anglais, ou derrière, comme en kinubi ? L'ensemble de ces éléments explique à notre avis la préférence pour la forme en /ta/.

Cette tournure n'apparaît évidemment jamais dans le cas des adjectifs stricto sensu. On ne trouvera donc jamais */ta towíl/ pour /towíl/, « long », par exemple. Il faut pourtant mentionner l'exemple suivant, assez curieux :

azól	ta	*religious*	seí seí
homme	GEN	religieux/a	très.2

« un homme vraiment très religieux »

Il s'agit du seul cas où /ta/ est suivi d'un adjectif, par ailleurs emprunté à l'anglais. Il faut sans doute y voir une erreur de la part de l'informateur, qui aurait plutôt dû dire : /azol *religious* sei sei/ ou /azol ta *religion* sei sei/.

Cette structure ta + substantif en concurrence avec l'adjectif apparaît aussi en arabe de Juba, mais de manière moins courante :

íris	ta	islám
mariage	GEN	islam

« mariage musulman »

2.2.3. Les emprunts :

2.2.3.1. Les adjectifs swahili :

Le nombre d'adjectifs d'origine swahili utilisés en kinubi est assez restreint, une dizaine à peine. Cela s'explique par une contrainte grammaticale plus importante que pour le nom. En effet, le kiswahili étant une langue à classes, le préfixe de l'adjectif - que celui-ci soit épithète ou attribut – dépend de celui du nom auquel il se rapporte. Par exemple, l'adjectif – *kubwa* « grand » prendra le préfixe *wa-* après *wa-tu* « hommes » mais mi- après *mi-kono* « mains » :
Wa-tu wa-kubwa, « de grands hommes »
Mi-kono mi-kubwa, « de grandes mains » (pour plus de détails, voir Syntaxe, 1.3.4.1)

Il est d'ailleurs significatif que seuls deux des adjectifs empruntés au kiswahili ne sont pas invariables : /muzíma/ « entier » et /yóte/, « entier ».[4]

Tous les autres adjectifs – /mardádi/ « élégant », /raísi/ « facile », /wázi/ « clair »... – sont invariables en kiswahili, ce qui permet de contourner la difficulté posée par les règles d'accord.

2.2.3.2. Les adjectifs anglais :

Il y a plus de quatre-vingts adjectifs d'origine anglaise, mais la majorité d'entre eux font partie d'un *codemixing*. Quant à ceux qui sont à première vue isolés dans une phrase en kinubi, ils sont presque toujours utilisés comme attributs, ce qui ne pose pas de contrainte morphologique ou syntaxique importante. En effet, en anglais l'attribut reste au singulier – ce

[4] En kiswahili, on dira *Afrika n-zima* « toute l'Afrique » mais *wa-tu wa-zima* « tous les gens », et *Afrika y-ote* « toute l'Afrique », mais *wa-tu w-ote* « tous les gens ».

qui est possible en kinubi – et il se place derrière la copule – ce qui est également la règle en kinubi :

kun	*scattered*	fi Kilíf,	fi	Malíndi
être	dispersé/a	à Kilifi	à	Malindi

« ils sont dispersés à Kilifi et à Malindi »

Ils sont très rarement utilisés comme adjectifs épithètes, car ceci implique une nouvelle contrainte, d'ordre syntaxique – l'adjectif anglais se plaçant devant le nom auquel il se rapporte :

lúgha	al	na	g-	wónus	de	*broken*	árabi
langue	REL	nous	TMA	parler	DEM	cassé/a	arabe

« la langue que nous parlons est du mauvais arabe »
(voir Syntaxe, 1.3.4.2)

Par ailleurs, dans quelques cas un adjectif d'origine anglaise est utilisé comme substantif :

úwo	kan	fi	*military*	ta	*British*
lui	ANT	dans	militaire/a	GEN	Britannique/a

« il était dans l'armée britannique »

alcoholic, drug	ásede,	kúlu,	khatár
alcoolique, drogue/a	alors	tout	dangereux

« l'alcool, la drogue, tout cela est dangereux »

2.3. Le redoublement :

Le redoublement de l'adjectif est assez courant. Il faut distinguer les adjectifs redoublés systématiquement, comme /godógodó/ « mince » et ceux dont le redoublement joue le rôle d'augmentatif ou de superlatif, comme /kubar-ín kubar-ín/ « très grands », superlatif de /kubar-ín/ :

slim	de	godógodó
slim	DEM	mince

« *slim* signifie mince »

fi	*military,*	kamán	*with*	áje	de,	*post*	kubar-ín kubar-ín
EX	militaire/a	aussi	avec/a	chose	DEM	poste/a	grand.PL.2

« il y a aussi des militaires avec des postes très importants »

3. Le genre

La distinction de genre a disparu en kinubi, tant en ce qui concerne le nom que l'adjectif, le pronom et le verbe. Concernant les substantifs, certains termes se terminent bien par /-a/, ce qui indique généralement le féminin en arabe dialectal, mais ces termes ont été empruntés tels quels à l'arabe. Par contre, on n'applique pas cette terminaison /-a/ à un terme masculin qui pourrait devenir féminin, comme un ethnonyme ou un nom de métier. Par exemple, /Núbi/ ne devient jamais */Nubí-a/, alors qu'en arabe soudanais on a la forme /Nūb-iyya/ « Nubienne », féminin de /Nūb-ī/ « Nubien ». On peut donc considérer que si le /-a/ subsiste, il n'a plus de valeur morphologique. D'ailleurs, les adjectifs aussi n'ont qu'une seule forme pour le masculin et le féminin (voir plus bas).

Un autre exemple de l'absence de distinction du genre est l'usage de /akú/ pour « frère » et « sœur » à la fois (alors qu'en arabe soudanais, comme dans la plupart des parlers arabes, on a la paire /akhú/ « frère », /ukht/ « sœur ») :

akú	tá	-y	ásma	t	-a	Halífa	áḥmed
frère	GEN	moi	nom	GEN	lui	Halifa	Ahmed

« mon frère s'appelle Halifa Ahmed »

akú	tá	-y	ásma	t	-o	Hatúnya	áhmed
sœur	GEN	moi	nom	GEN	lui	Hatunya	Ahmed

« ma sœur s'appelle Hatunya Ahmed »

Pourtant, nous avons aussi relevé le mot /úkti/ pour « sœur », reliquat du féminin, mais il semble d'usage limité. De même, les terminaisons du pluriel en /-ín/ et /-á/, qui correspondent dans la plupart des cas en arabe dialectal respectivement au pluriel masculin et féminin, perdent cette distinction en kinubi. Par exemple, /sabab-ín/ peut désigner des filles comme des garçons :

sabab-ín	gi-	lébis	gurbába	u	fidiga
jeune.PL	TMA	porter	*gurbaba*	et	*fidiga*

« les jeunes [filles] portent la *gurbaba* et la *fidiga* »

Or, en arabe le suffixe /-īn/ ne s'applique qu'à des substantifs masculins. En arabe, le /–āt/ ne s'applique que rarement à des substantifs masculins. Mais en kinubi, on trouve par exemple /nyerekuk-á/, « des enfants, des fils », pluriel de /nyerekú(k)/.

Un cas extrême illustrant la disparition du genre en kinubi est l'usage de/kalti/, « oncle » :

kálti	tá	-i	ge-	nadí	Muhámad	Uséyn
oncle	GEN	moi	TMA	se nommer	Muhammad	Huseyn

« mon oncle s'appelle Muhamad Useyn »

Ici, /kálti/ se réfère à un homme, alors qu'il s'agit d'une déformation de l'arabe dialectal /khālti/, « ma tante », le /t/ indiquant le féminin !

La forme unique qui est conservée est généralement celle du masculin. On le voit bien dans le cas du démonstratif (voir Morphologie, 7.6) et des adjectifs, qui sont démunis du /-a/ final : /kebír/, /hílu/... Les seules paires de substantifs dont on peut différencier le masculin du féminin sont des termes du vocabulaire de base appartenant à des racines différentes : /mária/-/rági/, « homme-femme », /sébi/-/bínya/ « garçon-fille », /babá/-/mamá/, « père-mère »... ce qui confirme encore l'absence de différenciation morphologique entre le féminin et le masculin. Par ailleurs, dans le cas de /nyerekú/ cette distinction reste floue. L'informatrice Nuri Mohamed utilise /nyerekú/ sans distinction de sexe, mais ailleurs il semble que le terme se rapporte uniquement à un garçon.

Lorsqu'un locuteur veut clairement indiquer le genre, il use d'une périphrase. Il peut aussi décider d'utiliser un emprunt à une autre langue lorsqu'il est plus explicite. Par exemple l'informateur Abdulatif M. utilise le mot /akwána/ pour désigner l'ensemble de ses frères et sœurs. Mais il utilise le terme anglais *sister* à la place de /akú/, en parlant de sa soeur :

ána	éndisi	*sister*	tá	-y	fi	*Canada*
moi	avoir	sœur	GEN	moi	à	Canada/a

« j'ai une sœur au Canada »

Heine a relevé à Kibera la forme /akú bínia/, littéralement « frère fille », pour préciser le genre de /akú/ (Miller, 1993 : 159).

Comment expliquer la disparition systématique du genre en kinubi ? Le même phénomène apparaît en arabe de Juba :

madína	ta	Júba	o	kebír
ville	GEN	Juba	lui	grand

« Juba est une grande ville »

La disparition du genre remonte donc à la période précédant l'arrivée de Nubi en Afrique de l'Est. La distinction de genre a également disparu dans les créoles espagnols (Lorenzino, 2000 : 13) ou néerlandais (Krouwenberg, 1994 : 151), langues dont le lexificateur fait

pourtant la distinction entre masculin et féminin, voire neutre. Les linguistes expliquent souvent cette évolution par l'influence du substrat africain (Holm, 1988 : 195). Dans le cas du kinubi, notons tout de même qu'en bari, la langue principale de la région de Juba, il y a bien une distinction entre trois genres – féminin, masculin et même neutre – même si cela ne se traduit pas morphologiquement (Spagnolo, 1933 :18).

En réalité, l'accord de genre est l'un des éléments posant des difficultés à l'apprenant d'une langue étrangère. Ainsi, si les parlers arabes soudanais non créolisés respectent bien l'accord du féminin (Trimingham, 1946 : 16 ; Reichmuth, 1983 : 199), d'autres parlers arabes, qui ne peuvent être considérés comme des créoles, ne respectent pas de façon systématique la distinction entre le masculin et le féminin. C'est le cas de l'arabe d'Abbéché, au Tchad. Or, Roth insiste sur le fait que la distinction est particulièrement peu respectée chez les locuteurs d'origine maba (Roth, 1979 : 131). Notons aussi l'existence de certaines expressions figées de l'arabe tchadien, qui abandonnent également l'accord du genre, comme /marra wahid/ « absolument » (litt. « une fois ») là où on attend */marra wahida/ (Jullien de Pommerol, 1999b : 220). Un phénomène similaire se retrouve chez certains Nubiens d'Egypte et du Soudan qui parlent l'arabe sans le maîtriser. Les confusions de genre – qu'il s'agisse des pronoms ou de l'accord des adjectifs – sont fréquents et les arabophones utilisent d'ailleurs ce trait particulier lorsqu'ils imitent les Nubiens parlant l'arabe. Par exemple, dans sa nouvelle « *aṭ-Ṭard* » (le colis), l'auteur égyptien Yaḥyā Mukhtār stigmatise le parler d'une mère nubienne, qui déclare à son fils : *ana* « *rāyeḥ* »[1] *'ind sitt-ik Dāryā*, « je vais chez ta grand-mère Darya » (Yaḥyā Mukhtār, 1990 : 66).

[1] guillemets placés par l'auteur.

4. Le Nombre

4.1. Le Duel

De manière générale, le duel ne subsiste que partiellement en arabe dialectal. En effet, bien qu'il ait généralement disparu dans la conjugaison, les pronoms et les adjectifs, il est encore appliqué aux substantifs. Certains dialectes, notamment au Proche-Orient, l'appliquent aux substantifs de manière étendue, tandis qu'au Maghreb son utilisation est beaucoup plus restreinte (Kaye, 1976 : 142 ; Durand, 1995 : 99). A Alger par exemple, le duel n'est même plus utilisé pour les parties du corps allant par paire, mais essentiellement pour les noms se référant à la mesure du temps – jour, mois, année... – et les nombres cardinaux (Mairi, 1983 : 49). Au Maroc, le duel est assez stable dans les parlers bédouins, tandis qu'en milieu citadin et rural on ne le conserve que pour certaines catégories de noms, comme les parties du corps allant par paire et les noms de mesure. Pour le reste, on lui substitue l'utilisation de /zōj/ (ou ses variantes /zūj/, /jūj/, /jōj/...) accompagné du substantif au pluriel. /zōj/ est en réalité un substantif signifiant « paire » (*zawj* en arabe classique) et n'a donc plus rien d'une marque spécifique du duel (Marçais, 1977 : 115). Notons que souvent, un même dialecte utilise deux structures parallèles : tantôt l'usage du morphème du duel, tantôt la structure substantif + numéral, comme à Jérusalem par exemple (Kaye et Rosenhouse, 1998 : 283).
L'arabe de Khartoum conserve le duel sans restriction quant à la catégorie des noms. Trimingham donne divers exemples de duel se rapportant à des objets divers : /qalam-ēn/ « stylos », /bāb-ēn/ « portes », /shubbāk-ēn.../ « fenêtres » (Trimingham, 1946 : 23). Au Soudan même, il semble que les Shukriyya utilisent le duel en concurrence avec l'usage du numéral : /nafarēn itnēn/~/itnēn nafar/, « deux personnes » (Reichmuth, 1983 : 202).
Plusieurs dialectes tchadiens, comme celui d'Abbéché, limitent l'usage du duel aux noms de mesure et aux nombres (Roth, 1979 : 119). Jullien de Pommerol précise qu'en arabe tchadien le duel a tendance à disparaître – en particulier chez les locuteurs dont l'arabe n'est pas la langue maternelle – et à être remplacé par le pluriel suivi du chiffre deux. Il reste plus stable dans le cas des noms de nombres, de mesure, de temps et des parties du corps allant par paire (1999b : 57). En arabe nigérian enfin, on préfère également la structure substantif + numéral au duel (Kaye et Rosenhouse, 1998 : 283).

4.1.1. Le duel des substantifs

Nous avons relevé quelques occurrences du duel à Mombasa, mais elles proviennent toutes de la bouche d'un seul informateur, Mzee Ali Murbe :

fi	shírka	betá	*Belgo-British, Leopold Docks, Antwerp,*	shahr-én	
dans	compagnie	GEN	Belgo-British, Leopold Docks, Anvers/a	moi.DUEL	

« dans une compagnie appartenant à la Belgo-British, aux Leopold Docks à Anvers, pendant deux mois »

Stella Maris,	rakm	al	alf-ēn,	shar-ēn
Stella Maris	numéro	REL	mille.DUEL	mois.DUEL

« à Stella Maris, au numéro deux mille, deux mois »

bes	ána	rúo	fi	Khartúm,	bes	yom-én	taláta
seulement	moi	aller	à	Khartoum	seulement	jour.DUEL	trois

« je suis allé à Khartoum, seulement deux, trois jours »

shía	kamán,	haba-tén	kamán
peu	aussi	morceau.DUEL	aussi

« très peu, deux morceaux »

L'usage du duel chez cet informateur reste cependant limité au comptage du temps et une fois à la mesure. Ailleurs, il fait suivre l'objet compté par /tinēn/. Notons que dans le dernier exemple, le suffixe du duel est /-ten/ : /hába/ > /haba-tén/. Le /t/ est un résidu du marqueur du féminin, qui déjà en arabe dialectal n'apparaît que lorsqu'il est suivi d'un autre marqueur (suffixe du duel, pronom affixe) ou lorsque le mot est suivi d'un complément du nom. En arabe soudanais, nous pouvons observer les modifications suivantes :

/madrasa/ « école » > /madrasa-t-ēn/ « deux écoles »
> /madrasa-t-i/ « mon école »
> /madrasa-t al-ḥilla/ « l'école du village »

Ailleurs, le duel est systématiquement remplacé par la structure : substantif (généralement au singulier) + adjectif numéral cardinal « deux », invariable en genre. Par exemple :

de	kan	kam	sána ?	sána	tinén	
DEM	ANT	combien	an	an	deux	

« cela a duré combien de temps ? deux ans »

gu-	*tumia*	lúga	tinén	fi	bakán	wedé
TMA	utiliser/s	langue	deux	dans	endroit	DEM

« ils utilisent deux langues au même endroit »

ána	wedí	tan	kálas	mar	tinén
moi	donner	aussi	TMA	fois	deux

« je lui ai déjà envoyé [une lettre] deux fois »

Nous avons enregistré un cas ou le substantif compté se met au pluriel :

akwána	tinén	bas
frère.PL	deux	seulement

« seulement deux frères »

Mais tous les autres exemples se rapportent à des substantifs n'ayant pas de forme au pluriel (/sána/ « année(s), /lúga/ « langue(s) », /mára/ « fois ») il est donc difficile de déterminer si le substantif compté doit systématiquement se mettre au pluriel lorsque cette forme existe.

À Kibera et et à Bombo, pas plus que les chercheurs précédents, nous n'avions relevé aucune trace du duel. Par contre, il semble que le duel ait encore été en usage en proto-kinubi, encore une fois dans le domaine du comptage du temps et de la mesure : *miyatein* « deux cents », *alfein* « deux milles », *marratein*, « deux fois » (Meldon, 1913 : 8, 213).

En arabe de Juba, le duel est également très rare, mais il apparaît notamment dans le comptage des unités de temps :

min	Júba	saa-tén	li	Yéy
de	Juba	heure.2	jusque	Yei

« on met deux heures [pour aller] de Juba à Yei »

Généralement, on utilise une structure similaire à celle du kinubi :

bi-	háfizu	rután	al	itnén
TMA	garder	langue	REL	deux

« ils retiennent deux langues »

nas	tat	-anína	de	ágilaw	itnén	sunún	ta	tíhit
gens	DEM	nous	DEM	enlever	deux	dent.PL	GEN	bas

« les nôtres enlevaient deux dents d'en-bas »

L'objet compté peut se mettre au singulier comme au pluriel, il peut également se placer devant ou derrière /itnén/, contrairement au kinubi.

4.1.2. Le duel des nombres cardinaux

Le duel est souvent omis dans le comptage des nombres. On pourrait pourtant s'attendre à une plus grande stabilité du duel dans ce cas-ci, dans la mesure où /mitēn/ et /elfēn/ ne sont plus perçus en arabe dialectal comme une modification morphologique marquant le duel mais bien comme des mots *per se*. En kinubi de Mombasa, on trouve encore /alfēn/ pour « deux mille », tandis que « deux cents » est devenu /mía tinén/ :

rakm	el	alfēn
nombre	REL	deux mille

« le numéro deux mille »

fi	*zaidi*	ta	mía	tenén	de.	ā.	Fi	*zaidi*	ta	mía	tenén	de
EX	très/s	GEN	cent	deux	DEM	oui	EX	très/s	GEN	cent	deux	DEM

« il y en a plus que ces deux cent [personnes], il y en a plus que ces deux cent [personnes] »

En proto-kinubi, on retrouve encore les formes *mitein* et *alfein* (Meldon, 1913 : 8). En arabe de Juba aussi, le duel des nombres cardinaux a subsisté :

mitén	bágar
deux cent	vache

« deux cents vaches »

ána	já	híni	fi	sána	t-	alfén	wáhed
moi	venir	ici	dans	an	GEN	deux mille	un

« je suis venue ici en 2001 »

Comment expliquer la disparition du duel dans le cas de certains nombres cardinaux ? On peut envisager une influence du kiswahili, /mía tinén/ serait donc le calque de *mia mbili*.
Tout d'abord, l'unité est placée derrière la centaine, comme en kiswahili. Cet argument ne suffit toutefois pas à lui seul, car en kinubi le nombre cardinal est systématiquement placé derrière l'objet compté. On retrouve d'ailleurs cette structure dans les dialectes ouest-soudanais (Owens, 1985 : 259) et tchadiens, y compris dans le cas du duel. Par exemple, « deux hommes » se dit /rujāl tinēn/ à Abbéché (Roth, 1979 : 119).
Un autre élément est que l'unité elle-même est exprimée derrière le nombre compté, « mille » se disant /elf wáy/, littéralement « mille un ». Ici, l'influence du kiswahili *elfu moja* est évidente. Le kinubi aurait donc procédé à une uniformisation de la règle de comptage : le nombre cardinal suit systématiquement l'objet compté de un à au-delà (Morphologie, 6.2), comme en kiswahili.

L'usage que fait notre informateur précité du duel est-il un reliquat de la pré-créolisation du kinubi, ou s'agit-il au contraire d'un cas de décréolisation du kinubi ? si l'on considère la possibilité d'une décréolisation, elle se serait effectuée – dans le chef de notre informateur – sous l'influence de l'arabe dialectal du Golfe, puisqu'il a vécu sept années en Arabie Saoudite. L'arabe du Golfe conserve l'usage du duel – bien que de manière irrégulière – mais pas uniquement pour les noms de mesure (Holes, 1990 : 149). Par contre, nous avons vu plus haut qu'au Soudan le duel est d'usage courant mais pas systématique, tandis que dans les parlers « ouest-soudanais » (Tchad, ouest du Soudan), il est en forte concurrence avec l'usage de la structure substantif + numéral.
Enfin, le proto-kinubi connaissait également l'usage du duel (Meldon, cité plus haut ; Kaye et Tosco, 1993 : 287 par exemple). Ces ressemblances jouent donc en faveur d'un résidu du duel en kinubi plutôt que d'un phénomène de décréolisation.

4.2. Le pluriel

Alors que l'arabe dialectal conserve un large usage du pluriel, similaire à celui de l'arabe classique, le kinubi ne conserve qu'un usage résiduel des modifications morphologiques attestées en arabe dialectal. Toutefois, les marqueurs du pluriel restent nombreux, et se présentent même parfois de manière innovatrice.
Le pluriel s'y présente de diverses manières :

- la forme nue : pas de distinction morphologique entre le singulier et le pluriel ;
- le pluriel externe (pluriel à morphème suffixé au thème du singulier) ;
- le pluriel interne : modification de la structure du mot au singulier ;
- le pluriel mixte : combinaison des deux pluriels précités ;
- le pluriel par procédé phonologique ;
- le pluriel indiqué par un lexème extérieur (le démonstratif /dol/ et ses variantes, le pronom /umun/, un adverbe de quantité)

4.2.1. La forme nue

La plupart des noms communs et des adjectifs présentent la même forme au singulier comme au pluriel. Ils ne présentent pas non plus de différence d'accentuation qui permettrait d'en déterminer le nombre. Souvent, seul le contexte permet de comprendre qu'il s'agit de l'une ou l'autre forme. Par exemple :

núbi	de	*kabila*	wáy	bináfsu
Nubi	DEM	tribu/s	un	en soi

« les Nubi forment une tribu en soi »

kabila wad-ín ma éndis *shamba*
tribu autre.PL NEG avoir champ
« les autres tribus n'ont pas de champs »

ána Morú
moi Moru
« je suis Moru »

Morú fi rután t -ómun
Moru EX langue GEN eux
« les Moru ont leur propre langue »

mamá ta babá tá -y ya Núbi
mère GEN père GEN moi COP Nubi
« la mère de mon père est Nubi »

Núbi wósul Mombása bédir
Nubi arriver Mombasa tôt
« les Nubi sont arrivés tôt à Mombasa »

ásma tá -i áli múrbe
nom GEN moi Ali Murbe
« mon nom est Ali Murbe »

kan fi ásma ta kubar-ín ta Nasára kamán
ANT EX nom GEN grand.PL GEN Européens aussi
« il y avait aussi les noms des personnalités européennes »

4.2.2. Le pluriel par suffixation

Plusieurs noms et adjectifs peuvent être mis au pluriel à l'aide d'un suffixe : /-in/, /-en/, /-an/, /-a/, /-at/ et /-íya/. Tous ces suffixes ont une origine superstratale, même s'il ne correspond pas toujours à l'usage qui en est fait en arabe soudanais.

* Le suffixe /–ín/

En arabe classique, le pluriel de certains mots est exprimé par l'addition d'un suffixe.

Si le terme est masculin, ce suffixe est /-ūn^{a}/ au nominatif et /-īn^{a}/ à l'accusatif/génitif.
Ex : /khabbāz^{un}/ « boulanger » devient /khabbāz-ūn^{a}/ au nominatif ;
/khabbāz-īn^{a}/ à l'accusatif/génitif.

Mais en arabe dialectal, la tendance générale est de confondre les deux formes du pluriel externe masculin en une forme unique : /-īn/ (Versteegh, 1984 : 12).
Ex : /khabbāz/ devient /khabbāz-īn/ au nominatif, à l'accusatif et au génitif.

En kinubi, nous avons relevé quelques exemples d'une survivance du pluriel externe masculin, c'est-à-dire l'ajout du suffixe /-ín/ à la fin d'un mot. Il s'agit essentiellement d'adjectifs, se rapportant le plus souvent à des être humains. Nous avons relevé /tan-ín/ « autres », /kwes-ín/ « bons », /wad-ín/ » quelques, autres », /ketir-ín/ « nombreux », /shedid-ín/ « forts », pluriels respectifs de /tan/, kwes/, /wad/, /ketír/, /shedíd/ :

íta gi- gén yom tán
toi TMA rester jour autre
« tu restes un deuxième jour »

fi nas tan-ín kwes fi nási kwes-ín
EX gens autre.PL bien EX gens bien.PL
« il y a d'autres gens qui sont bien »

fi anás ketír
EX gens beaucoup
« il y a beaucoup de gens »

fi ketir-ín ána ma árif
EX beaucoup.PL moi NEG connaître
« il y en a beaucoup que je ne connais pas »

Il existe aussi quelques noms communs pouvant être munis du suffixe /-ín/. C'est le cas de /sokol-ín/, /yom-ín/, /khadam-ín/, pluriels de /sókolo/ « chose », /yom/ « jour » et /khádam/ « ouvrier » :

debíba de sókolo ta zamán
debiba DEM chose GEN autrefois
« le *debiba* est une chose de l'ancien temps »

spares	ta	motokā	ma	sokol-in	tān
pièces/a	GEN	voiture	avec	chose.PL	autre

« des pièces de voitures et d'autres choses »

yom	ab	kan	fi	jōju
jour	REL	ANT	EX	mariage

« le jour où il y a un mariage »

yom-ín	de	kalám	kárab
jour.PL	DEM	chose	détruire

« aujourd'hui ces choses sont terminées »

úmun	ja	bes	khádam,	khadam-ín
eux	venir	seulement	travailleur	travailleur.PL

« ils sont venus en tant qu'ouvriers »

Nous avons aussi /Masri-ín/, pluriel de /Másri/, dans :

British	ma	Masri-ín
Britannique/a	avec	Egyptien.PL

« les Anglais et les Egyptiens »

Mais cet usage n'apparaît qu'une seule fois, alors qu'on trouve généralement /anás ta Mísri/.
A Bombo, nous avions également relevé /afend-ín/:

yáni	ómun	afend-ín
soit	eux	chef.PL

« ce sont des chefs »

Seul le singulier /aféndi/ apparaît dans nos enregistrements de Mombasa :

aféndi	Marús	de	ya	jídi	t	-ena
Afendi	Marus	DEM	COP	ancêtre	GEN	nous

« le commandant Marus est notre ancêtre »

Relevons qu'en arabe dialectal /shugh(u)l/, /yōm/ et /afandi/, étymons de /sókolo/, /yom/ et /eféndi/ n'ont pas de pluriel en /-īn/, puisqu'ils deviennent au pluriel /ashghāl/, /ayyām/ et /afend-iyya/, ce qui signifie que la survivance de /-in/ en kinubi n'est pas une forme figée mais bien un morphème innovateur.

Enfin, quelques mots se terminent par /-ín/ mais ont un sens singulier. C'est le cas de /uzín/, qui signifie « canard » et vient vraisemblablement de l'arabe *iwazza*, « oie » (on retrouve le terme de même sens /wizzīn/ en arabe tchadien). Le /-in/ final s'explique difficilement sur le plan étymologique, peut-être s'agit-il à l'origine d'un pluriel qui a été réanalysé en tant que singulier ou collectif :

úmun	ge-	nadí	báta,	iná	mun	gi-	*tumia*	uzín
eux	TMA	appelerbata	là	eux	TMA	utiliser/s		uzin

« nous, on appelle [le canard] *bata*, là-bas on utilise [le mot] *uzin* »

Versteegh (1984 : 125), à la suite de Nhial (1975 : 84), considère que l'usage du suffixe /-in/ comme marqueur du pluriel est un usage récent en arabe de Juba, introduit par l'influence de l'arabe soudanais et de l'arabe classique dans une situation de diglossie.

* Le suffixe /–én/ :

En réalité, il ne s'agit pas d'un suffixe particulier, mais plutôt d'une variante phonétique du suffixe précédent. On le retrouve exclusivement dans le terme /wad-én/, doublet de /wad-ín/, « quelques, quelques-un(e)s » :

ta	logó	íni	ma	nas	Abdála	ma	nas-á	tan	wad-én
toi	trouver	ici	avec	gens	Abdallah	avec	gens	autre	autre.PL

« tu rencontres des gens comme Abdallah et quelques autres personnes »

On peut retrouver les deux formes chez les mêmes informateurs, sans modification sémantique. Par contre, certains informateurs, comme Harun Adam et Faraj Marus, n'utilisent que la forme /wad-ín/.

* Le suffixe /–á/ :

Il existe aussi un pluriel externe en /-á/. On trouve par exemple

ána	kun	marúf	bakan-á	shía shía
moi	être	connu	endroit.PL	peu.2

« je devins connu en divers endroits »

mun	kamán	gi-	jíbu	*general merchandise*,	ja	gumas-á
eux	aussi	TMA	apporter	marchandise générale/a	comme	tissu.PL

« ils apportent également des produits généraux, comme des tissus »

Owens estime que /-á/ est la forme élidée du pluriel féminin externe de l'arabe dialectal /-āt/ (Owens, 1985 : 252). De nombreux éléments corroborent cette hypothèse :

- sur le plan phonétique, l'élision de la consonne finale est très courante en kinubi. En outre, l'accent tonique tombe presque toujours sur ce /-á/ final, trace de l'allongement de /-āt/ – malgré quelques exceptions comme /akwán-a/ « frères » ;
- quelques cas de pluriel en /-át/ subistent en kinubi (voir plus loin) ;
- l'arabe de Juba a conservé le pluriel en /-át/ :

hayawan-át suker-ín
animal.PL petit.PL
« de petits animaux »

fi	kelim-át	fi	rután	tat	-ómun,	ze	árabi	Júba
EX	mot.PL	dans	langue	GEN	eux	commearabe		Juba

« il y a des mots dans leur langue [qui sont] comme en arabe de Juba »

Le sens pluriel des termes en /-á/ n'est toutefois pas systématique. Par exemple, on trouve fréquemment en kinubi le terme /kalam-á/, pluriel de /kalám/ :

ómun	ma	éndis	kalam-á	ta	*mwiko* dol	de
eux	NEG	avoir	mot.PL	GEN	tabou/sDEM	DEM

« ils n'ont pas ces mots tabous »

Par contre, dans l'expression suivante, le singulier est évident, puisque l'informatrice ne cite qu'une seule expression (à moins que le pluriel ne se réfère aux deux mots composant ladite expression).

íta	ma	*weza*	*tumia*	kalam-á	ta	dáwa mulá
toi	NEG	pouvoir/s	utiliser/s	mot.PL	GEN	dawa luma

« tu ne peux pas utiliser le terme *dawa mula* »

Il arrive que le pluriel en -á soit appliqué à des termes d'origine étrangère, comme dans la phrase suivante, où /gar-á/ est le pluriel du kiswahili *gari* :

ána éndis gar-á dóle
moi avoir voiture.PL DEM
« je possède ces voitures »

C'est aussi le cas en arabe de Juba, où le terme /mundukúru/ « arabe », issu d'une langue sud soudanaise, devient au pluriel /mundukur-át/.

En kinubi, un autre cas particulièrement intéressant est celui du pluriel de /nyerekú/, « enfant », qui donne /nyereku-ká/, comme dans :

ána	gēn	ma	nyereku-ká	tá-	y	íni
moi	rester	avec	enfant.PL	GEN	moi	ici

« j'ai vécu ici avec mes enfants »

le /k/ qui s'intercale entre /u/ et /a/ fait apparemment partie de la racine, mais il n'est pas prononcé au singulier.

L'ancien pluriel externe en /-á/ est quelquefois conservé comme forme unique pour le singulier et le pluriel. C'est le cas de /gurbába/, « habit féminin ». Kaye (1976 : 3) et Gasim (1965 : 48) signalent le terme /gurbāb/ au Soudan, mais nous n'avons relevé que la forme /gurbába/.
Nous avons de nombreuses occurrences de ce mot, mais aucune sans /-á/ final. Par ailleurs, dans :

nasu	kurubáb-a	de	yom-ín	de,	baná	ma	áju	lébis
commegurbaba		DEM	jour.PL	DEM	fille	NEG	vouloirporter	

lebas-á	ta	Nubi
habit.PL	GEN	Nubi

« c'est comme la gurbaba actuellement, les filles ne veulent plus porter les habits des Nubi »

Le terme apparaît suivi d'un pronom démonstratif singulier. Enfin, l'accent tombe sur la pénultième et non sur le -a final, contrairement aux autres pluriels en –a.

* Le suffixe /-át/~/-āt/ :

Nous avons en outre rencontré quelques occurrences d'un pluriel en /-át/, en particulier dans le cas de pluriels mixtes (voir plus bas) :

áse	ómun	éndis	kitab-át
maintenant	eux	avoir	libre.PL

« maintenant ils ont des livres »

lam gába	t	íni (…)	samak-át	bes
animal	GEN	ici	poisson.PL	seulement

« concernant les animaux d'ici, il n'y a que des poissons »

Nous avons aussi entendu l'expression /kabar-át ?/, c'est-à-dire « [quelles] nouvelles ? », pluriel de /kábar/. Dans les deux cas, l'accent est également placé sur le dernier /a/. Comme nous l'avons déjà précisé plus haut, le pluriel en /-át/ a également subsisté en arabe de Juba.

Par contre, cette forme semble absente à Bombo, car ni nous-même ni Wellens ne n'avons rencontrée là-bas (Wellens, 2003 : 57).

* Le pluriel en /-án/ :

Enfin, nous avons enregistré quelques rares termes munis d'un suffixe /–an/ ou /-ān/ :

úwo	fi	fi	bé,	ma	kitab-án	t	-o
lui	ex	dans	maisonavec		livre.PL	GEN	lui

« il reste à la maison, avec ses livres »

úmun	éndisi	akil-án	t	-omún
eux	avoir	plat.PL	GEN	eux

« ils ont leurs propres plats »

L'origine de cette forme est assez obscure. Heine avait relevé /tēran/ comme pluriel de /tēri/ à Kibera, sans préciser s'il en avait rencontré d'autres exemples (Heine 1982 : 29). Mais dans ce dernier cas il s'agit certainement d'un pluriel interne sur le schème /Fa'Lān/ comme dans /thawr/ > /thīrān/ en arabe. /kitab-án/ et /akil-án/ ont-ils été formés sur ce modèle par analogie ?

* Le pluriel en /-íya/ :

Il y a quelques attestations d'une forme de pluriel par suffixation de /–íya/, comme dans les exemples suivants :

úmun	sukuruj-íya
eux	buveur.PL

« ce sont des buveurs »

ashán	*majority*	al	fi	ini	*zaidi*	islam-iya
parce que	majorité/a	REL	EX	ici	surtout/s	musulman.PL

« parce que la majorité des gens d'ici sont musulmans »

Il arrive que ce pluriel soit appliqué à un terme d'origine étrangère, comme dans :

úmun	g-	wónusu	rután	swahil-íya,	*kiswahili*	ma	*kinubi*
eux	TMA	parler	langue	Swahili.PL	kiswahili/s	avec	kinubi/s

« ils parlent la langue des Swahili – le kiswahili – et le kinubi »

Le pluriel en /–íya/ du kinubi est clairement dérivé du pluriel en /–iyya/ de l'arabe, tant sur le plan morphologique que sémantique, puisqu'il désigne généralement une tribu, une confession, une nation... Par exemple, /shī'iyya/, /ṣūfiyya/, /mālikiyya/ sont les pluriels respectifs de /shī'ī/ « shiite », /ṣūfī/ « soufi », /mālikī/ « malikite » (Blachère,Gaudefroy-Demombynes, 1975 : 198). On retrouve d'ailleurs ce pluriel dans plusieurs dialectes arabes.
En marocain, il y a par exemple /ḥlēqiyya/ pour /ḥlēqi/, « conteur », et /sbeybiyya/ pour /sbeybi/, « intermédiaire (entre paysans et commerçants) ». En palestinien, on trouve également /khitiyār-iyye/ comme pluriel de /khitiyār/, « vieillard ».
En égyptien, on rencontre les pluriels suivants : /fakahān-iyya/ (sg : /fakahāni/) « vendeur de fruits », /makwag-iyya/ (sg : /makwagi/) « repasseur », /bustag-iyya/ (sg : /bustagi/), « postier », /ḥarām-iyya/ (sg : /ḥarāmi/), « voleur », tarziyya (sg : tarzi), « tailleur » (McGuirk, 1986 : 175, 180, 181, 189, 191).
Enfin, en arabe soudanais, ce suffixe existe également. Il y a par exemple /efend-iyya/, pluriel de /efendi/, « monsieur, seigneur », et de nombreux pluriels de tribus se forment sur ce suffixe : /Shayg-iyya/, /Shukr-iyya/... Soulignons également l'existence en arabe soudanais de deux corps d'armées du siècle passé portant le suffixe /-iyya/ : les /jihād-iyya/, troupes régulières composées d'anciens esclaves et les /mulāzim-iyya/, troupes dépendant directement du Khalīfa (Holt et Daly, 1988 : 57, 108). L'utilisation dudit suffixe pour des corps d'armée peut expliquer l'emploi de /asker-íya/ en kinubi, forme attestée dans d'autres dialectes arabes (par exemple /'askar-iyya/ à Tunis).

4.2.3. Le pluriel par préfixation

L'usage du préfixe /nas-/ est très courant pour indiquer le pluriel. En voici quelques exemples :

nas-	Dinka,	nas-	Shiluk,	nas-	Fōr,	umun	kulu	Sudan-iya
PL	Dinka	PL	Shilluk	PL	Fūr	eux	tous	Soudanais.PL

« Les Dinka, les Shilluk, les Fūr, ce sont tous des Soudanais »

nas-	debíba úmun	fi
PL	serpenteux	EX

« il y a des serpents »

On retrouve le même usage de /nas-/ en arabe de Juba :

hayawan-át	kubár	ze	nas- *giraf*
animal.PL	grand	commePL	girafe/a

« de grands animaux comme les girafes »

wa ána géni ma nas Lotúko
et moi hebiter avec PL Lotuko
« j'ai habité avec des Lotuko »

Ce pluriel s'observe aussi dans plusieurs parlers arabes soudanais non créolisés, notamment au Kurdufān et chez les Shukriyya. Mais dans ces parlers, il ne s'applique qu'aux ethnonymes :
hādōl nās- Gēli
DEM.PL PL Gēli
« les gens de Gēli »

nās- 'Ali dōl
PL 'Ali DEM.PL
« la famille de 'Ali, les gens de 'Ali » (Reichmuth, 1983 :124, 125)

Cette utilisation reste donc proche du sens orignal de /nās/, « les gens ». Par contre, en kinubi et en arabe de Juba le préfixe s'applique tant à des ethnonymes qu'à des objets, comme le montrent les exemples ci-dessus.

4.2.4. Le pluriel interne

La langue arabe utilise une autre forme de pluriel, qui ne fonctionne pas par suffixation : le terme au singulier est modifié de manière interne, tout en gardant les phonèmes de sa racine, selon une série de schèmes.

Ex : /kitāb^{un}/ devient /kutub^{un}/, selon le schème /Fu'uL^{un}/ ;
/qawl^{un}/ devient /aqwāl^{un}/, selon le schème /aF'āL^{un}/ ;
/dars^{un}/ devient /durūs^{un}/, selon le schème /Fu'ūL^{un}/.

Cette forme de pluriel a survécu dans l'ensemble des dialectes arabes.
Ex : /kitāb/, « livre » devient /kutub/ en dialecte syro-libanais ;
/isim/, « nom » devient /asāmi/ en dialecte irakien.

Le kinubi a gardé un nombre très restreint de pluriels internes, dont voici quelques exemples :
Núbi éndis hurúf ma
Nubi avoir lettre.PL NEG
« les Nubi n'ont pas d'alphabet (litt. lettres) »

asán shaatīn
parce que diable.PL
« parce qu'ils étaient des diables »

kan shuyúb áde mun líbis hamāma
ANT vieux.PL DEM eux porter turban
« ces vieux portaient un turban »

fi Maláwi fi asáker
dans Malawi EX militaire.PL
« au Malawi, il y a des militaires »

/shaatīn/, /shuyúb/, /asáker/ sont les pluriels de /shetán/, /shayb/ et /áskari/. Il y a aussi le cas de /rági/, « homme » qui peut avoir comme pluriel /rujál/ :
rujál bes el lébis bōza
homme.PL seulement REL porter pantalon
« seuls les hommes portaient un pantalon »

Le pluriel interne s'applique aussi à l'ajectif /kebír/, « grand, qui devient /kubár/ :
yal-á t -ómun kan kalás kúlu kubár
enfant.PL GEN eux ANT TMA tout grand.PL
« leurs enfants étaient tous devenus grands »

Mais le pluriel mixte /kubar-ín/ (voir plus bas) est beaucoup plus fréquent.

Il nous faut aussi citer les « archaïsmes », c'est-à-dire les termes ou les phrases conservant des traits linguistiques plus anciens sur lesquels nous reviendrons ultérieurement. Il s'agit principalement des proverbes, des formules incantatoires et des tabous linguistiques (Vocabulaire, 2.8), comme :
kúl[u] sháder bi- ázeg urúg -o
chaque arbre TMA nourrir racine.PL ses
« chaque arbre nourrit ses propres racines »

rizg el majanīn fi id el masakīn
bien ART fou.PL dans main ART pauvre.PL
« le bien des fous se trouve dans les mains des pauvres »

Les termes /urúg/, /majanīn/ et /masakīn/ sont les pluriels internes de /irig/ « racine », /majnūn/ « fou » et /miskīn/ « pauvre », mais ils constituent une forme figée, le locuteur n'applique pas spontanément les règles morphologiques en question, il répète une formule qu'il a assimilée comme telle.

L'arabe de Juba a conservé – ou assimilé – un nombre beaucoup plus important de pluriels internes, qui sont finalement assez courants : /madáris/ « écoles », /takalíd/ « coutumes », /manátik/ « régions », /mashákil/ « problèmes », /gabáil/ « tribus »...

Mais dans certains cas, le continuum formé avec l'arabe dialectal soudanais a certainement joué un rôle dans la conservation ou même l'introduction de ces termes. Par ailleurs, la forme /CuCáC/, qu'on retrouve dans quelques termes en kinubi, semble productive en arabe de Juba. En effet, elle s'applique à plusieurs adjectifs et substantifs, sans parallèle en arabe dialectal : /shutár/ « intelligents », /bugár/ « vaches », /sumán/ « gros »

4.2.5. Le pluriel supplétif

Certains mots ont un pluriel – voire deux – de racine différente. Il s'agit essentiellement de termes liés à la famille et l'homme :

TABLEAU 1 :

SINGULIER	*PLURIEL*	*SENS*
wéle	iyál dugag-ín	« garçon »
nyerekú	(nyerekuk-á) iyál, yal-á	« enfant, garçon »
mária, mára	nuswán, nuswan-át, harím	« femme »
azól, binádum	anás	« être humain, homme »

Par exemple :

fikra	el	binadum	gi-	feker
idée	REL	homme	TMA	penser

« l'idée que se faisait l'être humain »

anás	al	énde	*kazi*
gens	REL	avoir	travail/s

« les gens qui ont un travail »

wéle kámsa ma baná árba
garçon cinq avec fille quatre
« cinq garçons et quatre filles »

iyál t -éna g- wónus rután swaíli
enfant GEN nous TMA parler langue swahili
« nos enfant parlent kiswahili »

úwo kan ma mária núbi
lui ANT avec femme nubi
« il était avec une femme nubi »

anás kan gi- rákab rujál walá nuswán, harím ?
gens ANT TMA cuisiner homme.PL ou femme.PL femme.PL
« ceux qui préparaient étaient des hommes ou des femmes »

À Bombo, nous avions bien enregistré /awlād/ comme pluriel de /wéle/, mais une seule fois, chez un informateur arabophone. Ce /awlād/ suivait le terme /iyál/, comme pour l'expliquer car il s'adressait à un non-Nubi arabophone (en l'occurrence nous-même). Tous ces facteurs laissent penser qu'il s'agit donc plutôt ici d'un arabisme :
úwo mútu zamán, úwo éndi iyāl aw awlād
lui mourir longtemps lui avoir enfant.PL ou enfant.PL
« il est mort depuis longtemps, il avait des enfants »

Par contre, nous avons également rencontré la forme /ulád/ à Kibera :
ya ulád wa shuub-át
EMPH enfant.PL et vieux.PL
« les jeunes et les vieux »

Quant à /iyál/ et /yal-á/, ces formes sont bien plus fréquentes que /nyerekuk-á/, que nous n'avons jamais entendu à Bombo et que nous tenons d'une seule informatrice à Mombasa.
On retrouve aussi ce phénomène de double racine pour un même mot en arabe – classique et dialectal – avec le terme /mar'a^{tun}/ par exemple, qui a souvent pour pluriel /nisā'^{u}/ et /niswa^{tun}/ et /niswān^{un}/. Ce doublet a d'ailleurs un équivalent en kinubi, avec /mária/ au singulier et /nuswan-át/ au pluriel.

Par ailleurs, d'autres parlers arabes ont également recours à l'utilisation d'une racine différente pour signifier le pluriel d'un terme. En arabe tchadien, on retrouve la paire

nādum/nās (Jullien de Pommerol, 1999c : 27), comme en kinubi. L'arabe chypriote quant à lui considère /masriyàt/ comme étant le pluriel de /flūs/, « argent »[1], et /shikhàt/ comme pluriel de /jengeni/, « mendiant » (Tsiapera, 1969 : 52). Ce dernier cas est intéressant car il se rapproche du cas vu précédemment en kinubi /nyereku/-/wele/, deux termes d'origines linguistiques différentes. En arabe de Chypre, /shikhat/ provient de l'arabe /shaḥḥādh/ et /jengeni/ du grec αθιγγενης ou du turc *çingene*, « gitan ».

L'arabe chypriote utilise le même procédé dans le cas du duel : /khār/ pour « jour », /khar-át/ pour « jours », mais /yom-ayn/ pour signifier « deux jours ». Il semble que dans ce cas précis le recours à une autre racine est motivé par la volonté d'éviter la confusion de sens, /yawm/ signifiant « aujourd'hui » (Tsiapera, 1969 : 49).

4.2.6. Le pluriel mixte

En arabe classique, il existe une forme de pluriel particulière, le « jam^{u} 'l-jam^{i} » (Al-Ghalāyīnī, II, p. 67), littéralement le pluriel du pluriel, qu'on traduira par « pluriel mixte », appelé aussi « double pluriel ».

Il peut prendre trois formes :
- le pluriel interne d'un pluriel interne
ex : /akālib^{u}/, pluriel de /kilāb^{un}/, lui-même pluriel de /kalb^{un}/ « chien »
- l'addition du suffixe /-āt^{un}/, /-āt^{in}/ marque du féminin pluriel, à une forme de pluriel interne
ex : /buyūt-āt^{un}/, pluriel de /buyūt^{un}/, lui-même pluriel de /bayt^{un}/ « maison »
- l'addition du suffixe /ūna/, /īna/ marque du masculin pluriel, à une forme de pluriel interne
ex : /nawākisūna/, pluriel de /nawākis^{u}/, lui-même pluriel de /nākis^{un}/.

Le kinubi offre quelques rares exemples de pluriels mixtes. Nous n'avons toutefois rencontré que des cas combinant pluriel interne et suffixe externe (fém./masc.), mais pas de cas de pluriel interne d'un pluriel interne.

* Le pluriel mixte en /–ín/

Il y a d'une part la combinaison d'un pluriel interne et du suffixe /–ín/ :

kubar-ín	kélem	núbi	lugag-ín	kélem	swahíli
grand.PL	parler	nubi	petit.PL	parler	kiswahili

« les grands parlent kinubi et les jeunes parlent kiswahili »

[1] Rappelons par ailleurs que /flūs/ est lui même le pluriel de /fals/, une unité monétaire encore en usage en Jordanie et en Irak.

sabab-ín	gi-	lebis	gurbába	u	fidiga
jeune.PL	TMA	porter	*gurbaba*	et	foulard

« les jeunes [filles] portent la *gurbaba* et le foulard »

bága	sokar-ín	ma	gi-	só
EMPH	petit.PL	NEG	TMA	faire

« les jeunes ne le font plus »

/kubar-ín/, /lugag-ín/, /sokar-ín/ et /sabab-ín/ sont les pluriels mixtes de /kebír/, /dugág/ (n'existe qu'au pluriel), /sakár/ et /sabáb/ (/kubár/ apparaît également comme forme du pluriel).

* Le pluriel mixte en /-á/~/-át/

Il y a d'autre part la combinaison d'un pluriel interne ou supplétif et du suffixe /–á/ qui d'ailleurs conserve parfois le /t/ final d'origine :

józu	ma	arab-á
marier	avec	Arabe.PL

« ils se sont mariés avec des Arabes »

yal-á	ta	Mombása
enfant.PL	GEN	Mombasa

« les enfants de Mombasa »

fi	rujal-á	kamán	ja	fi	shughul	ta	*kazi*
EX	homme.PL	aussi	venir	dans	chose	GEN	travail/s

« il y a aussi des hommes qui sont venus pour travailler »

wa-ze	shuub-át	milán	íni	fi	Mombása
PL.vieux/s	vieux.PL	beaucoup	ici	à	Mombasa

« il y a beaucoup de vieux ici à Mombasa »

nuswan-át	kan	gi-	só
femme.PL	ANT	TMA	faire

« les femmes le faisaient »

Nous avons aussi relevé /nas-á/, /nas/ étant un terme de sens pluriel auquel l'informateur rajoute malgré tout un suffixe /-a/ :

ma	nas-á	tan	wad-én
avec	gens.PL	autre	autre.PL

« avec quelques autres personnes »

Le pluriel mixte apparaît dans tous les parlers arabes dialectaux, mais il est généralement peu fréquent. L'un des schèmes les plus courants est /CuCuC-āt/, qu'on retrouve au Caire, en Palestine, au Maghreb, à Chypre... (Borg, 1982 : 180 sq ; Kaye et Rosenhouse, 1998 : 283). Le pluriel mixte semble plus fréquent dans les parlers ouest-soudanais. Ainsi, dans le dialecte d'Abbéché, où on trouve /udun-ēn/, comme pluriel de /adān/, « oreille », ou encore /ni'ēl-āt/ comme pluriel de /ni'il/, sandale (Roth, 1979 : 126). En arabe nigérian, il y a aussi une forme très courante qui est CuCuCCe (Kaye et Rosenhouse, 1998 : 283). Mais en kinubi, le pluriel mixte est d'autant plus remarquable que l'usage du pluriel en général n'est pas systématique. Sur le plan sémantique la plupart de ces formes se rapportent directement à l'être humain, qu'il s'agisse de substantifs ou d'adjectifs.

Ces pluriels mixtes n'excluent pas l'usage des pluriels internes auxquels ils se rapportent, puisque nous avons signalé plus haut les formes /akwán/, /rujál/, /shuyúb/, /nuswán/ et /kubár/. Par ailleurs, il ne semble pas y avoir de différence sémantique entre les deux usages.

4.2.7. Le pluriel d'un nom-adjectif redoublé

Lorsqu'un nom ou un adjectif est formé par le redoublement d'un radical, les deux parties en questions sont munies du suffixe adéquat. Par exemple, l'adjectif /kubár kubár/, « très grand » devient au pluriel /kubar-ín kubar-ín/, comme dans :

fi	milán	fi	*post*	kubar-in kubar-in
EX	beaucoup	à	poste/a	grand.PL.2

« ils sont nombreux à avoir des postes très importants »

4.2.8. Le pluriel par procédé phonologique

Il arrive que le pluriel soit indiqué par le déplacement de l'accent tonique, comme dans /sámaga/-/samagá/ « poisson(s) » :

fi	sámaga	el	ge-	nadí	goromú
EX	poisson	REL	TMA	se nommer	*goromu*

« il y a un poisson qui s'appelle goromu »

nas samag-á dólde
PL poisson.PL DEM.PL
« ces poissons-là »

On peut postuler qu'à l'origine, le premier terme est issu d'un terme singulier en /-a/ – procédé courant en arabe classique et dialectal pour créer un singulier à partir d'un collectif : /samak/ « du poisson », /samaka/ « un poisson » – tandis que le second proviendrait du phénomène décrit plus haut /-āt/ > /-á/. Ce procédé devenu purement phonologique aurait donc une origine morphologique.

Il arrive que ce procédé soit appliqué à des termes swahili, comme *kabíla* qui devient *kabilá* :
ína dákhal dákul *mix* ma *kabilá* milán
nous entrer entrée mélange/a avec tribu/s beaucoup
« nous nous sommes mélangés avec de nombreuses tribus »

Mais cela reste assez rare, /kabíla/ restant généralement invariable sur le plan tonal :
fi *kabíla* milán
EX tribu/s beaucoup
« il y a beaucoup de tribus »

Enfin, certains termes pluriels se terminant par un /-a/ dont l'étymon n'est pas lié au suffixe /á(t)/ voient leur accent tonique se déplacer, par contamination. C'est le cas de /akwána/~/akwan-á/ :
ána éndisi akwána
moi avoir frères
« j'ai des frères »

akwan-á tá -y kubár fi fu Bómbo
frère.PL GEN moi grand.PL EX dans Bombo
« mes grands frères vivent à Bombo »

4.2.9. Le pluriel swahili d'un terme nubi :

Nous n'en avons rencontré qu'un seul exemple :
íta g- áyin *wa*-sakaráni sía
toi TMA voir PL.ivrogne peu
« tu vois peu d'ivrognes »

Nous n'avons pas trouvé dans les dictionnaires la forme swahili **m-sakarani*, qui devrait correspondre au singulier de la forme /wa-sakaráni/, « ivrogne » se traduisant par *kichozi, mlevi, mkomba, mtahamari*. Il semble donc que l'informateur a ici « swahilisé » un terme nubi – les noms-adjectifs se terminant par /-an/ étant répandus en kinubi – en lui donnant un suffixe en /–i/ et surtout un préfixe du pluriel en /wa-/.

Sinon, nous n'avons relevé aucun autre exemple de marqueur du pluriel allogène – luganda, kiswahili, anglais – appliqué à un terme kinubi. Le phénomène existe en arabe chypriote, où le terme /khamāl/, de l'arabe /ḥammāl/, a pour pluriel /khamàlidhes/, /-idhes/ étant en réalité le marqueur du pluriel grec /-ηδες / (Tsiapera, 1969 : 50).

4.2.10. Les marqueurs externes du pluriel

* L'emploi de /úmun/

Alors que le pronom personnel /umun/ est normalement utilisé lorsque le sujet du verbe n'est pas exprimé, il arrive aussi qu'il suive un terme n'ayant pas de pluriel, jouant dès lors le rôle de marqueur du pluriel. C'est le cas de :

Bakaráni	úmun	g-	ábidu	sáim	ma	Saudíya
Bakarani	eux	TMA	commencer	jeûne	avec	Arabie Saoudite

« les Bakarani commencent à jeûner en même temps que l'Arabie Saoudite »

Mais /úmun/ est quelquefois utilisé alors que le sens pluriel du terme précédent est évident, comme dans :

anás	ómun	dúgu	*British officer*	wáy
gens	eux	frapper	officier britannique/a	un

« les gens frappèrent un officier britannique »

* L'emploi de /dol/

Comme nous le verrons au chapitre 7.6, le pronom démonstratif /de/ a un pluriel, en l'occurrence /dol/ et ses variantes /dóle/, /dól de/ et plus rarement /del/. Le locuteur utilise fréquemment ces formes pour indiquer que le mot précédent est au pluriel. On a par exemple :

íni	gi-	séli,	ma	fi	lúgha	dól de
ici	TMA	prier	NEG	dans	langue	DEM.PL

« ici on ne prie pas dans ces langues-là »

Shíluk dól de
Shilluk DEM.PL
« les Shilluk »

Il arrive que le mot précédant /dol/~/del/ soit déjà au pluriel, comme dans :
kubar-in dol
grand.PL DEM.PL
« les grandes [scarifications] »

Quelquefois, /dol/ est utilisé comme marqueur du pluriel alors que les termes concernés ont un pluriel potentiel, comme dans :
ja nasi *monkey* kebír dōl de
come PL singe/a grand DEM.PL
« comme ces grands singes »

Ici, le locuteur aurait pu mettre *monkey* au pluriel, puisque les Nubi appliquent généralement la morphologie du pluriel anglais aux anglicismes (voir plus loin), ou /kebír/, qui a deux pluriels. Enfin, notons que l'accord n'est pas toujours respecté et qu'on trouve parfois un mot au pluriel suivi d'un pronom démonstratif au singulier :
yom-in de
jour.PL DEM
« de nos jours », litt. « ces jours-ci »

atá Morú de
même Moru DEM
« même ces Moru »

On retrouve la même utilisation morphologique de /dōl/ dans le parler arabe d'Abbéché, mais Roth précise qu'il est relativement rare, qu'il ne s'utilise qu'avec des noms sémantiquement définis et qu'il combine systématiquement les valeurs de définition et de pluriel (Roth, 1979 : 130). Il s'agit donc d'un usage bien plus restreint qu'en kinubi.

* L'emploi de /milán/

Si le locuteur veut vraiment donner une nuance de pluriel pour éviter une confusion ou un malentendu, il utilisera l'adverbe /milán/, dérivé de l'adjectif arabe /malyān/, « plein » et qui prend en kinubi le sens de « beaucoup ». Par exemple :

fi	Kíbra	úmun	fi	rután	milán
à	Kibera	eux	EX	langue	beaucoup

« à Kibera ils ont de nombreuses langues »

* L'emploi de /ketír/ :

/ketír/, « nombreux » dérivé de l'arabe soudanais /katīr/, est également utilisé pour exprimer le pluriel. Par exemple :

fi	anás	ketír	lakín
EX	gens	beaucoup	mais

« il a toutefois beaucoup de gens »

4.2.11. Le redoublement du substantif

kazi kazi	kul	Núbi	úmun	gi-	dákul	fi	*kila*		*kazi*
travail.2/s	tout	Nubi	eux	TMA	entrer	dans	chaque/s		travail/s

« les Nubi acceptent toutes les sortes de travail »

fi	sheré sheré	t-	ómun	de,	ómun	gi-	lébis	nas	tob
dans	fête.2	GEN	eux	DEM	eux	TM	porter	PL	*tob*

« lors de leurs fêtes, elles portent le *tob* »

Mais le redoublement est plus souvent utilisé pour signifier l'intensité ou la fréquence que pour le pluriel. Ainsi, dans l'exemple suivant, il faut comprendre le redoublement de /wáze/ par « très vieux » et non « de nombreux vieillards » :

wa-ze wa-ze	gi-	lébis
vieux.2/s	TMA	porter

« les très vieilles femmes les portent encore »

Ce procédé pourrait pallier la pauvreté flexionnelle du kinubi, il est pourtant relativement peu courant en kinubi. Son usage courant pour souligner l'intensité ou la fréquence explique peut-être cette paucité, afin de ne pas confondre les deux concepts.

4.2.12. Le choix du mode de pluriel

Si l'utilisation d'un marqueur du pluriel semble quelquefois aléatoire, le choix du marqueur est par contre plus restreint. En effet, la plupart des termes apparaissant au pluriel sont toujours munis du même suffixe (ou d'un autre marqueur). Par exemple, on trouve toujours

/yom/ > /yom-ín/ (jamais *yom-á/) « jours », /kebí/ > /kubar-ín/ (jamais */kubar-á/ « grands »)..., en fonction des règles suivies dans le superstrat arabe soudanais.
Il y a tout de même quelques termes qui se combinent avec plusieurs marqueurs, voire selon des procédés différents, comme :
/sókol/ > /sokol-á/~/sokol-ín/ « chose »
/eféndi/ > /efend-ín/~/efend-íya/ « officier ».
/jídi/ > /nas jídi/~/jídi jídi/ « ancêtre ».

Le choix du procédé ne semble pas avoir d'incidence sur le sens que prend le terme mis au pluriel.

4.2.13. Le pluriel des termes d'origine étrangère :

Le locuteur du kinubi qui utilise des termes étrangers dans son discours applique généralement la règle du pluriel de la langue d'emprunt.

4.2.13.1. Les « arabismes » :

Dans le cas où le locuteur est également arabophone, il arrive qu'il utilise la forme plurielle d'un terme qu'il emprunte à l'arabe, mais qui n'a pas d'équivalent en kinubi. Nous avions relevé quelques exemples à Bombo, mais pas à Mombasa :

ajōl	kān	kul	laj-īn	*or refugee*
homme	ANT	tout	réfugié/AS	ou réfugié/a

« les gens étaient tous des *lajīn*, des réfugiés » (Bombo)

kúlu	dúwal	dēl	min	Kóngo-Kinshása,	Rwánda,	Burúndi...
tout	état.PL	DEM.PL	de	Congo-Kinshasa	Rwanda	Burundi

« tous ces états, du Congo-Kinshasa, Rwanda, Burundi... » (Bombo)

4.2.13.2. Les emprunts au kiswahili :

Le kinubi de Mombasa emprunte de très nombreux mots au kiswahili qui, nous l'avons vu précedemment, est une langue à classes. Il semble que sur les quatre classes nominales munies d'un préfixe pluriel, la classe I (m-/wa-) est celle dont nous avons retrouvé l'emploi le plus large sous sa forme plurielle. Mais c'est également la classe de mots la plus fréquente (après la classe n-/, laquelle n'a pas de forme particulière au pluriel) :

anás	ma	gi-	gēn	ma	*wa-ze*
gens	NEG	TMA	rester	avec	vieux

« les gens ne restent plus avec les vieux »

abú	kamán	gáy	ma	*wa-ganda*	*zaidi*
REL	aussi	rester	avec	Baganda/s	très/s

« celui qui fréquente beaucoup les Ougandais »

A Bombo, nous avions enregistré quelques pluriels de la classe V :

kedé	ta	ákul	el	kwéys	ja	*ma-yay*,	lében,	ásuru	*ma-chunga*,
ainsi	toi	manger	REL	bien	comme	PL.œuf/s	lait	jus	orange

ke	te	ásurubu	*ma-tunda*,	te	gi-	ákul	*mā-ranga*...
EMPH	toi	boire	PL.fruit/s	toi	TMA	manger	PL.haricot/s

« tu dois manger des bonnes choses comme les œufs, le lait, le jus d'orange, tu dois boire des fruits, manger (...) des haricots » (Bombo)

ma-yay étant le pluriel de *yay* « œuf », *ma-chung(w)a* de *chung(w)a* « orange », *ma-tunda* de *tunda* « fruit » et /māranga/ étant la déformation de */ma-haragwe/*, pluriel de *haragwe* « haricot ».

À Mombasa, nous n'avons relevé que *ma-endeleo*, « progrès », pluriel de *endeleo* :

ína	ma	éndis	*ma-endeleo*	ta	*kinubi*
ici	NEG	avoir	PL.progrès/s	GEN	kinubi/s

« nous n'avons pas d'avenir pour le kinubi »

Toutefois, en kiswahili ces termes sont généralement utilisés au pluriel avec un sens singulier. Il s'agit donc plus probablement d'un simple *codeswitching* plutôt que de l'application du pluriel par l'informateur.

Nous n'avons pas retrouvé de pluriels des classes II et III dans nos enregistrements de Mombasa (ni à Kibera ou à Bombo), mais il faut dire que ces classes sont moins courantes. Quant aux classes restantes, leur pluriel est soit inexistant, soit identique au singulier. Dans ce cas-là, le kinubi a parfois recours à l'un de ses propres marqueurs du pluriel, comme dans :

nyama	dól	de
animal	DEM.PL	

« ces animaux »

Nyama ayant la même forme au singulier et au pluriel, /dól de/ indique que l'on parle de plusieurs animaux.

Le kinubi n'utilise donc pas systématiquement le pluriel swahili, comme dans les phrases suivantes, où on s'attendrait à *wa-ganda* et *ma-shamba* :

kan fi sultán ta *Mu-ganda*
ANT EX roi GEN Ougandais/s
« il y avait le roi des Baganda »

kabila wad-ín ma éndis *shamba*
tribu autre.PL NEG avoir champ
« les autres tribus n'ont pas de champs »

A Bombo, Wellens a relevé le cas intéressant d'un pluriel mixte appliqué à un emprunt au kiswahili : /wa-ze-yá/~/wa-zé-ya/ « vieux » (Wellens, 2003 : 58). Il s'agit du terme swahili *mzee* muni du préfixe swahili *wa-* et du suffixe nubi /-yá/... Nous n'avons jamais rencontré cela à Mombasa.

4.2.13.3. Les emprunts à d'autres langues africaines

Dans le cas d'ethnonymes africains non-bantous par exemple, le terme reste invariable, comme /núbi/ :
wéde bári, wéde kukú, wéde kakwá, wéde dínka, wéde fojulú
DEM Bari DEM Kuku DEM KakwaDEM Dinka DEM Fojulu
« celui-ci est Bari, celui-là Kuku, celui-là Kakwa, celui-là Dinka, celui-là Fojulu »

Cela est dû au fait que les informateurs ne maîtrisent pas ces langues d'emprunt, alors qu'ils connaissent systématiquement le kiswahili. Il importe de souligner que lorsque nous étions en Ouganda, nous avions relevé quelques cas d'application du pluriel du luganda. Le luganda compte dix classes, mais seuls des cas de flexion du pluriel de la classe I ((u)*mu-(a)/ba-*, comme dans (u)*m-wana, (a)ba-ana*, « enfant, enfants ») (Chesswas, 1954 : 12) ont été relevés, dans le cas des ethnonymes d'origine bantoue :
kalám na fi *ba-ganda area*
car nous dans Baganda/lug aire/a
« parce que nous sommes dans la région des Baganda »(Bombo)

na kabila ta *ba-nyarwanda, ba-rundi*[2]
avec/s tribu GEN PL.Rwandais/lug PL.Burundais/lug
« avec la tribu des Rwandais et des Burundais »(Bombo)
A Mombasa, nous n'avons relevé aucun cas de terme étranger mis au pluriel autre que des termes swahili ou anglais, tout simplement parce que nos informateurs ne parlent pas d'autres

[2] En kingwana (kiswahili de l'est de la RDC), le préfixe *ba-* remplace souvent *wa-*, par contamination des langues bantoues locales. Mais ce n'est jamais le cas en kiswahili de Mombasa.

langues de la région. Le tableau de la situation linguistique de Mombasa que nous avons déjà dressé permet aisément d'en comprendre les raisons.

4.2.13.4. Les emprunts à l'anglais

Le locuteur qui emprunte des mots à l'anglais utilise généralement le pluriel qui leur est dû. Par exemple:

Christmas presents	u	*cakes,*	shunu	shunu
cadeaux de Noël/a	et	cakes/a	quoi.2	

« des cadeaux de Noël et des gâteaux et tout ça »

kan	úmun	rásulu	*documents*	t-	ómun
si	eux	envoyer	documents/a	GEN	eux

« s'ils donnent leurs papiers »

Rappelons que tous nos informateurs connaissent l'anglais. Il arrive toutefois que l'accord ne soit pas respecté, comme dans :

Ing^{e}reze	wedí	árdi	ta	Somália	dak	la	*Italian*
Anglais/s	donner	terre	GEN	Somalie	DEM	à	Italien

« les Anglais donnèrent les terres de Somalie aux Italiens »

ja	nási	*monkey*	kebír	dōl de
commePL	singe		grand	DEM.PL

« comme ces grands singes »

Enfin, signalons qu'à Bombo nous avions relevé un terme anglais muni d'un suffixe du pluriel en –a :

ána	gu-	rúo	ágara	*buk*-á
moi	TMA	aller	étudier	livre/a.PL

« je vais lire des livres »

Wellens a relevé exactement le même terme à Bombo, ainsi que /jerikan-á/ « jerrrycanes » (Wellens, 2003 : 58).

4.2.13.5. Le pluriel mixte bilingue

Dans le cas des termes d'origine étrangère, il arrive que deux procédés soit utilisés simuntanément. C'est surtout le cas de l'usage du préfixe /nas-/ suivi d'un terme anglais ou swahili muni de son propre marqueur du pluriel :

ā,	fi	nas-*pictures*	wad-ēn
oui	EX	PL photos/a	quelque.PL

« oui, il y a quelques photographies »

úmun	fi	*Wa-nduma,*	nas	*Wa-giryama,*	nas	*Wa-digo*
eux	EX	PL.Wanduma/s	PL	PL.Giryama/s	PL	PL.Digo/s

« ce sont des Wanduma, des Giryama, des Digo »

dól de	kul	nas	*wa-ze*	t	-éna
DEM.PL	tout	gens	PL.vieux/s	GEN	nous

« ce sont tous nos proches »

Nous avions relevé la même tournure à Bombo :

namna	al	nas	*wa-ze*	tála	fi	Aswán
manière/s	REL	PL	PL.vieux/s	sortir	dans	Assouan

la manière dont les ancêtres ont quitté Assouan »

4.2.14. Le collectif

Le terme /anás/, dérivé de l'arabe /an-nās/, sert à désigner « les gens » de manière générale. Son emploi est très fréquent et l'accord se fait toujours au pluriel :

lakín	fi	anás	wad-ín	lésa	nas	gúwa
mais	EX	gens	autre.PL	encore	PL	force

« mais d'autres gens avaient encore de la force »

Une autre manière d'analyser /anás/ en kinubi est d'y voir un pluriel supplétif de /zol/ ou /binádum/ (voir plus haut).

Malgré les manières apparemment nombreuses d'indiquer le pluriel, le kinubi n'utilise finalement que quelques procédés de manière régulière, les autres étant plutôt un reliquat de l'arabe dialectal. Il est à noter que certains parlers arabes ont un nombre de pluriels plus réduit que d'autres. C'est le cas de l'arabe chypriote, dont toute une série de termes liés à des champs sémantiques particuliers ont une forme unique (Tsiapera, 1969 : 52). Aucun dialecte arabe n'a toutefois le même degré d'appauvrissement de la morphologie du pluriel que le kinubi. D'ailleurs, même l'arabe de Juba dispose d'un éventail plus important de schèmes du pluriel.

5. La flexion

5.1. La flexion en arabe classique et dialectal

La flexion casuelle utilisée en arabe classique disparaît généralement en arabe dialectal, à l'exception de quelques parlers bédouins et yéménites qui en ont conservé un usage limité (Fischer et Jastrow, 1980 : 120 ; Kaye et Rosenhouse, 1998 : 284). L'ensemble des parlers arabes conserve aussi quelques traces de flexions casuelles relativement stables dans certaines expressions :

- l'accusatif (*naṣb*) indéterminé dans la formation de certains adverbes, caractérisé par le suffixe

/-^{an}/, comme dans :

/taba$^{\text{ʿ}an}$/

« naturellement ».

- le génitif (*jarr*) déterminé dans le cas de sermons, caractérisé par le suffixe /-^{i}/ :

/wa-llah^{i}/

« par Dieu »

- le nominatif (*raf*^{ʿ}) déterminé dans le premier terme d'un nom propre composé, caractérisé par le suffixe /-^{u}/ :

/ʿabdu llah/

« ʿabd allah », (litt. « Serviteur de Dieu »)

5.2. Les formes résiduelles de flexion en kinubi

Le kinubi a également gardé ces trois formes de terminaisons résiduelles, qui n'ont toutefois conservé aucune fonction flexionnelle productive. Il faut citer quelques adverbes, reconnaissables par leur suffixe /-^{an}/ :

/ábadan/ « jamais », /awlán/ « d'abord », /másalan/ « par exemple », /shúkran/ « merci », /taban/ « bien sûr », /takriban/ « environ ».

Le suffixe adverbial /-an/ est conservé en arabe dialectal soudanais, comme dans les autres dialectes arabes. On le retrouve aussi en arabe de Juba : /másalan/ « par exemple », /tában/

« bien sûr », /tagríban/... Certains de ces adverbes n'apparaissent plus en kinubi, comme /asásan/ « à la base, en fait ».
Mais, hormis /awlán/ et /tabán/, toutes ces expressions ont également des cognats en kiswahili. Il n'est donc pas, a priori, toujours aisé de déterminer si elles proviennent du kiswahili ou de l'arabe soudanais. Encore une fois, l'arabe de Juba permet de réduire cette ambiguité : la forme /tagriban/, qui apparaît plusieurs fois, indique que le terme nubi /takríban/ a été soit emprunté au kiswahili *takriban*, soit modifié phonologiquement en fonction de celui-ci.

Il subsiste également quelques traces du génitif déterminé, marqué par le suffixe /-i/ ou sa variante /-y/, dans des formules religieuses figées :

/walláhi/	/elḥámdulilláy/
« par Dieu »	« Grâce à Dieu »

Quant au /-u/ du nominatif, on le retrouve dans quelques noms propres :

/Abdulatíf/	/Abdulkarím/	/Abdulḥamid/
« Abdullatif »	« Abdulkarim »	« Abdulhamid »...

Encore une fois, ces éléments flexionnels ont été empruntés tels quels au lexificateur, l'arabe soudanais.

Un dernier cas de survivance du suffixe flexionnel est celui de certains arabismes, en particulier d'ordre religieux. On retrouve le suffixe du nominatif déterminé /-ᵘ/ dans le noms des écoles islamiques citées par Hatma par exemple :

taalimátu	l-	banát	al	islam-íya
enseignement	ART	fille.PL	ART	musulmane

« L'enseignement islamique des jeunes filles »

madrásatu	l-	Falá
école	ART	Falāḥ

« l'école Al-Falāḥ ».

Mais les suffixes du nominatif subsistent en perdant leur rôle flexionnel, puisque la terminaison reste /-^{u}/ quelle que soit la fonction du terme dans la proposition. On a par exemple :

fi	taalimátu	l-	ban-át	al	islam-íya
dans	enseignement	ART	fille.PL	ART	musulmane

« dans [l'institution de l'] enseignement islamique des jeunes filles »

alors que l'arabe classique donnerait :
fi ta'līm-āt^{i} l-ban-āt^{i} l-islām-iyya

Ces résidus de flexion n'ont donc plus de rôle grammatical, hormis le suffixe /-^{an}/ qui permet d'identifier la qualité adverbiale de certains termes. Ils ne sont en tout cas plus productifs. Par ailleurs, leur présence en kinubi dérive tantôt de leur survivance en arabe dialectal, et dans certains cas en kiswahili, tantôt d'une forme d'arabisme.

6. Le numéral

Le numéral peut être utilisé en tant que substantif – lors d'un comptage, d'une énumération – et en tant qu'adjectif.

6.1. Les nombres cardinaux :

Les nombres cardinaux en kinubi[1] sont :

1. wáy
2. tenén, tinén
3. taláta
4. árba
5. kámsa, khámsa
6. síta
7. sába
8. tamánya, tamána
9. tísa
10. ashára

11. idásher
12. itnásher
13. talatásher
14. arbatásher
15. khamastásh(a)r, kamustásher
16. sitásher
17. sabatásher
18. tamantásher
19. tisatásher
20. ashirín

* Les dizaines :

10 : áshara
20 : ish(i)rín (ashirīn)
30 : talatín
40 : arbaín
50 : kamsín, khamsín
60 : sitín
70 : sebeín
80 : tamanín
90 : tisín
100 : mía

* Les centaines :

200 : mía tenén
300 : talat mía, tálta mía
400... : árba mía...

[1] La prononciation est très fluctuante, nous ne présentons donc ici que les formes les plus récurrentes. L'ensemble des variantes se trouve dans le lexique en annexe.

* Les milliers :

1000 : élf(u), alf
2000 : élif tinén, elfēn
3000 : elf taláta
4000... : elf árba...

* Le zéro

Nous n'avons pas enegistré d'expression particulière pour « zéro » à Mombasa. A Bombo, on utilise le terme anglais *zero* :

wáy,	tinén,	taláta	te	ta	*zero*,	ja	bári
un	deux	trois	sous	GEN	zéro/a	venir	froid

« un, deux, trois [degrés] en dessous de zéro, c'était froid »

* Le million

De la même manière, on utilise le terme anglais *million* pour exprimer le million :

wa	anás	kān	tagríban	*million*	kámsa
et	gens	ANT	environ	million	cinq

« et il y avait environ cinq millions de personnes »

6.2. L'utilisation du numéral :

Le kinubi n'a conservé qu'une seule forme pour le numéral, en l'occurrence celle du féminin avec /-a/ final. Notons que cette tendance existe déjà en arabe dialectal : plusieurs parlers n'utilisent plus qu'une seule forme pour ces nombres, quel que soit l'objet compté. Dans l'espace géographique qui nous intéresse, c'est le cas chez les Shukriyya. (Reichmuth, 1983 : 203), de même qu'au Tchad (Zeltner et Tourneux, 1986 : 33).

Les nombres peuvent être utilisés isolément ou en tant qu'adjectifs numéraux, sans modification phonologique ou morphologique. L'adjectif numéral suit généralement le nom qu'il qualifie, comme tout adjectif en kinubi :

hába	tinén	taláta
unité	deux	trois

« deux ou trois choses »

wéle	kámsa	ma	baná	árba
garçon	cinq	avec	fille.PL	quatre

« cinq garçons et quatre filles »

fi	hába	taláta	in	fi	ras,	min	fog
EX	unité	trois	ici	dans	tête	de	haut

« il y a trois lignes sur la tête ici, au-dessus »

Il existe toutefois quelques exceptions :

núbi	wáy	gerí	júwa	síta	swahíli
Nubi	un	près	maison	six	swahili

« un Nubi pour environ six Swahili »

kan	ómr	-i	sába	sána
ANT	âge	mon	sept	an

« j'avais sept ans »

A Bombo, nous avions également relevé quelques cas où le numéral précédait le substantif, comme :

ína	séli	ma	raīs	tísa,	tísa	raīs
nous	prier	avec	chef	neuf	neuf	chef

« nous avons prié avec neuf présidents »

Mais dans ce cas l'informateur, qui maîtrise l'arabe, a en fait utilisé dans la même phrase la construction substantif + numéral puis numéral + substantif. Peut-être était-ce dans le but de se corriger, en faisant référence à l'arabe, ou encore de rendre son discours plus clair pour l'informateur.

Certains dialectes soudano-tchadiens ont déjà tendance à préférer la place du numéral après le nom compté, même si cela n'est pas systématique. Chez les Shukriyya, le numéral se trouve généralement devant : /'asara grūsh/, « dix centimes », /khamsa shhūr/, « cinq mois », mais on trouve aussi des tournures telles que /jāb al-anṣār tamānya/, « il ramena huit des Anṣār » (Reichmuth, 1983 : 203-204).
On trouve aussi les deux tournures en arabe tchadien : /rijāl talāta/ ou /talāta rijāl/, « trois hommes. Toutefois, si le nom compté reste au singulier, la seule tournure possible est /sitte rājil/ « six hommes » (Zeltner et Tourneux, 1986 : 67).

Mais en arabe de Juba, le numéral se place systématiquement devant la personne ou l'objet compté :

anīna	der-īn	kámsa	kom	ta	lemūn	u	sába	kom	ta	mánga	u	talāta
nous	vouloir.PL	cinq	tas	GEN	citron	et	sept	tas	GEN	mangue	et	trois

kom	ta	batātis.	Kúlu	be	kam ?	kúlu	be	tamānya	jinē
tas	GEN	patate	tout	à	combien	tout	à	huit	guinée

« nous voulons cinq tas de citrons, sept tas de mangues et trois tas de patates. C'est combien en tout ? Le tout coûte huit livres » (Watson et Biajo Ola, 1985 : 11)

tagríban	khámsa	u	tamanín	*kilometer*	min	Júba
environ	cinq	et	quatre-vingt	kilomètre/a	de	Juba

« à environ 85 kilomètres de Juba »

mía	u	kamsín	bágar,	mitén	bágar
cent	et	cinquante	vache	deux cents	vache

« cent cinquante vaches, deux cents vaches »

L'arabe de Juba présente une autre structure, relevée par A. Yor Ayik dans un discours de J. Garang :

alāf	bitá	sána
milliers	GEN	ans

« des milliers d'années » (Yor Ayik, 1986 : 96)

Mais cette expression semble marginale. Nous ne l'avons pas relevée dans nos enregistrements en arabe de Juba, nous ne l'avons pas non plus rencontrée dans la littérature des autres chercheurs.[2] Le numéral, d'ailleurs mis au pluriel, est utilisé ici comme un substantif, ce qui explique sans doute l'utilisation du génitif analytique.

En kinubi, l'aspect systématique de la structure objet compté + numéral s'inspire donc vraisemblablement du kiswahili, où cette tournure est la seule possible. En effet, le numéral utilisé avec un substantif est considéré comme un adjectif épithète, or ce dernier se place systématiquement derrière le substantif :

[2] On retrouve des expressions similaires dans certains parlers arabes maghrébins. En effet, bien que l'annexion directe (/tlāta bqar/ « trois vaches ») soit la formulation la plus courante, certains utilisent l'annexion indirecte ou construction analytique, où le numéral est lié à l'objet compté par la particule d'annexion /d-el-/ ou /mtā'/ : /tlāta d-el-bqar/ ou /tlāta mtā'-l-bqar/ « trois vaches » (Marçais, 1977 : 177).

miti mia na tatu arobaini na miwili

mi-ti	*mia*	*tatu*	*arobaini*	*na*	*mi-wili*
PL.arbre	cent	trois	quarantea	et	CL.deux

« trois cent quarante-deux arbres » (Loogman, 1965 : 62)

* Un :

Le nombre « un » est généralement omis lorsqu'on parle d'une seule chose, le kinubi n'utilisant pas d'article, défini ou indéfini (Syntaxe, 1.2). On dira donc :

fi	jámba	síka	ená	fi	mískit
dans	côté	route	là	EX	mosquée

« à côté de la route là il y a [une] mosquée »

Le locuteur peut toutefois utiliser /wáy/ comme adjectif pour insister sur le côté unique d'un objet ou d'une personne. Il prend alors le sens de « seul, même », comme dans :

úmun	b-	wónus	rután	wáy
eux	TMA	parler	langue	un

« ils parlent une seule langue »

núbi	de	*kabila*	wáy
Nubi	DEM	tribu/s	un

« les Nubi forment une seule tribu »

On retrouve exactement le même usage en arabe de Juba, où /wahed/ « un » se place également derrière le substantif :

úmun	bi-	ligó	kelíma	wáhed	mun	gi-	fáhim
eux	TMA	trouvermot		un	eux	TMA	comprendre

« ils trouvent un seul mot qu'ils comprennent »

Sinon, /wáy/ peut également être utilisé en kinubi comme substantif pour rappeler un terme précité qui est sous entendu, comme dans :

fi	[mesáli]	wáy	lakín	mána	t	-o	ána	ma	árifu
EX	proverbe	un	mais	sens	GEN	lui	moi	NEG	savoir

« il y en a un [un proverbe], mais je ne connais pas sa signification »

Le nombre /wáy/ apparaît dans quelques expressions. Par exemple, /bakán wáy/, qui signifie « ensemble », comme dans :

gi-	kárab	rután	swahíli	ma	rután	núbi,	bakán	wáy
TMA	mélanger	langue	swahili	avec	langue	nubi	endroit	un/ensemble

« ils mélangent le kiswahili avec le kinubi »

/wáy wáy/, qui signifie « peu, rare » comme dans :

áse	íni	gi-	kun	kórosho	wáy wáy
alors	ici	TMA	être	noix de coco	un.2

« alors ici il y a peu de noix de coco »

La forme /wáhid/~/wáhed/ existe également, mais elle est surtout utilisée dans le sens de « seul », « moi seul », comme dans :

bes	ána	wáhid
seulement	moi	un

« moi seulement »

úwo	wáhed	fi	bé	t	-o
lui	un	dans	maisonGEN		lui

« il est seul dans sa maison »

Enfin, le terme /wáy/ peut se mettre au pluriel, comme dans d'autres parlers arabes soudano-tchadiens, et remplir le rôle d'adjectif indéfini (Morphologie, 7.7).

* Deux :

L'usage du duel est exceptionnel (Morphologie, 4.1). Lorsque /tinén/ est exprimé, il suit les règles appliquées aux autres adjectifs numéraux (voir ci-dessus).

* De onze à dix-neuf :

Les noms de nombres de onze à dix-neuf forment désormais des monèmes, comme l'indiquent au moins deux éléments :

- /tinén/ « deux » a perdu le /i/ initial de l'arabe (*ithnān*, dial. : *itnēn*), tandis qu'il réapparaît dans /itnásher/, « douze »
- alors que le /t/ marqueur du féminin a disparu dans la plupart des termes en kinubi (le pluriel en /–a/ par exemple) et a fortiori dans les noms de nombres unitaires, il subsiste dans les nombres de treize à dix-neuf.

Nous n'avons jamais rencontré de forme telle que /áshara tinén/ ou /áshara taláta/ pour « douze » ou « treize » par exemple. Cette formulation apparaît pourtant dans certains parlers arabes tchadiens : /'ashara khámsa/ « quinze », /'ashara wāhid/ « onze » (Owens, 1985 : 50).

* Les dizaines :

Lorsqu'un nombre contient une dizaine et une unité, la règle est de mentionner d'abord l'unité suivi du coordinatif /u/ puis de la dizaine :

fi	sána	ta	tamána	u	arbaín
dans	an	GEN	huit	et	quarante

« en l'an [dix-neuf cent] quarante-huit »

Il arrive pourtant fréquemment que l'informateur se trompe et commence par la dizaine, avant de se reprendre, comme dans :

weled	ána	fi	sána	ta	sit...	tinén u	sitín
naître	moi	dans	ans	GEN	soix...	deux et	soixante

« je suis né en soixante... en deux-et-soixante (soixante-deux) »

Il s'agit vraisemblablement d'une influence du kiswahili et de l'anglais, où la dizaine précède toujours l'unité. En kiswahili, quelques noms de nombres ont été empruntés sous forme de monèmes à l'arabe, comme *arbata-ashara* « quatorze » ou *khamso-ishirin* « vingt-cinq », mais ces arabismes ont tendance à tomber en désuétude actuellement (Lodhi, 2000 : 94). L'usage est donc de citer la dizaine, puis la conjonction /na/, suivie de l'unité :

ishirini	*na*	*moja*
vingt	et	un

« vingt-et-un »

hamisini	*na*	*tano*
cinquante	et	cinq

« cinquante-cinq »....

Nous avons également entendu des Tchadiens citer, dans un parler arabe non-créolisé, la dizaine suivie de l'unité. Dans ce cas-ci, il peut s'agir d'une influence du français ou d'une langue africaine locale. Cela n'apparaît jamais dans nos enregistrements en arabe de Juba.

* Les centaines et les milliers :

Il est curieux de constater que le kinubi de Mombasa a conservé le duel dans le cas de deux mille, mais pas de deux cents :

rakm elfén, elfén
numéro deux mille deux mille
« le numéro deux mille, deux mille »

fi *zaidi* ta mía tenén de
EX plus GEN cent deux DEM
« il y a plus de deux cents [Nubi] »

D'autant plus que Heine a relevé exactement l'inverse à Kibera : /mi-tén/ et /élf tinin/ ! (Heine, 1982 : 33). On peut logiquement supposer que dans les deux villes les deux formes – le résidu du duel et la forme reconstruite - existent simultanément. A Bombo, nous avons relevé la forme /élif tinén/ pour « deux mille » :

ána ga- áger bío *box* ladí ma élif tinén
moi TMA pouvoir vendre boîte/a jusque avec mille deux
« je peux vendre une boîte jusqu'à deux mille [shillings] » (Bombo)

Généralement, la centaine ou le millier est exprimé d'abord, suivi de l'unité : /taláta mía/ « trois cent », /árba mía/ « quatre cent »...[3] La forme /mía tenén/ est donc d'autant plus étrange. Enfin, l'arabe de Juba a gardé la forme duelle pour « deux cent » et « deux mille » :

mía u kamsín bágar, mitén bágar
cent et cinquante vache deux cent vache
« cent cinquante vaches, deux cent vaches »

Encore une fois, le kiswahili – où deux cent se dit *mia mbili*, litt. « cent deux » - permettrait d'expliquer cette expression. Par ailleurs, les informateurs nubi ont tendance à citer les nombres élevés ou complexes en anglais plutôt qu'en kinubi (jamais en kiswahili) :

---

[3] Mais la règle n'est pas rigide, comme l'indiquent les deux exemples suivants, relevés chez le même informateur à Bombo :

úwo *lead* anási kámsa miliõn fi salá
lui diriger/a gens cinq million dans prière
« il a dirigé la prière de cinq millions de personnes »

wa anás kan tagríban *million* kámsa
et gens ANT environ million cinq
« les gens étaient environ cinq millions ».

fi	ketir-ín,	gerí	*three hundred*
EX	nombreux.PL	près	trois cent/a

« il y en a beaucoup, environ trois cents »

áje	wósul	*fifteen hundred*
chose	atteindre	quinze cents

« ils atteignent ainsi quinze cents »

weza	*fika*	*up to one hundred, hundred thousand*
pouvoir/s	arriver/s	jusqu'à cent, cent mille/a

« cela peut atteindre cent, cent mille »

* Les nombres complexes :

On retrouve pour les nombres complexes – composés de plusieurs chiffres – la même tendance qui consiste à recourir fréquemment à l'anglais :

ána	weled	ān	*nineteen thirty-five*	fi	Kíbra
moi	naître	moi	1935/a	à	Kibera

« je suis né en 1935 à Kibera »

ána	já	fi	*nineteen twenty six.*	Ya	badēn	fi	sana	*nineteen twenty eight*
moi	venir	en	1926/a	ensuite	ensuite	dans	an	1928/a

aw	*thirty*	kéda...	
ou	trente/a	ainsi	

« l'année où je suis arrivé, en 1926. Et puis, en l'an 1928 ou 1930 comme ça... »

ána	ja	fi	Mombása	*nineteen seventy two*
moi	venir	à	Mombasa	1972/a

« je suis venu à Mombasa en 1972 »

Il arrive aussi que l'informateur mêle le système de comptage du kinubi et de l'anglais, comme dans :

taríke	tamánya	u	ashirīn	fi	*nineteen seventy*
date	huit	et	vingt	dans	1970/a

« le vingt-huit en 1970 »

Par contre, l'informateur n'a jamais recours aux nombres en kiswahili. Bien sûr, plusieurs nombres sont phonologiquement identiques dans les deux langues, sans que l'on puisse préciser s'il s'agit d'une influence du kiswahili ou bien du résultat d'évolutions phonétiques similaires dans les deux langues. En effet, on retrouve /síta/, /sába/, /tísa/, /mía/ et /élfu/ dans les deux idiomes. Par contre, on ne rencontre jamais à Mombasa les noms de nombres d'origine bantoue, comme *moja* « un » ou *tano* « cinq ». à Bombo, nous avions relevé un cas d'utilisation de *tano* :

fi	*number*	*tano*	kamān,	de	mána	t	-o,
EX	nombre/a	cinq/s	aussi	DEM	sens	GEN	lui

de	*compound*	*tano*,	khámsa
DEM	compound/a	cinq/s	cinq

« il y a aussi [l'endroit] numéro cinq, c'est-à-dire le compound cinq, cinq »

Mais ici l'informateur parle de certains quartiers de Bombo, nommés d'après les numéros de bataillon des *King's African Rifles* en anglais et en kiswahili.

Lorsque le nombre complexe est exprimé en kinubi, le millier est souvent déterminé par une unité, même si cela n'est pas systématique :

sána	ta	elf	wáy	tísa	mía	u	síta	u	ashrīn
an	GEN	mille	un	neuf	cent	et	six	et	vingt

« l'an 1926 »

alf	tísa	mía	u	tisatásher
mille	neuf	cent	et	dix-neuf

« l'an 1919 »

Cette habitude ne se retrouve pas uniquement dans les dates, mais aussi dans tout comptage :

fi	anás	ketír (...)	wósul	élfu	wáy
EX	gens	nombreux	atteindre	mille	un

« il y a beaucoup de gens (...) ils atteignent à peine le millier »

Encore une fois, ce n'est pas systématique :

kan	árab	ágder	kun	ma	*arzi*	éka	alf
si	Arabe	pouvoir	être	avec	terre	hectare/a	mille

« si c'était un Arabe, il aurait mille hectares »

Cette tournure, la plus courante en kinubi, n'apparaît jamais en arabe de Juba :

ána	weled	ána	fi	Torít	fi	alf	u	tisumíya	u khams u	sitín
moi	naître	moi	à	Torit	dans	mille	et	neuf cent	et cinq et	soixante

« je suis né à Torit en 1965 »

sána	álif	u	tuzumía	tamánya	u	sabaín
an	mille	et	neuf cent	huit	et	soixante-dix

« en l'an 1978 »

Elle est manifestement influencée par le kiswahili. En effet, pour cette même date on aurait *elfu moja mia tisa ishirini na sita* en kiswahili car le millier doit y être déterminé par une unité (ou une dizaine, une centaine...) (Wilson, 1979 : 174). La tournure est d'autant plus proche du kinubi que tous les numéraux à partir de la dizaine (et une partie des unités) du kiswahili sont empruntés à l'arabe, ce qui, dans les deux langues, donne une expression de toute façon très similaire sur le plan phonologique.

A Bombo, un informateur citait – de manière non systématique – certains nombres complexes en commençant par l'unité et en terminant par la dizaine :

fi	tarike	ishrín,	shahr	ta	itnásher,	kámsa	u	tisín	u tísa	mía
à	date	vingt	mois	GEN	douze	cinq	et	quatre-vingt-dix	et neuf	cent

u elf
et mille
« le vingt décembre 1995 »

Mais il s'agit d'une influence de l'arabe classique, langue que maîtrise parfaitement l'informateur en question, où cet usage est par ailleurs peu courant dans le langage parlé.

6.3 L'accord du substantif avec le numéral :

Généralement, l'objet compté reste au singulier, le nombre cardinal servant de marqueur du pluriel :

omr	-i	kan	sába	sána
âge	mon	ANT	sept	an

« j'avais sept ans »

gerí	mískit	taláta	mía
environ	mosquée	trois	cent

« environ trois cent mosquées »

Ce fait est bien sûr accentué par l'absence de forme du pluriel de nombreux substantifs en kinubi. c'est le cas des deux exemples précédents, pour lesquels nous n'avons pas relevé de pluriel. On trouve pourtant quelques expression où l'objet compté est mis au pluriel :

ána	wéled	m	-o	yalá	taláta
moi	enfanter	avec	lui	enfant.PL	trois

« j'ai eu trois enfants avec elle »

Chez les Shukriyya, l'accord de l'objet compté semble également assez fluctuant (Reichmuth, 1983 : 203). Au Tchad aussi, l'objet compté peut être mis au pluriel ou rester au singulier : /talāta rijāl/ « trois hommes », /sitte rājil/ « six hommes » (Zeltner et Tourneux, 1986 : 67). On retrouve la même situation en arabe de Juba :

fa	ána	shtákal	m	-ómun	tagríban	sítta	shuhúr
et	moi	travailler	avec	eux	environ	six	mois.PL

« j'ai travaillé avec eux environ six mois »

de	ána	ágara	ze	árba	sháhar	bes
DEM	moi	étudier	comme	quatre	mois	seulement

je ne l'ai étudié [l'allemand] qu'environ quatre mois »

La même informatrice utilise, pour le même substantif, tantôt le singulier tantôt le pluriel.

6.4. L'adjectif numéral ordinal

Le numéral ordinal est formé par la juxtaposition de /ta/ et du nom de nombre voulu, quel qu'il soit, comme dans les expressions suivantes:
/madmuni ta association, madmuni ta way/
« le but de l'association, le premier but »

/fi shar ta itnasher/
« le douxième mois »

- l'adjectif « premier » est souvent rendu par /ta awalán/ ou /ta awlán/[4] :

[4] Heine a relevé la forme /ta ulán/ à Kibera (1982 : 33). On retrouve par ailleurs la forme /awalāni/ (variable en genre et en nombre : /awalāni-ye,awalān-īn/) en arabe tchadien (Zeltner et Tourneux, 1986 : 54).

nyerekú	tá	-y	ta	awalán
fils	GEN	moi	GEN	premier

« mon premier fils »

Le /ta/ ne se justifie ici que par analogie aux autres nombres ordinaux. On trouve également /aw(a)lán/ sans /ta/:

nína	Núbi	awalán	el	kan	ja	fi	Mazéras
nous	Nubi	prelier	REL	ANT	venir	à	Mazeras

« nous sommes les premiers Nubi à venir à Mazeras »

Mais /áwal/ ou /aw(a)lán/ isolés prend souvent le sens de « d'abord » :

lakin	áwal	*kabisa…*
mais	premier	complètement/s

« mais tout d'abord »

fi	áwal
dans	début

« d'abord, au début »

ána	rúo	áwal	fi	mína
moi	aller	d'abord	dans	port

« je suis d'abord allé au port »

Il arrive aussi qu'il soit rendu par le kiswahili *kwanza*, comme dans :

kwanza	kalám
d'abord	affaire

« avant tout »

Mais ici, *kwanza* a une valeur adverbiale et non adjectivale, sinon il devraitêtre un introduit par /ta/ et se trouver après /kalám/ (cette règle vaut pour le kinubi comme pour le kiswahili, où l'adjectif « premier » est *ya kwanza*, après le terme qualifié).

- « second » peut se dire /tan/, comme dans :

de	éndis	mána	t	-o	tan
DEM	avoir	sens	GEN	lui	autre

« cela a une seconde signification »

Mais en réalité, /tan/ est plus souvent utilisé dans le sens de « autre ». L'usage de /ta tinén/ est donc plus courant car il permet de lever l'ambiguïté de /tan/.

- il arrive enfin que l'informateur utilise les nombres cardinaux à la place des nombres ordinaux, sans les faire précéder de /ta/. Ils sont alors placés en début de proposition, perdant leur apparence adjectivale :

awlán	nas	jídi	t	-éna	dushmán	fi	béle	de.	Tenín,	welid	ína
premier	PL	ancêtre	GEN	nous	se battre	dans	pays	DEM	deux	naître	nous

fi	béle	de.	Taláta,	éna	kamán	gi-	dishmán	fi	béle	de
dans	pays	DEM	trois	nous	aussi	TMA	se battre	dans	pays	DEM

« d'abord, nos ancêtres se sont battus ici. Deuxièmement, nous sommes nés dans ce pays. Troisièmement, nous nous sommes aussi battus dans ce pays »

Le schème Fā'iL(a), qui sert à créer l'ordinal en arabe classique et dialectal, a donc complètement disparu, seule la forme figée /tan/ est attestée.

6.5. L'expression de l'heure

« Heure » se dit /sáa/. Pour demander l'heure, on utilise /sáa kam/, littéralement « heure combien ? », tandis que lorsqu'on donne l'heure l'adjectif numéral suit toujours le nom, comme dans :

sáa	áshara	fi	be	ta	Morhúm	Huséyn	Marján
heure	dix	dans	maison	GEN	défunt	Hussein	Marjan

« à dix heures à la maison du défunt Husein Marjan »

En kinubi, le décompte de l'heure se fait à partir de l'aube. Dans les régions équatoriales, où le jour et la nuit ont une longueur égale, 6 h du matin est considéré comme le point zéro. Sept heures du matin correspond à une heure, huit heures à deux heures etc... Sept heures du matin se dira donc /sáa wáy/, huit heures /sáa tinén/... On compte les heures exactement de la même manière en kiswahili : *saa moja, saa mbili...* (Wilson, 1977 : 179), mais aussi dans de nombreuses autres langues des régions équatoriales : en kikuyu (Gecaga, 1994 : 4), en kinyarwanda (Rwanda) et en kirundi (Burundi) (Gasarabwe, 1992 : 165)...
Par contre, si un informateur nubi passe du kinubi à l'anglais, il utilisera le système occidental, et dix heures se dira donc *ten a. m.*

6.7. L'expression de la date

Les dates sont introduites par une expression récurrente, qui est : /fi taríki.../, « le... », tandis que « en l'an... » se rend par /fi sána ta.../, comme dans :

sána	ta	elf	wáy	tísa	mía	u	síta	u	ashrīn
an	GEN	mille	un	neuf	cent	et	six	et	vingt

« l'an 1926 »

Les noms des mois sont rendus par le terme « mois » suivi du nombre ordinal voulu :

shar	ta	wáy,	shar	ta	tinén...
moi	GEN	un	mois	GEN	deux

« janvier, février »

Plus rarement, il sera directement suivi du nombre cardinal, comme dans :

fi	shar	áshara...
dans	moi	dix

« en octobre »

Ces deux expressions ne sont doivent pas être vues comme une « simplification » liée à la créolisation du kinubi, puisque plusieurs pays arabes comme l'Irak, l'Egypte et le Soudan nomment les mois par le nombre correspondant plutôt que par leur dénomination arabe, qui a par contre subsisté ailleurs au Proche-Orient.

D'ailleurs, dans un contexte religieux, les noms de mois lunaires sont conservés en kinubi, comme /ramadán/, le mois de jeûne, ou /shabán/ :

shúkur	ullá	kalás	ramadān
grâce	Dieu	fini	Ramaḍān

« Dieu merci, le Ramaḍān est terminé »

Une date complète donne par exemple :

fi	shar	ta	itnásher,	taríke	tamánya	u	ashirīn	fi	*nineteen seventy*
dans	moi	GEN	douze	date	huit	et	vingt	dans	1970/a

« le 28 décembre 1970 »

7. Le pronom

7.1. Le pronom personnel

TABLEAU 1 : les pronoms personnels

	SINGULIER	*PLURIEL*
1ère personne	ána	ína
2ème personne	íta	ítakum
3ème personne	úwo	úmun

Chaque pronom présente des variantes phonologiques :
/ána/ : /an/
/íta/ : /éta/~/ta/
/úwo/ : /úw/~/ú/
/ína/ : /na/~/éna/~/néna/~/nína/
/ítakum/ : /tákum/~/ítakun/~/étakum/
/úmun/ : /ómun/~/mún/

Toutes ces formes ont un étymon clair en arabe dialectal, sauf /itakum/. En fait, il s'agit du pronom de la seconde personne du singulier, auquel on a rajouté le suffixe /-kum/, qui correspond au pronom personnel complément de la seconde personne du pluriel.[1] Chaque personne a une forme plurielle distincte du singulier. Il arrive pourtant - quoique rarement - que le pronom singulier exprime un pluriel, comme dans :

fi	*wa-hindi*	ketír	fi	Mombása.	úmun	fi,	ketír,	úwo	fi
EX	PL.Indien/s	beaucoup	à	Mombasa	eux	EX	nombreux	lui	EX

« il y a beaucoup d'Indiens à Mombasa (...), il y en a beaucoup, il y en a »

Le pronom personnel est utilisé comme :
- pronom sujet d'une phrase nominale

íta	áhsan
toi	meilleur

« tu es le meilleur »

[1] La structure est à comparer au marqueur du pluriel de l'impératif en kinubi et en arabe soudanais standard (voir Morphologie, 11.8.1). D'après Madeleine Somte, en arabe de Bongor (Tchad), le pronom de la deuxième personne du pluriel est /intakum/.

- pronom sujet d'une phrase verbale

íta ázu míle
toi vouloirsel
« tu veux du sel »

- pronom au cas direct

ána *weza* shítim íta
moi pouvoir/s insulter toi
« je peux t'insulter »

- pronom au cas indirect (introduit par une préposition)

ána bi- wedí *na* íta
moi TMA donner avec/s toi
« je te [le] donnerai »

- copule

túrba ta Selím Be úwo fi Neyvasha
tombe GEN Selim Bey COP dans Naivasha
« la tombe de Selim Bey est à Naivasha »
(voir Syntaxe, 4.1)

- thématisation

yom-ín de núbi úmun gu- jōzu nuswan-á ta bára
jour.PL DEM Nubi eux TMA épouser femme.PL GEN dehors
« de nos jours, les Nubi épousent des filles de l'extérieur » (voir Syntaxe, 6.4.3)

Comme on l'observe dans les exemples précités, il n'y a pas de distinction entre pronom sujet et pronom objet. Il s'agit d'une différence fondamentale avec l'arabe dialectal, qui conserve l'usage de l'arabe classique : le sujet est exprimé par un pronom isolé, tandis que les cas direct et indirect sont rendus par un pronom affixe. Comparons le kinubi et l'arabe soudanais :

TABLEAU 2 :

	A. SOUDANAIS :	*KINUBI :*	*TRADUCTION :*
Pronom sujet	anta ṣoghayyir	íta sakár	tu es grand
Cas direct	shaf-ak	úwo áyin íta	il t'a vu
Cas indirect	raḥ ma'-ak	úwo rúo ma íta	il est alle avec toi

Le pronom personnel au cas direct est également utilisé pour modifier le sens du verbe, pour compenser la perte de dérivation morphologique.
- il peut donner un sens réfléchi à un verbe, comme dans :

lakín	úmun	dus	úmun,	lakín	fi	yōm	el	úmun	gi-	lím
mais	eux	cahcer	eux	mais	dans	jour	REL	eux	TMA	rassembler

m-	úmun	kamán	ge-	nad	úmun	Núbi
avec	eux	aussi	TMA	appelereux		Nubi

« ils se cachent, mais lorsqu'ils se rassemblent, ils s'appellent Nubi entre eux »
(voir Morphologie, 11.12)

- il peut donner un sens passif au verbe, comme dans :

babá	tá	-y	weled	úwo	wēn?	Weled úwo	fi	Mombása
père	GEN	moi	naître	lui	où?	naître lui	à	Mpmbasa

« mon père est né où ? il est né à Mombasa » (Morphologie, 11.14)

7.1.1. La tournure impersonnelle

Il n'existe pas de pronom particulier pour exprimer « on ». On utilise soit :
- le pronom de la troisième personne du pluriel /úmun/ :

debíba	úmun	ge-	nadí	lábil	latá	fi	lēl
serpenteux		TMA	appelercorde		sol	dans	nuit

« le serpent, on l'appelle *labil-lata* pendant la nuit »

- un substantif particulier :

Les termes /anás/ « gens », /azól/ « homme » et /binádum/ « être humain », sont avant tout des substantifs. Mais on peut les traduire par « on » dans les cas comme ceux-ci :

úmun	*zaidi*	fu	Mombása	ánas	gi-	rákab		*pilaw*
eux	très/s	dans	Mombasa	fens	TMA	préparer		riz pilaf/s

« à Mombasa les gens cuisinent surtout du riz »

azól	ma	ágder	ásal	míle	fi	lēl
homme	NEG	pouvoir	demander	sel	dans	nuit

« on ne peut pas demander de sel la nuit »

min	fikra	el	binádum	gi-	féker
de	idée	REL	homm	TMA	penser

« la manière dont on pense »

7.2. Le pronom affixe

TABLEAU 3 : les pronoms affixes

	SINGULIER	*PLURIEL*
1ère personne	-i	-éna
2ème personne	-ki	-kum
3ème personne	-o	-ómun

Ces pronoms sont rarement utilisés directement accolés à un substantif. Ils sont presque systématiquement introduits par la particule du génitif analytique /ta/. B. Heine (1982 : 30) dresse d'ailleurs la liste des pronoms possessifs avec la particule du génitif, présentant le couple comme un monème : tái, táki...
En effet, on dit /kídma tá-ki/ « ton travail » et jamais */kídma-ki/. Pourtant, nous avons relevé quelques cas de pronoms personnels directement suffixés aux substantifs auxquels ils se rapportent :

kan ómr -i sába sána
ANT âge mon sept an
« j'avais sept ans »

atá abú -i kamán fásad ána shía
même père mon aussi scarifier moi peu
« mon père m'a même fait quelques scarifications »

min jins ta abu -i
de tribu GEN père mon
« de la tribu de mon père »

ya akú -y, wedí súkar mulá
VOC frère mon donne sel
« mon frère, passe-moi le sel »

én -ak sháta u míleh, yáni éna tá -ki (...)
œil ton poivre et sel soit œil GEN toi
« ton œil est de poivre et de sel, c'est-à-dire ton oeil (...) »

kulu	shader	bi-	azeg	urug	-o
chaque	arbre	TMA	nourrire	racine.PL	ses

« chaque arbre nourrit ses racines »

fi	Somália,	béled	ísm	-u	Yónte
en	Somalie	pays	nom	son	Yoontay

« en Somalie, dans une région dont le nom est Yoontay »

Mais toutes ces occurrences apparaissent dans le discours du même informateur, Mzee Ali Murbe. Toutefois, celui-ci y fait peu appel et il utilise généralement /ta/ suivi du pronom personnel. Par ailleurs, l'usage du pronom affixe apparaît dans certains cas seulement :
- après une formule vocative, introduite par /ya/ ;
- dans le cadre d'une formule magique ou d'un proverbe, utilisant un vocabulaire volontairement plus figé. Dans ce cas, l'informateur offre d'ailleurs une glose et précise par exemple que /én-ak/ signifie /éna tá-ki/, ce qui indique bien le côté non-conventionnel de la formule ;
- après un terme exprimant un lien de parenté : /abú/ (qui apparaît cinq fois), /akú/.

Dans la plupart les cas, le pronom est affixé à un terme qui est peu usité, comme /abú/, /ism/, /ēn/, qui correspondent aux formes courantes /babá/, /ásma/ et /áyna/.

L'utilisation du pronom possessif sans /ta/ est donc réservée aux termes exprimant un lien de parenté et à quelques archaïsmes. Cette situation particulière laisse penser qu'il ne s'agit pas d'arabismes, mais plutôt de la survivance occasionnelle de cette construction.

Relevons aussi les formules comme /wára-na/ et /gidám-na/, qui ne recourent jamais au /ta/ :

bédiri	wára	-na	ána	ásma	Núbi	kan	fi
tôt	derrière	nous	moi	entendre	Nubi	ANT	EX

« longtemps avant nous, j'ai entendu, il y avait des Nubi »

kéne	gal	fi	gidám	-na,	ána	féker	lúga	de	bi-	já	wóduru
SUBJ	dire	dans	devant	nous	moi	penser	langue	DEM	TMA	venir	disparaître

« disons que dans le futur, je pense que la langue va se perdre »

Il existe aussi quelques arabismes relevant tous du domaine religieux qui conservent un pronom affixe : /salam aley-kum/, « bonjour » ou encore /rabba-na/, qui signifie « Dieu », composé du terme /rabb/, « seigneur » et du pronom affixe /-na/, « notre ». On le retrouve à Mombasa, mais aussi à Bombo :

íta	logó	ákil	wa	íta	'ábdu	rábba	-na
toi	trouver	repas	et	toi	adorer	seigneur	notre

« tu trouves ta subsistance et tu pries Dieu »

rabba	-na	u	n	ana
seigneur	notre	COP	avec/s	moi

« Dieu est avec moi » (Bombo)

La forme /rábba-na/ est également attestée à Kibera (Heine, 1982 : 67). Mais ces derniers exemples constituent des formes figées – comme l'indique entre autres la survivance de la gémination – que le locuteur analyse comme des monèmes. Il s'agit par conséquent de formules non productives, contrairement aux premiers exemples précités. Le pronom affixe apparaît également dans le pronom de réciprocité /badúm/ (voir Morphologie, 7.3).

A Bombo, nous avions également relevé quelques cas de pronoms affixes démunis de /ta/, mais encore une fois ils n'apparaissaient que dans des contextes exceptionnels :
- dans des formules religieuses figées, comme dans cet extrait d'un dhikr de la Qādiriyya :

Sálim	alá	ya	rább	-i	sálim	alá, sálim	alá	ya	rább	-i
protéger	sur	VOC	seigneur	mon	protéger	sur protéger	sur	VOC	seigneur	mon

« Protège-le Mon Dieu, protège-le. Protège-le Mon Dieu, protège-le »

- dans des *codeswitching* kinubi/arabe, pour s'assurer de la bonne compréhension d'une phrase :

kul	wāḥid	yarja'	fi	makāni-hi,	kúla	wáy	b-	árija fi	makáni-hi
chaque un	revient	dans	place	sa	chaque un	TMA	revenir à		place sa

« chacun revient à sa place, chacun revient à sa place »

Un dernier cas enregistré à Bombo est plus difficile à « écarter » :

ána	gáli	yáhu,	ána	ligó	abú	-ya	u	úm	-i
moi	dire	bien	moi	trouver	père	mon	et	mère	ma

« j'ai dit : bien, j'ai trouvé mon père et ma mère »

Le locuteur connaît l'arabe classique et dialectal, il pourrait être influencé par ce dernier. Pourtant, la phrase est dite en kinubi, comme l'indique l'absence de flexion des verbes conjugués. Il pourrait éventuellement s'agir d'un codemixing avec l'arabe, mais dans ce cas pourquoi l'absence de gémination dans /úm-i/ ? Encore une fois, les termes en question se rapportent aux liens de parenté.

Nous avons vu plus haut que le pronom personnel était utilisé au cas direct. Pourtant, il y a quelques rares cas où c'est le pronom affixe qui est utilisé :

fi	kitāb	embáre,	ána	wedí	-kum	dak
EX	livre	hier	moi	donner	vous	DEM

« il y avait un livre hier, je vous le montre »

Alors qu'on s'attend à */ána wédi ítokum dak/. On retrouve un cas apparemment similaire avec le pronom /úwo/ remplacé par /o/ :

kéde	fúgur	t	-o	de	árja	lo	-úwo
ainsi	magie	GEN	lui	DEM	revenir	à	lui

« ainsi son sort se retourne contre lui »

wedí	l	-o	*arzi*	nadé
donner	à	lui	terre/s	DEM

« on lui a donné cette terre-là »

Mais en réalité, le pronom personnel /uwo/ est souvent contracté en /o/, comme dans:

lakín	o	gi-	kélem	núbi
mais	lui	TMA	parler	kinubi

« mais il parle kinubi »

Le suffixe /kum/ peut aussi être utilisé dans deux autres cas :

- marqueur du pluriel du pronom personnel (voir ci-dessus) ;
- marqueur du pluriel de l'impératif, comme dans :

taál-kum	józu józu	ná dúgu dolúka	
venir.IMP.PL	noce.2	là	danser doluka

« venez, il y a un mariage et on danse la *doluka* »

Par ailleurs, les /–i/ et /–o/ finaux d'un certain nombre de substantifs sont en réalité un résidu du pronom possessif des première et troisième personnes du singulier, comme dans /kálti/ « tante », /ragábtu/ « cou » et /jídi/ « grand-père » par exemple, à comparer avec l'arabe dialectal /kẖālt-i/, « ma tante », /ragbat-u/, « son cou » et /jidd-i/, « mon oncle » (Owens, 1985 : 251). Pour les deux premiers exemples, l'explication est très cohérente, car il s'agit de la seule manière d'expliquer la présence du /t/, marque du féminin qui ne se prononce qu'avant un pronom affixe ou un complément du nom en arabe dialectal (en arabe soudanais par exemple : /kẖālt-i/ « ma tante », /kẖālat aḥmad/ « la tante d'Aḥmad »), et qui a totalement disparu en kinubi. Le cas de /jídi/ et d'autres termes avec /-i/ final est moins évident, étant

donné le nombre élevé de termes présentant un –i final en kinubi, ce que Owens souligne d'ailleurs lui-même pour d'autres termes.

7.3. Le pronom de réciprocité /bad/~/badúm/

La forme /badum/ est la plus courante. Il s'agit d'un monème en kinubi, puisque le pronom affixe de la troisième personne du masculin pluriel est /ómun/. Or, nous retrouvons ici /bad/ (de l'arabe ba'ḍ) suivi de /-(h)um/ (pronom affixe de la troisième personne du masculin pluriel en arabe). Ce pronom se place toujours derrière le verbe :
/árif/ « connaître » /árifu badúm/ « se connaître »
/jóju/ « épouser » /jóju badúm/ « se marier »
/ligó/ « rencontrer » /ligó badúm/ « se rencontrer »...

Voici quelques exemples de l'utilisation de ce pronom :

ásede	úmun	árif	badúm
maintenant	eux	connaître	REC

« maintenant ils se connaissent »

asán	kéde	mun	*wafiki*	badúm
parce que	ainsi	eux	s'accorder/s	REC

« c'est pourquoi ils se sont mis d'accord »

ómun	gi-	jóju	badúm
eux	TMA	marier	REC

« ils se marient »

Ce pronom peut également signifier le fait de faire une action avec quelqu'un :
/séli/, « prier », /séli na badúm/ « prier ensemble », comme dans :

ánas	gi-	séli	*na*	badum
gens	TMA	prier	avec/s	REC

« les gens prient ensemble »

bi-	kún	ishára	ta	lim	badúm
TMA	être	signe	GEN	réunir	REC

« ce sera le signal du rassemblement »

Il arrive que le pronom de réciprocité soit précédé ou suivi d'une préposition, généralement /fi/ ou /ma/, si le verbe l'exige :

culture	béta	*West*	wa	Núbi	dákhal	fi	bad
culture/a	GEN	ouest/a	et	Nubi	entrer	dans	REC

« les cultures occidentale et nubienne se sont interpénétrées »

nuswān-á	kamán	ána	logó	bad	m-	ómun
femme.PL	aussi	moi	trouver	REC	avec	eux

« j'ai aussi rencontré des femmes »

La réciprocité implique que le sujet du verbe soit au pluriel, pourtant il arrive qu'il soit au singulier et que le pronom de réciprocité soit doublé de la préposition /ma/ « avec », comme dans :

úwo	ja	ligó	badúm	ma	mamá	ta	babá	tá	-i
lui	venir	trouver	REC	avec	mère	GEN	père	GEN	MOI

« il a rencontré ma grand-mère paternelle »

Il s'agit d'une influence du kiswahili, où le verbe « rencontrer » est rendu par *kutana na*, qui se décompose comme suit :

kuta	*-na*	*na*
radical	suffixe de réciprocité	préposition
rencontrer	se	avec, « se rencontrer avec »

Par exemple :

nilikutana naye mjini

ni	*-li*	*-kuta*	*-na*	*na*	*-ye*	*nji*	*-ni*
je	PASS	rencontrer	RECIPR	avec	lui	ville	LOC

« je l'ai rencontré en ville »

7.4. Le pronom /bináfsu/

Le terme /bináfs/~/bináfsu/~/bináfsi/, qui pourrait se traduire par « propre, en soi, soi-même » est utilisé de manière invariable pour renforcer l'identité du sujet :

núbi	de	*kabila*	wáy	bináfsu
Nubi	DEM	tribu	un	en soi

« les Nubi forment une même tribu en soi »

C'est désormais un monème, mais étymologiquement, le terme est composé de trois parties :
Bi -nafs -u
PREP NOM PRON

7.5. Le pronom relatif

La phrase relative est généralement – mais pas systématiquement – introduite par un pronom relatif. Le plus courant est /al/ et ses variantes phonologiques, mais on utilise également /ab(ú)/ et /fógo/.

7.5.1. L'emploi de /el/, /al/

Les formes /al/ et /el/ sont déjà couramment utilisées comme pronom relatif en arabe soudanais, parallèlement à /elli/. D'après Heine, le pronom relatif du kinubi peut également se prononcer /eli/ (1982 : 34), forme que nous n'avons jamais rencontrée à Mombasa. Le parler arabe d'Abbéché n'a également conservé que la forme /al/ (Roth, 1979 : 175).

7.5.2. L'emploi de /ab/~/abú/ :

L'utilisation de /ab/ ou de sa variante phonétique /abu/ est beaucoup moins courante : neuf occurrences seulement alors que /el/~/al/ apparaît 204 fois dans nos enregistrements.
Selon Heine, /el/ constitue la clause relative de l'aoriste, par opposition à /abu/ qui a un sens perfectif. Il fait donc la différence entre :

de ya rági al kebír
DEM EMPH homme REL grand
« cet homme qui est grand »

et :
de ya rági abú kebír
DEM EMPH homme REL grand
« cet homme qui fut grand »
(Heine, 1982 : 34)

Dans notre corpus, /el/ est pourtant suivi une vingtaine de fois du préfixe temporel /gi-/ et trois fois de /bi-/, ce dernier cas étant d'ailleurs cité en exemple par Heine (1982 : 34). En outre, /ab/ n'a pas toujours un sens perfectif, comme le montre l'exemple suivant :

ta	bu-	rúo	logó	fi	Bómbo	Núbi	*zaidi*	abú	kamán	gáy
toi	tma	aller	trouverà		Bombo	Nubi	très/s	REL	aussi	habiter

ma	*wa-ganda*	*zaidi*
avec	PL.Baganda/s	très/s

« à Bombo, tu trouveras beaucoup de Nubi qui habitent parmi plein de Baganda »

fi	kalam-á	ketír	*zaidi*	abú	Núbi	ta	sád	om	iná	ma	íni,
EX	chose.PL	beaucoup	très	REL	Nubi	toi	demander	eux	là	avec	ici

fi	*tafauti*	sía
EX	différence/s	peu

« il y a beaucoup de coutumes de Nubi qui, si tu les leur demandes ici ou là-bas, sont différentes »

Selon nous, la distinction entre l'usage de /el/ ou de /ab/ est plutôt liée à la qualité de sujet du pronom relatif. En effet, /ab/ n'est utilisé que dans une phrase relative sujet, qu'elle soit verbale ou nominale (d'ailleurs, tous les exemples de Heine rentrent également dans cette catégorie). Dans ce cas, /ab/ équivaut à /el/, si bien qu'on peut les interchanger, comme le montrent les exemples suivants :

kan	íta	logó	núbi	ab	tála	fi	Sudán
si	toi	trouver	Nubi	REL	sortir	de	Sudan

« si tu rencontres des Nubi qui viennent du Soudan »

fi	sudan-íya	el	tála	fi	Sudán
EX	Soudanais.PL	REL	sortir	de	Soudan

« il y a des Soudanais qui viennent du Soudan »

fi	*kila*	jins	ma	aláma	ab	t	-ómun
dans	chaque/s	tribu	avec	signe	REL	GEN	eux

« chaque tribu a un signe qui [est] le sien »

mali	al	ta	*Kenyan*
bien/s	REL	GEN	Kenyan/a

« les biens qui [sont] aux Kenyans »

Nous n'avons rencontré aucune phrase où /ab/ serait l'objet d'un verbe d'action de la phrase relative, même s'il faut citer le cas particulier de /ab/ utilisé avec un verbe d'existence :

yom ab kan fi jōju
jour REL ANT EX mariage
« le jour où il y a un mariage »

Il arrive que /ab/ soit utilisé dans une phrase nominale :

kan bakán ab rután milán
ANT lieu REL langue beaucoup
« si c'était un lieu [un muni] de nombreuses langues »

Le relatif /ab/ est alors plus proche de l'usage qu'on trouve en arabe classique (abū -) et dans de nombreux dialectes, notamment soudano-tchadiens, où il est utilisé comme premier terme de noms composés, avec le sens de « pourvu, muni, doté de » : /abu digin/, « barbu » (litt. : doté d'une barbe)... Cette étymologie explique pourquoi /ab/ est utilisé exclusivement comme pronom sujet.

En outre, dans la phrase nominale, /abú/ peut souvent être remplacé par /ta/ :

yom ta jōju
jour GEN noces
« le jour des noces »

fi kalam-á ta Núbi
dans affaire.PL GEN Nubi
« dans les affaires des Nubi »

A Bombo également, l'usage de /ab/~/abú/ est plus limité que celui de /el/, mais il est malgré cela bien plus présent qu'à Mombasa. Il respecte les mêmes règles :

- sujet de la phrase relative

grúpu abú rúo fi índia (Bombo)
groupe REL aller dans Inde
« le groupe qui alla en Inde »

wa-ze ab já ya kan *as soldiers* (Bombo)
PL.vieux/s REL venir COP ANT comme soldats/a
« les vieux qui vinrent, ils vinrent en tant que soldats »

- sujet d'une phrase nominale

mária	ab	ta	bé	aw	mária	ab	ta	rági	(Bombo)
femme	REL	GEN	maisonou		femme	REL	GEN	homme	

« la femme de maison ou la femme mariée »

kila	jōl	árif	rután	abó	te	*clan*	t	-o (Bombo)
chaque/s	homme	savoir	langue	REL	GEN	clan/a	GEN	lui

« chaque homme connaissait la langue de son clan »

Nous avons aussi relevé quelques cas où /ab/ peut remplacer le /ta/ du génitif analytique :

ne	rúwa	fi	fára	abú	*Plan International*	(Bombo)
nou	aller	dans	fête	REL	Plan International/a	

« nous allons à la fête de *Plan International* »

En arabe de Juba, /abu/ semble encore assez courant, toujours comme pronom relatif. Par exemple :

múslim	abú	junúbi
musulman	REL	sudiste

« un musulman qui est sudiste »

7.5.3. L'usage de /fógo/

Le terme /fógo/ signifie littéralement « sur, au-dessus de » lorsqu'il sert de préposition ou d'adverbe. Mais il est également utilisé comme pronom relatif lorsque l'antécédent est un nom de lieu. Il est donc l'équivalent de « où » en français. Par exemple :

ása	*kila*	makán fógo	ḥárb,	fógo	dushmán,	mun	gu-	rúo
alors	chaque/s	endroit dessus	guerre	dessus	guerre	eux	TMA	aller

« alors chaque endroit où se déroule une guerre, ils s'y rendent»

Plus souvent, /fógo/ est utilisé comme pronom de rappel dans une phrase relative, se rapportant généralement à un lieu ou une manière, plus rarement à une époque :

bakán	el	kan	úmun	gen	fógo	de	kan	fi	kōr
lieu	REL	ANT	eux	rester	sur	DEM	ANT	EX	fleuve

« à l'endroit où ils vivaient, il y avait un fleuve »

sána	el	úmun	já	fógo	fu	Mombása	ána	*weza*	árif	má
an	REL	eux	venir	sur	à	Mombasa	moi	pouvoir	savoir	NEG

« l'année durant laquelle ils sont venus à Mombasa, ça je ne sais pas »

7.5.4. L'utilisation de /ya/

Nous avons rencontré /ya/ à plusieurs reprises, avec des sens assez différents : copule dans une phrase nominale, conjonction de coordination... Dans certains cas, il peut aussi remplacer le pronom relatif, comme dans :

Néna	núbi	kalam-á	t	-éna	*tafauti zaidi*	*na*	anás	swahíli
nous	Nubi	chose.PL	GEN	nous	très différent de/s		gens	swahili

ya	ge-	nadí	stá'rab
REL	TMA	s'appeler	arabisé

« Chez nous les Nubi, nos us sont très différents de ceux des Swahili qu'on appelle les arabisés »

ána	rába	ma	*British,*	*British*	ya	*officers*	tá	-y	
moi	éduquer	avec	Britanniques/a	Britanniques/a	COP	officiers/a	GEN	moi	

« j'ai été instruit par les Britanniques, qui sont mes officiers »

7.6. Les pronoms-adjectifs

Certains termes peuvent être utilisés tantôt comme pronom, tantôt comme adjectif.

7.6.1. Le pronom-adjectif démonstratif

Le démonstratif peut être utilisé :

- comme pronom :

de	ásma	ta	babá	tá	-y
DEM	nom	GEN	père	GEN	moi

« c'est le nom de mon père »

- comme adjectif, il se place alors derrière le substantif auquel il se rapporte :

Aféndi	Marús	de	ya	jídi	t	-éna
Afendi	Mahrus	DEM	COP	ancêtre	GEN	nous

« cet Afendi Marus est notre grand-père »

Il y a plusieurs groupes de démonstratifs : neutres, proches et éloignés

TABLEAU 4 :

	TRES PROCHE	*PROCHE*	*NEUTRE*	*ELOIGNE*	*ELOIGNE*
SINGULIER	wéde de, dáde	wéde	de	náde	dak
PLURIEL		dólde	dol~adól	(úmun) náde	dóle

Le degré de proximité impliqué par l'usage de ces démonstratifs est relatif à la distance physique (/somália dak/, « en Somalie, là ») ou temporelle (/yom-ín de/, « aujourd'hui, ces jours-ci »), mais aussi à la précision (/lúga dólde/, « ces langues là »).

7.6.1.1. Le démonstratif neutre /de/ (~/da/), /dol/ :

Bien qu'étymologiquement, le terme /de/ soit à l'origine un démonstratif, il a perdu cette fonction dans de nombreux cas, d'autres termes remplissant cette fonction. Cette évolution sémantique est due à la disparition de l'article défini, que /de/ a partiellement remplacé, en tant qu'article ou, plus souvent, en tant que copule (voir Syntaxe, 1.2 et 3.2).

Les démonstratifs /de/ et /dol/ désignent des termes de manière générale, sans que la distance dans le temps, l'espace ou le discours ne soit nécessairement définis. Les deux expressions suivantes se réfèrent l'une à un endroit proche, l'autre à un endroit éloigné :

fi Mombása de
à Mombasa DEM
« ici à Mombasa »

u Zánzibar de kan *full British Protectorate*
et Zanzibar DEM ANT protectorat britannique complètement/a
« et Zanzibar là était un protectorat britannique à part entière »

Toutefois, il arrive que /de/ soit encore utilisé comme démonstratif. Dans ce cas, l'idée de proximité est sous-entendue :

seí kídma fi béle de fi táb
vrai travail dans pays DEM EX difficile
« c'est vrai, dans ce pays [le Kenya] le travail constitue un problème »
(/bele de/ revient très souvent dans la conversation et signifie toujours le Kenya)

yom-ín de
jour.PL DEM
« aujourd'hui » (litt. « ces jours-ci »)

Nous avons relevé deux fois seulement la forme /da/, avec une valeur de démonstratif, chez le même informateur. Par exemple :

lakín	ásede	kubar-ín	da	khalás	mútu
mais	maintenant	grand.PL	DEM	TMA	mourir

« mais maintenant ces vieilles sont mortes »

En ce qui concerne l'accord du nombre, /dol/ est toujours utilisé dans un sens pluriel :

[Núba]	gu-	sú	fásad	híni,	kubar-ín	dol
Nubien	TMA	faire	scarification	ici	grand.PL	DEM.PL

« les Nuba font ces grandes scarifications ici »

Par contre, l'usage de /dol/ n'est pas systématique et /de/ est couramment utilisé avec un terme au pluriel :

yom-ín	de
jour.PL	DEM

« aujourd'hui » (litt. « ces jours-ci »)

atá	Morú	de,	adól	min	nas	Atsholi	de
même	Moru	DEM	DEM.PL	de	PL	Acholi	DEM

« même ces Moru, ce sont en fait des Acholi/

Ceci peut s'expliquer par l'apocope du /l/ de l'étymon /dēl/ en arabe soudanais, au moins dans certains cas. En effet, l'expression /yom-ín de/ se retrouve en arabe soudanais standard sous la forme /al-yōm-īn dēl/. Il semble que dans ce cas précis, /de/ a donc pour étymon /dēl/ et non /da/. L'arabe de Juba a d'ailleurs conservé l'usage du démonstratif pluriel /del/ :

ítaku	ma	káfu	min	haywan-āt	del ?
vous	NEG	avoir peur	de	animal.PL	DEM.PL

« vous n'avez pas peur de ces animaux ? » (Watson et Biajo Ola, 1985 : 61)

A Bombo, nous avons relevé l'usage de /del/ chez au moins un informateur :

anás	dēl	ya	selékti fógo
gens	DEM.PL	EMPH	choisir dessus

« ces gens m'ont choisi »

Mais dans les autres exemples, il est difficile voire impossible de déterminer si l'étymon de /de/ est /dēl/ ou /da/.

7.6.1.2. /wéde/, /dólde/

Le terme /wéde/ est la synthèse du pronom de la troisième personne du singulier et de /de/. Il est toutefois difficile de déterminer si cette synthèse provient de la créolisation, ou bien s'il s'agit de l'expression dialectale /huwa da/, adoptée comme un monème. Le terme /wéde/ et son pluriel /dólde/ désignent normalement une personne ou un objet proche dans le temps ou dans l'espace :

bes	ta	logó	ajól	gal :	wéde	núbi, *automatically*	úwo	islám
mais	toi	trouver	homme	dire	DEM	Nubi automatiquement	lui	musulman

« si tu rencontres quelqu'un et que tu dis « celui-ci est Nubi », il est forcément musulman »

Il peut aussi s'agir d'une proximité dans le discours, /wéde/ reprenant un sujet dont l'informateur ou son interlocuteur vient de parler :

ā,	wéde	ya	sókol	al	ána	gi-	*kumbuka*
oui	DEM	COP	chose	REL	moi	TMA	se rappeler/s

« oui, voici ce dont je me souviens »

ma	zagúl	anás	wad-ín	dólde	úmun	kun	nas	índia
NEG	SUBJ	gens	autre.PL	DEM.PL	eux	être	PL	Indien

« ce n'est pas comme avec ces autres gens là, comme les Indiens »

7.6.1.3. L'utilisation simultanée de /wéde/ et /de/, /da/ et /de/

Il arrive fréquemment que /wéde/ soit renforcé par /de/ :

dáwa	ta	mulá	de	g-	árifu	de	wéde	míle
remèdeGEN		sauce	DEM	TMA	savoir	DEM	DEM	sel

« le remède de la sauce, on sait que cela signifie le sel »

ā,	wéde	de	*zaidi*	gi-	kun	fi	bakán	har
ah	DEM	DEM	surtout/s	TMA	être	dans	endroit	chaud

« oui, celui-là [le scorpion] se trouve surtout dans les endroits chauds »

Parallèlement, on trouve l'expression /da de/ :

wedí	l	-o	*arzi*	da	de
donner à		lui	terre/s	DEM	DEM

« on lui donna cette terre [à Mombasa] »

dushmán	ta	Idi	Amín	da	de
guerre	GEN	Idi	AMIN	DEM	DEM

« cette guerre d'Idi Amin [Dada] »

On retrouve cette combinaison de deux démonstratifs chez les Shukriyya – hāda, hādi... - avec le même renforcement de la proximité (Reichmuth, 1983 : 124), mais aussi en arabe tchadien, où /dā/ « ce » et /dī/ « cette » deviennent /dādā/ et /dīdī/ (information communiquée par M. Somte).

7.6.1.4. Le démonstratif d'éloignement /náde/, /ómun náde/ :

Ces formes se définissent en terme d'éloignement[2], mais aussi d'absence ou d'imprécision : elles désignent un endroit qu'on a quitté, une époque révolue, une période indéfinie, ou bien au contraire un moment ou un lieu précis mais qui n'est pas le moment où parle l'informateur ou l'endroit où il se trouve. Dans le premier exemple, le locuteur désigne un endroit précis, le sud du Soudan, mais il ne s'y trouve pas. Dans les deux autres, il parle des Nubi engagés dans l'armée britannique, mais à une époque révolue, c'est-à-dire au moment de leur arrivée en Afrique de l'Est :

ma	fi	báhar	bakán	náde
NEG	EX	mer	endroit	DEM

« il n'y a pas de mer là-bas »

kan	úmun	náde	úmun	kan	*well professional*
ANT	eux	DEM	eux	ANT	très professionnel/a

« ceux-là étaient de vrais professionnels »

ya	fádul	fi	*arzi*	t	-omun	al	wedí	*na*	ómun náde
et	rester	dans	terre/s	GEN	eux	REL	donner	avec/s	eux DEM

« ils restèrent sur leurs terres, qui leur avaient été données »

7.6.1.5. Le démonstratif d'éloignement /dak/~/dāk/, /dóle/

Ces termes-ci sont plus rares mais ils conservent bien le sens d'éloignement, dans le temps, l'espace ou le discours :

Ingereze	wedí	*ardi*	ta	Somália	dak
Anglais/s	donner	terre/s	GEN	Somalie	DEM

« les Anglais ont donné le territoire de Somalie, là-bas »

[2] Etymologiquement, le préfixe /ná/ vient très probablement de /iná/, « là-bas ».

tarbúsh ta busúfi dak
chapeau GEN laine DEM
« un bonnet en laine là »

Il apparaît aussi dans l'expression /báda dak/, « ensuite » (litt. : « après cela »)

7.6.1.6. Un cas particulier : l'usage de /wáde/ :

Nous avons relevé plusieurs occurrences – auprès d'informateurs différents - d'un démonstratif d'éloignement assez particulier, qui n'apparaît ni dans les autres parlers arabes soudano-tchadiens, ni dans les langues de l'adstrat : /wáde/ « ces ». Sur le plan sémantique, il semble correspondre à /dólde/ ou /ómun náde/ :
úmun dúshman iná nas *first world war*, dúshman wáde ma rikórdi
eux se battre là-bas PL Première Guerre Mondiale/a guerre DEM NEG se rappeler
« ils se sont battus là-bas pendant la première guerre mondiale, ces guerres je ne m'en souviens plus »

wáde jedé, úmun ma éndisi gúdra *zaidi*
DEM ainsi eux NEG avoir force très/s
« ceux-là, ils n'ont pas beaucoup de force »

wáde ta Aféndi Marús (...), ómun árif bádum
DEM GEN Afendi Mahrus eux savoir REC
« ceux (= les gens) d'Afendi Marus, ils se connaissent »

Ce démonstratif semble être un terme hybride : le /de/ est clairement identifiable : on le retrouve dans /de/, /wéde/, /náde/, /dólde/ et il a pour étymon /da/ « ce » en arabe soudanais. Par contre, le /wa-/ ne s'explique pas par le superstrat. Nous suggérons qu'il a été emprunté au kiswahili, où le préfixe *wa-* est utilisé pour former le pluriel des substantifs, adjectifs et démonstratifs de la classe I :
wa-tu, « hommes »
wa-baya « mauvais »
wa-le « ceux-là »...

En effet, /wáde/ est sémantiquement et phonologiquement très proche de *wa-le*, il prend d'ailleurs la même place sur le plan syntaxique. Ces points communs ont pu faciliter son intégration dans la langue.

7.6.2. L'usage des démonstratifs d'origine swahili et anglaise

Généralement, les démonstratifs empruntés l'anglais ou au kiswahili apparaissent liés à des termes de ces langues respectives, dans le cas de *codemixing* et de *codeswitching* :
nímir, *yeah*, nímir, *something like that*
tigre oui/a tigre quelque chose comme ça/a
« tigre, oui, un tigre, quelque chose de ce genre »

Nous avons toutefois pu relever deux cas où le démonstratif d'origne étrangère est utilisé avec un terme nubi :

this	al-ahalíya	bi-	kun	*all over the world*
DEM/a	al-Ahliya	TMA	être	partout dans le monde/a

« cette [association] Al Ahaliya sera [active] dans le monde entier »

úmun	árifu	badúm,	anás	*ile*
eyx	connaître	REC	gens	DEM/s

« ils se connaissent, ces gens »

Dans le premier cas, le démonstratif est placé devant le substantif auquel il se rapporte, contrairement aux règles grammaticales du kinubi et conformément à celles de l'anglais.
Dans le second, le démonstratif se place derrière le substantif, comme cela est l'usage tant en kinubi qu'en kiswahili. Par contre, une autre contrainte, d'ordre morphologique cette fois, se présente : en kiswahili, le démonstratif s'accorde au substantif selon la classe de celui-ci, marquée par un préfixe :
wa-tu wa-le « ces gens », *mi-ti i-le* « ces arbres », *nyumba zi-le* « ces maisons »... (Loogman, 1965 : 66).

Puisque le kinubi ignore ce système de classes, l'accord est assez complexe. D'ailleurs, dans notre seul exemple, l'informateur aurait sans doute plus logiquement dû dire /anás *wá-le*/, puisque /anás/ « gens » appartient sémantiquement à la première classe en kiswahili.

Ces contraintes d'ordre morpho-syntaxique expliquent certainement le peu d'occurrences de ces démonstratifs en dehors des phénomènes de *codemixing* (voir Syntaxe, 10).

7.6.3. La fluctuation de l'usage

Il apparaît que le démonstratif de proximité est quelquefois utilisé pour désigner un sujet éloigné. Dans le premier des exemples suivants, l'informateur utilise /wéde/ alors qu'il parle

d'un objet qui n'est pas présent. Il utilise d'ailleurs /dak/ un peu plus loin, dans la même énumération :

ma	wéde	*duffercoats, gloves,*	tarbúsh	ta	busúfi	dak
avec	DEM	duffelcoat/a gants/a	chapeau	GEN	laine	DEM

« [je portais] ces manteaux-là, des gants, un bonnet en laine là »

Balútshi	anás	ábya	de	dólde
Baluchi	gens	blanc	DEM	DEM

« Les Baluchis, ce sont ces gens blancs là »

Ailleurs, il peut arriver que l'usage de /dólde/ après un sujet éloigné se justifie par la proximité dans le discours, et non dans le temps ou l'espace. La distinction est donc relativement ambiguë :

kan	fi	núbi	fi	fi	béle	dólde
ANT	EX	Nubi	EX	dans	pays	DEM.PL

« il y avait des Nubi dans ces pays-là [Kenya, Tanzanie] »

Il arrive aussi que /wéde/ soit utilisé pour souligner l'imprécision d'une donnée :

núbi	g-	wónus	ma	rután	wéde	ma	rután	wéde
Nubi	TMA	parler	avec	langue	DEM	avec	langue	DEM

« les Nubi parlent telle ou telle langue »

Cette fluctuation est assez naturelle dans une discussion spontanée, l'usage de « ceci, cela » en français présente d'ailleurs souvent la même approximation.

7.6.4. L'évolution du démonstratif

Etymologiquement, le démonstratif du kinubi dérive en grande partie des parlers soudanais, comme l'indiquent les tableaux ci-après :

TABLEAU 5 : Arabe soudanais standard (Trimingham, 1946 : 18)

	PROCHE	*ELOIGNÉ*
MASC. SING.	da	dāk
FÉM. SING.	di	dīk
MASC. PL.	dēl	dēlāk
FÉM. PL.	dēl	dēlāk

TABLEAU 6 : Arabe des Shukriyya (Reichmuth, 1983 : 122)

	PROCHE	*ELOIGNÉ*
MASC. SING.	da	dāk
FÉM. SING.	di	dīk
MASC. PL.	dōl	dōlāk
FÉM. PL.	dēl	dēlāk

Comme pour le reste du vocabulaire nubi, il n'y a pas de formes spécifiques pour le féminin, et les formes subsistantes dérivent toutes d'étymons masculins. Mais la distinction entre démonstratifs de proximité et d'éloignement s'est affinée par la création de formes originales : /wéde/ et /náde/ ont pris la place de /da/ - devenu /de/ en kinubi/ et /dāk/.
Ceci permet de donner un aspect plus neutre à /de/, même si, on l'a vu précédemment, son ancien rôle de démonstratif de proximité apparaît encore dans certaines expressions. Dans les parlers arabes soudanais non créolisés, l'article permet, comme en arabe classique, de distinguer le sujet et l'attribut dans une phrase nominale, ou tout simplement de souligner la détermination d'un terme. L'article ayant disparu en kinubi, c'est le démonstratif qui joue ce rôle d'article et/ou de copule, ce qui explique la spécialisation de /de/ et l'apparition d'autres formes de démonstratifs.
Quant à /dak/, il conserve son rôle de démonstratif d'éloignement, même s'il a tendance à être remplacé par /nade/. Heine et Owens ne mentionnent d'ailleurs pas /dak/ et /dole/.
L'arabe de Juba conserve la distinction entre /da/~/de/ et /dak/ (Watson et Biajo Ola, 1985 : 29 sq), et fait un usage assez rare de /wéde/. Nous n'avons pas rencontré l'usage de /náde/, il semble donc que ce système soit une innovation du kinubi.

7.7. Le pronom-adjectif indéfini

* /tan/, /tan-ín/, « autre(s) » :

Le plus souvent, /tan/ est utilisé comme adjectif. Il suit alors le substantif qu'il qualifie :

fi	nas	tan-ín	kwes
EX	gens	autre.PL	bien

« il y a d'autres gens qui sont bons »

bas,	ma	éndisi	kalam-á	táni
fini	NEG	avoir	chose.PL	autre

« c'est tout, je n'ai plus d'autre chose [à dire] »

Lorsqu'il est utilisé comme pronom, il se présente bien sûr seul :

lakín	fi	tan-īn	gi-	já	mun	ma	g-	wónus
mais	EX	autre.PL	TMA	aller	eux	NEG	TMA	parler

« mais il y en a d'autres qui viennent et qui ne parlent pas»

Lorsque le pronom est répété dans la même phrase, il signifie « certains..., d'autres... » :

tan-ín	rúo	fi	Tanzanía,	tan-ín	fi	Mombása
autre.PL	aller	à	Tanzanie	autre.PL	à	Mombasa

« les uns allèrent en Tanzanie, les autres à Mombasa »

Dans l'expression /ma fi... tan/ « il n'y a plus », /tan/ est utilisé de manière adverbiale, comme dans :

ína	ásede	ma	*Sudanese*	tan
nous	maintenant	NEG	Soudanais/a	autre

« maintenant il n'y a plus de Soudanais ici »

On retrouve dans les dialectes soudano-tchadiens le pronom-adjectif /tan/ en concurrence avec /ākhar/ (Jullien de Pommerol, 1999a : 209 ; Roth, 1979 : 175 ; Reichmuth, 1983 : 183), tandis que cette dernière forme est absente du kinubi.

* /wad-ín/~/wad-én/, « quelques, certain(e)s »

/wad-ín/ présente quelques variantes phonologiques : /wad-én/, wad-īn/, /wad-íni/. Etymologiquement, il s'agit du pluriel de /wāḥid/ « un », mais le lien entre les deux termes a disparu, puisque la forme la plus courante de « un » est /way/ en kinubi. On retrouve cet usage du pluriel du nombre un dans d'autres parlers arabes soudano-tchadiens, notamment chez les Shukriyya : /wāḥd-īn/ (Reichmuth, 1983 : 183) et en arabe tchadien : /wahid-īn/ (Jullien de Pommerol, 1999 : 1247). Il se rapporte toujours à un substantif au pluriel, et ne se présente d'ailleurs jamais sans son suffixe /-in/ ou ses variantes. Il est utilisé :

- comme pronom :

fi	wadín	fi	Magóngo
EX	quelque.PL	dans	Magongo

« il y en a quelques-uns à Magongo »

- comme adjectif :

lakini *kabila* wad-ín ma éndis *shamba*
mais/s tribu/s autre.PL NEG avoir champ/s
« mais les quelques tribus n'ont pas de champs »

En tant qu'adjectif, il est surtout utilisé avec /anás/, « des gens » : /anás wad-ín/, « certaines personnes, certains ». Il sert aussi à forger certaines expressions, comme /yom wad-ín wad-ín de/ « de temps en temps »

Très souvent la répétition de /wad-ín/ lui donne le sens de « les uns... les autres... », comme dans :
wadí n- úmun bakán fi Bómbo. Wad-ín fi Entebe, wad-ín fi Kampála
donner à eux endroit à Bombo autre.PL à Entebbe autre.PL à Kampala
« on donna aux uns des terres à Bombo, à d'autres [on donna des terres] à Entebbe, à d'autres encore à Kampala »

Cet usage se retrouve également au Tchad :
wahd-īn masho wehēd-hum, wahd-īn abbah-āt -hum
quelque.PL aller.PAS.3pl seul.PL quelque.PL parent.PL eux

gādō -hum
conduire.PAS.3pl eux
« les uns s'en allaient seuls, les autres étaient conduits par leurs parents » (Jullien de Pommerol, 1999a : 1247).

Par extension, /wad-ín/ prend dans certains cas le sens particulier de « autre », synonyme de /tan-ín/ :
lakín ásede úmun gēn *tafauti* minsán dákal fu anás wad-ín
mais maintenant eux rester différence/s parce que entrer dans gens autre
« mais ils sont différents maintenant parce qu'ils se sont mélangés avec d'autres gens »

* /kúl(u)/ « tout » :

Lorsqu'il est utilisé en tant qu'adjectif, /kul(u)/ suit le substantif qu'il qualifie :
ína kúlu gi- lim enà
nous tout TMA se rassembler là
« nous nous réunissons tous là »

ban-át	kúlu	bi-	lébsi	*skirt*	towíl
fille.PL	tout	TMA	porter	jupe/a	long

« toutes les filles portent de longues jupes »

Lorsqu'il est utilisé comme pronom, /kul/ est utilisé seul :

kúlu	gi-	lim	ená
tout	TMA	se rassembler	là

« tous se réunissent ici »

Comme pronom distributif, il précède le substantif concerné et prend le sens de « chaque » :

kúlu	hája	wóduru
tout	chose	disparaître

« chaque chose disparaît »

Cette différence d'ordre syntaxique vient du superstrat, puisqu'en arabe dialectal soudanais – comme dans la plupart des autres dialectes d'ailleurs – on fait la différence entre :

kull	walad
chaque enfant	

« chaque enfant »

Et :

al-ūlād	kull-um
ART.enfant.PL	tout.PRON.3pl

« tous les enfants »

Mais l'emploi distributif de /kul/ est rare, car il est généralement remplacé par /kíla/.

7.8 L'usage de /kíla/, « chaque » :

Le terme /kíla/ est emprunté au kiswahili *kila*, mais son étymon arabe est le même que celui de /kul/, en l'occurrence une forme dialectale de /kull/. Johnson y voit plus précisément l'arabe /kilā/, qui signifie « chacun des deux » (Johnson, 1939 : 195). Selon Lodhi (2000 : 108), les formes *kulla* et *killa* existent également en kiswahili, mais elles sont peu courantes dans la langue parlée. Deux éléments ont vraisemblablement facilité cet emprunt : d'une part la similitude formelle des deux termes, d'autre part le fait qu'ils précèdent toujours le substantif concerné : « chaque jour » se dit en effet /kul yōm/ en kinubi et *kila siku* en kiswahili, il n'y a donc pas ici de contrainte morphologique. Alors que l'emploi de /kúlu/ comme distributif est rare en kinubi, /kíla/ apparaît plus de cinquante fois dans nos enregistrements. Il a donc tendance à remplacer /kúlu/ dans cette fonction. Il n'est par contre jamais confondu avec ce dernier dans son sens non distributif, on ne trouvera donc jamais

*/anás kíla/ pour /anás kúlu/, « tous les gens, tout le monde ». Voici quelques exemples de son usage :

Núbi	ma-kálbatu	*kila*	bakán
Nubi	PART.mélanger	chaque/s	endroit

« les Nubi sont mélangés dans chaque endroit »

úmun	gi-	joj	úmun	ma	*kila*	*kabila*
eux	TMA	épouser	eux	avec	chaque/s	tribu/s

« ils se marient avec [des femmes de] chaque tribu »

Heine considère que /kíla/ peut être suivi d'un terme au singulier, mais aussi au pluriel. Dans ce dernier cas, il prend plutôt le sens de « tous » : /kíla mária/ « chaque femme » mais /kíla nuswan-á/ « toutes les femmes » (Heine, 1982 : 73). Nous n'avons rencontré aucun exemple de cet usage, ni à Mombasa ni ailleurs, usage qui nous semble d'autant plus étrange qu'en kiswahili /kila/ est toujours suivi d'un terme au singulier, en sa qualité de distributif.

7.9. L'usage de /fulán/

Nous n'avons pas enregistré de cas où /fulan/ présente un usage pronominal, c'est pourtant son sens premier dans la plupart des dialectes arabes où il est utilisé. Par contre, nous l'avons rencontré à plusieurs reprises en tant qu'adjectif, avec le sens de « untel, un certain » :

kan	ma fish	*kambi* fulán	*kambi* fulán
ANT	NEG.EX	camp/s untel	camp/s untel

« il n'y avait pas de camp untel ou untel »

bi-	kun	lázim	fi	*relation*	fulán
TMA	être	falloir	EX	relation	untel

« il devait y avoir un certain lien »

Il est associé quelquefois avec /bakán/, prenant le sens de « quelque part » :

úmun	tála	bakán	fulán	sáwa
eux	sortir	endroit	certain	ensemble

« ils sont venus ensemble de quelque part »

7.10. Les pronoms interrogatifs

Il y a deux pronoms interrogatifs, le premier étant utilisé pour remplacer une personne, le second un objet, exactement comme *qui* et *que* en français.

1. /múnu/, « qui ? ».

Etymologiquement, /múnu/ dérive probablement de l'arabe soudanais /mīn (h)uwa/, qu'on décèle mieux dans /munúi/, forme que nous avions relevée à plusieurs reprises à Bombo.

2 . /shúnu/~/súnu/, « que, quoi »

ta ázu súnu ?
toi vouloirquoi
« que veux-tu ? »

Lorsque /súnu/ est précédé de /ta/, l'expression prend le sens de « quel, lequel ? » :

fi	kalam-á	ta	súnu,	rután	ta	súnu ?	ta,	ta	*kiganda*
dans	parole.PL	GEN	quoi	langue	GEN	quoi	GEN	GEN	luganda/s

« dans quelle langue ? en luganda »

Lorsqu'il est redoublé, /shúnu/ perd son sens interrogatif et prend le sens de « et caetera » :

nas	Nádi,	nas	Hábashi,	shúnu shúnu
PL	Nadi	PL	Ethiopien	quoi.2

« les Nadi, les Ethiopiens, etc... »

badén	bi-	já	ayān	shunu shunu
puis	TMA	venir	maladequoi.2	

« puis il devient malade, etc »

Les termes /múnu/ et /shúnu/ perdent également leur sens interrogatif lorsqu'ils désignent un terme sur lequel le locuteur ne retombe pas directement, comme « untel » ou « machin, truc » en français :

fi	*area*	náde	múnu,	*kabila*	de	múnu
dans	région/a	DEM	qui	tribu/s	DEM	qui

« dans cette région là, la tribu untel »

Notons que dans ce cas, /múnu/ peut remplacer /shúnu/, comme dans :

kan	ta	ázu	múnu...	dáwa	ta	mulá
si	toi	vouloirquoi		remède	GEN	sauce

« si tu veux ce truc... le sel (litt. remède de la sauce) »

8. L'adverbe

Les adverbes sont des mots invariables qui peuvent modifier le sens :
- d'un verbe :

íta	gi-	*soma*	milán	*zaidi*
toi	TMA	étudier/s	très	très/s

« tu étudies beaucoup »

- d'un adjectif :

gi-	kun	tegíl	*zaidi*
TMA	être	difficile	très/s

« c'est très difficile »

- d'une proposition :

zamán,	ána	sakár…
autrefois	moi	petit

« autrefois, lorsque j'étais petite… »

- d'un autre adverbe :

íta	gi-	*soma*	milán	*zaidi*
toi	TMA	étudier/s	très	très/s

« tu étudies énormément (litt : très beaucoup) »

Nous choisissons de classer ici les adverbes selon le critère sémantique (adverbes de manière, de lieu, de temps…). Nous aurions également pu les classer selon la nature de leurs étymons. En effet, si les adverbes ne suivent pas de schème particulier, on peut tout de même distinguer les trois catégories suivantes : les adverbes stricto sensu, les adjectifs- ou noms-adverbes et les expressions adverbiales.

a. Les adverbes stricto sensu ne peuvent avoir d'autre fonction qu'adverbiale en kinubi, même si leur étymon arabe est d'origine nominale ou adjectivale : /badén/, « après », /záidi/ « très »…

b. Certains adverbes sont en réalité des substantifs munis d'une valeur adverbiale, sans qu'aucune modification phonologique ou morphologique n'indique ce changement de statut. C'est le cas de /zamán/ :

de	sókolo	ta	zamán
DEM	chose	GEN	autrefois

« c'est une coutume d'autrefois »

dolúka	zamán	gi-	álabu	híni	ketír
dolúka	autrefois	TMA	jouer	ici	beaucoup

« autrefois, on jouait beaucoup la *dolúka* ici »

On retrouve déjà ce double usage en arabe tchadien (et dans d'autres parlers arabes) :

zamān al-isti'mār fāt	anā zamān sakant hini
« l'époque coloniale est terminée »	« autrefois, j'ai vécu ici »

(Jullien de Pommerol, 1999a : 1339).

Certains adjectifs aussi peuvent avoir une valeur adverbiale, sans qu'aucune modification phonologique ou morphologique n'indique ce changement de statut. C'est le cas de /milán/, qui signifie « nombreux » lorsqu'il est utilisé comme adjectif, « très » comme adverbe :

úmun	fí	milán	kamán	ená
eux	EX	beaucoup	aussi	là

« ils sont nombreux aussi là-bas »

ta	gi-	*soma*	milán	*zaidi*
toi	TMA	étudier/s	très	très/s

« tu étudies beaucoup »

c. Certaines expressions, composées de groupes de mots, ont une valeur adverbiale : C'est le cas de /zedé/, « ainsi » que l'on peut décomposer en /ze/ « comme » et /de/, « ce ».
Toutefois, le statut de quelques termes pose problème quant à cette catégorisation. En effet, des expressions comme /falatá/, « par terre » et /ásede/ « maintenant » sont composés étymologiquement de plusieurs termes. Mais l'informateur les considère-t-il comme des monèmes ou comme des expressions ? Le premier cas est relativement clair : l'étymologie arabe de /falatá/ est */fī'l-waṭā'/, signifiant littéralement « sur le sol ». Or, l'usage de l'article défini /al/ a disparu en kinubi, tandis que /latá/ et /watá/ signifient bien « sol » mais ne sont utilisés que dans des expressions comme /lábil-latá/, périphrase signifiant « serpent ».
Le cas de /ásede/ est moins évident. L'étymologie arabe dialectale du terme est /as-sā'a di/, « à cette heure-ci, à ce moment-ci ». encore une fois, l'article a disparu et l'informateur nubi ne décompose pas /ásede/ en ces trois termes. Par contre, /áse/, de l'arabe /as-sā'a/ est couramment utilisé à côté de /ásede/, sans réelle distinction de sens, /de/ étant un article défini/démonstratif. Faut-il dès lors considérer que /ásede/ et /áse/ constituent deux termes différents mais de même sens empruntés parallèlement à l'arabe dialectal, ou bien que /asede/ constitue une forme particulière et productive de /áse/ ?

8.1. Le schème de l'adverbe

Au vu de ce qui précède, on peut considérer que les adverbes ne se construisent pas selon un schème particulier. Il faut tout de même signaler le recours au démonstratif /de/ ou /náde/ après un substantif pour lui donner une valeur adverbiale :

wákti náde	ásede
« à l'époque »	« maintenant »
yom-ín de	zedé
« actuellement »	« ainsi »...

8.2. Les catégories d'adverbes :

8.2.1. Les adverbes de lieu

Les principaux adverbes de lieu sont :

- /boyí/, « loin » :

kófi	na	g-	éshi	boyí
peur	moi	TMA	vivre	loin

« j'ai peur de vivre loin »

- /gerí/, « près » :

Mombása	íni	ma fish	lamgába	gerí
Mombasa	ici	NEG.EX	animal	près

« ici à Mombasa, il n'y a pas d'animaux à proximité »

- /híni/~/íni/~/in/, « ici » :

gumás	íni	ge-	nadí	lídim
vêtement	ici	TMA	s'appeler	lidim

« les vêtements s'appellent ici *lidim* »

La forme /híni/ ne s'entend que parmi les locuteurs les plus âgés, comme Ali Murbe :

mayrungi	ána	ásma	híni	*tu*
qatt/s	moi	entendre	ici	seulement/s

« j'ai entendu parler du qatt ici seulement »

- /ená/~/ná/~/hená/~/henák/, « là, là-bas » :
Etymologiquement, /ená/ et ses variantes dérivent de l'arabe dialectal /henāk/ avec apocope du /k/ (on retrouve le couple /híni/~/henák/ en arabe tchadien par exemple. Voir Jullien de Pommerol, 1999b : 106) :

Wáw,	ána	lésa	ma	rúo	ená
Waw	moi	NEG	NEG	aller	là

« à Waw, je ne suis pas encore allé là-bas »

bes	fi	jámba	síka	ená	fi	mískit
mais	dans	côté	route	là	EX	mosquée

« mais à côté de la route là-bas, il y a une mosquée »

- /hená/ est plus rare mais apparaît également :

labda	fi	*Shimba Hill*	fi	hená	fĩl
peut-être/s	à	Shimba Hill	EX	là	éléphant

« peut-être que là-bas à Shimba Hill il y a des éléphants »

Généralement, l'opposition de proximité entre /íni/ et /ená/ est claire, mais il arrive que /ená/ soit synonyme de /íni/ :

ja	ená	fi	Mombása	ená
venir	ici	à	Mombasa	ici

« je suis venu ici à Mombasa »

Seul Ali Murbe utilise la forme /henák/, avec un sens d'éloignement plus fort que /ená/ :

máshi	be	sheríya	ta	islam-íya	henák
aller	avec	loi	GEN	musulman.PL	là

« ils vivent selon la loi islamique là-bas [en Arabie saoudite] »

- /gidám/, « devant », /wára/, « derrière » :
Dans nos enregistrements de Mombasa, ces formes sont utilisées soit avec une valeur prépositionnelle, soit en tant qu'adverbe de temps. Mais hors enregistrement, nous avons pu constater leur utilisation adverbiale dans un contexte spatial, comme cela apparaît d'ailleurs dans les enregistrements effectués à Bombo :

bakán	náde	fi	kan	min	wára	ta	*quarterguard*
endroit	DEM	EX	ANT	de	derrière	GEN	bâtiment des sentinelles/a

cet endroit se trouve derrière le bâtiment des sentinelles » (Bombo)

- /fógo/~/fog/~/fōk/, « au-dessus » :

ása	ta	Morú	fi,	yáni	taláta	fōk	mustár,	u	taláta	min	téhet
alors	GEN	Moru	EX	soit	trois	au-dessus	ligne	et	trois	de	dessous

« quant aux Moru, ils ont trois scarifications au-dessus et trois en-dessous »

- /tet/~/tēt/~/téhet/, « en-dessous » : voir l'exemple précédent

- /júwa/, « à l'intérieur » :

mayrungi	íta	gi-	sakarán	*ubongo*	min	júwa
qatt/s	toi	TMA	saoûler	cerveau/s	de	intérieur

« le qatt saoûle ton cerveau de l'intérieur »

- /bára/, « dehors » :

zamán,	kan	núbi	ma	gu-	jōzu	bára
avant	ANT	Nubi	NEG	TMA	épouser	dehors

« avant, les Nubi ne se mariaient pas à l'extérieur [de la tribu] »

8.2.2. Les adverbes de temps

- /áse/, /ásede/, « maintenant » :

Le sens premier de /ásede/ est « maintenant », traduisant la simultanéité de l'action et du moment où l'informateur s'exprime :

úwo	gi-	só	*kazi*	iná	ladí	ásede
lui	TMA	faire	travail/s	là	jusque	maintenant

« Il y travaille encore maintenant »

lakín	anás	al	gi-	gúm	ásede,	*new generation*	de
mais	gens	REL	TMA	se lever	maintenant	nouvelle génération/a	DEM

« mais les gens qui arrivent maintenant, cette nouvelle génération »

Mais il peut aussi signifier « alors, à l'époque » s'il se rapporte à une action dans le passé :

u	ásede	anás	kan	gi-	rákab	rujál	walá	nuswán ?
et	alors	gens	ANT	TMA	préparer	homme.PL	ou	femme.PL

« et alors, qui préparait [le *waragi*], les hommes ou bien les femmes ? »

Il peut aussi prendre le sens de « ensuite » lorsqu'il coordonne deux propositions, avec un sens présent ou passé selon le contexte. Son usage le rapproche alors fortement d'une particule d'enchaînement :

mun	rúo	*shinda*	máḥdi.	ásede	mun	kúlu	*joint rulers*
eux	aller	vaincre/s	al-Mahdī	alors	eux	tous	gouvernants unis/a

« ils vainquirent al-Mahdī. Alors ils régnèrent conjointement »

Enfin, il peut perdre toute valeur temporelle et prendre le sens de « alors, et puis » pour coordonner les idées du locuteur :

u	ásede	kan	núbi	kamán	kun	ma-sétetu
et	alors	ANT	Nubi	aussi	COP	PART-disperser

« et puis les Nubi étaient dispersés aussi »

ásede	*tafauti*	t	-ómun,	ma	éndisi	*tafauti*
alors	différence/s	GEN	eux	NEG	avoir	différence/s

« et puis la différence entre eux, en fait il n'y en a pas »

- /zamán/, « autrefois » :

Le terme /zamán/ exprime l'idée d'un temps révolu, éloigné dans le passé :

de	zamán,	sána	ta	sebeín
DEM	autrefois	an	GEN	soixante-dix

« c'était il y a longtemps, dans les années soixante-dix »

- /yomín de/, « aujourd'hui, actuellement » :

lakín	ásede	yom-ín	de	núbi	úmun	gu-jōzu	nuswan-á	ta	bára
mais	maintenant	jour.PL	DEM	Nubi	TMA	épouser	femme.PL	GEN	dehors

« mais maintenant, actuellement, les Nubi épousent des filles de l'extérieur »

Nous avons également rencontré une seule fois la forme /yóm de/, de même sens :

úwo	fi	fi	bé,	ma	kitab-ān	t	-o	yóm	de
lui	EX	dans	maisonavec		livre.PL	GEN	lui	jour	DEM

« actuellement, il reste à la maison avec ses livres"

- /wákti náde/, « à l'époque » :

anás	al	kan	fi	fi	ófis	wákti	náde
gens	REL	ANT	EX	dans	bureau	époque	DEM

« les gens qui étaient au bureau à l'époque »

- /embáre/, « hier » :

atá	kan	fi,	fi	kitáb	embāre,	ána	wedí	-kum	dák
même	ANT	EX	EX	livre	hier	moi	donner	vous	DEM

« il y a même un livre [que j'ai lu] hier, je vais te le donner »

- /sabá/, « demain : le lendemain » :

Le terme /sabá/ signifie « matin », mais il est également utilisé pour dire « demain » ou « le lendemain » :

kan	fi	dushmán	úmun	ágder	dushmán	lamán	sabá
si	EX	guerre	eux	pouvoir	se battre	jusque	lendemain

« quand il y avait une bataille, ils pouvaient se battre jusqu'au lendemain »

Dans ce cas, la distinction entre l'adverbe et le substantif est assez ténue.

- /yom tán/, /yom tinén/, « le lendemain » :

yom	tinén	íta	gi-	já	ligó,	úmun	kálas	hadúl adúl	lábil
jour	deux	toi	TMA	venir	trouvereux	TMA	tisser		fil

t-	ómun	fógo
GEN	eux	dessus

« le lendemain, tu te rends compte que [les araignées] ont tissé leur toile au-dessus de toi »

- /bédir/~/bédri/, « tôt ; autrefois »

Núbi	wósul	Mombása	bédir
Nubi	arriver	Mombasa	tôt

« les Nubi sont arrivés tôt à Mombasa »

bédir	ma	kan	ómun	gi-	kélem	*kiswahili*
tôt	NEG	ANT	eux	TMA	parler	kiswahili/s

« autrefois, ils ne parlaient pas kiswahili »

- /gidám/, « auparavant, d'abord » :

fi	anás	el	gi-	sáim	gidām
EX	gens	REL	TMA	jeûner	avant

« il y a des gens qui commencent le jeûne avant »

- /wára/, « après ; auparavant » :

ána	b-	áriya	wára	sía
moi	TMA	revenir	derrière	peu

« je reviens un peu en arrière [dans le récit] » (pour le sens contradictoire de ces deux derniers adverbes, voir Morphologie, 8.7)

8.2.3. Les adverbes de quantité

Certains de ces adverbes pourraient égelement être considérés comme des adverbes de manière, mais leur sens premier reste lié à la notion de quantité.

- /ketír/, « beaucoup » :

Il s'agit d'un adjectif, qui peut être utilisé comme adverbe :

b-	áshrub	ketír
TMA	boire	beaucoup

« ils boivent beaucoup »

- /milán/, « beaucoup » :

Il est presque toujours utilisé comme adjectif, avec le sens de « nombreux ». On a malgré tout rencontré la tournure :

ta	gi-	*soma*	milán	*zaidi*
toi	TMA	étudier/s	beaucoup	très/s

« tu étudies beaucoup »

- /seí/ « très » :

Etymologiquement, le terme vient de /ṣaḥíḥ/ « vrai, vraiment », mais il a pris le sens de « très » :

azól	ta	*religious*	seí seí
homme	GEN	religieux/a	très.2

« un homme véritablement religieux »

- /záidi/, « très » :

Ce terme est surtout utilisé comme adverbe, plus rarement comme adjectif.

gi-	kun	tegíl	*zaidi*
TMA	être	difficile	très/s

« c'est très difficile »

Le terme /záidi/ a un étymon arabe, *zā'id* « supplémentaire », mais il n'apparaît pas dans les parlers soudano-tchadiens ou en arabe de Juba. En réalité, il est emprunté au kiswahili, où

zaidi, « très », est utilisé par opposition au terme *–ingi*, qui prend le même sens que /milān/ en kinubi. Par exemple :

wazungu wengi	*nipe sukari zaidi*
« beaucoup d'Européens »	« donne-moi plus de sucre » (Wilson, 1977: 66, 264)

Il est d'usage très courant en kinubi, où il semble même avoir supplanté l'usage de /kálas/~/khálas/ qu'on retrouve en arabe de Juba :

Yéy	mahál	tamám	kálas
Yei	endroit	bien	très

« Yei est un endroit très bien » (Juba)

makáku	de	ená	ketír	hálas
macaque	DEM	là	beaucoup	très

« il y a beaucoup de macaques là-bas » (Juba)

L'adverbe /kálas/ est encore présent en kinubi, quoique de de manière marginale, pour rendre l'adverbe de manière « complètement » (voir plus bas).

- /sía/, « peu »:

úmun	g-	wónus	rútan	swahíli,	ma	*kinubi*	fógo	sía
eux	TMA	parler	langue	Swahili	avec	kinubi/s	sur	peu

« ils parlent kiswahili et un peu kinubi »

- /bumára/ :

Cette expression vient directement de l'arabe /bi-l-marra/, qui a le même sens : « complètement ». Elle sert à amplifier un autre adverbe, en particulier /milān/ : « vraiment beaucoup » ou /sia/ : « très peu » :

núbi	kan	milán	fi	jéshi	bumára
Nubi	ANT	beaucoup	dans	armée	très

« les Nubi étaient très très nombreux dans l'armée »

áse	úmun	sía	bumára	fi	jéshi
maintenant	eux	peu	très	dans	armée

« maintenant ils sont très peu [nombreux] dans l'armée »

Bien que cela soit assez rare, il arrive que /mára/ soit utilisé seul :

ma	batál	mára	fi	Núbi
NEG	mal	très	dans	Nubi

« ce n'est pas mal du tout pour les Nubi »

8.2.4. Les adverbes de manière :

- /kwés/~/kwési/~/kwéys/, « bien » :

úmun	kamán	gi-	dófuru	bírishi	kwes
eux	aussi	TMA	tresser	natte	bien

« et puis elles tressent bien les nattes »

- /kamán/~/kamān/, « aussi » :

íni	fí	galamāya,	fi	korú,	fi	bágara u	kamán fi	*ngamiya*
ici	EX	chèvre	EX	agneau	EX	vache et	aussi EX	chameau/s

« ici il y a des chèvres, des agneaux, des vaches et aussi des chameaux »

- /bes/, « seulement » :

ána	gén	bi	ráḥa,	bes	ána	wáhid
moi	habiter	avec	calme	seulement	moi	seul

« j'habitais en paix, il y avait seulement moi »

Lorsque /bes/ est utilisé avec un verbe, il signifie souvent « ne... plus que... » :

úmun	gi-	libís	ja	ánas	ta	íni	bes
eux	TMA	s'habiller	commegens		GEN	ici	seulement

« ils ne s'habillent plus que comme les gens d'ici »

- /bakán way/ « ensemble »:

L'expression signifie littéralement « un seul endroit », mais elle prend toujours le sens précité :

úmun	gi-	gēn	bakán	wáy	ma
eux	TMA	habiter	endroit	un	NEG

« ils n'habitent pas ensemble »

Cette expression, que nous n'avons jamais rencontrée en arabe de Juba, est vraisemblablement un calque du kiswahili *pamoja* « ensemble », adverbe couramment utilisé qui remplace la locution *mahali pa-moja* « en un endroit » (Loogman, 1965 : 281).

Comme en kiswahili avec *pamoja na*, cet adverbe peut constituer une locution prépositionnelle lorsqu'il est suivi de /ma/ :

áse	fi	*solidarity*	fi	mun,	fi	bakán	wáy	ma	anás
alors	EX	solidarité/a	dans	eux	EX	lieu	un	avec	gens

ta	íni	*zaidi*
GEN	ici	très

« et puis il y a de la solidarité entre eux, surtout avec les gens d'ici »

- /bará bará/, « séparément »

L'expression a le sens inverse de l'adverbe précédent :

fi	Nayróbi,	úmun	fi	bakán	wáy,	lakín	íni	úmun	fi	bará bará
à	Nairobi	eux	EX	endroit	un	mais	ici	eux	EX	seul.2

« à Nairobi ils vivent ensemble, mais ici ils vivent séparément »

Il s'agit en fait du redoublement de /bará/, qui signifie « seul » en kinubi. On retrouve ce sens en arabe soudanais et tchadien :

anā ni'īsh barā-i

« je vis seul » (Jullien de Pommerol, 1999a : 246)

- /mára wáy/, « complètement, absolument » :

L'expression signifie littéralement « une fois », mais elle prend toujours le sens précité :

úwo	ma	g-	wónus	*kinubi*	mára	wáy
lui	NEG	TMA	parler	kinubi/s	fois	un

« il ne parle absolument pas kinubi »

- /mára wáy wáy/, « rarement » :

mára	wáy	wáy	íta	bu-	rúo	bakán	ta	Núbi,
fois	un	un	toi	TMA	aller	lieu	GEN	Nubi

íta	bi-	logó	úmun	rákab	gurúsa
toi	TMA	trouvereux		cuisiner	gurusa

« tu trouves rarement des Nubi qui préparent la gurusa quand tu vas chez eux »

Il s'agit à nouveau d'un calque de l'expression swahili de même sens *mara moja moja* (litt. « fois une à une »).

/hása/~/kása/, « surtout » :

fi	*Wa-hindi*	ketír	fi	Mombása,	hiná.	Hása	el	islám
EX	PL.Indien/s	beaucoup	à	Mombasa	là	surtout	REL	musulman

« il y a beaucoup d'Indiens à Mombasa, ici. Surtout des musulmans »

- /sáwa/~/sáwa sáwa/, « ensemble, de la même manière, d'une bonne façon »

kiswahili	gu-	rúo	adíl	sáwa sáwa
Swahili/s	TMA	aller	droit	même

« les Swahili marchent droit »

Le terme /sáwa/ est utilisé en arabe soudanais comme en kiswahili. Par contre, le redoublement de /sáwa/ semble provenir de l'usage du kiswahili (Johnson, 1939 : 412).

- /kéda/~/kedé/, « ainsi » :

íta	árif	[tob]	ze	somāl	sáfa	ma-robút	kedé
toi	savoir	tob	comme	Somalien.PL	côté	PART.lier	ainsi

« tu sais, [leur vêtement] ressemble à celui des Somaliennes, avec un côté attaché comme ça »

- /zedé/, « ainsi » :

lakín	yom-ín	de,	ma	zedé
mais	jour.PL	DEM	NEG	ainsi

« mains maintenant, ce n'est plus ainsi »

Notons que /kedé/ et /zedé/ peuvent également signifier « environ » lorsqu'ils suivent un numéral ou une estimation :

ma	bi-	*kosa*	lamán	ishirín,	káms	u	ishirín	zedé
NEG	TMA	manquer/s	jusque	vingt	cinq	et	vingt	ainsi

« ils ne sont pas moins de vingt, vingt-cinq environ »

- /álatúl/, « directement »:

kan	azól	áyn	úwo	b-	árif	úmun	de	Nubi... ?	álatūl !
si	homme	voir	lui	TMA	savoir	eux	DEM	Nubi	directement

« rien qu'en les voyant, on pouvait savoir qu'ils étaient Nubi ? Directement ! »

- /bisés/, « lentement »

lakini	ín,	te	gu-	rúo	ma	tarabiya	ta	ki-islam	bisēs bisēs
mais/s	ici	toi	TMA	aller	avec	culture	GEN	islam/s	doucement.2

« mais ici, tu vis à ton aise, selon l'éducation musulmane »

- /atá/~/hatá/, « même »

Nubi	fi	*kila*	bakān, atá	kan	ta	rúo	láde	Kwále fi	Núbi
Nubi	dans	chaque/s	endroit même	si	toi	aller	jusque	Kwale EX	Nubi

« il y a des Nubi partout, même si tu vas à Kwale, il y a des Nubi »

- /ladí/, « même » :

ladí	akú	tá-	y	wáy	fi	wóduru	sáfa	iná
même	frère	GEN	moi	un	EX	se perdre	côté	là

« J'ai même un frère que j'ai perdu de vue qui est dans cette région »

- /khalás/~/kalás/, « complètement » :

culture	wóduru	khalás
culture/a	se perdre	complètement

« la culture a complètement disparu »

Il est souvent difficile de distinguer l'usage adverbial de /kálas/ de son emploi comme marqueur aspectuel, indiquant l'achèvement d'une action (voir Morphologie, 11.5) :

kalám	ta	nási	dófur	bírishi	kálas	ma	fi
chose	GEN	comme	tresser	natte	fini	NEG	EX

« le tressage des nattes a complètement disparu »

/awalán/~/awlán/, « premièrement » :

Pour énoncer une série de faits ou de propositions, il suffit de reprendre le numéral correspondant, sauf pour « premièrement » et « deuxièmement » : le premier terme est une forme supplétive – comme en arabe – tandis que le second appartient à la même racine que le numéral, vocalisé autrement :

TABLEAU 1 :

	NUMÉRAL	*ADVERBE*
1	wáy	awalán
2	tinén	tenín
3	taláta	taláta
4...	árba...	árba...

UNIVERSITAS BRUXE... BIBLIOTHECA

Par exemple :

kalám	awlán	nas	jídi	t-	éna	dushmán	fi	béle	de.
car	d'abord	PL	ancêtre	GEN	nous	se battre	dans	pays	DEM

Tenín,	welid	ína	fi	béle	de.	Taláta,	éna	kamán
deuxièmement	naître	nous	dans	pays	DEM	troisièmement	nou	aussi

gi-	dishmán	fi	bele	de
TMA	se battre	dans	pays	DEM

« Premièrement, parce que nos ancêtres se sont battus dans ce pays. Deuxièmement, parce que nous sommes nés ici. Troisièmement, parce que nous aussi nous nous sommes battus dans ce pays »

8.3. Le redoublement de l'adverbe

Certains adverbes sont redoublés pour insister sur l'intensité. C'est surtout le cas de l'adverbe /sía/, qui apparaît quatorze fois sous la forme /sía sía/~/shía shía/, comme dans :

kila	rután	ána	árifu	sía sía
chaque	langue	moi	savoir	peu.2

« je connais un peu chaque langue »

Mais d'autres adverbes sont également redoublés :

kan	íta	gu-	*tumia*	merísa	*zaidi zaidi*
si	toi	TMA	utiliser/s	alcool	très/s.2

« si tu bois beaucoup d'alcool »

lakini	ín,	te	gu-	rúo	ma	tarabiya	ta	ki-islam	bisēs bisēs
mais/s	ici	toi	TMA	aller	avec	culture	GEN	islam/s	doucement.2

« mais ici, tu vis à ton aise, selon l'éducation musulmane »

8.4. L'utilisation successive deux adverbes de même sens

Il arrive très souvent que le sens d'une particule d'enchaînement ou d'un adverbe soit renforcé par la juxtaposition d'un second adverbe de sens proche, voire identique :

dúkuru	ásede	núbi	kúlu,	bas	*kila*	kalám	t	-ómun	kun	wáy
puis	alors	Nubi	tout	seulement	chaque	chose	GEN	eux	COP	un

« Et puis tous les Nubi ne forment qu'une seule communauté »

debíba	kan	bi-	nadí	de	fi	lél,	úwo	bi-	já,	dúkuru ásede
serpent	si	TMA	appeler	DEM	dans	nuit	lui	TMA	venir	alors alors

gēru	ásma	de
changer	nom	DEM

« si on prononce « serpent » la nuit, il vient. Alors on a changé son nom »

yála	badén	ja	Maḥdi
puis	ensuite	venir	al-Mahdī

« Ensuite vint Al-Mahdī »

yom-ín	de	ásede	fi	anás	al	gi-	tála	fi	sáfa	Kukúyu
jour.PL	DEM	aujourd'hui	EX	gens	REL	TMA	sortir	de	côté	Kikuyu

« et maintenant, il y a des gens qui viennent du côté des Kikuyu »

On trouve également la conjonction de coordination /u/ suivie de /yála/ :

úmun	gi-	lebís	búyubúyu	u	yála	búyubúyu	ma	batál
eux	TMA	porter	buibui	et	alors	buibui	NEG	mal

« elles portent le *buibui*, et le *buibui* n'est pas une mauvaise chose »

Ce phénomène rappelle le double emploi des expressions telles que « et puis » ou « et alors » en français. On retrouve déjà des formes similaires dans le superstrat arabe soudanais, dans le cas des particules d'enchaînement :

u badēn Al-Misir-iyya Az-Zurug kānat diyat-hom barāha

« Et puis [tribu des] al-Misiriyya al-zurug avait ses propres règles de vendetta » (Deng, 1982 : 14)

8.5. Les adverbes d'origine étrangère

8.5.1. Les adverbes d'origine swahili

Hormis le cas de *zaidi*, que nous avons déjà abordé plus haut, nous avons relevé l'emploi d'une vingtaine d'adverbes d'origine swahili, indiquant tant la manière que le lieu, le temps ou la quantité. Ils sont pratiquement toujours utilisés dans une proposition en kinubi :

Nayróbi,	ta	gu-	rúo	*mbio*
Nairobi	toi	TMA	aller	vite/s

« à Nairobi, il faut marcher vite »

[merísha]	de	la'īb	*sana*	le	islám
alcool	DEM	péché	très/s	pour	islam

« l'alcool est un grand péché pour l'islam »

Mais le degré d'intégration de ces adverbes varie. Sur le plan phonologique, aucun d'entre eux ne s'écarte de sa prononciation initiale. Par contre, si la plupart n'apparaissent que une à quatre fois dans nos enregistrements, quelques-uns sont d'un usage très courant. Voici les adverbes présentant le plus grand nombre d'occurrences :

TABLEAU 2 :

zaid(i)	très	117
tu	seulement	46
kabisa	complètement	19
labda	peut-être	14

Les adverbes swahili *tu* et *kabisa* n'ont pas d'étymologie arabe, tandis que *labda* vient probablement de /la budda/, qui a toutefois le sens de « il faut » et non de « peut-être » en arabe et qui par ailleurs est peu courant en arabe dialectal. Or, si *tu* est en concurrence avec /bes/, *kabisa* est beaucoup plus courant que son doublet /bimara/, tandis que *labda* a pratiquement remplacé /mumkin/, qui n'apparaît qu'une seule fois.

L'adverbe *sasa*, « maintenant » apparaît généralement suivi de son synonyme /ásede/ :
sasa ásede, fi sána báde
alors alors dans année après
« et puis, l'années suivante... »

Par ailleurs, dans le cas présent le sens de *sasa* a été élargi à « alors, à l'époque » par analogie à l'emploi de /ásede/.

Le terme *mpaka*, utilisé notamment comme préposition, peut également signifier « même » :
fī ásede dákal *paka* nas anás wad-īn
EX alors rentrer même PL gens autre.PL
« il y a même d'autres gens qui rentrent [dans la tribu des Nubi] »

Enfin, il arrive que certains substantifs swahili soient utilisés comme adverbes. C'est le cas de /tafaúti/, « différence », utilisé parfois dans le sens de « différemment » :
lakín ásede úmun gēn *tafauti* minsán dákal fu anás wad-ín
mais maintenant eux vivre différence/s car rentrer dans gens autre.PL
« mais maintenant ils vivent différemment parce que d'autres gens s'y sont mêlés »

8.5.2. Les adverbes d'origine anglaise :

Les adverbes d'origine anglaise n'apparaissent pratiquement que dans le cadre de *codemixings*. Par exemple :

lakin	ána	ma	ágder	árif,	*maybe three hundred*
mais	moi	NEG	pouvoir	savoir	peut-être trois cents/a

« Mais je ne peux pas savoir, ils sont peut-être trois cents »

Citons quand même l'usage de *very* dans l'exemple suivant, bien que la phrase semble inachevée :

u	asker-íya	úmun	dol	de,	*discipline.*	Kan	t-	omun	de
et	militaire.PL	eux	DEM	DEM	discipline/a	ANT	GEN	eux	DEM

ta	*British,*	kan	*very...*
GEN	Britannique/a	être	très/a

« leurs soldats étaient disciplinés. C'était leur façon d'être, les Britanniques, ils étaient très [disciplinés] »

8.6. La nominalisation de l'adverbe

Certains adverbes peuvent être utilisés comme substantifs, en particulier les adverbes de lieu et de temps :

generation	ta	ásede	gi-	ábidu	ágara
génération/a	GEN	maintenant	TMA	commencer	étudier

« la génération de maintenant commence à étudier »

józu	úmun	ma	jins-íya	ta	íni
épouser	eux	avec	peuple.PL	GEN	ici

« ils se marient avec les populations d'ici »

yom-ín	de	núbi	úmun	gu-	jōzu	nuswan-á	ta	bára
jour.PL	DEM	Nubi	eux	TMA	épouser	femme.PL	GEN	dehors

« de nos jours, les Nubi épousent les femmes de l'extérieur »

8.7. L'emploi contradictoire de /wára/ et /gidám/

Les termes /wára/ et /gidám/, utilisés tantôt comme prépositions, tantôt comme adverbes, peuvent présenter deux sens opposés, selon le contexte :

bédir	wára	-na	ána	kan	éndisi	[gári]
tôt	derrière	nous	moi	ANT	avoir	voiture

« avant, j'avais une voiture »

Mais :

yalá	t-	éna	el	ta	wára
enfant.PL	GEN	nous	REL	GEN	derrière

« nos enfants qui nous suivent [dans le temps] »

ishrín	sána	gidám
vingt	an	devant

« il y a vingt ans »

Mais :

fi	gidám	-na	ána	féker	lúga	de	bi-	já	wóduru
dans	devant	nous	moi	penser	langue	DEM	TMA	venir	disparaître

« Après nous [càd notre génération], je pense que la langue va disparaître »

Cette ambivalence n'apparaît pas dans les autres parlers arabes soudano-tchadiens, ni dans nos enregistrements en arabe de Juba, où /gibál/ « avant » (nous n'avons pas rencontré /gidám/) et /wára/ « après » s'opposent systématiquement :

fi	ásma	le	jána	al	ja	wára	méyit
EX	nom.PL	pour	enfant	REL	venir	derrière	mort

« il y a des noms pour l'enfant qui naît après un mort »

gibál	kókora	da
avant	centralisation	DEM

« avant la centralisation »

En réalité, il faut inscrire ces prépositions dans un champ sémantique plus large. Les termes /wára/ et /gidám/ indiquent, sur le plan temporel, « ce qui se situe en dehors du présent ». On retrouve la même ambiguïté apparente dans certaines langues bantoues, notamment en kiswahili dans l'usage des termes *mbele* et *nyuma*. En effet, *mbele* signifie généralement « d'abord » ou « devant », mais il peut aussi prendre le sens inverse de « ensuite » ou « derrière ». Par exemple, *mbeleye* se traduit par « auparavant » et *mbeleni* par « le futur, l'avenir ». Considérons également ces deux proverbes :

mbele	*giza,*	*kisha*	*werevu*	*werevu*	*mwingi,*	*mbele*	*giza*
d'abord	obscurité	puis	ruse	ruse	beaucoup	ensuite	obscurité

« d'abord l'obscurité, puis la ruse » « trop de ruse, puis l'obscurité »
(Lenselaer, 1983 : 289-290)

De même, *nyuma* veut dire généralement « ensuite, après, derrière », mais dans certains cas il signifie le contraire : *mambo ya nyuma* signifie, selon le contexte, « les affaires du passé » ou « les affaires du futur » (Lenselaer, 1983 : 375).[1] On peut donc envisager raisonnablement une influence du kiswahili sur le kinubi.

8.8. Les adverbes interrogatifs

Il y a six adverbes interrogatifs :

* /wen/, « où ? » :

íta	ja	kefin	íni,	íta	gen	wen ?
toi	venir	comment	ici	toi	habiter	où

« comment es-tu venu ici ? où habites-tu ? »

weled	úwo	fī	Mombása.	Lakín	tála	wen ?
naître	lui	à	Mombasa	mais	venir	où ?

« il est né à Mombasa. Mais d'où vient-il ? »

* /lē/~/le/, « pourquoi ? »:

íta	jedé	árifu	lē	kun	zedé ?
toi	ainsi	savoir	pourquoi	être	ainsi ?

« sais-tu pourquoi cela se passe ainsi ? »
/lē/ peut être remplacé par l'epression /sabáb súnu ?/ « pour quelle raison ? » :

úwo	ma	gi-	kélem	míle,	de	sabáb	t	-o	súnu ?
lui	NEG	TMA	dire	sel	DEM	cause	GEN	lui	quoi

« il ne prononce pas le mot « sel », pourquoi ? »

[1] On retrouve cette ambivalence sémantique dans d'autres langues bantoues d'Afrique centrale : en kirundi (Burundi) par exemple, *ejo* signifie à la fois « hier » et « demain » : *Bazoza ejo* « ils viendront demain », mais *baraje ejo* « ils sont venus hier » (Rodegem, 1970 : 79 ; Ménard, 1934 : 171). En lingala (RDC) aussi, l'adverbe *lobi* signifie tantôt « aujourd'hui », tantôt « hier » (van Everbroeck, 1958 : 143). Il faut considérer que le terme a pour sens général : « ce qui n'est pas aujourd'hui ». Mais cette ambiguïté est levée par le contexte – le temps de la conjugaison par exemple.

* /kefin/~/kefén ?/, « comment ? » :

íta	ja	kefin	íni,	íta	gen	wen ?
toi	venir	comment	ici	toi	habiter	où

« comment es-tu venu ici ? où habites-tu ? »

Mais ce terme peut avoir un sens plus large :

galamóyo	de	kefén ?
chèvre	DEM	comment

« que fais-tu avec cette chèvre ? »

* /kam/, « combien ? » :

de	kam ?
DEM	combien

« c'est combien ? »

Le terme /kam/ peut être utilisé seul ou suivi d'un terme se rapportant l'élément compté, comme dans l'exemple suivant :

de	kam	*shilling* ?
DEM	combien	shilling/a

« cela coûte combien de shillings ? »

Ce terme peut perdre sa fonction interrogative pour souligner l'imprécision d'un nombre :

kam	u	tamanīn
combien	et	quatre-vingt

« quatre-vingt et quelque[2] »

* /mitēn/, « quand ? » :

ita	ja	mitēn ?
toi	venir	quand

« quand es-tu venu ? »

* /mesh/, « n'est-ce pas ? » :

Seul Ali Murbe utilise /mesh/, qui dans une phrase affirmative sert de négation :

sébi	de	árabi,	mesh ?
Sebi	DEM	arabe	n'est-ce pas ?

« Sebi, c'est un nom arabe, n'est ce pas ? »

---

[2] On retrouve un usage similaire en arabe syro-libanais, où l'expression /men kam yōm/ signifie « depuis quelques jours » (Kassab, 1970 : 82).

* /sáwa ?/ « n'est-ce pas ? d'accord ? » :
Le terme /sáwa/ est d'origine arabe, il signifie « identique, même » et se retrouve en arabe de Juba avec ce sens :

Dínka	úmun	kamán gi-	líbisu	sáwa	ze	gabíla	bitá	Masáy
Dinka	eux	aussi TMA	se vêtir	même	comme	tribu	GEN	Masaï

« les Dinka aussi s'habillent comme la tribu des Masaï »

Par contre, l'usage de ce terme pour signifier « n'est-ce pas ? d'accord ? » ne se retrouve pas à Juba, ni ailleurs au Soudan ou au Tchad, et vient vraisemblablement de son doublet swahili :

kun	bakán ta	*labda*	sitīn,	aw	sebeīn,	*sawa* ?
être	endroit GEN	peut-être/s	soixante	ou	soixante-dix	d'accord

« il y a peut-être soixante ou soixante-dix endroits, d'accord ? »

Ce qui peut être comparé à l'expression swahili *ni sawa?*, « c'est d'accord ? ».

De même, plusieurs idéophones permettent de renforcer une question, toujours dans le sens de « n'est-ce pas ? »: /ā ?/~/ē ?/~/ah ?/ :

ta	bío,	ā ?
toi	acheter	n'est-ce pas

« tu l'as acheté, n'est-ce pas ? »

Certains de ces adverbes peuvent être utilisés pour introduire une interrogation indirecte, voire même remplir une fonction adverbiale classique :

mun	gi-	gēn	Mazéra,	Magóngo,	ma	wén	de,	Kisauni
eux	TMA	habiter	Mazeras	Magongo	avec	où	DEM	Kisauni

« ils habitent à Mazeras, à Magongo – où d'autre ? – à Kisauni »

lakín	ána	ma	árif	jins-íya	walá	ísma	t	-o	walá	min	wen
mais	moi	NEG	savoir	peuple.PL	ou	nom	GEN	lui	ou	de	où

« je ne connais pas sa nationalité, ni son nom, ni d'où il est »

8.9. La négation

Il existe plusieurs termes utilisés pour exprimer la négation :

- /ma/
- /la/
- /mesh/~/mush/
- /ma fi/~/ma fish/

- /ma fi tán/
- /lísa... ma/
- /(ma fi) kálas/
- /bága ma/
- /múso ?/

8.9.1. La négation absolue

* /ma/ :

La particule /ma/ est la négation la plus courante. Elle est utilisée tant dans les phrases nominales et verbales, quel que soit le temps exprimé :

úmun	ma	g-	wónus	*kinubi*
eux	NEG	TMA	parler	kinubi/s

« ils ne parlent pas kinubi »

ma	fi	*school*	ta	*kinubi*
NEG	EX	école/a	GEN	kinubi/s

« il n'y a pas d'école en kinubi »

mayrungi	ma	kwéys
qatt/s	NEG	bien

« le qatt, ce n'est pas bien »

de	fi	Bómbo,	ma	íni
DEM	à	Bombo	NEG	ici

« cela c'est à Bombo, pas ici »

* /la/ :

La particule /la/ n'est utilisée que pour répondre à une question par la négative[3] :

híni	ma fish,	la
ici	NEG.EX	non

« ici il n'y en a pas, non »

Elle peut toutefois être répétée après /ma/ pour renforcer la négation :

[3] Cette distribution entre /ma/ et /la/ est déjà présente dans les autres dialectes arabes, notamment soudano-tchadiens.

ma yom, yom sébit la, ma
NEG jour jour samedi NEG NEG
« ce n'est pas samedi, non, ce n'est pas ça »

* /mush/~/mesh/ :
Cette négation est exclusivement utilisée par Ali Murbe. Elle apparaît surtout dans la négation d'une phrase nominale :

maisha ta Saudíya mush batál mush kwéys
vie/s GEN A. Saoudite NEG mal NEG bien
« la vie en Arabie Saoudite n'est ni mauvaise, ni bien »

watá mush *ardhi* ?
sol NEG terre/s
« *wata*, n'est-ce pas le sol ? »

Elle apparaît aussi devant un verbe, mais plus rarement :
ḥábil gába mesh árif
ḥábil gába NEG savoir
« je ne connais pas [le terme] ḥabil-gaba »

mush ásma kalám yom sébe de
NEG entendre parole jour samedi DEM
« je n'ai pas entendu parler de ce samedi »

Elle est également utilisée isolément en fin de phrase, pour s'enquérir de l'avis de l'interlocuteur, comme l'expression « n'est-ce pas ? » en français :
Sébi de árab, mesh ?
Sebi DEM arabe NEG
« *Sebi* est [un nom] arabe, n'est-ce pas ? »

ásede íta írig tá -y, mesh ?
alors toi racine GEN moi NEG
« alors [dans ce proverbe] tu es mes racines, n'est-ce pas ? »

Cette négation n'a pas été relevée à Kibera et à Bombo, ni par nous-même ni par d'autres auteurs. Elle apparaît d'ailleurs comme un archaïsme, puisque seul un informateur, âgé, l'utilise encore. Nous ne l'avons pas non plus relevée dans nos enregistrements en arabe de

Juba, mais on la retrouve sous la forme /mosh/ dans un niveau de langue plus élevé, comme dans le discours politique de J. Garang :

da	mosh	yáwo	mahál	bitá	-u
DEM	NEG	EMPH	endroit	GEN	lui

« ce n'est pas sa place » (Yor Ayik, 1986 : 96).

* /má fi/ :

L'expression /má fi/ ne constitue pas en soi une négation, puisqu'elle peut être décomposée en /ma/, négation, et /fi/, pseudo-verbe d'existence (voir Morphologie, 11.17), par opposition à l'utilisation de /fi/ isolément :

ána	árif	mā,	fi	walá	ma	fi
moi	savoir	NEG	EX	ou	NEG	EX

je ne sais pas s'il y en a ou s'il n'y en a pas »

Mais dans certains cas, /má fi/ se présente comme un monème utilisé avec un verbe. Il marque alors une emphase sur la négation, qu'on pourrait traduire par « absolument pas, plus du tout » :

azól	gi-	ásurub	merísa,	ína	bu-	rúdu rúdu	mára	má fi
homme	TMA	boire	alcool	nous	TMA	refuser.2	fois	NEG

« celui qui boit de l'alcool, on ne l'accepte plus du tout »

kila	sókol	íta	gi-	kaf	má fi
chaque/s	chose	toi	TMA	avoir peur	NEG

« tu n'as plus peur de rien »

L'usage de /má fi/ en fin de phrase, utilisé comme un monème semble d'usage plus fréquent à Bombo, où Wellens a aussi enregistré sa variante /maf/ (2003 : 181), ce qui souligne encore plus son caractère de monème – /f/ seul ne signifiant rien en kinubi.

* /ma fish/ :

Il s'agit d'une variante de /ma fi/, que nous n'avons enregistrée qu'à Mombasa :

ásad	ma	fish
lion	NEG.EX	

« il n'y a pas de lion »

Cette forme est plus complexe, puisqu'elle comporte également un suffixe /-sh/, qui n'apparaît jamais ailleurs. Par contre, il semble qu'antérieurement, le suffixe /-sh/ était également utilisé par certains locuteurs avec d'autres formes verbales, pour marquer

l'impératif négatif : /ma tinsa-sh/ « n'oublie pas », /ma tibka-sh magnun/ « ne fais pas l'idiot » (Meldon, 1915 : 11).
En réalité, /má fish/ est désormais analysé comme un monème, puisqu'il ne s'oppose pas à */fish/. Notons que l'expression apparaît déjà comme un monème dans certains dialectes arabes, notamment ceux de la vallée du Nil (Egypte), où l'on retrouve un /mafish/ nominalisé, s'accordant en genre et en nombre: /hū māfīsh/ « il n'est pas là », /hī māfīsh-a/ « elle n'est pas là », /māfīsh-īn/ « ils ne sont pas là » (Reichmuth, 1983 : 110).

Sur le plan sémantique, il n'y a pas, de manière générale, de réelle différence entre /má fi/ et /má fish/. Mais lorsque ces deux expressions sont utilisées dans la même phrase, la seconde constitue tout de même une négation plus forte :

gat	ma	fi (…),	*kabisa*	ma fish
qatt	NEG	EX	complètement/s	NEG.EX

« il n'y a pas de qatt, absolument pas »

8.9.2. La négation relative

Pour donner un aspect relatif à la négation, plusieurs procédés existent. Ainsi, il est possible d'utiliser /ma fi tani/~/ma fish táni/ dans le sens de « il n'y a plus » :

lakín	anás	ta	Kismáyo	ma fish	táni
mais	gens	GEN	Kismayo	NEG.EX	autre

« mais des gens de Kismayo, il n'y en a plus »

lakín	fi	arús	ma fish	dolúka	tan,	khálas
mais	dans	noce	NEG.EX	doluka	autre	fini

« mais dans les mariages, il n'y a plus de *doluka*, c'est fini »

Nous n'avons pas retrouvé d'expression similaire en arabe de Juba. On peut comparer cette négation au kiswahili, où on retrouve un verbe à la forme négative suivi de *tena* – dont l'étymon semble être l'arabe dialectal /tāni/ (Johnson 1939 : 461) - comme dans :

sitaenda tena

si-	*ta-*	*enda*	*tena*
NEG.1sg	*FUT*	*aller*	*autre*

« je n'irai plus ».

* Utilisation de /kalás/ :
Une autre manière de rendre la négation est l'utilisation du marqueur verbal /kalas/, généralement utilisé avec un verbe :

ásede	kalás	gi-	ábidu	wóduru.	kalám	ta	nási	dófur bírishi
maintenant	fini	TMA	commencer	disparaître	chose	GEN	PL	tresser natte

kalás	ma	fi,	nas	kúta	kalás	ma	fi
fini	NEG	EX	PL	panier	fini	NEG	EX

« [nos traditions] ont déjà commencé à disparaître. On ne fait plus certaines choses comme tresser des nattes, comme fabriquer des *kuta* » (M.3.14)

* /lísa... ma/ « pas encore » :

Lorsque /lísa/ est utilisé seul, il signifie « encore ». Lorsqu'il précède la négation /ma/, il signifie « pas encore » :

lísa	ána	rúo	fi	*Belgium*	ma
encore	moi	aller	dans	Belgique/a	NEG

« je ne suis pas encore allé en Belgique »

lísa	ána	ma	*kutana*	ma	ómun
encore	moi	NEG	rencontrer/s	avec	eux

« je ne les ai pas encore rencontrés »

* /bága... ma.../ « ne plus » :

L'usade de /bága/ permet également de relativiser la négation :

bága	sokar-ín	ma	gi-	só
EMPH	petit.PL	NEG	TMA	faire

« les jeunes ne le font plus »

A l'origine, le terme /bága/ est un verbe – signifiant « rester » - déjà lexicalisé au niveau du superstrat.

* /múso/ « n'est-ce pas ? » :

La négation /múso/ sert en réalité à demander l'avis, supposé positif, de l'interlocuteur : « n'est-ce pas ? », de la même manière que /mesh/ (voir ci-dessus). On retrouve une expression similaire mais plus complète en arabe de Juba :

músu	kwéys ?
NEG	bien

« n'est-ce pas une bonne chose ? » (Watson et Biajo Ola, 1985 : 50)

9. Les outils grammaticaux

Parallèlement aux substantifs, aux adjectifs et aux verbes, il y a une série de termes (ou de groupes de termes) qui ne peuvent être modifiés ni par voie de préfixation ou de suffixation, ni par l'ajout d'un second terme – hormis quelques adverbes. Nous les dénommons « outils grammaticaux ». cette catégorie reprend les prépositions, les conjonctions, les particules d'enchaînement, les particules d'annexion et les subjonctions[1].

9.1. Les prépositions

Les prépositions sont des outils grammaticaux utilisés pour indiquer une relation entre deux parties du discours. Leur régime peut être :

- un substantif

kan núbi fi fi Mombása
ANT Nubi EX à Mombasa
« il y avait des Nubi à Mombasa »

- un pronom

de kan b- wónus ma ána
DEM ANT TMA parler avec moi
« eux parlaient avec moi »

- un adverbe :

ása ta Morú fi yáni taláta fõk mustár, u tálata min téhet
alors GEN Moru EX EMPH trois dessus ligne et trois de dessous
« quant aux Moru, ils ont trois lignes au-dessus et trois en bas »

- une proposition :

kabla lísa ma ja fi Mombása
avant/s encore NEG venir à Mombasa
« Avant que je ne vienne à Mombasa »

Il faut faire la distinction entre deux catégories de prépositions : les prépositions primaires, qui ne peuvent avoir d'autre fonction que prépositionnelle et qui sont directement suivies du régime, sans particule intermédiaire ; les prépositions secondaires, qui peuvent aussi avoir une fonction adverbiale ou coordonnante et dont certaines peuvent introduire le régime à l'aide de la particule /ta/.

[1] Nous empruntons le terme « subjonction » à Roth, 1979 : 201 sq.

9.1.1. Les prépositions primaires

* /min/ :

La préposition /min/ suivie d'un substantif indique la provenance. Le terme suivant peut indiquer un lieu, une personne ou un concept :

bes	anás	el	já	min	Kismáyo
seulement	gens	REL	venir	de	Kismayo

« seulement les gens qui sont venus de Kismayo »

ásede	rután	náde,	de	wódur	min	íta
alors	langue	DEM	DEM	perdre	de	toi

« alors cette langue, tu la perds (litt. elle se perd de toi) »

min	ána	árif	úwo,	*grandfathers*	t	-éna	jā	min	Sudán
de	moi	savoir	lui	grand-père.PL	GEN	nous	venir	de	Soudan

« d'après ce que je sais, nos ancêtres sont venus du Soudan »

Cette préposition peut aussi signifier « depuis », notamment lorsqu'elle est suivi d'une date :

ána	kan	gi-	já	fi	Mombása	íni	min	sána	ta	sitīn
moi	ANT	TMA	venir	à	Mombasa	ici	de	an	GEN	soixante

« Je venais ici à Mombasa depuis 1960 »

min	ána	rába	fi	sakár
de	moi	élever	EX	petit

« depuis mon enfance »

Elle peut aussi introduire un complément d'agent après un verbe passif :

ásede	rután	náde,	de	wódur	min	íta
alors	langue	DEM	DEM	perdre	de	toi

« alors cette langue, tu la perds » (litt. : « elle est perdue par toi »)

(pour plus de détails sur ce dernier point, voir Syntaxe, 4.6)

* /fi/ :

La préposition /fi/ est souvent prononcée comme /fi/ « il y a », qui n'est pas systématiquement accentué. Mais lorsque le préfixe /fi/ obéit aux règles d'euphonie du kinubi, il se distingue alors clairement du /fi/ avec sens de « il y a » qui, lui, ne change pas de voyelle. Par exemple :

akwána	tá	-y	kubár	kúlu	fi	fu	Bómbo
frère.PL	GEN	moi	grand.PL	tout	EX	dans	Bombo

« tous mes grands frères vivent à Bombo »

En ce qui concerne l'usage, alors qu'en arabe classique on utilise distinctement /fī/ et /ilā/ selon que le sens de la phrase est statique ou de mouvement, en kinubi on utilise indifféremment la même préposition dans les deux cas :

fi	zayíre	ána	rúo
dans	Zaïre	moi	aller

« je suis allée au Zaïre »

Cet usage se retrouve déjà dans les parlers arabes soudano-tchadiens. Au Tchad par exemple :

ana	mā<u>sh</u>i	fī	l-	labtān
moi	aller	dans	ART	hopitâl

« je vais à l'hôpital » (Jullien de Pommerol, 1999a : 456)

Cette préposition peut également signifier « entre, parmi » :

áse	fi	*solidarity*	fi	mun
alors	EX	solidarité	dans	eux

« il y a de la solidarité entre eux »

Cette préposition peut aussi avoir un sens temporel :

weled	ána	fi	sána	ta	tinén	u	sitín
naître	moi	dans	an	GEN	deux	et	soixante

« je suis né en 1962 »

En parlant de choses abstraites, /fi/ signifie « sur, à propos de, au sujet de » :

ma	fi	kalám	tān	el	ána	*weza*	zīdu	fi	*maisha*
NEG	EX	chose	autre	REL	moi	pouvoir/s	ajouter	dans	vie/s

« il n'y a rien d'autre que je veuille ajouter à propos de la vie »

Enfin, on retrouve aussi régulièrement /fi/ avec le sens de /min/, en particulier lorsque cette préposition est utilisée avec le verbe /tála/, « sortir, venir de » :

úwo	gi-	tála	fi	*school* úwo	fi	fi	bé
lui	TMA	sortir	de	école lui	EX	dans	maison

« il sort de l'école et il reste à la maison »

úmun	tála	fi	sáfa	Yónte	fi	Sudan
eux	sortir	de	côté	Yonte	au	Soudan

« il sont venus des environs de Yonte, au Soudan »

L'utilisation de /min/ apparaît également :

jídi	tá	-y	kamán	wéde	tála	min	Zánzibar
grand-père	GEN	moi	aussi	DEM	sortir	de	Zanzibar

« mon grand-père vient lui aussi de Zanzibar »

fi	sudan-íya	al	tála	min	Sudán
EX	Soudanais.PL	REL	sortir	de	Soudan

« il y a des Soudanais qui viennent du Soudan »

Après le verbe /tála/, les deux prépositions sont en concurrence, même si /fi/ est plus courant (on retrouve à Mombasa vingt-et-une fois /tála fi/ et dix-huit fois /tála min/). Le même usage de /fi/ en concurrence avec /min/ se retrouve après le verbe /wásа/, « quitter, se retirer de, venir de ». Par exemple :

terebíya	t-	éna	kedé	wásа	min	ína
culture	GEN	nous	ainsi	laisser	de	nous

« ainsi notre culture sera transmise par nous »

úmun	g-	wásа	fī	Kismáyo
eux	TMA	laisser	de	Kismayo

« ils se retirent de Kismayo »

La préposition /fi/ peut même remplacer /min/ dans certaines phrases nominales, bien que cela soit beaucoup plus rare :

sána	tinén.	Fi	tis'īn	*paka*	tinēn	u	tis'īn
an	deux	de	quatre-vingt-dix	jusque/s	deux	et	quatre-vingt-dix

« deux ans, de 90 à 92 »

Ce double usage de /fi/ se retrouve dans les autres parlers nubi. Par contre, l'arabe de Juba distingue clairement /min/ « de » et /fi/ « dans, vers ». A nouveau, le kiswahili permet d'expliquer l'évolution sémantique de cette préposition. En effet, dans cette langue *katika* revêt plusieurs sens : « parmi », « selon », « pendant », mais aussi « vers, à » et « de, depuis » (Loogman, 1965 : 271). En réalité, le sens à attribuer à cette préposition dépendant du sens du verbe qui le précède – exactement comme en kinubi. Prenons par exemple :

Tuliingia katika shamba
tu- *li-* *ingia* *katika* *shamba*
1pl. PASS entrer dans champ
« nous entrâmes dans le champ »

Mais :
Tulitoka katika shamba
tu- *li-* *toka* *katika* *shamba*
1pl PASS sortir du champ
« nous sortîmes de le champ » (Johnson, 1939 : 179)[2]

* /la/~/le/~/l-/ :
Cette préposition a principalement un sens datif. Elle est alors utilisée avec des verbes signifiant « donner, céder, offrir, vendre », mais aussi « parler, appeler, téléphoner » et désigne la personne à qui l'on s'adresse ou à qui on donne quelque chose :

íta	kan	gi-	kélem	l-	ómun	mun	gi-	*bisha*	*kiswahili*
toi	si	TMA	parler	à	eux	eux	TMA	répondre/s	kiswahili/s

« si tu leur parles, ils répondent en kiswahili »

wedí	la	jídi	t	-éna	láabi	ta	galamóyo
donner	à	ancêtre	GEN	nous	corde	GEN	chèvre

« il donna à notre ancêtre la corde de la chèvre »

dúgu	*simu*	le	*general manager*
frapper	téléphone/s	à	directeur général/a

« il appela le directeur général »

Un usage similaire est le sens « bénéfactif », la préposition introduisant la personne pour qui l'action est accomplie :

kalám	úmun	áju	*revive*	*culture*	t	-éna	la	*kila*
car	eux	vouloir	ressusciter/a	culture/a	GEN	nous	pour	chaque/s

« car ils veulent faire revivre notre culture pour chacun »

anás	wad-ín	el	éndi	hísh<u>h</u>ma	záid	la	*serikāl*
gens	quelque.PL	REL	avoir	respect	très	pour	gouvernement/s

« [il y a] quelques personnes qui ont beaucoup de respect pour le gouvernement »

---

[2] On retrouve le même usage dans d'autres langues bantoues d'Afrique centrale, par exemple en kirundi :

ngiye mu mirima	*mvuye mu mirima ;*	*ngiye i Bulaya*	*mvuye i Bulaya*
je vais aux champs	je viens des champs ;	je vais en Europe	je viens d'Europe.

Elle peut également avoir un sens locatif avec un verbe de mouvement, devant un substantif désignant une personne et non un lieu. Elle remplace donc /fi/ dans ce cas précis :

ta	rúo	la	jirán	et pas */ta ruo fi jiran/
toi	aller	à	voisin	

« tu vas chez les voisins »

Dans une phrase nominale, /la/ est également utilisé dans un sens bénéfactif, qu'on peut traduire par « pour, chez, à, appartenant à » :

la	Núbi	míle	ma	gi-	ámrugu	wadí	tān	fi	lél.
pour	Nubi	sel	NEG	TMA	sortir	quelqu'un	autre	dans	nuit

« chez les Nubi, le sel ne se donne pas à quelqu'un d'autre la nuit »

[merísha]	de	la'īb	*sana*	le	islám
alcool	DEM	péché	très/s	pour	islam

« l'alcool est un grand péché pour l'islam »

Par extension, cette formulation peut également rendre un lien de possession (pour plus de détails, voir Morphologie, 11.19) :

fi	mískit	ená	kan	la	Hajj	Abdálla	Huséyn
EX	mosquée	là	ANT	pour	Hajj	Abdalla	Huseyn

« il y a une mosquée là-bas qui était à Hajj Abdalla Huseyn », ou « il y avait la mosquée de Hajj Abdalla Huseyn »

shamba	de	le	sáb	el	béle
champ/s	DEM	pour	peuple	ART	pays

« ces champs sont aux gens du pays, ces champs appartiennent aux gens du pays »

Enfin, /la/ peut prendre le sens de « jusque » :

gumás	náde	gu-	rúo	tála	min	fō	ladí	hin	la	té
tissu	DEM	TMA	aller	sortir	de	dessus	jusque	ici	au	dessous

« ce tissu descend d'en haut là, jusqu'en bas »

Dans ce cas précis, il pourrait s'agir à l'origine d'une préposition dérivant d'un autre étymon, en l'occurrence */ilā/, qui indique le locatif après un verbe de mouvement. Il prend en effet la forme /la/ dans quelques dialectes, notamment en arabe soudanais :

kān	fih	makk	kān	misāfir	le	balad	tānya
ANT	EX	chef	ANT	voyager.PART	vers	pays	autre

« il y avait un chef qui voyageait vers un autre pays » (Trimingham, 1946 : 133).

La préposition /la/, couramment utilisée à Mombasa, ne semble pas avoir été conservée ailleurs. Heine ne l'a pas relevée à Kibera, nous ne l'avons pas non plus rencontrée dans nos transcriptions. Il semble que ce soit /na/ qui le remplace (sur l'origine de /na/, voir plus bas) :

úmon bío láam na babá tá -y
eux vendre viande à père GEN moi
« ils ont vendu de la viande à mon père »

serikali ta *British* wedí n- ómun Kibra (...),
gouvernement/s GEN Britannique/a donner à eux Kibera

ámrugu Kíbra na Núbi
sortir Kibera à Nubi
« le gouvernement britannique leur a donné Kibera, ils ont laissé Kibera aux Nubi » (Kibera)

* /bi/~/be/~/bu/ :

Cette préposition ne semble pas utilisée en kinubi de Bombo et de Kibera. Comme son étymon arabe, elle a une valeur instrumentale : « avec, au moyen de » :

bes ráḥal éna bi- babúr
mais déplacer nous avec bateau
« ils nous ont déplacés en bateau »

máshi be- sheríya ta islám
aller avec loi GEN islam
« ils gouvernent avec la loi islamique »

Mais en réalité, elle est peu fréquente – six occurrences en tout – car /ma/ tend à la remplacer (voir ci-dessous). En outre, /bi-/ apparaît dans l'expression adverbiale /bimára/~/bumára/, « tout à fait », fréquemment utilisée en kinubi. Mais l'expression se présente désormais comme un monème, ayant été empruntée telle quelle à l'arabe :

anás ta íni lébis t- ómun ma batál bimára
gens GEN ici habit GEN eux NEG mauvais absolument
« les vêtements des gens d'ici ne sont pas mauvais du tout »

* /ze/ :

La préposition /ze/ est utilisée pour introduire une comparaison et se traduit, par « comme », parfois « en tant que » :

Ingereze	wedí	*ardi*	ta	Somália	dak	la	*Italian*	ze	*hidaya*
Anglais/s	donner	terre/s	GEN	Somalie	DEM	à	Italien/a	comme	cadeau/s

« les Anglais ont donné ce territoire somalien aux Italiens comme cadeau »

ban-āt	lébis	t-	ómun	ze	Somáli
fille.PL	habit	GEN	eux	comme	Somalien

« les habits des femmes sont comme [ceux des] Somaliennes »

En outre, /ze/ est intégré dans l'adverbe /zedé/, « ainsi » (voir ci-dessous).

* /íla/ :

La préposition /íla/ sert à introduire l'exception : « sauf, excepté » :

lísa	ána	ma	ásma	sámaga	al	fi	ma	ásma	ta	núbi,
encore	moi	NEG	entendre	poisson	REL	EX	avec	nom	GEN	Nubi

íla	fi	sámaga	el	ge-	nadí	goromú
sauf	EX	poisson	REL	TMA	s'appeler	goromu

« je n'ai jamais entendu de poisson qui aurait un nom nubi, sauf le poisson qui s'appelle *goromu* (poisson-chat) »

* /bilá/ :

La préposition /bilá/ signifie « sans » :

life	gów	bimára,	bilá	*education*	*kazi*	ma	fi
vie/a	difficile	absolument	sans	éducation/a	travail/s	NEG	EX

« la vie est très dure, sans instruction, il n'y a pas de travail »

* /zagúl/ :

La préposition /zagúl/ signifie « comme ». Elle est identifiée comme un monème en kinubi, même si son étymon en arabe soudanais se décompose en deux termes : /'āyiz agūl/, « je voudrais dire, je dirais ». Elle introduit généralement une comparaison :

gíli	t-	éna	kamán	áswe	zagúl	umún
peau	GEN	nous	aussi	noir	comme	eux

« notre peau à nous est noire elle aussi, comme la leur »

ma	zagúl	anás	wad-ín	dól de
NEG	comme	gens	autre.PL	DEM.PL

« ce n'est pas comme ces gens-là »

Mais elle peut également signifier « en tant que » :

nas	jídi	t-	éna,	úmun	ja	íni	zagúl	asker-íya
PL	ancêtre	GEN	nous	eux	venir	ici	commemilitaire.PL	

« nos ancêtres sont venus ici en tant que militaires »

* /fi ústu/~/fu ústu/, « dans, à l'intérieur de, parmi » :

Il s'agit à l'origine d'un groupe prépositionnel, bien que nous n'ayons pas rencontré /ustu/ tout seul :

úwo	dákal	fi	*culture*	al	fi	fi	ústu	béle
lui	entrer	dans	culture/a	REL	EX	dans	centre	pays

« cela a pénétré la culture qu'il y a dans le pays »

négif	fi	ust	ta	nyerekú	t	-o
rester	dans	milieu	GEN	enfant	GEN	lui

« il reste parmi ses enfants »

9.1.2. Les prépositions secondaires

Ces prépositions peuvent également être utilisées soit en tant qu'adverbes, soit en tant que conjonctions, voire en tant que substantifs. Elles se subdivisent en deux groupes : les prépositions directes, immédiatement suivies du régime, et les prépositions indirectes, qui peuvent éventuellement former une locution corrélative avec /ta/.

9.1.2.1. Les prépositions directes

* /ma/ :

Cette préposition signifie « avec ». Elle peut avoir un sens d'accompagnement :

úmun	ja	ma	*British*	lamán	fi	Kismáyo
eux	venir	avec	Britannique	jusque	à	Kismayo

« ils sont venus avec les Britanniques jusqu'à Kismayo »

Mais elle peut aussi avoir un sens instrumental :

úmun	ge-	nadí	ma	rután	ta	swahíli,	úmun	ge-	nadí	*sungura*
eux	TMA	appeler	avec	langue	GEN	Swahili	eux	TMA	appeler	sungura

« on nomme [le lapin] en kiswahili, on le nomme *sungura* »

Ce double emploi semble être une innovation, car les parlers soudano-tchadiens en général et l'arabe de Juba font systématiquement la différence entre les particules d'accompagnement et instrumentale. En arabe tchadien, on trouve :

Mūsa	akal	be	kiyēr
Musa	a mangé	avec	cuiller

« Musa a mangé avec une cuiller »

Mais :

akal	ēsh	ma'a	rufugān	-ah
a mangé	pâte	avec	ami.PL	pron. poss. 3m.sg

« il a mangé de la pâte avec ses amis » (Jullien de Pommerol, 1999a : 266, 781)

Et en arabe de Juba :

be-	fog	gi-	ámulu	be-	ges	u	be-	jámbe	betá	-o
au	dessus	TMA	faire	avec	herbe	et	au	côté	GEN	lui

ga-	ámulu	be-	tīn
TMA	faire	avec	argile

« ils construisent le dessus [des maisons] avec de l'herbe et les côtés avec de l'argile » (Juba)

La préposition /ma/ signifie également « entre », à la place de /beyn/~/ben/ (voir ci-dessous) :

íta	bi-	logó	*tafauti*	ta	Kíbra	ma	ta	Mombása
toi	TMA	trouver	différence/s	GEN	Kibera	avec	GEN	Mombasa

« tu trouveras une différence entre [le kinubi de] Kibera et [de] Mombasa »

Un autre usage particulier de /ma/ est d'introduire le complément d'agent d'un verbe au passif, proche sémantiquement de « par » en français :

fí	yal-á	al	akulú	ma	nas	tomsá
EX	enfant.PL	REL	manger	par	PL	crocodile

« il y a des enfants qui ont été mangés par un crocodile »

On retrouve cela en arabe de Juba :

Hásan	hu	kataló	ma	áset
Hasan	lui	tuer	par	lion

« Hasan a été tué par un lion » (Juba)

Par ailleurs, certains adverbes liés à la notion de distance et d'association - /gerí/ « près », /boyí/ « loin », /sáwa/ « avec », /bakán wáy/ « ensemble » - sont utilisés avec /ma/ :

ána	ma	ágder	gen	gerí	ma	báhar
moi	NEG	pouvoir	rester	près	avec	mer

« je ne peux pas vivre près de la mer »

rután	ta	Núbi	ta	Mombása	boyí	ma	ta	Ugánda
langue	GEN	Nubi	GEN	Mombasa	loin	avec	GEN	Ouganda

« le kinubi de Mombasa est différent de celui d'Ouganda »

úmun	gi-	sédi	ídi	t-	ómun	sáwa	ma	Saudía
eux	TMA	prier	fête	GEN	eux	même	avec	A. Saoudite

« ils font leur fête en même temps que l'Arabie Saoudite »

fi	*solidarity*	fi	mun,	fi	bakán	wáy	ma	anás	ta	ini	*zaidi*
EX	solidarité/a	dans	eux	EX	endroit	un	avec	gens	GEN	ici	très/s

« ils sont très solidaires avec les gens d'ici »

Dans toutes ces expressions, /ma/ a remplacé /min/, mais on retrouve encore /min/ dans quelques expressions, à Mombasa ou ailleurs :

ána	be-	awn	azól	gerí	ma	ána	min	azól	beíd	min	-ni
moi	TMA	aider	homme	près	avec	moi	de	homme	loin	de	moi

« j'aiderai un de mes proches plutôt qu'un inconnu »

terebía	to-	úmon	bāra	min	gabáila	tān-in	de
culture	GEN	eux	différent	de	tribu.PL	autre.PL	DEM

« leur culture diffère de celle des autres tribus » (Heine, 1982 : 52)

culture	ta	híndi	*tafauti*	boyí	min	*culture*	t-	éna
culture/a	GEN	Indien	différent/s	loin	de	culture/a	GEN	nous

« la culture des Indiens est différente de notre culture » (Bombo)

Encore une fois, il y a un parallèle intéressant à faire avec le kiswahili, qui utilise *na* « avec » après les adverbes de même sens *karibu na*, « près de », *kando na*, à côté de », *mbali na*, « loin de », *pamoja na*, « avec » :

anakaa mbali na sisi

a-	*na-*	*kaa*	*mbali*	*na*	*sisi*
3sg	PRES	habiter	loin	avec	nous

« il vit loin de nous »

Enfin, signalons les variantes phonétiques de /ma/. On peut rencontrer /me/ devant un terme dont la première voyelle (Cv ou vC) est /i/ ou /e/, tandis que la voyelle peut s'élider devant un terme commençant également par une voyelle :

úwo	dúgu	dushmán	me	shída
lui	frapper	guerre	avec	force

« il se battait avec force »

úmun	gal	me	iyál	t	-ómun	rután	núbi
eux	dire	avec	enfant.PL	GEN	eux	langue	nubi

« ils parlent kinubi avec leurs enfants »

úmun	g-	wónus	m-	úmun	*kiswahili*
eux	TMA	parler	avec	eux	kiswahili/s

« ils parlent kiswahili avec eux »

ána	gum	m-	ómun
moi	se lever	avec	eux

« je pars avec eux »

*/ladí/ :

Cette préposition signifie « jusque », avec une valeur temporelle ou spatiale. Elle fonctionne également seule ou en corrélation avec /min/ :

úwo	gi-	só	*kazi*	iná	ladí	ásede
lui	TMA	faire	travail/s	là	jusque	maintenant

« Il y travaille encore maintenant »

gumás	náde	gu-	rúo	tála	min	fõ	ladí	hin	la	te
tissu	DEM	TMA	aller	sortir	de	dessus	jusque	ici	à	bas

« ce tissu va d'en haut jusqu'ici en bas »

Etymologiquement, elle dérive de l'arabe soudanais /laḥaddi/.

* /lamán/ :

Cette préposition signifie également « jusque », avec une valeur temporelle ou spatiale :

úmun	ágder	dushmán	lamán	sabá
eux	pouvoir	se battre	jusque	lendemain

« ils pouvaient se battre jusqu'au lendemain »

úmun ja ma *British* lamán fi Kismáyo
eux venir avec Britannique/a jusque à Kismayo
« il sont venus avec les Britanniques jusqu'à Kismayo »

Elle est souvent utilisée comme corrélatif de /min/ pour exprimer des limites géographiques ou temporelles :
min *Red Sea* lamán náde, de kúlu Sudan-íya
de Mer rouge/a jusque DEM DEM tout Soudanais.PL
« de la Mer rouge jusqu'ici, ce sont tous des Soudanais »

min *South Africa* lamán *Cape Verd*
de Afrique du Sud/a jusque Cap Vert/a
« d'Afrique du Sud au Cap Vert »

* /lagháyet/~/lakáyet/ :
Cette préposition signifie également « jusque », avec une valeur temporelle ou spatiale :
ána gen fi Mazéras lagáyet sána ta alf tisa mia talatín
moi rester à Mazeras jusque an GEN mille neuf cent trente
« j'ai vécu à Mazeras jusqu'en 1930 »

Elle est souvent utilisée comme corrélatif de /min/ :
min *Red Sea*, *Bahr el-aḥmer*, lagháyet *West Africa*
de Mer Rouge/a Mer rouge/ar jusque Afrique de l'Ouest/a
« de la Mer Rouge jusqu'à l'Afrique de l'Ouest »

Les prépositions /ladí/, /lamán/, /lagháyet/ et leurs variantes sont donc interchangeables.

9.1.2.2. Les prépositions indirectes (corrélatives)

Contrairement aux prépositions précédentes, certaines prépositions sont parfois suivies de /ta/, sans que cela ne soit jamais systématique. C'est le cas de /báda/, « après », /wára/, « derrière », /tēt/ « sous », /jamb/, à côté de » et /fi úst/ « dans ».

*/wára/ « derrière » :
Cette préposition signifie « derrière, au travers de » lorsqu'elle couvre une dimension spatiale :

ána	gi-	ámrugu	fī,	fī	wára	ta	*custom*
moi	TMA	sortir	dans	dans	derrière	GEN	douane/a

« je [les] fais passer par la douane »

Elle prend le sens de « avant » dans un contexte temporel :

bédir	wará	-na	ána	kan	éndisi	[*gari*]
tôt	derrière	nous	moi	ANT	avoir	voiture/s

« avant, j'avais une voiture »

* /gidám/~/gidām/ « avant, devant » :

fī	gidám	-na	ána	féker	lúga	de	bi-	ja	wóduru
dans	devant	nous	moi	penser	langue	DEM	TMA	venir	disparaître

« à l'avenir [litt. devant nous], je pense que la langue va disparaître »

* /bára/, « hors de » :

Cette préposition signifie « hors de, en dehors de » :

nas	jédi	t-	éna	kan	ma	jóju	yal-á	t	-ómun
PL	ancêtre	GEN	nous	ANT	avec	marier	enfant	GEN	eux

bára	ta	*kabila*	ta	núbi
dehors	GEN	tribu/s	GEN	Nubi

« nos ancêtres ne mariaient pas leurs enfants hors de la tribu des Nubi »

* /tet/~/te/ « sous » :

Cette préposition signifie « sous, en-dessous » avec un sens spatial. Par extension, elle est utilisée dans le sens de « sous la domination de » :

ásede	Somália	bi-	kun	fi	tēte	ta	*Italians*
alors	Somalie	TMA	être	dans	sous	GEN	Italiens/a

« à l'époque la Somalie était sous domination italienne »

* /fógo/~/fog/~/fok/ « sur » :

L'usage de /fógo/ est assez particulier : ce terme signifie d'abord « sur, au-dessus de » et s'oppose sémantiquement à /tēt/, « sous ». Les deux termes présentent une étymologie arabe, où ils constituent des prépositions. /tēt/ a conservé ce statut tandis que nous n'avons relevé que deux cas d'usage prépositionnel de /fógo/ à Mombasa, sur plus de cinquante occurrences :

íta	ga-	éna	*tafauti*	al	fógo	fi	bakán	de
toi	TMA	voir	différence/s	REL	dessus	dans	endroit	DEM

« tu vois la différence qu'il y a à cet endroit »

u tan-īn kamán fok ta dusmán de, tan-ín rúo fi Tanzania
et autre.PL aussi dessus GEN guerre DEM autre.PL aller dans Tanzanie
« et d'autres aussi, après cette guerre, d'autres sont allés en Tanzanie »

Sinon, ce dernier terme est toujours utilisé de manière adverbiale (voir ci-dessous) ou surtout comme pronom de rappel (Morphologie, 7.5). Dans ce dernier cas, /fógo/ peut souvent être considéré comme une postposition :
Kingoráni, ya fógo núbi
Kingorani COP dessus Nubi
« à Kingorani, il y a des Nubi »

fu Yugánda fógo *difference*
dans Ouganda dessus différence/a
« en Ouganda il y a une différence »

Ces deux exemples, enregistrés à Bombo, s'approchent encore plus d'une postposition :
bakán wéde fógo gāla kubár milán milán
endroit DEM dessus montagne grand.PL très.2
« il y a à cet endroit de grandes montagnes » (Bombo)

gála de fógo māli
montagne DEM dessus richesse
« dans cette montagne il y a des richesses » (Bombo)

* /jamb/ « à côté de » :
Cette préposition signifie « à côté de ». elle est également utilisée avec ou sans /ta/ :
ína bi- rúdu rúdu júru íta gerí jámbi t- éna
nous TMA refuser.2 tirer toi près à côté GEN nous
« nous refusons de t'accueillir à côté de nous »

fi jámba síka enā fi mískit
dans côté route là EX mosquée
« à côté de la route là, il y a une mosquée »

* /ben/~/beyn/ « entre » :
La préposition /beyn/ et ses variantes phonétiques, signifiant « entre », également utilisée suivie de /ta/ puis éventuellement de /ma/ :

kan	ána	ázu	rúo	dor	fi	ben	t-	éna
si	moi	vouloiraller		marcher	dans	milieu	GEN	nous

« si je voulais aller me promener parmi nous [notre communauté] »

A Bombo, nous avions également rencontré cette préposition :

dusmán	béyna	ta	ukúma	ta	yugánda	ma	ukúma	ta	Tanzanía
guerre	entre	GEN	gouvernement	GEN	Ouganda	avec	gouv.	GEN	Tanzanie

« la guerre entre le gouvernement ougandais et le gouvernement tanzanien » (Bombo)

A Kibera, on trouve la même formulation :

lázim	fi	*tafauti*	fu	bēn	ta	ajól	al	núbi	ma	ajól	áli	gabíla	tān
falloir	EX	différence/s	dans	entre	GEN	homme	REL	Nubi	avec	homme	REL	tribu	autre

« il doit y avoir une différence entre un Nubi et quelqu'un d'une autre tribu » (Heine, 1982 : 52)

Mais les Nubi de Mombasa lui préfèrent /ma/, beaucoup plus courant (voir ci-dessus). Encore une fois, il semble que le kiswahili ait une certaine influence sur l'emploi de ce terme. En effet, « entre » se dit en kiswahili *katika ya* ou *baina ya*. Cette dernière forme, empruntée à l'arabe, est manifestement à l'origine de la prononciation /béyna/ avec /–a/ final qui apparaît chez certains de nos informateurs, puisque ce /-a/ n'apparaît ni en arabe soudanais standard, ni en arabe de Juba :

úmun	ya	bigá	bi-	ktélif	ben	gabíla	betá	Dinka
eux	EMPH	EMPH	TMA	être différent	entre	tribu	GEN	Dinka

u	gabíla	betá	Bári
et	tribu	GEN	Bari

« c'est ce qui change entre les Dinka, entre la tribu des Dinka et la tribu des Bari » (Juba

* /ya/ « comme » :

Lorsque /ya/ est suivi de /ta/, il peut être utilisé pour indiquer le degré d'égalité :

Núbi	ta	Mombása	ya	ta	Kíbra
Nubi	GEN	Mombasa	ya	GEN	Kibera

« les Nubi de Mombasa sont comme ceux de Kibera »

mun	gi-	lébis	ya	ta	Núbi
eux	TMA	s'habiller	ya	GEN	Nubi

« ils s'habillent comme les Nubi »

L'exemple suivant, enregistré à Bombo, est encore plus clair :

híndi	ma	ya	ta	ingilísi	walá	ta	nas	áswe
Indien	NEG	ya	GEN	Anglais	ou	GEN	PL	noir

« les Indiens ne sont pas comme les Anglais ou comme les Noirs » (Bombo)

9.1.2. Les prépositions d'origine swahili

Une série de prépositions ont été empruntées au kiswahili et entrent en concurrence avec leurs doublets. Leur absence en arabe de Juba et dans les autres parlers arabes soudano-tchadiens indique leur origine non arabe.

* /na/ :

a. En kiswahili :

Le terme *na* a de nombreux sens en kiswahili (Johnson, 1939 : 327, Loogman, 1965 : 282 sq). Il peut être utilisé comme conjonction de coordination entre deux termes de même nature :

mimi	*na*	*wewe*
moi	et	toi

« moi et toi »

soma	*na*	*kusali*
lire.IMP.2sg	et	prier.IMP.2sg

« lis et prie »

Mais il a également valeur de préposition. Dans ce cas, il occupe différentes fonctions :

(a) il introduit le complément de certains verbes exprimant un sens d'accompagnement, d'association ou de séparation, d'évaluation de proximité... :

kwenda na, « aller avec », *kutana na*, « rencontrer », *achana na*, « quitter », *tengana na*, « divorcer de »...

(b) il peut introduire un complément d'agent :

Aliuwawa na adui

a-	*li-*	*uwa-*	*wa*	*na*	*adui*
3sg	PASS	tuer	PASSIF	par	ennemi

« il a été tué par un ennemi »

(c) il suit certains adjectifs et adverbes ayant un sens d'évaluation de proximité ou d'accompagnement :

sawa na, « égal à », *mbali na*, « loin de »...

(d) il est utilisé avec le verbe *kuwa*, « être » pour traduire la possession :

Alikuwa na mali

a-	*li-*	*kuwa*	*na*	*mali*
3sg	PASS	être	avec	biens

« il avait des biens »

b. En kinubi :

A Mombasa, /na/ est utilisé comme préposition dans les sens suivants :

(a) il peut signifier l'accompagnement :

de	*na*	Salim Bé,	éywa.	*Na*	Sálim Bé	umun	ja
DEM	avec/s	Selim Bey	oui	avec/s	Selim Bey	eux	venir

« ça c'était avec Selim Bey, oui, ils sont venus ici avec Selim Bey »

(b) il peut introduire un complément d'agent :

rután	ta	núbi	gu-	wóduru	*na*	ána
langue	GEN	Nubi	TMA	perdre	par/s	moi

« j'oublie le kinubi »

(c) mais l'usage le plus courant de /na/ est l'introduction du datif, en concurrence avec /la/, ce dernier étant tout de même plus courant :

ána	bi-	wedí	*na*	íta
moi	TMA	donner	à/s	toi

« je te le donnerai »

shúkuru	*na*	rába
Merci	à/s	seigneur

« merci à Dieu »

bakán	úmun	ja	wedí	*na*	ómun	bakán	fi	Mazéras
quand	eux	venir	donner	à	eux	endroit	à	Mazeras

« lorsqu'ils sont arrivés ils leur donnèrent des terres à Mazeras »

mze	kélem	*na*	ána
vieux	parler	avec/s	moi

« un vieux m'a parlé »

L'usage de /na/ en kinubi recoupe donc en partie celui du kiswahili, tout en étant interchangeable avec /ma/. Toutefois, son sens s'élargit en prenant le rôle du datif également,

ce qui n'est pas le cas en kiswahili. Enfin, l'usage prépositionnel de /ma/ en kinubi correspond partiellement celui de *na* en kiswahili : accompagnement, introduction du complément d'agent, usage avec les adjectifs de proximité... La proximité phonologique et sémantique entre /na/ et /ma/ a très certainement facilité certains des usages susmentionnés.

* /kábla/ « avant » :

La préposition /kábla/ « avant » - dans un sens temporel ou spatial - a un étymon arabe (*qabla*), mais en réalité elle est empruntée au kiswahili *kabla*. En effet, ni le passage de /q/ à /k/, ni la voyelle finale /-a/ n'apparaissent dans le superstrat arabe soudanais ou en arabe de Juba. Cette préposition s'est donc totalement substituée à son cognat nubi /gíbel/, rencontré une seule fois mais dans un sens adverbial. En arabe de Juba, on a la forme /gíbal/ :

gíbal Kókora da
avant kokora DEM
« avant la Kokora »

En kinubi, la préposition apparaît tantôt avec, tantôt sans /ta/ corrélatif :

éywa, *kabla* ta dushmán
oui avant/s GEN guerre
« oui, avant la guerre »

áfdal *kabla* istiklál
mieux avant/s indépendance
« c'était mieux avant l'indépendance »

* /báda/ « après » :

La préposition /báda/ signifie « après », avec un sens temporel ou spatial. Comme la précédente, sa forme est empruntée au kiswahili *baada*, malgré un étymon arabe évident (*ba'da*). En effet, le /–a/ final n'apparaît jamais dans le superstrat arabe soudanais, comme l'indique d'ailleurs la forme conservée en arabe de Juba :

bad ma ána ágara
après que moi étudier
« après que j'ai étudié »

bad talát iyám
après trois jour.PL
« après trois jours » (Juba)

Or, la forme /bad/ n'apparaît qu'une seule fois à Mombasa. Mais même dans cet exemple, l'absence de /-a/ final pourrait être une élision due au /a-/ initial du mot suivant :

kabla arbaín náde, atá *bad* arbaín
avant/s quarante DEM même après/s quarante
« avant ces quarante [jours], ou même après »

On retrouve également /báda/ (*baada*) tantôt avec /ta/, tantôt sans :

as salám aléykum u *baada* ta salam (...)
que la paix soit sur vous/ar et après GEN salutation
« que la paix soit sur vous, et après les salutations d'usage (...) »

lakín *bada* istiklál ma end ráḥa
mais après/s indépendance NEG avoir repos
« mais après l'Indépendance il n'y avait plus de tranquillité »

* /mpáka/~/páka/ :

Il s'agit d'une préposition très courante en kinubi, puisqu'elle apparaît onze fois. Elle est également utilisée comme adverbe (Morphologie, 8.5.1). Sa forme originale est *mpaka*, mais déjà en kiswahili, le /m-/ initial est souvent omis. Elle est utilisée en concurrence avec /ladí/, /lamán/ et /la/ dans le sens de « jusque » :

mpaka ásede fi nas anás Omít lésa fi
jusque/s maintenant EX PL gens Omit encore EX
« jusqu'à maintenant il y a encore des gens, comme Omit »

sána tinēn. Fi tis'īn *paka* tinēn u tis'īn
an deux de qautre-vingt-dix jusque/s deux et quatre-vingt-dix
« deux ans, de nonante à nonante-deux »

Notons également qu'à Kibera, nous avons relevé l'usage de /júu ta/, dérivé de *juu ya* « sur, à propos de » en kiswahili, à la place de /fi/ :

ána b- wónus *juu* ta siyása ma núbi, aw fi siyása fi úsut ta núbi
moi TMA parler sur/s GEN politique avec Nubi ou dans politique dans milieu GEN Nubi
« je vais parler à propos de la politique à l'égard des Nubi, ou de la politique concernant les Nubi »

* /sáwa ma/ :

L'étymon de /sáwa/ est arabe : /sawā/, « ensemble ».

Cependant, lorsqu'il est utilisé comme préposition et non comme adverbe, en corrélation avec /ma/, il s'agit d'un calque du kiswahili *sawa na*, « comme » :

úmun	gi-	sédi	ídi	t-	ómun	sáwa	ma	Saudía
eux	TMA	prier	fête	GEN	eux	même	avec	A. Saoudite

« ils font leur fête en même temps que l'Arabie Saoudite »

9.1.3. L'origine swahili de la construction (préposition) + /ta/

De manière générale, ces prépositions indiquent toutes une position dans l'espace ou dans le temps, sans idée de mouvement. Sur le plan de la construction, l'usage – facultatif – de /ta/ derrière ces prépositions ne se retrouve ni en arabe soudanais standard, ni en arabe de Juba, (sauf bien entendu lorsque le mot qui suit est un pronom). Par contre, on retrouve une construction identique en kiswahili, où /ya/[3] remplace le /ta/ du kinubi :

Comparons l'usage de ces prépositions dans les trois langues :

éywa,	*kabla*	ta	dushmán
oui	avant/s	GEN	guerre

« oui, avant la guerre » (kinubi)

gíbal	Kókora	da
avant	Kokora	DEM

« avant la Kokora » (arabe de Juba)

kabla	*ya*	*mvita*
avant	GEN	guerre

« avant la guerre » (kiswahili)

Ou encore :

baada	ta	salám
après/s	GEN	paix

« après la paix » (kinubi)

bad	talát	iyám
après	trois	jour.PL

« après trois jours » (arabe de Juba)

---

[3] Précisions toutefois que dans certains cas, l'usage de *ya* n'est pas obligatoire en kiswahili. Par exemple, lorsque le terme qui suit la préposition est un infinitif :
Alirudi nyumbani kabla ya kumaliza kazi
Alirudi nyumbani kabla kumaliza kazi
« il est retourné à la maison avant d'avoir terminé son travail » (Lodhi, 2000 : 102)

baada ya mvita
avant GEN guerre
« après la guerre » (kiswahili)

De manière plus générale, on pourrait dresser le tableau suivant :

KINUBI	*ARABE DE JUBA*	*KISWAHILI*	*TRADUCTION*
báda ta	bad	*baada ya*	après
bára ta	bára	*nje ya*	en dehors de
béyn ta	ben	*baina ya*	entre
fog ta	fógo	*juu ya*	sur
gidám ta	gíbal	*mbele ya*	avant
jamb ta	jámbu	*kando ya*	a côté de
júu ta	fi	*juu ya*	à propos de
kábla ta	gíbal	*kabla ta*	avant
te ta	tíhit	*chini ya*	sous
wára ta	wára	*nyuma ya*	derrière
ya ta	ze	-	comme

Certaines de ces prépositions, comme /báda/ « après », /kábla/ « avant » et /béyna/ « entre », ont d'ailleurs un cognat homophone en kiswahili (*baada*, kabla, beyna), qui facilite certainement l'emprunt morphologique.

9.1.4. Prépositions d'origine anglaise

Nous avons relevé quelques exemples de prépositions d'origine anglaise utilisées en dehors de *codemixings* :

before u mútu fi Neyvásha
avant/a lui mourir à Naivasha
« avant qu'il ne meure à Naivasha »

úmun gi- já *from* Tanzánia
eux TMA venir de/a Tanzanie
« ils viennent de Tanzanie »

ya nas jídi t -éna Aféndi Marūs *from* Kismáyo
EMPH commegrand-père GEN nous Afendi Marūs de/a Kismayo
« comme notre grand-père Afendi Marūs, venu de Kismayo »

fi	tān	ja	kun	al	*lead*	úmun	*up to East Africa*	ini
EX	autre	venir	être	REL	guider	eux	jusqu'en Afrique de l'Est/a	ici

« il y en a un autre qui les a guidés jusqu'ici en Afrique de l'Est »

Dans tous les cas, la préposition introduit un nom propre. Mais dans les trois premières propositions, le nom propre en question se prononce de la même manière en kinubi, en kiswahili et en anglais. Dans le dernier exemple, le terme *East Africa* est anglais, mais il a été adopté tel quel en kinubi, qui ne présente pas d'autre dénomination pour l'Afrique de l'Est. Il est donc impossible de déterminer s'il faut considérer le groupe prépositionnel comme un *codeswitching*, ou bien si l'usage de l'anglais s'arrête juste après la préposition.

9.1.5. L'omission du préfixe locatif

Il arrive que le préfixe locatif soit omis devant un nom propre de lieu, comme un pays ou une ville :

atá	fi	Gon	fi	Núbi,	fi	Kisúmu	fi	Núbi, Malíndi,	Malíndi kamán	fi Núbi
même	à	Gon	EX	Nubi	à	Kisumu	EX	Nubi Malindi	Malindi aussi	EX Nubi

« il y a même des Nubi à Gon, à Kisumu, à Malindi, à Malindi aussi il y a des Nubi »

mun	gi-	gēn	Mazéra,	Magóngo,	ma	wen	de,	Kisaúni, Gikónyi
eux	TMA	rester	Mazeras	Magongo	avec	où	DEM	Kisauni Gikonyi

« ils habitent à Mazeras, à Magongo, où encore, à Kisauni, à Gikonyi »

A nouveau, il s'agit manifestement d'une influence du kiswahili. En effet, il existe en kiswahili un suffixe locatif *–ni*. Par exemple, « à la maison, dans la maison » se dit *nyumba-ni*, soit *nyumba* + *-ni*. Toutefois, ce suffixe est volontairement omis si le substantif auquel il se rapporte se termine déjà par *-ni* – ce qui est le cas de nombreux toponymes – ou alors s'il s'agit d'un nom de lieu, au sens locatif par essence (Loogman, 1965 : 42 sq). Ainsi, on dira :

Anafanya kazi nyumbani

a-	*na-*	*fanya*	*kazi*	*nyumba*	*-ni*
3sg	PRES	faire	travail	maison	LOC

« il travaille à la maison »

Mais :

Anafanya kazi Tanzania

a-	*na-*	*fanya*	*kazi*	*Tanzania*
3sg	PRES	faire	travail	Tanzanie

« il travaille en Tanzanie ».

Le fait que nous n'ayons rencontré aucun cas d'omission du locatif devant un nom commun mais uniquement devant les noms propres rend l'hypothèse de l'influence du kiswahili plus que probable. En outre, la préposition /fi/ est systématiquement utilisée en arabe de Juba :

fi	Yéy	ná	índa	-na	fil	(et pas : /Yéy ná índa-na fil/)
dans	Yey	là	chez	nous	éléphant	

« là-bas à Yey, il y a des éléphants »

9.1.6. L'utilisation simultanée de /fi/ et /-ni/

Par contre, on n'omet pas systématiquement le /fi/ devant les noms de lieu swahili se terminant par le suffixe *–ni*. Or, Le nom de lieu est donc pris comme tel, le suffixe n'étant plus considéré grammaticalement :

dini	ána	ágara	fi	maḥádi	fi	*Pangani*
religion/s	moi	étudier	à	institut	à	Pangani/s

« j'ai étudié la religion dans un institut à Pangani »

meli	ajá	la	fi	*Kelindini*
bateau/s	venir	jusque	à	Kelindini

« le bateau est venu jusqu'à Kelindini »

Cela est déjà le cas en kiswahili, où nombre de toponymes se terminent par *-ni*, quelle que soit leur fonction dans la phrase. Pour prendre l'exemple de Mombasa, on y trouve les quartiers de *Liwatoni, Kilindini, Kaloleni, Bondeni, Kikowani*... Tous ces toponymes adoptent une forme figée, qu'ils aient une valeur locative ou pas :

Kilindini si mbali

Kilindi-ni	*si*	*mbali*
Kilindi(LOC)	NEG	loin

« Kilindini n'est pas loin ».

ninaishi Kilindini

ni-	*na-*	*ishi*	*Kilindi-ni*
1sg	PRES	vivre	KilindiLOC

« je vis à Kilindini »

On retrouve la double utilisation de la préposition kinubi et du suffixe locatif swahili avec le nom commun *jiko* :

íta	dákul	*tu*	lamán fi	*jikoni*
toi	entrer	seulement/s	jusque dans	cuisine

« tu rentres jusque dans la cuisine »

Toutefois, l'usage de *jiko* et *jikoni* en kiswahili est déjà ambigu : *jiko* signifie « foyer », et par extension « cuisine ». Mais la forme *jikoni* est très souvent utilisée dans ce dernier sens :

mtoto wa jikoni

mtoto	*wa*	*jiko*	*-ni*
enfant	GEN	cuisine	LOC

« un enfant qui travaille en cuisine » (Johnson, 1939 : 155), littéralement « un enfant de cuisine ».

Par contre, nous avions relevé la phrase suivante à Bombo :

ána	lánga	bumára	fu	*dunya-ni*
moi	marcher	absolument	dans	monde.LOC/s

« j'ai beaucoup voyagé dans le monde »

Ici, /-ni/ fait clairement double emploi avec /fi/. Notons que dans certains parlers swahili, notamment en RDC, on utilise quelquefois les prépositions *mu* (statique) et *ku* (avec verbe de mouvement), locatifs hérités d'autres langues bantoues parlées localement, à la place ou en parallèle du suffixe *-ni*, qui subsiste dans l'usage :

kuenda ku soko				pour :	*kwenda sokoni*			
ku-	*enda*	*ku*	*soko*		*kw-*	*enda*	*soko*	*-ni*
INF	aller	LOC	marché		INF	aller	marché	LOC

« aller au marché » (Annicq, 1967 : 39)

9.1.7. Les vestiges de la préposition /ála/

On retrouve dans l'étymon de certaines expressions adverbiales la préposition d'origine arabe /'alā/. Toutefois, elle n'est jamais utilisée en dehors de ce cadre, on peut donc considérer que ces expressions forment désormais des monèmes et que la préposition n'a plus de valeur *per se*. On retrouve /ála/ dans les expressions /alatūl/ « directement » et /alashán/ « parce que, à cause de », empruntées telles quelles au superstrat arabe soudanais /'alaṭūl/ et /'alashān/ :

el	na	ja,	bes	kúlu	ja	akwán,	alatúl
REL	là	commeseulement		tout	comme	frère	directement

« ceux qui sont là-bas sont comme nos frères, complètement »

kan	só	kalam-á	de	alashán	ayān	dáde
ANT	faire	chose.PL	DEM	à cause	maladie	DEM

« on faisait ces choses-là à cause de cette maladie »

La fusion de /ála/ et /shan/ en un monème se voit d'ailleurs dans l'articulation phonologique que prend le plus souvent ce terme : /ashán/.

ákulu	bes	gáhwa,	ashán	bérid
manger	seulement	café	à cause	froid

« on ne buvait que du café à cause du froid »

Cette forme remonte au stade précédant la créolisation, puisqu'on retrouve en dialecte égyptien et soudanais autant /'alashān/ que /'ashān/ (McGuirk, 1986 : 167), tandis qu'en arabe tchadien la première forme a même disparu. Par ailleurs, la préposition */'ala/ n'est plus utilisée seule en arabe tchadien (Jullien de Pommerol, 1999a : 1465). En kinubi, seul Ali Murbe utilise /alashán/, les autres informateurs préférant ses variantes /asán/~/ashán/, /minsán/~/minshán/...

9.2. Les conjonctions

L'usage de /u/~/wa/ :

La conjonction /u/ « et » est la plus courante. Elle permet de lier deux termes ou groupes de termes de même nature comme dans :

lábil-latá	u	debíba
labil-lata	et	serpent

« *labil-lata* et serpent »

kan	bes	anás	ta	Mijikénda	u	anás	ta	Rabáy
ANT	seulement	gens	GEN	Mijikenda	et	gens	GEN	Rabai

« il n'y avait que des Mijikenda et des Rabai »

La conjonction /u/ relie aussi l'unité et la dizaine, la dizaine et la centaine, éventuellement la centaine au millier dans les nombres complexes au-delà de vingt-et-un :

sána	ta	elf	wáy	tísa	mía	u	síta	u	arbaīn
an	GEN	mille	un	neuf	cent	et	six	et	quarante

« En l'an 1946 »

alf tísa mía u tisatásher
mille neuf cent et dix-neuf
« 1919 »

Quelquefois, la conjonction est omise, en particulier dans entre la dizaine et la centaine ou entre la centaine et le millier, plus rarement entre l'unité et la dizaine :

sána ta sába arbaín
an GEN sept quarante
« en l'an 47 »

La conjonction /u/ est aussi utilisée pour introduire une phrase, sans que celle-ci soit coordonnée à une autre. Elle sert alors de particule emphatique :
u ásede anás kan gi- rákab rujál walá nuswán ?
et alors gens ANT TMA préparer homme.PL ou femme.PL
« Et à l'époque, étaient-ce des hommes ou des femmes qui fabriquaient [le waragi] ? »

La conjonction /u/ est quelquefois réalisée /wa/, sans distinction sémantique :
ómun gi- lébis nas tob wa nas gurbāba
eux TMA porter PL tob et PL gurbaba
« elles portent le *tob* et la *gurbaba* »

Cet usage reste malgré tout moins courant et limité à certains locuteurs. Hasan Ramadan et Abdulatif Minawa par exemple utilisent exclusivement /u/.

La conjonction /wa/ est quelquefois utilisée dans le sens de « avec » :
úwo gén wa anás t -o
lui rester et gens GEN lui
« il habitait avec sa famille »

Il s'agit manifestement d'une influence de l'ambivalence de /na/ en kiswahili, qui signifie « et » mais aussi « avec » (voir ci-dessous).

L'usage de *na*

Nous avons vu plus haut que la particule /na/ signifie tant « avec » que « et » en kiswahili. En kinubi, *na* est fréquemment utilisé à la place de /ma/, « avec », plus rarement à la place de /u/. Nous avons tout de même relevé :

taál-kum	józu józu	*na*	dúgu	dolúka	
venir.IMP.PL	se marier.2	et/s	jouer	doluka	

« venez, il y a un mariage et de la *doluka* »

ána	*weza*	nyákame	íta,	dúg	*na*	ásurub
moi	pouvoir/s	voler	toi	frapperet/s		boire

« je peux te voler, je peux me battre et boire »

L'usage de /ma/

La préposition /ma/, « avec » peut être utilisée dans le même sens que /u/ « et » :

Núbi	ta	Kíbra	ma	Mombása	ma	éndisi	*tafauti*
Nubi	GEN	Kibera	avec	Mombasa	NEG	avoir	différence/s

« il n'y a pas de différence entre les Nubi de Kibera et ceux de Mombasa »

úmun	rákab	gurúsa	ma	mulá	bámya
eux	cuisiner	crêpe	avec	sauce	bongo

« ils préparent des crêpes et de la sauce de bongo »

Notons l'usage corrélatif de /ma... ma.../ pour insister sur la coordination :

ya	gi-	kaf	ómun	*zaidi zaidi*,	ma	mára	ma	rágil
EMPH	TMA	craindre	eux	très.2/s	avec	femme	avec	homme

« on les craint beaucoup, les hommes comme les femmes »

On pourrait envisager le double emploi de /ma/ comme un calque de l'usage de *na* en kiswahili, d'autant plus que la proximité phonétique entre *na* et /ma/ est évidente. Mais l'arabe tchadien fait un usage similaire de la préposition /ma'a/, « avec », comme dans :

Zēnaba	ma	Maryam	rafīg-āt
Zēnaba	avec	Maryam	amie.PL

« Zēnaba et Maryam sont amies » (Jullien de Pommerol, 1999a : 781).[4]

[4] En arabe de Juba, on retrouve aussi régulièrement la conjonction /fa/, empruntée à un niveau de langue plus relevé, et inexistante en kinubi. Par exemple :

fa	férik	tát	-o	bi-	kun	shúnu ?
et	différence	GEN	lui	TMA	être	quoi

« et quelle est la différence ? » (Juba)

L'usage de l'anglais « *and* »

La conjonction *and* n'apparaît que rarement et lie toujours deux termes anglais dans le cadre de codemixings :

ána	gu-	só	*kazi*	ta,	ta	*clearing and forwarding*
moi	TMA	faire	travail/s	GEN	GEN	déchargement et envoi/a

« je m'occupe des déchargements et des envois de fret »

ána	gu-	wedí	gíli,	*hides and skins*	kamán
moi	TMA	amenercuir		fourrures et peaux/a	aussi

« j'amène du cuir, des fourrures et des peaux aussi »

L'usage de /aw/

La conjonction /aw/ signifie « ou » et unit soit deux ou plusieurs termes, soit deux propositions :

debíba,	aw	ḥábil-watá
serpent	ou	*ḥabil-wata*

« serpent ou *ḥabil-wata* »

de	terebíya	kamán	la	Núbi.	Aw	kan	nyerekú	sakár	kan	weledú
DEM	coutume	aussi	à	Nubi	ou	si	enfant	petit	ANT	naître

« C'est encore une coutume des Nubi. Ou si un petit enfant est né par exemple... »

Il semble que /aw/ ne soit jamais contracté en voyelle longue, probablement pour éviter la confusion avec /u/, « et ». On retrouve /aw/ en arabe de Juba :

anás	ga-	ákul	lam	betá	jamúsu	aw	lam	betá	gazála	aw	lam betá fil
gens	TMA	manger	viande	GEN	bœuf	ou	viande	GEN	gazelle	ou	viande GEN éléphant

« les gens mangent de la viande de bœuf ou de gazelle ou d'éléphant »

Notons que kiswahili utilise la même conjonction *aw*, empruntée à l'arabe, pour exprimer « ou ».

L'usage de /walá/

Cette conjonction peut avoir la même valeur que la précédente, mais avec un sens plus emphatique, comme « ou bien », « ou alors » en français :

lakín kan terebíya ta dófur bírish, máshtu ras, walá dolúka, má fish
mais si tradition GEN tresser natte coiffer tête ou doluka NEG EX
« Qu'il s'agisse de la tradition de la vannerie, des nattes, des coiffures, ou de la *doluka*, il n'y a plus rien »

walá majanín de éndis mána t -o tan
ou fou.PL DEM avoir sens GEN lui autre
« Ou alors [le terme] « fous » a un autre sens »

Mais le plus souvent elle introduit une interrogation, directe ou indirecte :
ásede anás kan gi- rákab rujál walá nuswán ?
alors gens ANT TMA préparer homme.PL ou femme.PL
« Et qui le préparait alors, les hommes ou bien les femmes ? »

ásede kan azól ayn úwo b- árif úmun de Núbi walá ma b- árif
alors si homme voir lui TMA savoir eux DEM Nubi ou NEG TMA savoir
« lorsqu'on les voyait, on savait ou bien on ne savait pas que c'étaient des Nubi ? »

Elle peut être répétée devant chacun des mots ou des propositions concernées :
Lakín ána ma árif jins-íya walá ísma t -o walá min wen
mais moi NEG savoir tribu.PL ou nom GEN lui ou de où
« Mais je ne connais pas les tribus de là-bas, ni même leurs noms ou d'où elles viennent »

D'usage plus restreint que /aw/, /walá/ s'entend surtout chez les locuteurs âgés, en particuliers chez Ali Musa et Ali Murbe. Le kiswahili utilise la même conjonction /wala/, empruntée à l'arabe, pour exprimer « ou ».

L'usage de /ya/

/ya/ peut être utilisé dans le sens de « ou, soit, c'est-à-dire ». Comme /aw/, la particule présente l'alternative entre deux propositions ou substantifs, mais en donnant à la seconde un rôle exégétique :
ásede mun kúlu *joint rulers*, *British* ma Masri-īn
alors eux tout chefs conjoints/a Britanniques/aavec Egyptien.PL

ya *Anglo-Egyptian Sudan*
c'est-à-dire Soudan anglo-égyptien/a
« alors ils ont régné ensemble, Britanniques et Egyptiens, soit le Soudan anglo-égyptien »

gēru	ásma	de,	ya	ge-	nadí	*namna*	tān
changer	nom	DEM	c'est-à-dire	TMA	appelermanière/s		autre

« ils changent ce nom, ils l'appellent d'une autre manière »

En arabe de Juba, il arrive que /ya/ soit redoublé, voire répété plusieurs fois afin de souligner chaque alternative, chacune étant alors sur le même pied :

nas	ketír	fi	Júba	ya	gi-	kélemu	bári,	ya	gi-	kélemu	árabi	ta	Júba,
gens	beaucoup	à	Juba	ya	TMA	parler	bari	ya	TMA	parler	arabe	GEN	Juba

ya	TMA	parler	moru
ya	gi-	kélemu	Morú

« beaucoup de gens à Juba, soit ils parlent le bari, soit ils parlent l'arabe de Juba, soit ils parlent le Moru »

Mais en kinubi, cette fonction est remplie par /aw/ ou /walá/ uniquement.

L'usage de /lakín/~/lakíni/ :

Le terme /lakín/, « mais » lie deux propositions en leur donnant un sens d'opposition, équivalant à « mais » en français :

úmun	Núbi	lakín	mun	g-	wónus *kiswahili*,	ē
eux	Nubi	mais	eux	TMA	parler kiswahili/s	oui

« Ce sont des Nubi, mais ils parlent kiswahili, oui »

mára	tá	-i	gi-	kélem	núbi,	lakín	babá	t	-o	núbi	mamá	t	-o *mu-ganda*
femme	GEN	moi	TMA	parler	kinubi	mais	père	GEN	lui	Nubi	mère	GEN	lui muganda/s

« Ma femme parle le kinubi, mais le père de ma femme est Nubi et sa mère est Muganda »

Il arrive que /lakin/ soit placé en fin de seconde proposition et non au début de celle-ci :

culture	wóduru	khálas.	Khasāra	lakín
culture/a	perdre	fini	dommage	mais

« La culture a complètement disparu, c'est dommage, toutefois »

En outre, /lakin/ est parfois prononcé avec un /-i/ final – trente fois dans nos enregistrements de Mombasa – prononciation qui n'apparaît pas en arabe de Juba. Vraisemblablement, il s'agit encore une fois de l'influence du kiswahili *lakini*, de même sens :

án ágara *secondary* fi Mombása, *lakini* ágara *dini*, ána ágara fi Nayróbi
moi étudier secondaire/a à Mombasa mais/s étudier religion/s moi étudier à Nairobi
« J'ai fait mes études secondaires à Mombasa, mais j'ai étudié la religion, je l'ai étudiée à Nairobi »

Dans le même ordre d'idée, nous avons relevé une occurrence du terme /walákin/ :
walákin fi *kabila* Núbi
mais EX tribu/s Nubi
« il y a aussi une tribu de Nubi »

L'expression est bien sûr d'origine arabe, mais le fait qu'elle n'apparaît qu'une seule fois tandis que /lakín(i)/ compte 248 occurrences laisse à nouveau entrevoir l'éventualité d'une influence du kiswahili, où l'on trouve les deux formes *lakini* et *walakini* (Johnson, 1939 : 240, 524).

L'usage de /bes/ :

Bien que son usage comme adverbe de manière soit plus courant, le terme /bes/ peut être utilisé dans le même sens que /lakín/ :
ána lésa ma rúo ená, bes ána rúo fi Khartúm
moi encore NEG aller là mais moi aller à Khartoum
« je ne suis pas encore allé là-bas, mais je suis allé à Khartoum »

L'usage de /yáni/~/yāni/ :

Le terme /yáni/ signifie « c'est-à-dire », il coordonne deux propositions ou parties de propositions dont la seconde joue un rôle exégétique :
bes ráḥal éna bi babúr, yáni *meli*
mais voyager nous avec babur c'est-à-dire bateau/s
« on a donc voyagé sur un *babur*, c'est-à-dire sur un bateau »

én -ak sháta u míleh, yáni éna ta -ki, sháta u míle
œil ton poivre et sel soit œil GEN toi poivre et sel
« *enak shata u mile*, c'est-à-dire ton œil, c'est du poivre et du sel »

Mais /yáni/ constitue parfois un marqueur du discours ou un tic langagier, ponctuant le discours sans jouer de rôle morphologique particulier (pour plus de détails, voir Syntaxe, 9.2).

L'usage de /kelí kélem/~/kené kélem/ et /kelí gāl/~/kené kélem/

Ces deux expressions pourraient se traduire selon le contexte par « disons », « par exemple », « en fait ». Le verbe /kelí/ « laisser » est utilisé ici de manière modale, rendant l'impératif de la première personne du pluriel. Quant à /kené/, il s'agit soit d'une variante phonologique de /kelí/, soit d'une déformation de l'arabe dialectal /kaenno/, « comme, comme si ». Mais en kinubi, le locuteur ne décompose plus ces expressions et y voit certainement des monèmes. En effet, one ne retrouve pas d'expression similaire avec d'autres verbes que /gal/ et /kélem/ :

kéne gal	fi	*kabila*	milán
disons	EX	tribu/s	beaucoup

« disons qu'il y a beaucoup de tribus »

kéne gal	Núbi	*hundred per cent*	mun	islám
disons	Nubi	100%/a	eux	musulman

« Disons que les Nubi sont musulmans à cent pour cent »

kéne kélem	*zaidi*	*kazi*	el	ána	gu-	só	g-	ámsuku	fi
disons	très/s	travail/s	REL	moi	TMA	faire	TMA	prendre	dans

mali	al	ta	*Kenyan*	ma
bien/s	REL	GEN	Kenyan	NEG

« Disons que je travaille surtout avec la marchandise de non Kenyans »

9.3. Les particules d'enchaînement

Il y a une série de particules permettant de lier des propositions qui se passent successivement dans le temps. Ces particules se distinguent des adverbes de temps par divers aspects :
- les adverbes peuvent être utilisés de manière indépendante dans une proposition, tandis que ces particules lient nécessairement deux propositions ;
- les adverbes ont souvent un substantif pour étymon, ce qui n'est jamais le cas de ces particules ;
- ces particules peuvent être suivies d'un adverbe de temps pour en renforcer le sens.

* /badén/, « ensuite » :
Ce terme lie deux propositions qui se succèdent dans le temps.

ásal	o	másal	tan,	bi-	já	bi-	já	badén ásal
demander	lui	proverbe	autre	TMA	venir	TMA	venir	ensuite demander

« Demande-lui un autre proverbe, ça viendra et alors tu lui demanderas »

Mais /badén/ peut également être utilisé pour lier des termes lors d'une énumération, sans valeur temporelle particulière :

ge- nadí úmun Baráw, badén ge- nad úmun sókol de, anás ta Lámu
TMA nommer eux Baraw pui TMA nommer eux chose DEM gens GEN Lamu
« ils s'appellent les Baraw, ensuite il y a ceux qui s'appellent..., les gens de Lamu »

* /dúkuru/ : « ensuite » :

Ce terme peut exprimer la succession de deux faits dans le temps :

ána kálas iná *mpaka* tá tanawíya, dúkuru ána rúo fi máḥad
moi finir là jusque/s GEN secondaire puis moi aller à institut
« J'y ai terminé mes études secondaires, puis je suis allé dans un institut »

ta *weza* bío dúkuru ta ábidu kúruju
toi pouvoir/s acheter puis toi commencer cultiver
« Tu peux acheter [des champs], ensuite tu commences à les cultiver »

Mais il sert aussi à relier deux faits exposés par le locuteur, sans connotation temporelle :

búyubúyu ma batál fi sheríya ta islám. Dúkuru úmun áyin ma batál kamán
buibui NEG mal dans loi GEN islam puis eux voir NEG mal aussi
« Le [port du] buibui n'est pas mauvais aux yeux de la loi islamique. Et puis, [les femmes] aussi considèrent que c'est bien »

L'usage de /dúkuru/ ressemble donc à celui de « puis » en français. Il peut également renforcer un premier adverbe, comme « lorsque... alors... » en français :

lakini bakán dákal fi sebeīn, dukuru *politics* fi *East Africa* géw
mais/s quand entrer dans soixante-dix alors politique/a dans Afr. de l'Est difficile
« mais quand les années soixante-dix ont commencé, [alors là] la politique en Afrique de l'Est était difficile »

Enfin, /dúkuru/ est quelquefois renforcé par un autre adverbe de temps (voir ci-dessous). L'étymologie de ce terme est obscure. Il est utilisé par les Nubi de Nairobi et de Bombo également, tandis qu'il semble inusité à Juba. Son étymologie est inconnue.

* /ya/, « ensuite » :

Parmi les nombreux usages de la particule /ya/, on trouve la fonction de particule d'enchaînement, en particulier après la mention d'une date. Cette particule est souvent intraduisible en français, quelquefois elle peut être rendue par « alors » :

fi	sána	ta	tamána	u	arbaín,	ya	úwo	ja	mútu
dans	an	GEN	huit	et	quarante	ya	lui	venir	mourir

« en l'an quarante-huit, il mourut »

kan	ligó	dishmán,	ya	mun	dúgu	mun	dúgu	mun	dúgu
si	trouverguerre		ya	eux	frappereux		frappereux		frapper

« il y a eu la guerre, [alors] ils combattirent durement »

* /yála/ « ensuite » :

sába	u	arbaín	ána	*resign,*	yála	ána	ja	fi	*municipality*
sept	et	quarante	moi	démissionner/a	puis	moi	venir	à	municipalité/a

« en quarante-sept j'ai démissionné et je suis venu à la municipalité »

úwo	géleb	anás	ta	*Misri,*	yála	*Egypt*	nādi	*msaada*	min	*Britain*
lui	vaincre	gens	GEN	Egypte/s	puis	Egypte/a	appeler	aide/s	de	Grande-Br./a

« il vainquit les Egyptiens, alors l'Egypte demanda l'aide de la Grande-Bretagne »

* /kálas/ « alors » :

Le terme polysémique /kálas/ peut notamment exprimer la succession de deux actions, en insistant sur le fait que la première est bien achevée avant que la seconde ne commence :

úwo	kan	tála	fi	karáya	t	-o	kálas	úwo	tála	fi	mádrasa
lui	ANT	sortir	de	étude	GEN	lui	fini	lui	sortir	GEN	école

« quand il termine d'étudier alors il sort de l'école »

* *badaye*, « ensuite » :

Le terme *badaye*, d'origine swahili, peut être utilisé dans son sens originel de « ensuite » :

ána	*weza*	dusmán	me	íta	áse	*badaye*,	ta	« ā, adól de »
moi	pouvoir/s	se battre	avec	toi	alors	après/s	toi	ah DEM.PL

« je peux me battre avec toi, alors tu vas [dire] : ah, ces gens-là… »

* /fizedé/, « c'est pourquoi » :

íta	ya	wáy	ta	al ahliya	u	fi zedé	wosúl	tá	-ki bi-	kun	ishára ta	lim badúm
toi	COP	un	GEN	al-ahliya	et	ainsi	arrivée	GEN	toi TMA être		signe GEN	réunir REC

« tu es l'un [des membres] de Al-Ahliyya, c'est pourquoi ton arrivée sera le signal de la réunion »

9.4. La particule d'annexion /ta/~/te/~/t-/~/b(e)tá/

Tous les dialectes arabes utilisent, en concurrence avec l'état construit, une construction analytique pour exprimer un lien d'appartenance. C'est-à-dire que le premier terme est séparé du second par une particule d'appartenance. En kinubi, divers termes peuvent être liés par cette particule :

Premier terme	+	/ta-/	+	second terme
(substantif, préposition)				(substantif, adjectif, adverbe, pronom)

La littérature en donne des définitions souvent très diverses, comme l'indiquent ses nombreuses appelations : particule d'annexion indirecte (Marçais, 1977 : 168), joncteur (Hagège, 1973 : 40), préposition ou élément prépositionnel (Roth, 1979 : 144), pseudo-préposition (Durand, 1995 : 103), auxiliaire (Trimingham, 1946 : 46), *genitival exponent* (Kaye et Rosenhouse, 1998 : 299)...

Nous choisissons d'utiliser le terme adopté par Marçais, parce qu'il rend bien le rôle de cette particule sans lui attribuer de fonction erronée, comme le fait par exemple le terme de préposition.

Cette particule dérive étymologiquement soit d'un substantif ayant un sens lié à la possession, soit d'un élément grammatical démonstratif ou relatif. Elle est invariable dans certains dialectes (Maroc), tandis que dans d'autres elle a une forme masculine et une forme féminine (Iraq), quelquefois même enrichies par une forme au pluriel (Egypte).

Voici les principales particules utilisées en arabe dialectal (Harning, 1980 ; Versteegh, 1984 : 92) :

/diyāl-/, /nta'-/, /eddi/, /d-/ au Maroc ;

/mtā'-/, /jna-/ en Libye ;

/mtā'/ en Tunisie ;

/betā'-/, betā'-/, /betū'/, /ihnīn-/ en Egypte ;

/ḥagg-/, /māl-/ dans la Péninsule arabique ;

/taba'-/, /shīt-/, /shēt-/, /shughl-/, /geyy-/ en Syrie, Liban, Jordanie, Palestine ;

/māl-/, /mālt-/ en Iraq ;

/dēl-/, /dīl-/ en Turquie (dialectes « qeltu ») ;

/hana-/, /hīl-/, /hiney-/ au Tchad et au Nigeria ;

/tel-/, /shayt-/ à Chypre (Maronites de Kormakiti) ;

/ta-/ à Malte.[5]

[5] Nous ne donnerons pas les étymons de chacun de ces termes – certains restent d'ailleurs obscurs – mais leur sens est généralement lié à l'idée de propriété, d'objet, de chose.

Dans les parlers soudanais, on trouve : /hūl-/, /hīl-/, /al-līl-/, /ḥagg-/ (littéralement « le droit ») et /bitā'-/ (litt. « la marchandise »), les deux derniers étant les plus courants (Trimingham, 1946 : 46). En kinubi, cette particule est généralement /ta/, ses variantes /te/ et /t-/ (forme élidée), qui sont toutes une déformation de /bitā'/ :

Núbi	ta	Kíbra	ma	Mombása	ma	éndisi	*tafauti*
Nubi	GEN	Kiber	avec	Mombasa	NEG	avoir	différence

« les Nubi de Kibera et de Mombasa ne sont pas différents »

yal-á	el	kubár	g-	wónus	lúga	ta	*kinubi*
enfant.PL	REL	grand.PL	TMA	parler	langue	GEN	kinubi/s

« les enfants plus âgés parlent le kinubi »

Nous avons aussi relevé quelques rares usages de /bta/~/beta/, avec le même sens, mais systématiquement auprès du même informateur, Mzee Ali Wurbe, à Mombasa. Nous n'en avons rencontré aucune occurrence à ni Bombo ni à Kibera. :

kan	*headquarters*	betá	*Kilifi District*
COP	quartier général/a	GEN	district de Kilifi/a

« c'était les quartier généraux du district de Kilifi »

culture	betá	*west*	ja	zād	fi	mokh
culture/a	GEN	ouest/a	venir	augmenter	dans	cerveau

« la culture de l'Occident a pénétré de plus en plus le cerveau [des gens] »

En arabe de Juba, nous avons relevé trois particules d'annexion différentes. Il s'agit, par ordre de fréquence, de : /ta/, /betá-/ et /tat-/ :

gebíla	ta	Mundáre
tribu	GEN	Mundare

« la tribu des Mundare »

gílid	betá	bágara
peau	GEN	vache

« la peau de la vache »

nas	tát-	anína
gens	GEN	nous

« nos gens, les nôtres »

La dernière particule d'annexion est fréquement utilisée par l'une de nos informatrices, mais nous ne l'avons jamais relevée en kinubi. Il s'agit probablement du redoublement de la particule /ta-/. Sur le plan étymologique, /betá-/ et /ta-/, en arabe de Juba comme en kinubi, sont issus de la particule d'annexion la plus fréquente en arabe soudanais, en l'occurrence /bitā'/. Plusieurs autres dialectes arabes ont conservé une forme élidée similaire, généralement issue de /bita'/ et ses variantes, /mtā'/~/ntā'/(Harning, 1980 : 68, 99, 130 et 145) :

- au Maroc, où on relève l'emploi de /tā'-/ à Zaer et à Huwāra, en concurrence avec /ntā'-/, et de /ta'-/ à Shāwiyya ;

en Tunisie, où /tā'-/ est utilisé en concurrence avec /ntā-/ chez les Juifs de Tunis ;

à Malte, où on retrouve la forme la plus proche du kinubi : /ta-/ et sa forme élidée /t-/ ;

- à Chypre, on utilise à côté de /tel-/, /shayt-/ et /shat-/ (respectivement, m. s., f. s. et pl.), mais /te-/, lorsque le modifiant est un substantif ;

9.4.1. La construction analytique

Il s'agit de la fonction principale de /ta-/ (voir Syntaxe, 1.2.7).

9.4.2. L'introduction d'un groupe prépositionnel

Certaines prépositions sont suivies de /ta-/, comme */kabla* ta-/, « avant », /wara ta-/, « derrière » et */beyna* ta-/ « entre » (voir Morphologie, 9.1.3).

9.4.3. La notion de provenance ou de cause

Un autre usage de /ta-/ indique la provenance ou la cause et remplace plus ou moins /min/ ou /sábab/:

min	*kabila*	náde,	ja	ta	galáw, ja	ta	maráw,	ja	bári…
de	tribu/s	DEM	venir	GEN	Galaw venir	GEN	Maraw	venir	Bari

« de ces peuples vinrent (des gens de) Galaw, (des gens de) Maraw, des Bari… »

seafish	úmun	ma	g-	ákul.	Ta	din		t-	ómun
poisson de mer/a	eux	NEG	TMA	manger	GEN	religion		GEN	eux

« ils ne mangent pas de poisson de mer, à cause de leur religion »

9.5. Les subjonctions

Il s'agit de particules introduisant les compléments circonstanciels (de temps, de cause…). A l'origine, il s'agit souvent de substantifs utilisés comme particules (voir exemple suivant).

9.5.1. Les subjonctions de temps

/bakán/~/makán/, « quand, lorsque » :

L'usage de /bakán/ implique la présence de deux propositions, mais contrairement aux particules d'enchaînement, il signifie qu'une proposition à lieu simultanément à une autre :

bakán	dákal	fi	sebeīn,	dúkuru	*politics*	fi	*East Africa*	géw
quand	entrer	dans	soixante-dix	alors	politique/a	dans	Afrique de l'Est	difficile

« mais quand les années soixante-dix ont commencé, la politique en Afrique de l'Est était difficile »

Plus rarement, le doublet /makán/, de même sens et du même étymon, est utilisé comme adverbe de temps également :

de	makán	Mohāmed	Ali	ta	Túrki, ya	kan	*king*	ta	*Egypt*
DEM	quand	Muḥammad	ʻAlī	GEN	Turc ya	COP	roi	GEN	Egypte

« c'était lorsque Muḥammad ʻAlī le Turc était roi d'Egypte »

L'évolution sémantique de « lieu, endroit » à « lorsque » est propre au kinubi, puisqu'en arabe de Juba /bakán/~/makán/ a uniquement le sens de « lorsque », tandis que /lamán/ est utilisé pour exprimer « lorsque » :

Yey	makán	tamám	kamán
Yei	endroit	parfait	aussi

« Yei est aussi est très bel endroit »

lamán	úmun	dja	úmun	kálas	álimu	swahíli
quand	eux	venir	eux	ASP	apprendre	kiswahili

« lorsqu'ils sont venus, ils avaient appris le kiswahili »

En kinubi, le passage de « lieu » à « lorsque » provient sans doute, encore une fois, de l'influence du kiswahili, où plusieurs termes ont, selon le contexte, un sens tantôt temporel, tantôt spatial. C'est le cas de l'infixe *-po-* dans la forme verbale *walipokuja*, qui signifie selon le contexte « lorsqu'ils sont arrivés » et « là où ils sont arrivés » :

wa-	*-li-*	*-po-*	*-kuja*
3pl	PASS	infixe	venir

C'est surtout le cas du substantif *nafasi* qui peut vouloir dire « lieu, place » mais aussi « laps de temps, période » :

hakuna nafasi

ha-	*kuna*	*nafasi*
NEG	être	place

« il n'y a pas de place »

sina nafasi

si-	*na*	*nafasi*
NEG	avec	moment

« je n'ai pas le temps »

L'expression adverbiale /fi wákti/, que nous verrons plus loin, peut également être utilisée pour exprimer « lorsque ».

/yom al/ et /yom ab/, « lorsque » :

Le terme /yom/, « jour » suivi d'un relatif est utilisé comme subjonction, avec le même sens que /bakán/ :

mun	gi-	lébis	yom	ab	kan	fi	jõju
eux	TMA	porter	jour	REL	si	EX	mariage

« elles ne portent [les vêtements traditionnels] que lorsqu'il y a un mariage »

yom	el	*British*	wása	ána	féker	úmun	kúlu	wása
jour	REL	Britanniques/a	quitter	moi	penser	eux	tout	quitter

« lorsque les Britanniques sont partis, je crois, eux tous sont partis aussi »

L'absence de subjonction

Dans certains cas, la simple juxtaposition de deux phrases suffit à rendre le complément circonstanciel de temps :

ána	ja	ána	kan	ómri	kan	sába	sána
moi	venir	moi	ANT	âge	COP	septembre	an

« je suis venu [lorsque] j'avais sept ans »

9.5.2. Les subjonctions de cause et de but

* /(a)shán/~/alshán/~/alashán/~/(a)sán/~/alsán/~/alasán/, « car, parce que ; afin de, pour que » :

Ces subjonctions constituent désormais chacun des monèmes en kinubi (voir plus haut). Elles introduisent une proposition subordonnée de cause :

ákulu	bes	gáhwa	ashán	bérid
manger	seulement	café	parce que	froid

« je ne buvais que du café à cause du froid »

Dans certains cas, la nuance entre cause et but n'est pas évidente :

mamá	ta	ómun	lébis	ta	sudan-íya	sáwa,	alsán	ma	gi-
mère	GEN	eux	habit	GEN	Soudanais.PL	même	car/pour	NEG	TMA

shul	terebíya	ta	watán	náde
enlever	éducation	GEN	patrie	DEM

« Leur mère s'habillait comme les soudanaises, pour ne pas anbandonner (ou bien : parce qu'elle n'abandonnait pas) la culture de cette patrie »

L'usage de /ashán/ et ses variantes exprime d'ailleurs souvent le but en arabe soudanais et en arabe tchadien :

li-	dhalik	b-	ikhtārū	ar-ragil	da	'ashān	ikūn
pour	cela	TMA	choisir.3pl.INACC	ART.homme	DEM	pour	être.3sg.INACC

raīs	'alē	-hum	
chef	sur	eux	

« c'est pourquoi ils choisissent cet homme, pour qu'il soit leur chef » (Deng, 1982 : 9)

antī	-ni	gurus	ashān	n-amshi	fī	s-sūg
donne	moi	argent	pou	1sg.aller.INACC	au	ART.marché

« donne-moi de l'argent pour que j'aille au marché » (Jullien de Pommerol, 1999a : 46)

* /minshán/~/minsán/ :

Cette subjonction est basée sur le même étymon que le précédent : /min shān/, « à cause de l'affaire de », mais elle indique uniquement la cause, jamais le but :

lakín	gi-	kun	ma	*kazi*	*raisi,*	minsán	*kila*	zōl	éndis	fikra	t -o
mais	TMA	être	NEG	travail/s	facile/s	car	chaque/s	homme	avoir	idée	GEN lui

« ce n'est pas une chose facile, car chacun a sa propre idée »

úmun	ish	*maisha*	ja	séme,	minsán	*kila*	sókol	de	fi
eux	vivre	vie/s	comme	bien	car	chaque	chose	DEM	EX

« ils ont une vie agréable, parce qu'on trouve toutes choses »

Nous n'avons pas rencontré le terme de même sens */fishan/, qui existe en arabe soudanais :

en-nās	i-mūt-ū	fishān	el-māl
ART.gens	mourir.3pl.INACC	pou	ART.bien

« les gens meurent pour [obtenir] la richesse » (Deng, 1982 : 20)

Les subjonctions /ashán/ et /minshán/ peuvent se transformer en subjonctions de conséquence lorsqu'elles sont suivies du démonstratif /de/ ou de l'adverbe de manière /kedé/ (voir plus loin)

* /kalám/, « parce que » :

ína	de	anás	ta	Kénya,	kalám	walid	ína	íni
nous	DEM	gens	GEN	Kenya	parce que	engendrer	nous	ici

« nous aussi nous sommes Kenyans, parce que nous sommes nés ici »

* /kéde/ :

L'adverbe /kéde/ est utilisé comme subjonction pour introduire une proposition subordonnée de but :

wedí	lo	úwo	sáfa	ta	*Old Town*	kéd	o	gen	wa	anás	t -o
donner	à	lui	côté	GEN	vieille ville/a	pour	lui	rester	avec	gens	GEN lui

« on lui a donné toute la partie de la vieille ville, pour qu'il reste avec les siens »

lim	ína	ásede	*new generation*	kéde	árifu	badúm
réunir	nous	maintenant	nouvelle génération/a	ainsi	connaître	REC

« nous avons rassemblé la jeune génération, pour que [les jeunes] fassent connaissance »

La préposition /fi/ peut également être utilisée comme subjonction de but :

kamán	fi	rujal-á	kamán	ja	fi	shúghul	ta	*kazi*
aussi	EX	homme.PL	aussi	venir	dans	chose	GEN	travail/s

« Et puis il y a des hommes qui sont venus pour le travail »

9.5.3. Les subjonctions de conséquence /minshán kéde/, /ashán kéde/, *paka* :

Les deux subjonctions /minshán/ et /ashán/ peuvent indiquer la conséquence lorsqu'elles sont utilisées en corrélation avec /kéde/ :

lázim úmun g- wónus *kiswahili*, asán kéde mun *wafiki* badúm
il faut eux TMA parler kiswahili/s car ainsi eux s'accorder/s REC
Et puis il faut bien qu'ils parlent kiswahili, c'est ainsi qu'ils peuvent se comprendre eux »

mun kélem *kiswahili zaidi*, minsán kéde mun logó *wafiki* ma anás enāk
eux parler kiswahili/s très/s car ainsi eux trouver accord/s avec gens là
« ils parlent beaucoup le kiswahili, c'est pourquoi ils peuvent comprendre les gens là-bas »

Le statut de ces locutions est discutable. On peut les considérer comme des subjonctions mais aussi comme des conjonctions. Le terme *mpaka~paka*, d'origine swahili, peut également être utilisé pour signifier la conséquence d'une subordonnée :

ína Núbi gal nadí míle fi lel batál, *paka* nadí dáwa mulá
nous Nubi dire nommer sel dans nuit mal jusque/s nommer remède sauce
« nous les Nubi nous disons que prononcer le mot 'sel' pendant la nuit est néfaste, si bien qu'on dit plutôt le remède de la sauce ».

10. Les idéophones et les onomatopées

Nous avons relevé quelques cas d'onomatopées. Après avoir expliqué que la langue moru appartient à la famille linguistique nilotique et non à la famille bantoue, Ali Murbe se souvient de conversations dans cette langue – qu'il ignore - entre son père et une femme dénommée Bukula. Il imite alors la langue en disant : /kikongo makongo/ (M.1.13), ce qui est inintelligible en kinubi comme en kiswahili.

Il utilise également /tap, tap, tap/ pour imiter le bruit de l'écoulement du liquide durant le procédé de distillation du waragi :

Distill	tūl	yōm	kúlu	bes	giráza	wáy	bes :	tap, tap, tap
distiller/a	long	jour	tout	seulement	bouteilleune	seulement		tap, tap, tap

Cela distillait toute une journée pour donner seulement une bouteille : tap, tap, tap… »

Plus loin, pour souligner le froid, il utilise /wa wa wa/ :

kan	*winter*	seí	wawawa
ANT	hiver/a	très	wawawa

« c'était un véritable hiver, wawawa »

10.1. Les interjections

/ā?/, /ē?/ : interjection signifiant l'étonnement ou l'incertitude après une affirmation ou bien en réponse à une question :

- lakin	*very very very strange. Absolutely, absolutely non Bantu*
mais	très très très étrange. Absolument pas bantou/a

- ā, *Nilotic* ?
ah, nilotique/a

« Mais c'est vraiment très étrange. C'est [une langue] absolument non bantoue »
« ah, c'est une langue nilotique ? »

ē?	*baba wetu*?
quoi	notre père/s

« Quoi? Notre père? »

/ē/, /ā/: interjections fréquemment utilisées pour exprimer l'affirmation :

ē, ána árif sía sía
oui moi savoir peu.2
« oui je connais un peu [d'anglais] »

- De kan *kabla* ta dushman ?
DEM ANT avant/s GEN guerre

- ā, *kabla* ta bishmān
oui avant/s GEN guerre
« Cela, c'était avant la guerre ? »
« oui, avant la guerre »

/ā-a/ : interjection fréquemment utilisée pour exprimer la négation :

ā-a, ána ma Núbi, ána Morú
non moi NEG Nubi moi Moru
« non, je ne suis pas Nubi, je suis Moru »

a-a, úmun árifu ma
non eux savoir NEG
"Non, ils ne connaissent pas [le kinubi] »

/ā/, /ē/, /eh/: interjections soulignant l'interrogation :

Lorsque /ā/ ou l'une de ses variantes termine une proposition interrogative, son rôle est de renforcer la question, prenant le sens de « n'est-ce pas? » :

íta bío, ā ?
toi acheter n'est-ce pas?
« tu l'as acheté, n'est-ce pas? »

Mentionnons aussi l'usage de /bas/~/basi/ : interjection qui exprime la résignation l'arrêt d'une discussion:

Bas, ma éndisi kalam-á táni, milán ma fi. Bas, bas !
fini NEG avoir chose.PL autre beaucoup NEG EX fini fini
« C'est tout, je n'ai rien d'autre à dire, je n'ai pas grand chose à dire. C'est tout, c'est tout »

Cette interjection est une variante de /bes/, qui apparaît tant en kinubi qu'en arabe de Juba avec le sens de « mais » ; « seulement, c'est tout », mais la forme /bas/~/basi/ est empruntée

au kiswahili, où elle se présente sous la même forme et avec le même sens (Loogman, 1965: 307).

On peut également ranger parmi les interjections l'expression /walay/~/wallai/~/wallahi/, qui signifie littéralement "Par Dieu' et dont la fonction première est d'introduire un pacte, mais qui est couramment utilisée pour souligner l'aspect véridique, étonnant, ou au contraire imprécis ou difficile d'un propos :

waláy,	*I don't think*	ána	ásede	fi	Núbi	fi	Kismayó
vraiment	je ne pense pas/a	moi	maintenant	EX	Nubi	à	Kismayo

« vraiment, je ne pense pas qu'il y ait encore des Nubi à Kismayo actuellement »

Encore une fois, on utilise *wallahi* en kiswahili également, avec le même sens, mais l'expression est tout aussi courante en arabe soudanais.

11. Le verbe

Le système verbal constitue l'une des marques de créolisation les plus fondamentales du kinubi, en raison de la perte du système de dérivation d'une part, et de la restructuration totale de la conjugaison d'autre part. En effet, le verbe se présente comme un lexème invariable, démuni de préfixe et/ou de suffixe personnel, la personne étant indiquée par le pronom personnel adéquat ou par le sujet. Avant d'aborder la conjugaison du verbe, nous analyserons la structure de ce lexème.

11.1. La structure verbale

11.1.1. La racine :

La « forme nue » du verbe, c'est-à-dire la forme la plus simple, dépourvue de préfixe, correspondant à la racine, se subdivise en plusieurs schèmes[1] :

TABLEAU 1 :

	SCHEME	EXEMPLES	FREQUENCE
A	CvC~CvCv	/fútu/, /kúnu/, /jóju/, /dúgu/, /dóru/, /gif/, /lim/	31
B	CvCvC~CvCvCv	/bádal/, /kátif/, /negif/, /gésim/, /kárab/, /lázim/	28
C	vCvC~vCvCv	/ábus/, /álab/, /álim/	11
D	CvCv	/fáta/, /rába/, /ráda/, /máshi/…	11
E	vCCvC~vCCvCv	/ádrub/, /ágder/, /ámrug/, /éndis/…	8
F	vCCv	/ábdu/, /árja/, /ásma/…	4
G	vCv	/ázu/, /éna/, /ába/	3
H	Cvv	/bío/, /rúo/	2
I	Cv	/ja/, /ro/	2
J	CvCvCv	/kúruju/, /másatu/	2
K	vCC~vCCv	/áyn/, /áwn/	2
L	vCCvCvC	/ashtághal/, /istámal/	2
M	CvCCvC	/nénzil/, /yúmkin/	2
N	vCvCv	/ágara/	1
O	CvCCvCv	/háwwalu/	1
P	CvCCv	/háfza/	1

[1] Cette liste ne reprend pas les verbes d'origine swahili ou anglaise (voir plus bas).

Etymologiquement, ces racines verbales dérivent de différents schèmes de l'arabe dialectal, qui ont été conservés de manière figée :

- la forme impérative ;
- le participe actif ;
- la forme accomplie simple ;
- une forme avec un élément flexionnel.

11.1.1.1. La forme impérative

L'impératif de l'arabe dialectal soudanais est à l'origine de la majorité des racines verbales du kinubi. Celles-ci dérivent principalement de trois types de verbes en arabe dialectal soudanais :

- les verbes réguliers dont l'impératif se forme par préfixation de /-a/
- les verbes creux dont l'impératif se forme par modification de la voyelle médiane
- les verbes géminés, dont l'impératif se forme par la suppression du préfixe personnel
- les verbes dont l'impératif se forme par la suppression de la première syllabe
- les formes dérivées – surtout /Fa''aL/ - dont l'impératif se forme par la suppression du préfixe personnel et la modification des voyelles internes

TABLEAU 2 :

ARABE SOUDANAIS		KINUBI	TRADUCTION
ACCOMPLI	IMPERATIF	RADICAL VERBAL	
masak	amsuk	ámsuk	prendre
gal	gul	gúl(u)	dire
jab	jib	jíb(u)	apporter
dagg	dugg	dúg(u)	frapper
akhad	khod	khod	prendre
jarrab	jarreb	jéreb	essayer

Owens considère que 66% des radicaux verbaux proviennent d'une forme impérative. Selon Tosco et Kaye, au moment de la pidginisation de l'arabe, l'impératif était la forme verbale la plus couramment employée étant donné le contexte militaire : les officiers donnaient régulièrement des ordres à leurs recrues et celles-ci se familiarisaient par conséquent plus avec celles-ci (2000, 33). Il convient à notre avis de relativiser cette assertion, car la proportion de racines issues de l'impératif est certes importante, mais loin d'être uniforme. D'autre part, plusieurs verbes se prêtant théoriquement bien à un usage impératif dans un milieu militaire proviennent pourtant d'autres formes verbales, par exemple /tála/ « sortir,

partir » ou /bága/ « rester », qui dérivent de la forme accomplie simple (voir plus bas). A notre avis, le succès de la forme impérative provient surtout de sa simplicité morphologique : absence de morphème au singulier, présence du suffixe /-u/ au pluriel.

11.1.1.2. La forme accomplie simple

En arabe dialectal – comme en arabe classique – la troisième personne au masculin singulier de l'accompli constitue la forme verbale la plus simple, car elle est démunie de tout préfixe et/ou suffixe flexionnel.
Il s'agit surtout des verbes en /CaCaC/ (/fáham/ « comprendre », /dákal/ « entrer »...) et /CaCa/ (/fáta/ « ouvrir », /dába/ « égorger »...), mais aussi de quelques autres comme /ja/ « venir », /ába/ « refuser »...

11.1.1.3. Le participe actif

Son utilisation comme forme de base s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord, son usage est très courant en arabe dialectal soudanais. Comme dans le cas précédent, la forme en question /Fā'iL/ est dépourvue d'éléments flexionnels et donc morphologiquement simple. Mais surtout, sa conjugaison en arabe dialectal soudanais est très proche de celle du kinubi. En effet, le participe actif ne peut être modifié que par deux suffixes, /-a/ pour le féminin singulier et /-īn/ pour le pluriel, et rend par conséquent l'utilisation du pronom isolé obligatoire. Comparons par exemple en arabe soudanais et en kinubi :

TABLEAU 3 :

ARABE SOUDANAIS	KINUBI	TRADUCTION
ana māshi	ana máshi	je vais
itta māshi	ita máshi	tu vas
huwa māshi	uwo máshi	il va

Bien sûr, la correspondance est limitée par l'existence des suffixes /-a/ et /-īn/ en arabe soudanais.

Il s'agit surtout de verbes en /CaCiC/~/CeCiC/, comme /kátif/ « écrire », /lázim/ « devoir », /wégif/ « s'arrêter », /lébis/ « s'habiller », /jélis/ « s'asseoir », /gésim/ « diviser », mais aussi quelques autres comme /máshi/ « aller », /sáim/ « jeûner » ou /ázu/ « vouloir ».

L'arabe de Juba présente des formes verbales similaires, dont certaines ont même conservé l'allongement vocalique de la première syllabe, malgré leur aspect déjà figé :

ána	māsi
moi	aller

« je vais »

íta	sāken	wīn ?
toi	habiter	où

« où habites-tu ? » (Miller, 1983 : 116).

Notons qu'à Bombo, nous avions également relevé quelques formes ayant conservé l'allongement de la première voyelle :

ána	fāker	wáy	amá	tenīn
moi	se souvenir	un	ou	deux

« je me souviens d'un ou deux [enfants] »

ítokum	gi-	zākel	tarika	de	kēf ?
vous	TMA	se souvenir	confrérie	DEM	comment

« vous souvenez-vous de comment était cette confrérie ? »

11.1.1.4. Les formes ayant conservé un élément flexionnel

Il ne s'agit que de quelques verbes :

/nesít/~/nesítu/, « oublier », où le /-t/ final ne peut venir que de la flexion du verbe au deux premières personnes du singulier au passé (à comparer avec l'arabe soudanais /nesīt/)

/negíf/, « s'arrêter » ; /nénzil/, « descendre » ; /naálab/ « jouer » : dans ces cas-ci, le /n-/ initial provient certainement de la flexion du verbe au présent, à la première personne du pluriel (comparer avec l'arabe soudanais /negif/ /nenzil/ et /nal'ab/).[2]

/éndo/~/indu/ : cette forme est assez rare, remplacée généralement par /éndis/~/éndisi/. Son étymon est en réalité un pseudo-verbe, composé d'une préposition et d'un pronom affixe, en l'occurrence ici celui de la troisième personne du masculin singulier (voir Morphologie, 11.18).

Notons qu'en arabe de Juba, quelques autres radicaux verbaux sont issus de formes munies d'un élément flexionnel, généralement l'accompli de la première personne du singulier ou du pluriel. Nous avons par exemple relevé chez Naser (J.1) les verbes /garét/ « étudier » et

[2] Il faut aussi citer le verbe /yúmkin/, « il est possible », qui présente le préfixe de la troisième personne masculin singulier. Mais l'étymon lui-même est un verbe impersonnel, sans forme impérative. En outre, les formes *yamkini~yumkini* existent également en kiswahili (Lodhi, 2000 : 109).

/mashét/ « aller », issus de verbes conjugués à l'accompli de la première personne du singulier, /jí-na/ « venir » et /gúm-na/ « partir » issus de verbes conjugués à l'accompli de la première personne du pluriel (Naser utilisait ces formes uniquement au début de l'enregistrement, ce qui laisse supposer qu'il les citait pour être sûr d'être bien compris par son interlocuteur. Une fois l'intercompréhension bien établie, ces formes n'apparaissaient plus).
Mais étant donné qu'il existe un continuum entre l'arabe de Juba et les autres variétés de l'arabe, il ne s'agit pas toujours de formes figées et un même locuteur peut utiliser deux formes verbales, l'une invariable et l'autre conjuguée :

ána	síma	[silence]	ána	sam-ít
moi	entendre	...	moi	entendre.1sg PASSE

« j'ai entendu, j'ai entendu » (Miller, 1983 : 113)

11.1.1.5. Etymologie incertaine

L'importance des modifications phonologiques ne rend pas toujours possible l'identification de l'étymon. Par exemple, les formes /árif/ « savoir » et /álim/ « apprendre » pourraient provenir aussi bien de l'impératif que du participe actif en arabe.

11.1.1.6. Le suffixe /-u/

De nombreux verbes se terminent par une voyelle finale /-u/. Owens, qui a estimé à 45%[3] le nombre de verbes se terminant par /-u/, attribue ce suffixe à la terminaison de l'impératif pluriel de l'arabe dialectal soudanais, pour les raisons suivantes :

- il ne peut s'agir d'un choix arbitraire, étant donné la fréquence du phénomène ;
- le suffixe n'apparaît pas dans le cas des verbes issus de participes actifs, des verbes ayant perdu leur consonne finale et des emprunts récents ;
- il n'obéit pas aux règles d'euphonie.

En outre, le choix de ce suffixe plutôt que d'un autre serait motivé notamment par la grande fréquence de radicaux verbaux issus de l'impératif, pour lesquels seuls /-ī/ et /-ū/ sont possibles (Owens, 1985 : 251).

Ce raisonnement nous paraît exact. Toutefois, la fréquence des verbes se terminant par /-u/ est assez différente à Mombasa. En effet, seul 28 % des verbes hérités du superstrat présentent un /-u/ final, tandis que cinquante verbes qui, en suivant le raisonnement d'Owens, pourraient se terminer par /-u/, ont en réalité toujours une consonne finale. En outre, 66 % des verbes se terminant par /-u/ apparaissent en alternance avec une forme terminée par une consonne

[3] En se basant sur le lexique établi par Heine, on arrive à 46 %, soit un chiffre extrêmement proche.

(comme /num/~/númu/, /rákab/~/rákabu/...). Enfin, notons que quelques verbes se terminent par /-u/ sans explication étymologique : /ázu/ « vouloir » par exemple, qui dérive d'un participe actif courant en arabe dialectal soudano-égyptien : /ʿāwez/~/ʿāwiz/~/ʿāwuz/. Il est possible que cela soit dû à la réinterprétation de /-u/ comme voyelle finale caractéristique du verbe, comme Kaye et Tosco l'ont déjà souligné pour le cas de la forme /nesit/~/nesitu/ (1993 : 299).

Wellens considère que le /-u/ final marque souvent la transitivité du verbe : /num/ « dormir », /gum/ « se lever », /kásur/ « casser » s'opposeraient donc à /kásuru/ « casser quelque chose », /wóduru/ « perdre quelque chose »... Mais elle-même insiste sur le nombre important d'exceptions et sur l'aspect non sytématique de la corrélation entre /-u/ et transitivité verbale, arguant que d'autres éléments doivent être également considérés, notamment la nature du complément d'objet (nom concret ou abstrait, singulier ou pluriel, défini ou indéfini...) (Wellens, 2003 : 100 sq).

A Mombasa, les exemples suivants montrent en tout cas que la proportion de verbes transitifs sans /-u/ et de verbes intransitifs avec /-u/ est telle que le rapport entre /-u/ et la transitivité n'est pas – ou plus – de mise :

íta num íta ákulu
toi dormir toi manger
« tu dors et tu manges »

íta ma ágder ákul ákel fi *meza*
toi NEG pouvoir manger repas sur table/s
« tu ne pouvais même pas prendre un repas à table »

ána kálas *kazi*
moi terminer travail
« j'ai terminé de travailler »

mun g- wónus *kiswahili*
eux TMA parler kiswahili
« ils parlent kiswahili »

o gen wónusu
lui rester parler
« il restait parler [avec nous] »

De manière plus générale, le nombre restreint de verbes se terminant par /-u/, par rapport aux observations de Heine, Owens et Wellens, souligne sans doute la perte progressive de la

valeur verbale de ce « suffixe ». Elle participe en tout cas à la critique de la théorie des nombreux créolistes qui estiment que la tendance à l'ouverture vocalique de la syllabe est l'une des caractéristiques de la créolisation.

11.1.1.7. L'influence de l'adstrat sur le radical arabe

La phonologie du kiswahili étant relativement proche de celle du kinubi, il n'est pas toujours aisé de déterminer l'origine de certains verbes. Par exemple, le verbe /íshi/ « vivre » pourrait être un emprunt au kiswahili *ku-íshi*, ou bien une évolution propre au kinubi. On retrouve souvent ces paires, qui constituent des diamorphes homophones, dans les contacts entre des langues appartenant à une même famille. Romaine fournit des exemples intéressants pour les contacts entre l'anglais et le tok pisin ou le néerlandais et l'allemand (Romaine, 1995 : 150).

Dans d'autres cas, on peut mieux cerner l'influence du kiswahili en comparant le lexique que nous avons établi à Mombasa avec celui du kinubi de Kibera et de Bombo et avec celui de l'arabe de Juba. Ainsi, nous avons relevé pour « comprendre » le verbe /fáhamu/~/fáham/, tandis qu'Owens a relevé /fáhim/ (1985 : 254) et que l'équivalent en arabe de Juba est /áfamu/ (Watson et Biajo Ola, 1985 : 123). Pour expliquer le radical en usage à Mombasa, on peut se référer à la troisième personne de l'accompli en arabe dialectal soudanais, /faham(ū)/, mais aussi au radical verbal du kiswahili *fahamu* (Johnson, 1939 : 90). Un autre exemple est celui du verbe /féker/~/fikir(i)/ « penser », qui apparaît aussi sous la forme /fāker/ à Bombo. La forme /fāker/ se rapporte étymologiquement au participe actif /fāker/ en arabe soudanais, tandis que /féker/ dérive certainement de /fekker/, la troisème personne masculin singulier de la seconde forme du même verbe. Le passsage de /féker/ à /fikir/~/fikiri/ s'explique aisément par le kiswahili *fikiri*, qui a le même sens et qui dérive bien sûr du même étymon arabe. En effet, il n'y a pas d'autres verbes issus du matrilecte étant vocalisés /CiCiCi/.

Enfin, un dernier indice permettant d'identifier le verbe d'origine swahili est la place de l'accent. Dans l'exemple suivant, l'accent tombe sur la seconde syllabe, alors qu'en kinubi les verbes trisyllabiques sont accentués sur la première syllabe, comme /ágara/ « étudier », /ágderi/ « pouvoir », /fékeri/ « réfléchir » :

shukúru	*na*	rába
remercier	à/s	Dieu

« merci à Dieu »

Nous n'avons bien sûr pas relevé de phénomène similaire avec l'anglais, puisque cette langue n'a pas de fonds lexical commun avec le kinubi.

11.1.1.8. La concurrence des radicaux :

La diversité des étymons explique l'existence de deux voire trois radicaux de même sens. Par exemple, /ásurubu/ et /shárab/, « boire », /gif/, /wégif/ et /negíf/, « s'arrêter », /jábu/ et /jíbu/ « apporter », /gal/ et /gul/ « dire », /naálab/ et /álab/ « jouer », /áktob/ et /kátif/ « écrire »...

Un autre élément à prendre en considération est l'instabilité vocalique, qui multiplie également les occurrences d'une même forme verbale : /áyn/~/áyna/~/áin/~/áina/~/aéna/ « voir ». On retrouve cela en arabe de Juba, où Miller a relevé parfois jusqu'à six réalisations du même verbe, en se basant sur un seul étymon : /rah/~/ruh/~/rwa/~/rw/~/rū/ « aller », /áoz/~ /áez/~ /á'z/~/áozu/~/az/~/oz/ « vouloir » (Miller, 1983 : 112).
Dans certains cas, l'un des radicaux a tendance à remplacer son ou ses concurrents. Owens par exemple, en se basant sur le kinubi de Bombo et de Kibera, relève la forme /fáhim/ pour « comprendre » (Owens, 1985 : 254), alors que nous avons systématiquement /faham/ à Mombasa. De même, Heine a enregistré à Kibera les formes /álbis/ « porter un vêtement » et /árfu/ « connaître (Heine, 1982 : 61), alors que nous avons uniquement /lébis/ et /árif/ à Mombasa.

11.1.1.9. Les racines particulières

Hormis les verbes qui présentent un radical particulier, clairement distinct du substantif issu de la même racine, il existe quelques verbes dont le radical est identique au substantif ou parfois à l'adjectif du même champ sémantique.

11.1.1.9.1. Le substantif utilisé comme verbe

Quelques termes d'origine arabe dialectale sont utilisés comme substantifs mais aussi conjugués comme des verbes, alors qu'en arabe il s'agit de substantifs stricto sensu. C'est le cas de /dushmán/, qu'on retrouve tantôt comme substantif « guerre », tantôt comme verbe « se battre, guerroyer, faire la guerre », précédé si nécessaire d'un préfixe temporel :

fi	anás	al	jére	min	dushmán	ta	ídi	amín
EX	gens	REL	fuir	de	guerre	GEN	Idi	Amin

« il y a des gens qui ont fui la guerre d'Idi Amin [Dada] »

úmun	gi-	dúshman	*tu*
eux	TMA	se battre	seulement/s

« ils font la guerre seulement »

La distinction entre le substantif et le verbe s'opère par le déplacement de l'accent : le substantif porte l'accent sur la dernière syllabe – une voyelle longue dans l'étymon – et le verbe sur la première, comme la plupart des verbes.

Mais il y a d'autres exemples, sans déplacement de l'accent, comme :

námna	ta	dars	anás
manière/s	GEN	enseigner	gens

« la manière d'enseigner [une matière] aux gens »

Owens cite également le cas de /rután/, « langue », qui peut signifier « parler »(Owens, 1985 : 254). Or, dans nos enregistrements de Mombasa (mais aussi de Kibera et de Bombo), nous avons très souvent retrouvé /rután/ comme substantif, mais jamais comme verbe, malgré ses nombreuses occurrences.

11.1.1.9.2. L'adjectif utilisé comme verbe

Certains adjectifs sont utilisés en tant que verbes. C'est notamment le cas des adjectifs de couleur, comme dans :

áse	gi-	ázraq,	lisán	gi-	ázraq
alors	TMA	bleuir	langue	TMA	bleuir

« alors ça devient bleu, la langue bleuit »

Relevons également :

mayrungi	íta	ma	gi-	sakarán	ja	merísa
qatt	toi	NEG	TMA	s'enivrer	commealcool	

« [avec] le qatt, tu ne t'enivres pas comme avec l'acool »

Owens cite également les adjectifs /bári/, « froid » et /za'lán/, « fâché » utilisés comme verbes avec le sens « avoir froid » et « se fâcher » (1985 : 254). En arabe de Juba comme en kinubi, les adjectifs en /-án/ sont particulièrement utilisés comme racines verbales (Miller, 1993 : 147).

11.1.2. Les reliquats des formes dérivées de l'arabe dialectal soudanais

Nous avons déjà abordé la question des formes dérivées en ce qui concerne les substantifs et les adjectifs. Le système des schèmes s'applique avec la même régularité aux verbes de l'arabe classique. On les retrouve avec la même vitalité en arabe dialectal. L'arabe syro-

libanais par exemple a conservé les dix formes principales de l'arabe classique, tandis que l'arabe égyptien a créé une nouvelle forme dérivée : atFa''aL.
Les formes dérivées restent productives en arabe dialectal, puisqu'elles s'appliquent même aux verbes d'origine étrangère. En arabe irakien, on retrouve par exemple la forme II (factitive) /gawwal/, « marquer un but » et /fawwal/ « faire le plein », de l'anglais *goal* et *full*.
En ce qui concerne le superstrat du kinubi et les parlers apparentés, notons que les parlers arabes soudano-tchadiens ont conservé la plupart des formes dérivées (Trimingham, 1946 : 112 sq ; Reichmuth, 1983 : 252 sq, Jullien de Pommerol, 1999b : 158 sq, Zeltner et Tourneux, 1986 : 81 sq), tandis que l'arabe des Shukriyya a même créé des formes nouvelles, comme l'intensif Fō'aL (Reichmuth, 1983 : 268).

TABLEAU 4 :

ARABE CLASSIQUE	ARABE DE KHARTOUM	ARABE DES SHUKRIYYA	ARABE DES ULAD ELI	ARABE TCHADIEN
Fa'aLa	Fa'aL	Fa'aL	Fa'aL	Fa'aL
Fa''aLa	Fa''aL	Fa''aL	Fa''aL	Fa''aL
Fā'aLa	Fā'aL	Fā'aL	Fā'aL	Fā'aL
aF'aLa	-	aF'aL	aF'aL	aF'aL
taFa''aLa	itFa''aL	atFa''aL	alFa''aL	alFa''aL
taFā'aLa	itFā'aL	atFā'aL	alFā'aL	alFā'aL
inFa'aLa	inFa'aL	inFa'aL	anFa'aL	anFa'aL
iFta'aLa	-	-	-	iFta'aL
if'aLLa	-	Fa'aL	-	-
istaF'aLa	istaFa'aL	Fa'aL	-	istaF'aL

Le kinubi a privilégié les verbes de la première forme – c'est-à-dire sans dérivation – puisqu'ils constituent environ 85 % de l'ensemble des radicaux verbaux issus de l'arabe dialectal soudanais, selon le lexique que nous avons établi.
Mais bien que les verbes dérivés soient rares en kinubi, quelques exemples subsistent. Il s'agit exclusivement de verbes des formes dérivées II (Fa''aLa), III (Fā'aLa) IV (aF'aLa) et X (istaF'aLa).

La forme II

Curieusement, on retrouve peu de verbes de forme II en kinubi, alors que c'est une forme extrêmement fréquente en arabe dialectal, souvent au détriment de la forme IV qui y disparaît

généralement (hormis quelques verbes extrêmement courants, tels /rād/, /irīd/ en libanais et irakien par exemple).

Mais la forme II se distingue du verbe de base par la gémination de la seconde consonne du radical. Or, la gémination a pratiquement disparu en kinubi. De ce fait, on ne peut distinguer la forme II de la forme I sur le plan phonologique, alors que sur le plan sémantique les deux formes sont bien distinctes. Nous l'avons démontré plus haut dans le cas du verbe /rabá/ et de son étymon arabe qu'il faut probablement dédoubler, /rabā/ et /rabbā/.

Notons malgré tout l'existence de quelques verbes étant à l'origine de forme II :

ḥáwwalu	*headquarters*	kebír	betá	*district*	fi	*Mazeras corner*
transféree	quartier général/a	grand	GEN	district/a	à	Mazeras Corner

« ils ont transféré le grand quartier général du district à *Mazeras Corner* »

C'est le seul exemple de verbe où la gémination consonantique est conservée. Par ailleurs, les verbes /féker/, /séli/, /sélem/ et /kélem/ on conservé dans leur vocalisme une trace de la forme initiale, /a/ > /e/ étant produit par le redoublement de la consonne médiane.

Pour les autres verbes, seule l'observation de l'étymon permet de savoir que le verbe nubi dérive d'une forme II. Par exemple, le verbe /rakab/ « cuisiner » ressemble à de nombreux verbes issus de la forme I, comme /fáham/ « comprendre ». Mais en arabe soudanais la forme I signifie « monter, chevaucher, embarquer », sens assez éloigné du verbe kinubi. Par contre le verbe /rakkab/ (forme II) signifie « assembler, construire », ce qui participe déjà plus au champ sémantique du kinubi. Par ailleurs, le verbe /rakkab/ existe en arabe tchadien avec le sens de « cuire, cuisiner » (Jullien de Pommerol, 1999c : 67). On peut donc affirmer que /rákab/ en kinubi est à l'origine un verbe de forme II, devenu phonologiquement indissociable de la forme I. Le même raisonnement s'applique à de nombreux autres verbes, comme /fádal/ « préférer », /wedí/ « donner » ou /wóduru/ « (se) perdre », qui ne peuvent venir que de la forme II puisqu'ils n'existent pas à la forme I en arabe dialectal soudanais :

ána	fádal	árija	ma	*Ingereza*	fi	*East Africa*
moi	préférer	revenir	avec	Anglais/s	à	Afrique de l'Est

« j'ai préféré retourner en Afrique de l'Est avec les Britanniques »

fi	*arzi*	t-	ómun	al	wedí	*na*	ómun
dans	terre/s	GEN	eux	REL	donner	avec/s	eux

« sur leurs terres, qu'ils leur ont données »

Enfin, certains radicaux verbaux sont manifestement issus d'une forme dérivée, mais ils en ont perdu le sens original. Par exemple, le verbe /álim/ signifie « enseigner » et « étudier », alors qu'en arabe dialectal soudanais ces deux verbes sont rendus par deux formes différentes, /'allam/ (forme II) et /ta'allam/ (forme IV) :

ána	kan	ázu	so	*classes in future*	ta	álim	anás	rután	t- éna
moi	ANT	vouloir	faire	cours dans le futur/a	GEN	enseigner	gens	langue	GEN nous

« je voudrais organiser dans le futur des cours pour enseigner leur langue aux gens »

zaidi	iná	fi	máhad ína	g-	álim	lúgha,	tawḥíd...
surtout	là	dans	institut nous	TMA	étudier	langue	tawḥīd

« là bas à l'institut on étudie surtout la langue, le tawḥīd... »[4]

La forme III :

Nous avons relevé : /nadí/ « appeler », /áyin/, « voir », /áwn/, « aider », /wáfiki/ « être d'accord » (dans ce dernier cas, il peut s'agir soit d'un emprunt au kiswahili, soit d'un terme d'origine arabe influencé par la phonologie du kiswahili, étant donné la présence d'un /i/ final. En effet, le verbe *ku-wafiki* a le même sens).

Les verbes de la forme III conservent un vocalisme en /CaCiC/, mais en kinubi cela ne les distingue pas des autres verbes, puisque certains verbes issus de la forme I donnent le même schème (voir Morphologie, 11.1.1).

La forme IV :

Nous avons relevé /híbu/, « aimer », qui dérive de l'arabe dialectal soudanais /aḥabb/ et /rásul/ « envoyer » qu'on retrouve aussi au Tchad sous la forme /arsal/ (Zeltner et Tourneux, 1986 : 82).
Mais aucun élément ne permet de reconnaître la forme IV, la voyelle initiale et la gémination ayant disparu. Notons que dans plusieurs dialectes arabes, la voyelle initiale a tendance à s'effacer, ce qui le rend déjà difficilement reconnaissable dans la langue du superstrat. C'est par exemple le cas en arabe tchadien, où aimer se dit /habba/ (Jullien de Pommerol, 1999a : 522).

Sur le plan morphologique, les quelques verbes issus de formes dérivées II, III et IV ont perdu toutes les caractéristiques de celles-ci, pour des raisons phonologiques (perte de la gémination

[4] Par contre, on retrouve la même confusion en arabe tchadien, où /allam/ signifie à la fois « apprendre » et enseigner » (Jullien de Pommerol, 1999a : 104).

et de la pertinence de l'allongement vocalique) : en effet, la structure des verbes /rákab/, /áyin/ et /híbu/ ne se distingue pas de celle des verbes /fáham/, /árif/ et /zídu/. Or, les premiers sont issus de verbes de la forme /Fa''aL/, les seconds de verbes de la forme /Fa'aL/.

La forme X :

Nous avons enregistré les verbes suivants : /istágrab/ « s'étonner », /istárab/ « s'arabiser, être civilisé, éduqué », /istágal/~/ishtágal/ « travailler », /istámal/ « supporter ». A Bombo, nous avions relevé /stájab/, de l'arabe /ista'jab/, qui a le même sens que /istágrab/. Enfin, notons l'existence du verbe /staréhe/, mais qui est passé en kinubi via le kiswahili. En effet, le verbe *ku-starehe*, « se reposer, être à l'aise » (de l'arabe /istarāḥa/) s'utilise en particulier pour exprimer la bienvenue ou pour prier quelqu'un de s'asseoir. La formule de politesse est couramment utilisée en kinubi.

De manière générale, on ne peut donc plus parler de l'utilisation de formes dérivées en kinubi. Les rares traces de ces types de verbe ont en fait été empruntés tels quels à l'arabe dialectal, en perdant conscience de la spécificité sémantique de ces formes. Il s'agit là d'une différence fondamentale avec les dialectes arabes, quels qu'ils soient, qui ont non seulement gardé le système des formes dérivées – même si toutes ne survivent pas – mais en ont même créé de nouvelles, en particulier pour rendre les formes réfléchies passives.[5]

Les autres formes dérivées

Le vocabulaire de Jenkins contient également plusieurs verbes des formes V, VI et même VIII. Tosco et Kaye soulignent avec raison qu'il est difficile de préciser dans quelle mesure certains de ces verbes ne constituent pas des pseudo-corrections, leurs observations ayant mis en évidence des degrés de connaissance de l'arabe très divers dans le chef des informateurs de l'officier anglais (Kaye et Tosco, 1993 : 280).
En effet, le kinubi présente quelques radicaux issus de verbes de forme II qui correspondent en réalité à des verbes de forme V (exprimant la réciprocité de l'action) en arabe dialectal soudanais : /wónus/ « discuter », /kélem/ « parler », /álim/ « apprendre » correspondent en arabe soudanais standard à /itwannas/, /itkallam/, /it'allam/, qui se distinguent de la forme II /wannas/ et /kallam/, « parler à quelqu'un » et /'allam/ « enseigner » (Trimingham, 1946 : 122 sq).

[5] En tunisien par exemple, il existe un schème original :tFū'eL, comme dans /tbūled/, de la racine b-l-d, qui veut dire « faire le malin » (communication du Pr J. Thiry). Notons aussi la forme /inFa'aL/ (/b-inshereb/ « cela se boit », /b-inketeb/ « cela s'écrit »...) en syro-libanais, ou encore la forme /itFa''aL/ en égyptien (/itfakkar/).

Il est difficile d'imaginer que le kinubi a systématiquement supprimé le préfixe /it-/, alors qu'il a conservé plusieurs verbes contenant un préfixe plus compliqué, en l'occurrence /ista -/ (forme X). Par contre, certains parlers arabes soudano-tchadiens non créolisés ont eux tendance à utiliser la forme II à la place de la forme V. Jullien de Pommerol signale en arabe tchadien l'usage de /allam/ pour « apprendre », /wannas/ pour discuter (1999a : 104, 1252). Par exemple :

Mahammat	lissā	mā	allam	suwāgt	al-	watīr
Muhammaḍ	encore	NEG	apprendre.3sg. PASSE	conduite	ART	voiture

« Muḥammad n'a pas encore appris à conduire une voiture »

al-	iyāl	yiwannusū	kulla	lēle
ART	enfant.PL	parler.3pl.PRES	tout	nuit

« les enfants discutent entre eux toute la nuit »

Il est donc très probable que l'absence de reliquats de verbes de la forme V en kinubi résulte de l'ambivalence de la forme II dans le superstrat, qui aurait rendu la forme V inutile. Dès lors, cette disparition ne constituerait pas une étape du processus de créolisation de la langue.

11.1.2.1. Comparaison avec l'arabe de Juba :

De manière générale, l'arabe de Juba a conservé les formes dérivées de manière similaire : les verbes dérivés des formes II (/wodí/ « donner », /fékir/ « penser », /fétisu/ « chercher »), III et IV (/hébu/, « aimer ») ne se distinguent plus des autres pour les mêmes raisons phonologiques, bien que Miller donne quelques exemples de verbes formes II et III qui, bien qu'il s'agisse de forme figées, restent formellement plus proche de leurs étymons : /kéllem/ « parler », /wódduru/ « perdre », /nādi/ « appeler », /gābil/ « rencontrer ». Comme en kinubi, la forme dérivée la plus reconnaissable est la forme X, comme /istákal/ « travailler », /istámir/ « poursuivre »... Enfin, les autres formes, y compris la V, sont presque totalement écartées dans le choix des radicaux, à part quelques exceptions comme /ibtéde/ (VIII) « commencer » ou /tkéllem/ « parler » (V) (Miller, 1983 : 113-114). Un exemple significatif de cette instabilité est l'usage de /fádal/ « je vous en prie » (Watson et Biajo Ola, 1985 : 17) pour /tafaḍḍal/, qui est pourtant une forme figée en arabe dialectal.

11.1.2.2. Les formes dérivées productives

11.1.2.2.1. Les verbes à redoublement

Il s'agit du seul procédé de dérivation à partir du radical verbal que présente le kinubi. Nous avons relevé quelques cas à Mombasa, comme par exemple :

azól gi- ásurub merísa, ína bu- rúdu-rúdu mára má fi
homme TMA boire alcool nous TMA refuser.2 fois NEG
« celui qui boit de l'alcool, on ne l'accepte pas du tout »

úmun kalás hadúl-adúl lábil t- ómun fógo
eux fini tisser.2 toile GEN eux dessus
« elles [les araignées] ont déjà tissé leur toile »

then, after the Independance úmun já séb-seb
alors, après l'indépendance eux venir abandonner.2
« puis, après l'indépendance, ils ont fini par abandonner peu à peu [l'association] »

ya já ma sudan-íya dúgu-dúgu
EMPH venir avec Soudanais.PL frapper.2
puis ils sont venus avec les Soudanais pour combattre »

Le redoublement du radical verbal ne crée pas un nouveau verbe sur le plan sémantique, il insiste plutôt sur l'intensité, l'habitude ou la répétition de l'action. Il s'agit toujours du redoublement d'un radical existant également sous sa forme non redoublée : /dúgu/ et /dúgu-dúgu/, /seb/ et /seb-seb/...

Le procédé de redoublement nous a semblé plus largement exploité à Bombo qu'à Mombasa :

mulukíya, ána gi- gáta-gáta...
mulukhiyya moi TMA couper.2
« la mulukhiyya, je la coupe en petits morceaux... »

náfas ta- ki gi- wálawála
maisonGEN toi TMA briller.2
« ta maison brille »

lánga lánga	gi-	júbu	guwála
errer.2	TMA	apporter	rumeur

« se promener sans cesse entraîne les rumeurs »

La redoublement du verbe existe également en arabe. En arabe classique comme en arabe dialectal, il est effectué de deux manières :
- le redoublement d'un seul élément de la racine : les formes II (Fa''aLa) et V (taFa''aLa), où R2 est redoublé, puis les formes IX (iF'aLLa), XI (iF'āLLa), XII (iF'aw'aLa) et XIV (iF'anLaLa) – d'un usage très limité – ou R2 ou R3 est redoublé. Toutes ces formes véhiculent le concept d'intensité de l'action ;
- celui du radical, dans ce qu'on appelle les verbes géminés. Certains de ces verbes sont constitués par la duplication d'un radical géminé supposé : *nafnafa*, pleuviner (de **naffa*), *waswasa*, chuchoter (de **wassa*), et d'autres par le redoublement d'un verbe existant : *lamlama* « rassembler », redoublement de *lamma*, même sens, *hamhama*, « ronchonner », redoublement de *hamma*, « penser »...(Blachère, 1975 : 73 sq). L'arabe moderne lui-même continue d'utiliser la reduplication d'un verbe géminé. Le cas de *khaskhasa*, « privatiser », dérivé du verbe *khassa*, « concerner, attribuer, donner un caractère propre, privé », est l'un des exemples les plus répandus, largement utilisé par la presse.

Sur le plan formel, le système de redoublement du kinubi présente une particularité importante qui le différencie des parlers arabes soudano-tchadiens et le rapproche du kiswahili par exemple. En effet, les verbes géminés de l'arabe – classique et dialectal – se forment exclusivement par le redoublement d'un radical monosyllabique CvC. Ainsi, dans les parlers soudano-tchadiens on trouve par exemple :
- /ragrag/ « hurler », /malmal/ « agiter » ou /lamlam/ « rassembler » en arabe tchadien (Zeltner et Tourneux, 1986 : 83-83) ;
- /gargar/ « rire ostensiblement », /saksak/ « trottiner » ou /hanhan/ « bourdonner » en arabe shukriyya (Reichmuth, 1983 : 272) ;
- /sharshar/ « acheter beaucoup », /lamlam/ « rassembler » ou /gashgash/ « balayer partout » en arabe nigérian (Owens, 1993 : 122).

En kinubi par contre, ils sont tous formés sur le redoublement d'un radical disyllabique, CvCv ou plus rarement vCv ou CvCvC : /íba-íba/, /rúdu-rúdu/, /hadúl-(h)adúl/... Il serait tentant de voir dans ce procédé une influence du kiswahili. En effet, on y retrouve le redoublement d'un radical disyllabique – marquant lui aussi l'intensité ou la répétition – souvent /CvCv-CvCv/ mais aussi /vCv-vCv/, /vCCv-vCCv/... Par exemple, les verbes *ku-pigapiga* « frapper à plusieurs reprises », *ku-imbaimba* « chanter pendant longtemps »... (Loogman, 1965 : 145).

Mais en réalité, ces verbes à redoublement existent également en arabe de Juba : /mútu-mútu/ « mourir un par un », /gáta-gáta/ couper en petits morceaux », /dúgu-dúgu/ « se battre »... (Miller, 1993 : 161-162 ; Miller, 2002 : 293). Le procédé remonte donc à la phase de créolisation du kinubi, et s'explique probablement par la tendance du kinubi et de l'arabe de Juba vers une syllabe ouverte.

11.1.2.2.2. La dérivation d'origine étrangère

Le kiswahili connaît un système de dérivation par suffixation qui développe le champ sémantique d'un radical verbal. Ainsi, le verbe *funga* « fermer » peut donner lieu à vingt formes dérivées dont voici quelques exemples (Loogman, 1965 : 121):
fung-wa « être fermé »
fungisha « causer la fermeture »
fungiza « garder fermé »
fungasha « relier »...

Le kinubi utilise certains de ces verbes dérivés swahili. C'est par exemple le cas de *elewa* « comprendre », *endeleza* « faire progresser »... Par contre, ces suffixes propres au kiswahili ne sont jamais appliqués à des formes verbales originales. Il faut mentionner le cas du verbe *lazimisha* « forcer ». Mais il est très certainement emprunté tel quel au kiswahili – qui connaît les deux verbes *lazima* et *lazimisha* – plutôt que construit sur le verbe nubi /lázim/.

De même, plusieurs participes actifs et passifs de verbes anglais sont utilisés dans le cadre d'un *codeswitching*, mais les suffixes anglais correspondants ne sont jamais appliqués à des radicaux verbaux proprement arabes.

11.2. La conjugaison

Comme nous l'avons sommairement indiqué plus haut, le verbe nubi se présente sous la forme d'un lexème morphologiquement invariable. Cela le distingue totalement du verbe de l'arabe dialectal en général, où les préfixes et les suffixes qui ont à la fois une valeur aspecto-temporelle et personnelle subsistent, malgré certaines modifications phonologiques.
En kinubi, la personne est déterminée par le pronom isolé correspondant, placé devant la forme verbale, ou par un autre terme remplissant le rôle de sujet. En outre, la distinction entre le féminin et le masculin a disparu, comme pour le reste de la grammaire d'ailleurs.

TABLEAU 5 :

ARABE SOUDANAIS	*KINUBI*	*TRADUCTION*
akal-ta	ána ákul	j'ai mangé
akal-ta akal-ti	íta ákul	tu as mangé tu as mangé (f.)
akal akla-t	úwo ákul	il a mangé elle a mangé
akal-na	nína ákul	nous avons mangé
akal-tu akal-tan	ítakum ákul	vous avez mangé vous avez mangé (f.)
akal-u akal-an	ómun ákul	ils ont mangé elles ont mangé

En réalité, les parlers tchadiens ont déjà tendance à limiter l'usage de certaines désinences personnelles. Chez les Ulād Eli, le /–t/ de la première et de la seconde personne du singulier de l'accompli disparaît devant une pause, ce qui rend les trois personnes du singulier identiques :
/shif/ : « j'ai vu, tu as vu, il/elle a vu » (Zeltner et Tourneux, 1986 : 71).

Roth a observé le même phénomène, de manière non systématique, à Abbéché. Il entraîne également l'usage du pronom personnel pour clarifier la personne exprimée :
/āna, inta, hūwa, hīya katab/ : « je, tu, il, elle a écrit » (1979 : 3).

De manière plus générale, cette élision du suffixe personnel /-t/ apparaît dans le parler arabe tchadien standard, lorsque le radical verbal se termine par une consonne – ce qui se produit dans la majorité des cas. Mais le suffixe réapparaît lorsqu'un complément suit le verbe (Jullien de Pommerol, 1999b : 127) :
/āna, inta, hūwa, hīya akal/ : « je, tu, il, elle a mangé »

/āna, inta, hūwa, hīya shirib/ : « je, tu, il, elle a bu »

Mais :
/akalt-ah/
« je l'ai mangé »

/akalt al-laham/
« j'ai mangé la viande »

Dans tous ces cas, cet usage n'est pas systématique d'une part, et il ne concerne que les personnes du singulier d'autre part.

En kinubi, si le sujet est exprimé par un substantif ou plusieurs substantifs, le pronom n'est pas nécessaire :

Núbi wósul Mombása bédir
Nubi arriver Mombasa tôt
« les Nubi sont arrivés tôt à Mombasa »

kubar-ín kélem núbi lugag-ín kélem swahíli
grand.PL parler nubi petit parler kiswahili
« les grands parlent le kinubi et les petits parlent le kiswahili »

Pourtant, le pronom de la troisème personne est très souvent utilisé, malgré la présence du sujet :

ajól al islám, úwo gi- jóju islám
homme REL musulman lui TMA épouser musulman
« l'homme qui est musulman épouse une musulmane »

yom-ín de núbi úmun gu- jōzu nuswan-á ta bára
jour.PL DEM Nubi eux TMA épouser femme.PL GEN dehors
« de nos jours, les Nubi épousent des femmes d'en dehors [de la communauté] »

lugag-īn úmun gi- kélem swahili
petit.PL eux TMA parler kiswahili
« les petits parlent kiswahili »

Ces deux tournures sont également présentes en arabe de Juba :

babá tá -i kamán gi- kélem árabi btá Júba de
père GEN moi aussi TM parler arabe GEN Juba DEM
« mon père aussi parle l'arabe de Juba »

aywan-át ta gába de ómun ketír enák
animal.PL GEN forêt DEM eux très là
« les animaux de la forêt sont nombreux là-bas »

La présence très fréquente du pronom lorsque le sujet est exprimé n'est généralement pas nécessaire. On peut imaginer qu'il permet de préciser la notion de nombre dans le cas où le

substantif n'a pas de suffixe du pluriel, mais dans l'exemple x le sujet est muni d'un suffixe, tandis que dans l'exemple y, il n'a ni suffixe ni pronom malgré son sens pluriel. La fonction de marqueur du pluriel est donc peu significative. En fait, la présence du pronom après le sujet indique plutôt une tendance à recréer une flexion personnelle.

Il existe aussi quelques verbes impersonnels, qui fonctionnent sans pronom : /lázim/ « falloir », /yúmkin/ et /múmkin/ « être possible » (voir plus bas).

11.3. Aspects, temps et modes

En arabe classique comme en arabe dialectal, la valeur temporelle, aspectuelle et modale du verbe est indiquée par les mêmes morphèmes que pour la personne :

TABLEAU 6 :

	ARABE SOUDAN.	ARABE SYRIEN	TRADUCTION
ACCOMPLI :	akal-na	akal-na	nous avons mangé
	akal-tu	akal-tu	vous avez mangé
INACCOMPLI :	na-kul	na-kul	nous mangeons
	ta-kul-u	ta-kul-u	vous mangez

En kinubi, ces données sont indiquées par des éléments différents : la personne par les pronoms isolés placés devant le verbe, l'aspect, le temps et le mode par des *marqueurs pré-verbaux*, des morphèmes qui se placent essentiellement devant le verbe concerné. La littérature concernant les créoles considère généralement que les marqueurs pré-verbaux indiquent à la fois le temps, le mode et l'aspect d'un verbe. C'est pourquoi les auteurs anglophones parlent de *TMA* (*tense-mood-aspect*) *markers*. Souvent, ces marqueurs situent d'abord l'action dans sa dimension temporelle, mais ils ont également un rôle aspectuel, voire modal dans certains cas. On retrouve ce système de conjugaison dans l'ensemble des créoles, quelle qu'en soit la langue matrice. Kaye et Tosco soulignent avec raison que « l'universalité » du système des marqueurs TMA est l'un des éléments qui a le mieux servi Bickerton dans sa théorie du bioprogramme (2001 : 84).

Il y a en kinubi quatre marqueurs préverbaux : /gi-/, /bi-/, /kan/ et /kálas/. Dans les études précédentes, Owens considère que seuls les trois premiers constituent des marqueurs, tandis que Heine inclut le quatrième. Ces quatre marqueurs permettent de créer cinq valeurs principales sur le plan aspectuel et temporel :

Ø + radical verbal ;

/gi-/ (~/g-/~/ge-/~/gu-/) + radical verbal ;

/bi-/ (~/b-/~/be-/~/bu-/) + radical verbal ;
/kan/ + radical verbal ;
/kálas/ (~/kálasi/) + radical verbal.

La combinaison de deux marqueurs - /kan gi-/, /kan bi-/... - permet d'étoffer le système temporel, aspectuel et modal du verbe.

Notons d'emblée que les quatre mêmes marqueurs existent en arabe de Juba, toutefois leur valeur est sensiblement différente sur certains points (voir ci-dessous).

11.3.1. Origine et étymologie des marqueurs

Owens et Mahmud ont déjà bien mis en évidence l'étymologie des quatre marqueurs communs au kinubi et à l'arabe de Juba (Mahmud, 1978 : 47 sq ; Owens, 1985 : 262).

* /gi-/ :
Le marqueur /gi-/ est une contraction de /gā'ed/, participe actif du verbe /ga'ad/ « assis », utilisé dans les parlers arabes du nord du Soudan pour rendre l'aspect progressif d'une action :
huwa gā'id yaṭbukh
lui assis cuisiner. 3sg. INACC
« il est en train de cuisiner »
(Trimingham, 1946 : 71)

On retrouve un usage identique de ce verbe, sous la forme /gā'id/, dans les parlers arabes dits mésopotamiens (Irak, dialectes « qeltu ») :
gā'id yiktib
« il est en train d'écrire » (Durand, 1995 : 111)

*/bi-/ :
Le marqueur /bi-/ est utilisé comme marqueur en arabe soudanais standard, tout comme en Egypte et au Proche-Orient. Sa valeur varie d'un parler à l'autre, mais il indique généralement une action inaccomplie sur le plan aspectuel, présente et/ou future sur le plan temporel.
En arabe soudanais standard, /bi-/ rend une action au présent habituel ou au futur (Trimingham, 1946 : 71) :
b- amrug
« je sors, je vais sortir »

b- amrug barra kull yōm
TMA sortir.1sg.INACC dehors chaque jour
« je sors tous les jours »
(Trimingham, 1946 : 71)

* /kan/ :

Le marqueur /kan/ est en fait issu du verbe /kān/ « être » à l'accompli, à la troisième personne masculin du singulier. Il est utilisé, en arabe soudanais comme dans les autres parlers arabes, en combinaison avec d'autres verbes conjugués pour marquer l'antériorité de l'action. L'imparfait par exemple se traduit en arabe soudanais par /kān/ conjugué + un verbe à l'inaccompli conjugué :

kānu bi- 'milu shinu ?
être.3pl.ACC TMA faire.3pl.INACC quoi
« que faisaient-ils ? »
(Trimingham, 1946 : 88)

* /kálas/ :

Ce marqueur dérive du verbe /khálas/~/kálas/, « terminer, achever ». En arabe soudanais non créolisé, il est déjà utilisé sous la forme invariable /khalās/ pour insister sur l'aspect accompli d'une action. Par exemple :

jāw fī l-kharṭūm hunā, wa khalāṣ tammū l-
venir.3pl.ACC à Khartoum ici et fini nommer.3pl.ACC à

oh an- niẓāra
lui ART niẓāra
« ils sont venus ici à Khartoum et lui ont donné la fonction de *naẓīr* » (Deng, 1982 : 12)

Il ressort de cette analyse étymologique que ces quatre marqueurs se répartissent en deux groupes : les marqueurs stricto sensu /gi-/ et /bi-/, qui ne peuvent pas remplir une autre fonction, et les pseudo-marqueurs /kan/ et /kalas/, qui constituent des verbes à part entière. Tosco les appelle *core verbal markers* et *noncore verbal markers* (1995 : 438). Nous les appelerons désormais marqueurs primaires et secondaires.

11.3.2. La valeur des marqueurs

Heine (1982 : 38) dresse le tableau des temps et aspects de la conjugaison du kinubi comme suit :

TABLEAU 7 :

AORISTE	úwo já	il vint, il vient
FUTUR	úwo bi-já	il viendra
PARFAIT	úwo kálas já	il est (déja) venu
PLUS-QUE-PARFAIT	úwo kan já	il est venu
PRESENT PROGRESSIF	úwo bi-ja	il vient, il est en train de venir
FUTUR PROGRESSIF	úwo bi-gi-já	il sera en train de venir
PLUS-QUE-PARFAIT PROGRESSIF	úwo kan gi-já	il etait venu
HYPOTHETIQUE	úwo kan bi-já	il serait venu

En réalité, le système de conjugaison est beaucoup moins clair, car si ce tableau correspond effectivement à une règle générale, le nombre d'exceptions observées nous oblige à le relativiser. Par exemple, s'il est vrai que /gi-/ exprime généralement une action présente, il peut également se référer à une action dans le passé ou le futur. Il en va de même pour /bi-/ qui exprime souvent une action future, mais pas de manière systématique. Cette fluctuation est due en partie au double rôle temporel et aspectuel des marqueurs. Le tableau suivant indique la répartition de l'utilisation des marqueurs non combinés, selon le temps :

TABLEAU 8 :

	Passé	Présent	Futur	Imparfait	Conditionnel	Infinitif
Ø[6]	46,1 %	15,4 %	-	-	13,5 %	25 %
/gi-/	-	75,6 %	1,2 %	12,4 %	10,7 %	-
/bi-/	-	42,3 %	21,5 %	-	36,2 %	-

11.3.3. L'emploi de Ø, gi- et bi-

11.3.3.1. Ø + radical verbal

Le radical verbal peut être utilisé sans préfixe. Il correspond alors soit à un infinitif, s'il suit un autre verbe conjugué, soit à une action passée s'il est précédé d'un sujet. Toutefois, le radical précédé d'un sujet peut aussi correspondre à une action présente, le temps étant indiqué par le contexte. C'est pourquoi Heine définit cette dernière forme comme un aoriste (1982 : 38).

[6] Ce symbole signifie que le radical est dépourvu de préfixe.

L'infinitif (verbe dépendant) :

Nous entendons par infinitif une forme verbale démunie à la fois de marqueur temporel et de pronom. Dans la plupart des cas, cet infinitif est introduit par un verbe auxiliaire :

ána	*weza*	árif	ma
moi	pouvoir/s	savoir	NEG

« je ne peux pas savoir »

generation	ta	ásede	gi-	ábidu	ágara
génération	GEN	maintenant	TMA	commencer	étudier

« la génération de maintenant commence à étudier »

Ultérieurement, nous parlerons dans ce cas de *verbe dépendant*. Mais il peut aussi simplement désigner un nom d'action. Il prend alors les caractéristiques du substantif, sans nécessairement être introduit par un autre verbe :

ána	ágara	*secondary*	fi	Mombasa,	*lakini*	ágara	*dini*
moi	étudier	secondaires/a	à	Mombasa	mais/s	étudier	religion/s

ána	ágara	fi	Nayróbi
moi	étudier	à	Nairobi

« j'ai étudié à l'école secondaire à Mombasa, mais l'étude (le fait d'étudier) de la religion, je l'ai faite à Nairobi »

sokol-á	de	jíbu	wóduru	ta	lúga	ta	núbi
chose.PL	DEM	apporter	disparaître	GEN	langue	GEN	Nubi

« ces choses ont entraîné la disparition de la langue des Nubi »

Dans le premier exemple, /ágara/ est utilisé comme nom d'action. Alors qu'en kinubi il y a une opposition verbo-nominale pour cette racine, /ágara/ « étudier » et /garáya/ « étude », l'informatrice choisit ici d'utiliser le radical verbal. Dans le second exemple, /wóduru/ est suivi de /ta/, ce qui montre bien sa valeur nominale.

Le passé :

Lorsque le verbe est précédé d'un sujet, il correspond généralement au passé :

Núbi	wósul	Mombása	bédir
Nubi	arriver	Mombasa	tôt

« les Nubi arrivèrent tôt à Mombasa »

yála	joj	ána	fi	Ugánda.	ána	wéle	nyerekúk	árba
moi	marier	moi	à	Ouganda	moi	engendrer	enfant.PL	quatre

« puis je me suis mariée en Ouganda. J'ai mis au monde quatre enfants »

Le présent :

Si la plus grande partie des verbes à Ø conjugués correspondent à une action dans le passé, il arrive qu'un verbe à Ø traduise clairement une action présente. Il y a d'une part les verbes dont l'absence de marqueur verbal est la règle et que nous analyserons plus bas (ils n'ont pas été pris en compte dans le tableau 8). D'autre part, certains verbes normalement munis du préfixe adéquat se présentent occasionnellement sous la forme Ø :

ána	gi-	*kumbuka*	*wazi* (...),	ána	fáham,	ána	fáham
moi	TMA	se rappeler/s	clairement/s	moi	se rappeler	se	rappeler

« je me souviens bien, je me souviens, je me souviens »

Dans cet exemple, le premier verbe est muni du préfixe /gi-/, tandis que son synonyme /fáham/ se présente sous la forme Ø, alors qu'il est généralement précédé de /gi-/ ailleurs lorsqu'il a un sens présent :

yalá	tá	-i	al	kubar-í,	gi-	kélem	núbi,	lugag-īn	umun
enfant.PL	GEN	moi	REM	grand.PL	TMA	parler	nubi	petit	eux

gi-	kélem	swahíli.	Kubar-ín	kélem	núbi	lugag-ín	kélem	swahíli
TMA	parler	kiswahili	grand.PL	parler	kinubi	petit.PL	parler	kiswahili

« mes enfants aînés parlent kinubi, les benjamins parlent kiswahili. Les aînés parlent kinubi et les benjamins parlent kiswahili »

Cet exemple montre bien l'aspect « aléatoire » du choix entre Ø et /gi-/, puisque l'informateur répète exactement la même phrase, une première fois avec le marqueur verbal /gi-/ et une seconde fois sans aucun marqueur verbal.

Le verbe de la subordonnée

La forme Ø est systématiquement employée dans les subordonnées de conséquence et de but, introduites par /kéde/, /minsán kéde/, /ashán kéde/ :

áse	lázim	úmun	g-	wónus	*kiswahili*,	asán kéde	mun	*wafiki*	badúm
alors	falloir	eux	TMA	parler	kiswahili/s	pour	eux	comprendre/s	REC

« Et puis il faut bien qu'ils parlent kiswahili, c'est ainsi qu'ils peuvent se comprendre entre eux »

rután	mun	kélem	sía	lakín	*kiswahili*	*zaidi*,	minsán kéde	mun	logó
langue	eux	parler	peu	mais	kiswahili/s	très/s	ainsi	eux	trouver

wafiki	ma	anás	enāk
s'entendre/s	avec	gens	là

« ils parlent peu leur langue mais beaucoup le kiswahili, c'est pourquoi ils peuvent comprendre les gens là-bas »

úmun	g-	wónus	*kiswahili*,	minsán kéde	wo	ásma	súnu	g-	wónusu
eux	TMA	parler	kiswahili/s	ainsi	lui	entendre	quoi	TMA	raconter

« ils parlent kiswahili pour qu'il comprenne ce qu'ils disent »

La phrase conditionnelle

Il arrive que le verbe de la protase, plus rarement de la phrase principale soit dépourvu de marqueur :

kan	úwo	mútu,	ya	khábar	bi-	já
si	lui	mourir	EMPH	nouvelle	TMA	venir

« sil est mort, la nouvelle arrive »

kan	íta	wósul	fi	lel	mun	kélem	lábil-	latá
si	toi	arriver	dans	nuit	eux	dire	labil-lata	

« si tu arrives la nuit, ils disent *labil-lata* [à la place de « serpent »] »

Dans le premier exemple, l'absence de marqueur souligne certainement l'aspect accompli de l'action. Mais le second exprime une affirmation générale, on s'attendrait donc plutôt à l'usage du marqueur /bi-/.

11.3.3.2. /gi-/ + radical verbal

Le présent

Le marqueur /gi-/ exprime dans la plupart des cas une action au présent. Il n'y a pas de distinction entre présent général (habituel) et présent immédiat (« être en train de »), comme le montrent les exemples suivants :

Présent immédiat :

generation	ta	ásede	gi-	ábidu,	gi-	ábidu	ágara
génération/a	GEN	maintenant	TMA	commencer	TMA	commencer	étudier

« la génération actuelle commence, elle commence à étudier »

ána	gi-	*kumbuka*	*wazi*
moi	TMA	se rappeler	clairement

« je m'en souviens clairement »

Présent général :

mára	tá	-i	gi-	kélem	núbi
femme	GEN	moi	TMA	parler	kinubi

« ma femme parle kinubi »

fi	síka	al	gi-	rúo	fi	Wandéje
dans	route	REL	TMA	aller	à	Wandeje

« sur la route qui mène à Wandeje »

L'imparfait

Bien que l'imparfait soit généralement rendu par /kan gi-/, il arrive que /gi-/ soit utilisé seul pour décrire une action qui dure dans le passé :

sabab-ín	gi-	lébis	gurbába	u	fidiga
jeune.PL	TMA	porter	gurbaba	et	fidiga

« les jeunes filles portaient la *gurbaba* et la *fidiga* »

gat	de	(...)	anás	ta	zamán	gi-	sténi	waḥ-íye
qatt	DEM		gens	GEN	autrefois	TMA	rester	éveillé.PL

« avec le *qatt* les gens d'antan restaient éveillés »

On peut imaginer qu'il s'agit d'une omission de /kan/. Une autre possibilité est que l'aspect l'emporte sur le temps. Il existe en effet des exemples similaires en arabe de Juba, ou /ge-/ est utilisé dans l'expression de la continuité ou de l'habitude, qu'il s'agisse d'une action présente ou passée (Tosco, 1995 : 432) :

Ládo	ge-	rua	fi	suk	wákit	ána	ligów
Lado	TMA	aller	à	marché	quand	moi	rencontrer

« Lado allait au marché lorsque je l'ai recontré »

Le futur

L'utilisation de /gi-/ pour exprimer le futur est assez rare :

labda	shetán	gi-	já	fi	júwa,	ma	júwa	bi- kárab
peut-être/s	diable	TMA	venir	dans	maisonavec		maisonTMA	détruire

« peut-être que le diable va venir dans la maison et va la détruire »

ta	gu-	rúo	búkra
toi	TMA	aller	demain

« tu partiras demain »

dans le premier exemple, il faut peut-être considérer que /gi-/ est utilisé pour souligner l'antériorité de la première action par rapport à la seconde. Dans le second exemple, on peut imaginer que la proximité de l'action entraîne l'usage de /gi-/. Mais les exemples sont trop rares pour tirer des conclusions définitives.

La conditionnelle

Le verbe de la protase et/ou de la phrase principale est quelquefois muni du marqueur /gi-/ :

kan	wáy,	akú	wáy	mútu,	gi-	kun	tegíl	*zaidi*
si	un	frère	un	mourir	TMA	être	problème	très/s

« si un frère est mort, c'est très difficile »

ajól	kan	*zaidi*	gi-	*tumia*	merísa,	tarabíya	t	-o
homme	si	très	TMA	utiliser	alcool	éducation	GEN	lui

ma	gu-	kun	kwési	*zaidi*
NEG	TMA	être	bien	très/s

« si un individu boit beaucoup d'alcool, son comportement n'est pas très correct »

11.3.3.3. /bi -/ + radical verbal

L'expression du futur :

Le préfixe /bi-/ est le marqueur privilégié du futur :

al-ahliya	*social welfare*	bi-	kun ma	julús	(*meeting*)	yom láha
Al-Ahliyya	Social Welfare/a	TMA	être avec	réunion	réunion	dimanche

« *Al-Ahliyya Social Welfare* tiendra une réunion dimanche »

ína	bi-	árija	fi	*system*	el	kan	*wa-ze*	t	-éna	fógo	nāde
nous	TMA	rentrer	dans	système/a	REL	ANT	PL.vieux/s	GEN	nous	sur	DEM

« nous allons retourner au mode de vie de nos ancêtres »

de	ya	béle	t	-éna	ásede,	ína	bi-	mútu	íni	bi-	dofun	ína íni
DEM	EMPH	pays	GEN	nous	maintenant	nous	TMA	mourir	ici	TMA	enterrer	nous ici

« c'est notre pays désormais, nous mourrons ici et nous serons enterrés ici »

L'expression du présent général :

Le concept de présent général couvre plusieurs notions :
- l'expression d'une vérité générale ;
- une phrase hypothétique sans /kan/ ;
- une conséquence dans le futur d'une action au présent, marquée par /gi-/.

Vérité générale

Il s'agit d'une action qui peut se passer au présent comme au futur :

kila	bakán	ta	bi-	rúo	logó	Núbi
chaque/s	endroit	GEN	TMA	aller	trouver	Nubi

« où que tu ailles, tu trouves (tu trouveras) des Nubi »

ter	saḥāra	bi-	sáhar	nyerekú,	badēn	bi-	já	ayān
oiseau	magie	TMA	ensorceller	enfant	puis	TMA	devenir	malade

« l'oiseau-sorcier ensorcelle un enfant, et puis celui-ci devient malade »

Encore une fois, l'aspect l'emporte sur le temps, puisque l'action est tout simplement inaccomplie.

La phrase conditionnelle

Il s'agit d'une notion assez proche de la précédente, mais qui implique l'existence d'une protase et d'une phrase principale, où /kan/ serait en quelque sorte sous-entendu :

azól	el	ágara,	úwo	bi-	logó	kídma
homme	REL	étudier	lui	TMA	trouver	travail

« celui qui a étudié, il trouvera un travail »

ou

« si (ou quand) on étudie, on trouve du travail »

La conséquence dans le futur d'une action au présent ou au passé :

azól gi- ásurub merísa, ína bu- rúdu rúdu mára má fi
homme TMA boire alcool nous TMA accepter.2 fois NEG
« celui qui boit de l'acool, on ne l'accepte (acceptera) pas du tout »

labda shetán gi- já fi júwa, ma júwa bi- kárab
peut-être/s diable TMA venir dans maisonavec maisonTMA détruire
« peut-être que le diable va venir dans la maison et va la détruire »

Cette notion de conséquence est quelquefois soulignée par une préposition, comme /lamán/ :
úmun ma ge- gíf lamán bi- dug úmun
eux NEG TMA s'arrêter jusque TMA frappereux
« ils ne s'arrêtent pas, jusqu'à ce qu'ils les battent (tant qu'ils ne les ont pas battus) »

En réalité, dans les exemples ci-dessus la valeur aspectuelle du marqueur l'emporte sur sa valeur temporelle.

L'utilisation de /bi-/ dans un contexte passé :

Dans certaines phrases, /bi-/ est utilisé pour exprimer une habitude dans le passé, mais qui est révolue. Par exemple :
ban-át kúlu bi- lébsi *skirt* towíl
fille.PL tout TMA porter robe/a long
« toutes les filles portaient de longues robes [en Somalie]»

de bi- kun *karne* wáy el fútu
DEM TMA être siècle/sun REL passer
« ceci, c'était il y a un siècle »

Apparemment, la notion de durée de l'action l'emporte ici sur celle du temps.

11.3.3.4. La délimitation de l'usage de /bi-/ et /gi-/

Bien que /gi-/ et /bi-/ puissent être tous deux utilisés pour indiquer une action présente ou future, le tableau x montre bien que chacun des marqueurs a subi une spécialisation : /gi-/ est le marqueur le plus utilisé pour indiquer le présent, tandis que ses occurrences au futur sont très rares. Quant à /bi-/, sa spécialisation est le présent général et le futur, qui se rejoignent sur

le plan aspectuel. Finalement, le seul espace commun entre les deux est le présent général, où les deux marqueurs peuvent être utilisés.
Nous sommes donc en présence d'une situation beaucoup plus stable qu'en arabe de Juba, où la fluctuation de l'usage a rendu la délimitation du rôle de ces deux marqueurs assez malaisée : Mahmud par exemple considère que ces deux marqueurs sont en variation sur le plan aspectuel (1979 : 177), tandis que Miller observe une différence d'usage des mêmes marqueurs selon l'origine citadine ou rurale du locuteur (Miller, 1985). Tosco (1995 : 429 sq) propose une synthèse intéressante de la question. En tous les cas, la double identité de l'arabe de Juba, à la fois créole et pidgin, est certainement à l'origine de cette instabilité.

11.3.3.5. L'utilisation simultanée de /bi-/ et /gi-/

Owens, Heine et Khamis font une distinction entre le futur, introduit par /bi-/ et le futur progressif, introduit par /bi-gi-/ (Heine, 1982 : 38-39) :

/úwo	bi-	rúa	sába/	/nyerekú	de	bi-	gi-	rua	fu	be/
lui	TMA	aller	demain	enfant	DEM	TMA	TMA	aller	à	maison
« he will go tomorrow »				*« the child will be going home »*						

A Mombasa, nous n'avons enregistré qu'une seule occurrence de cet usage :

úmun	bi-	ge-	nadí	lábil-latá
eux	TMA	TMA	appeler	labil-lata

« on appelle [les serpents] *labil-lata* »

Mais dans ce contexte, le temps exprimé ici est plutôt le présent général. De plus, l'extrême rareté de cette forme peut aussi s'expliquer par une « erreur » de la part de l'informateur. Il semble donc que le futur progressif tend à disparaître à Mombasa. En arabe de Juba non plus, il ne semble pas que cet usage de /bi+gi-/ soit attesté (Tosco, 1995 : 442).

11.3.3.6. L'utilisation de /bi-/ et /gi-/ + radical verbal à la place de l'infinitif :

Nous avons vu plus haut que le verbe dépendant est généralement dépourvu de préfixe. Nous avons tout de même relevé quelques cas, relativement peu nombreux, de verbes dépendants munis tantôt du préfixe /gi-/, tantôt du préfixe /bi-/ :

úwo	ázu	gi-	ásad	sabáb	súnu...
lui	vouloir	TMA	demander	cause	quoi

« il veut demander pourquoi... »

ázu gu- rúo
vouloir TMA aller
« il veut aller »

ázu bi- *advance*
vouloir TMA avancer/a
« je veux progresser... »

gi- ábidu gi- *tumia*
TMA commencer TMA utiliser/s
« ils se mettent à utiliser »

Les occurrences de cette structures ne semblent pas présenter de nuance particulière par rapport à la structure classique auxiliaire + verbe dépendant Ø.

11.4. Les verbes dépourvus de marqueurs temporels

Quelques verbes ne sont jamais ou rarement munis d'un préfixe temporel :

TABLEAU 9 :

VERBE :	Ø	/gi-/	/bi-/
/ágder/ « pouvoir »	20	-	3
/árif/ « savoir »	90	5	7
/ázu/ « vouloir »	38	2	4
/éndis/ « avoir »	63	1	-
/féker/, « penser »	16	3	-
/fi/ « être »	140	2	-
/lázim/ « devoir »	21	-	-
weza « pouvoir »	28	2	2
/yúmkin/, /múmkin/ « être possible »	2	-	-

Tosco a relevé le même phénomène en arabe de Juba pour les verbes suivants (Tosco, 1995 : 425) :
/árufu/ « savoir »
/ásumu/ « entendre, écouter »
/ázu/ « vouloir »

/déru/ « vouloir, préférer »
/fi/ « exister »
/máfi/ « ne pas exister, être absent »
/fikir/ « penser »
/índu/ « avoir »

Les deux listes sont très semblables : /déru/ n'apparaît pas en kinubi car il a disparu du lexique[7], tandis que *weza* n'apparaît pas en JA puisqu'il s'agit d'un emprunt à l'adstrat swahili.
Seul le verbe /ásma/ « entendre, comprendre » se différencie du JA /ásuma/, puisqu'il est fréquemment muni d'un marqueur, chez tous nos informateurs :

kigiryama	ána	g-	ásma,	*kidigo*	ána	g-	ásma
kigiryama/s	moi	TMA	comprendre	kidigo	moi	TMA	comprendre

« je comprends le kigiryama, je comprends le kidigo »

án	g-	ásma	*wa-ze*	zamán	úmun	ge-	nadí	fulúka
moi	TMA	entendre	PL.vieux/s	avant	eux	TMA	appeler	fuluka

« j'entendais les vieux autrefois qui utilisaient [le terme] *fuluka* (bateau, felouque) »

Pour l'arabe de Juba, Tosco explique ce traitement particulier de certains verbes par la différenciation opérée entre les verbes statiques et non-statiques (*stative and nonstative verbs*), la première catégorie étant démunie de marqueur.

L'explication est convaincante, puisqu'effectivement aucun verbe d'action n'est systématiquement dépourvu de marqueur, tandis que tous les verbes repris dans la liste de Tosco ainsi que dans la nôtre se réfèrent à des verbes d'existence, de possession, d'intention, de capacité...
Pourtant, il faut bien relever qu'en kinubi quelques verbes statiques, au sens parfois très proche de ceux repris dans les deux listes, sont régulièrement munis de marqueur préverbaux : /fahámu/, « comprendre, se souvenir », /ásma/ « entendre, ressentir ». Il en va de même pour les verbes d'état, /kun/ « être » et /ben/ « paraître ».

Il y a donc vraisemblablement un second niveau d'explication, lié à la langue mère : en arabe soudanais standard, la plupart des verbes précités ne sont pas non plus munis du marqueur /b-/ ou précédés du pseudo-marqueur /gā'ed/, soit parce qu'il s'agit de pseudo-verbes (/éndis/ et /fi/) (voir Morphologie, 11.16-17), soit parce qu'ils sont généralement utilisés sous la forme

[7] nous ne suivons pas Tosco qui oppose le verbe /máfi/ au verbe /fi/ : le premier est tout simplement le verbe /fi/ précédé de la négation /ma/, comme pour tous les autres verbes. Par contre, nous distinguons bien une négation absolue sous la forme /máfi/ (voir Morphologie, 8.9.1).

d'un participe actif, donc démunis par nature de ces indices. En effet, /azu/ est issu de l'arabe soudanais /ʿāwiz/, lequel constitue un participe actif et n'est par conséquent jamais utilisé avec le préfixe /bi-/. La même observation s'applique à /árif/, qui a comme étymon le participe actif /ʿārif/, à /múmkin/ et à /lázim/, issu du participe actif /lāzim/. De même, en arabe de Juba le verbe /déru/ dérive du participe actif /dāyir/ en arabe soudanais.
Un élément significatif allant dans ce sens est qu'en arabe de Juba, le verbe /déru/ « vouloir » devient encore chez certains locuteurs /der-ín/ au pluriel, ce qui est manifestement une ultime trace de sa nature participiale (Watson et Biajo Ola, 1985 : 9).

Enfin, notons qu'à part /lázim/ et /múmkin/ (qui ne présente cependant que deux occurrences dans notre corpus), tous ces verbes apparaissent tout de même quelquefois munis d'un préfixe temporel. Tosco avait déjà relevé ce fait, sans toutefois apprécier l'aspect quantitatif du phénomène. Il en avait conclu que /gi-/ était également utilisé pour les verbes statiques en kinubi, contrairement à l'arabe de Juba, où cela n'apparaît qu'occasionnellement devant des verbes comme /fíkir/ et /árufu/, et que par conséquent cet élément est révélateur de deux stades évolutifs différents (Tosco, 1995 : 432, 449). Or, le tableau ci-dessus révèle qu'en kinubi /gi-/ n'apparaît également que de manière occasionnelle devant les verbes statiques.

11.5. Les marqueurs secondaires

Deux verbes peuvent être utilisés comme marqueurs aspectuels-temporels : /kan/ et /kálas/.

11.5.1. /kan/

L'imparfait de /kun/

En fait, /kan/ est la forme supplétive du verbe d'état /kun/, utilisée pour rendre le passé (voir Morphologie, 11.16), comme dans :

Zánzibar	de	kan	*full British Protectorate*
Zanzibar	DEM	ANT	protectorat britannique complet/a

« Zanzibar était un protectorat britannique à part entière »

úmun	kan	ásker
eux	ANT	militaire

« c'étaient des militaires »

L'emploi de /kan/ comme marqueur de l'antériorité :

Lorsque /kan/ précède un radical verbal, il rend le plus-que-parfait :

ána	kan	rúo	fi	*winter*
moi	ANT	aller	dans	hiver/a

« j'étais parti en hiver »

anás	ta	Balutshistán	dólde,	úmun	kan	já	min	Afganistán
gens	GEN	Baluchistan	DEM.PL	eux	ANT	venir	de	Afghanistan

« ces Baloutchis étaient venus d'Afghanistan »

Combinaison avec /gi-/ (et bi-/): l'imparfait

Il est également utilisé pour rendre l'imparfait d'un autre verbe. Dans ce cas, il précède un verbe généralement muni du marqueur /gi-/ :

úmun	kan	g-	áma	sunún	min	teht
eux	ANT	TMA	enleverdent.PL		de	en-bas

« ils arrachaient des dents [de la mâchoire] d'en-dessous »

ána	kan	gi-	já	*on holidays*
moi	ANT	TMA	venir	en vacances/a

« j'allais [à Mombasa] en vacances »

Seul Ali Murbe utilise aussi le marqueur /bi-/ en concurrence avec /gi-/ :

úmun	kan	bi-	stághel	fi	*railway*
eux	ANT	TMA	travailler	dans	chemin de fer/a

« ils travaillaient au chemin de fer »

úwo	kan	g-	wónusu	[morú]
lui	ANT	TMA	parler	moru

« il parlait la langue moru »

Nous avions relevé un usage similaire à Bombo :

na	*enjoyed,*	kan	bi-	kún	kwéys
nous	s'amuser.PASSE/a	ANT	TMA	être	bien

« nous nous sommes amusés, c'était bien »

Cette combinaison est d'autant plus remarquable qu'elle prend un sens tout à fait différent par rapport à l'arabe de Juba, où /kan bi-/ rend le futur parfait (Tosco, 1995 : 441).

Notons que lorsque le marqueur /kan/ a été mentionné une première fois, il ne précède pas nécessairement chacun des verbes suivants. Par exemple :

lakini	*when we were kids*	umun	kan	éndis	*Sudanese Association,*	al	lim
mais/s	quand nous étions enfants/a	eux	ANT	avoir	Sudanese Association/a	REL	réunir

úmun	*East Africa*	*muzima,*	úmun	gi-	tála	úmun	gi-	lim	*once a year*
eux	Afrique de l'Est/a	tout/s	eux	TMA	sortir	eux	TMA	réunir	une fois par an/a

« Mais lorsque nous étions enfants, ils avaient la « Sudanese Association », par laquelle ils réunissaient toute l'Afrique de l'Est, ils quittaient [leurs pays] et se réunissaient une fois par an »

L'imparfait du kinubi est la combinaison qui privilégie le plus le sens temporel, puisqu'il se situe toujours dans le passé, comme d'ailleurs dans les parlers arabes dialectaux (Durand, 1995 : 107).

L'utilisation de /kan/ avec un verbe non marqué

L'imparfait des verbes non marqués (voir ci-dessous) ne se distingue pas sur le plan formel de leur parfait, seul le contexte peut déterminer le sens à adopter :

bédri	kan	ána	árif	Mombása	ma
tôt	ANT	moi	savoir	Mombasa	NEG

« avant je ne connaissais pas Mombasa »

Mais :

ína	kan	ázu	istiklāl,	ína	ligó	istiklāl
nous	ANT	vouloir	indépendance	nous	obtenir	indépendance

« nous voulions l'indépendance, nous avons eu l'indépendance »
ou « nous avons voulu l'indépendance, nous avons l'indépendance »

11.5.2. /kálas/ + radical verbal

Le verbe /kálas/, utilisé seul, signifie « s'achever, se terminer » :

úmun	árifu (...)	*stock*	t-	úmun	bi- kálas
eux	savoir	stock/a	GEN	eux	TMA finir

« ils savaient que leur stock allait se terminer »

lakín	shúkur	ullá	kálas	ramadān
mais	remercier	Dieu	finir	Ramaḍān

« mais, merci à Dieu, le ramaḍān est terminé »

Il peut également être utilisé comme marqueur du parfait sur le plan aspectuel, quel que soit le temps :

ásede	kálas	gi-	ábidu	wóduru
maintenant	TMA	TMA	commencer	se perdre

« maintenant cela commence [déjà] à disparaître »

yála	t	-ómun	kan	kálas	kúlu	kubár
enfant.PL	GEN	eux	ANT	TMA	tout	grand.PL

« leurs enfants étaient tous grands »

/kálas/ indique que l'action est achevée, terminée, quel que soit le temps. C'est donc la valeur aspectuelle de ce verbe qui est la plus marquante.

Il faut noter que /kálas/ se place généralement devant le verbe qu'il nuance, alors qu'en arabe de Juba il suit plutôt la forme verbale (Tosco, 1995 : 447). Cette systématisation renforce donc la valeur de marqueur de ce terme.

11.6. Synthèse de la valeur des marqueurs à Mombasa

Il semble donc les critères temporel et aspectuel soient les principales fonctions que remplissent les marqueurs pré-verbaux : /gi-/ indique généralement une action en progrès – ce qui correspond souvent à un présent, mais peut également traduire une action progressive au passé, plus rarement au futur – tandis que /bi-/ indique que l'action a un sens habituel, général, ce qui traduit souvent le futur ou le présent général, mais aussi la postériorité d'une action vue comme la conséquence du verbe principal.
Quant à /kan/, il marque toujours l'antériorité. il est souvent utilisé avec le /gi-/ progressif pour exprimer la durée d'une action dans le passé, ce qui se traduit généralement par un imparfait. La valeur de /kalás/ est plus aspectuelle, puisque ce marqueur indique essentiellement l'accomplissement d'une action. Nous pouvons récapituler la conjugaison de base du verbe en kinubi de Mombasa comme suit :

TABLEAU 10 :

VALEUR TEMPORELLE PRINCIPALE :	*FORME :*	*TRADUCTION :*
Infinitif	so	faire
Aoriste (souvent passé)	úwo so	il a fait, il fit, il fait
Plus-que-parfait	úwo kan so	il avait fait
Imparfait	úwo kan gi-so	il faisait
Imparfait (rare)	úwo kan bi-so	il faisait
Présent	úwo gi-so	il fait, il est en train de faire ; il faisait, il fera (rare)
Futur-présent général	úwo bi-so	il fait (en general), il fera, il ferait ; il faisait (rare)
Plus-que-parfait	úwo kalas so	il a (déjà) fait
Présent parfait	úwo kalas gi-so	il fait (déjà)

11.7. Universalité des marqueurs pré-verbaux ?

Ce système de marqueurs n'est pas nécessairement lié au statut de créole du kinubi. Owens a déjà insisté sur le fait que les marqueurs pré-verbaux du kinubi sont issus de formes existant déjà dans la langue mère, avec dans certains cas une valeur assez similaire, citant même le cas de langues non-créolisées munies de systèmes similaires (Owens, 1985 : 263).

Si l'on considère les dialectes arabes en général, la plupart d'entre eux ont développé des marqueurs pré-verbaux (Durand, 1995 : 111). En arabe syro-libanais par exemple, on trouve les marqueurs suivants (Kassab, 1970 : 119, 149) :

/b-/ /b-aḥkī/ « je parle »
/'am/ /'am aḥkī/, « je suis en train de parler »
/rāḥ/ /rāḥ aḥkī/, « je vais parler »

La différence est qu'en arabe syro-libanais, ces marqueurs ne constituent pas la seule articulation du système verbal.

En arabe de Juba, l'utilisation des préfixes temporels est plus irrégulière qu'en kinubi (Mahmud, 1978 : 39). Mahmud met en relation l'usage « inadéquat » des marqueurs temporels avec le niveau de langue, selon qu'il est basi-, méso- ou acrolectal. En effet, d'après

Mahmud l'usage parallèle de /bi-/ et de /gi-/ à Juba est lié au niveau de connaissance linguistique de l'arabe, /bi-/ ayant tendance à être utilisé par les locuteurs qui ont une certaine connaissance de l'arabe soudanais standard. Ceci ne peut s'appliquer au kinubi de Mombasa, puisque ses locuteurs n'ont aucun contact avec le « matrilecte », en l'occurrence l'arabe dialectal soudanais. L'usage de /bi-/ n'est donc pas - ou plus - associé à un niveau de langue particulier. Cette situation peut exister en arabe de Juba uniquement parce que le continuum avec l'arabe dialectal soudanais du Nord fait que la langue est à la fois un créole et un pidgin.

Par ailleurs, selon Mahmud l'arabe de Juba connaît également d'autres marqueurs pré-verbaux, absents du kinubi : /ya/, /ta/ et /na/, qui dérivent étymologiquement des préfixes personnels (3ème, 2ème et 1ère personnes) de l'inaccompli en arabe dialectal (Mahmud, 1978 : 51 sq). Cette absence en kinubi s'explique sans doute par un développement récent, ou en tout cas postérieur à l'exil des Nubi. Mahmud considère d'ailleurs qu'ils ont été empruntés à une forme matrilectale ou acrolectale de l'arabe. Par ailleurs, ces marqueurs-ci n'apparaissent pas chez tous les locuteurs, Watson et Biajo Ola ou Miller ne les mentionnent d'ailleurs pas dans leur description générale du système verbal de l'arabe de Juba (Watson et Biajo Ola, 1985 : 33 sq, Miller ; 1985-6 : 157 sq).

11.8. Valeurs modales particulières

Bien que les marqueurs verbaux aient également une fonction modale, celle-ci est renforcée dans certains cas par un procédé morphologique ou syntaxique

11.8.1. L'impératif

La forme Ø dépourvue de pronom sert d'impératif pour la majorité des verbes :

ásma,	ásede	béle	ta	-kum	bās
écoute	maintenant	pays	GEN	vous	seulement

« écoute, c'est votre pays désormais »

kélem	kalám	de	mára	tān
dire	parole	DEM	fois	autre

« répète encore une fois »

Toutefois, au moins un verbe a une forme supplétive. En effet, le verbe /ja/ « venir » devient à l'impératif /taál/ :

úwo	nad :	ē,	tāl	ini !
lui	appeler	eh	viens	ici

« il l'appela : eh, viens ici »

En outre, l'impératif se conjugue d'une manière particulière, en suffixant le pronom /kum/ :

anás (…)	ge-	nadí	úmun	taál	-kum
gens	TMA	appeler	eux	venir	PL

« les gens les appellent : venez ! »

Cette forme n'est toutefois pas à imputer au phénomène de créolisation, puisqu'on la retrouve en arabe de Khartoum, où les suffixes /-āka/, /-āki/, /-ākum/ peuvent renforcer la valeur impérative d'un verbe. Par exemple, le verbe /marag/ « sortir » donne à l'impératif :
/amrug/ ou /amrug-āka/, « sors ! »
/amrugī/ ou /amrug-āki/, « sors ! » (fém.)
/amrugū/ ou /amrug-ākum/, « sortez ! »
(Trimingham, 1946 : 73)

Le kinubi n'a toutefois conservé que la dernière forme (/-kum/) et en a fait un marqueur systématique du pluriel, puisque la distinction de genre a disparu de manière générale. L'arabe de Juba n'a également conservé que le suffixe du pluriel, mais sous une autre forme : /takum/. Par exemple :
/ruwa/ « pars ! » > /ruwa-takum/ « partez ! »
(Watson et Biajo Ola, 1985 : 13)

11.8.2. Les adverbes à valeur modale

L'adverbe d'origine swahili *labda* « peut-être » peut éventuellement renforcer la valeur modale d'un verbe :

labda	shetán	gi-	já	fi	júwa,	ma	júwa	bi-	kárab
peut-être/s	diable	TMA	venir	dans	maison	avec	maison	TMA	détruire

« peut-être que le diable va venir dans la maison et va la détruire »

Heine voit dans certains usages de l'adverbe de manière /kéde/ (Heine, 1982 : 43) une forme d'optatif :

íta	ma	kéde	gi-	num	*kila*	yom
toi	NEG	OPT	TMA	dormir	chaque/s	jour

« tu ne devrais pas dormir tout le temps »

Mais selon nos propres observations, /kéde/ est plutôt utilisé pour rendre la notion de but et/ou de conséquence (voir Morphologie, 9.5.3).

11.9. Les verbes auxiliaires

Certains verbes sont utilisés comme auxiliaires. Comme les marqueurs /kan/ et /kálas/, il s'agit de verbes à part entière qui perdent leur sens original pour modifier l'aspect du verbe qui suit. Par contre, ils peuvent eux-mêmes être munis d'un marqueur pré-verbal et ne servent donc pas uniquement de morphèmes.

11.9.1. La liste des auxiliaires

*** /ja/**

Le verbe /ja/ peut être utilisé avec un autre verbe et introduire une nuance aspectuelle qui rend à la fois la progression et l'accomplissement de l'action : « finir par faire, faire finalement... » :

ána	féker	lúga	de	bi-	já	wóduru
moi	penser	langue	DEM	TMA	venir	disparaître

« je pense que cette langue va finir par disparaître »

sána	ta	tinén	u	sebeīn,	ya	ána	ja	árija
an	GEN	deux	et	soixante-dix	EMPH	moi	venir	revenir

« en soixante-douze, j'ai fini par revenir »

Le même verbe est utilisé comme auxiliaire en arabe de Juba, mais pour exprimer une notion différente, celle de conséquence par rapport à un verbe précédent :

wúnusu	gedīya	ja	ligō	abū	ta	jéna galtān
parler	affaire	venir	trouver	père	GEN	enfant fautif

« ils ont traité l'affaire jusqu'à ce qu'ils découvrent que le père de l'enfant était coupable » (Watson et Biajo Ola, 1985 : 99).

*** /rúo/ + radical verbal**

Le verbe /rúo/ « aller » peut être suivi d'un verbe juxtaposé pour exprimer un déplacement conduisant à l'action suivante, comme dans beaucoup de langues :

ána	ro	ágara	fi	Nayróbi
moi	aller	étudier	à	Nairobi

« je suis allé étudier à Nairobi »

Partant, il indique parfois la notion de futur proche :

ya	gi-	bēn	rután	de	gu-	ró	wóduru
EMPH	TMA	sembler	langue	DEM	TMA	aller	disparaître

« il semble que cette langue va disparaître »

Nous avions relevé un usage similaire à Bombo :

nááré (…),	ána	gu-	ró	wónusu	kalam-á	al	g-	ámsuku	fi	jére	t	-éna
aujourd'hui	moi	TMA	aller	parler	chose.PL	REL	TMA	prendre	dans	fuite	GEN	nous

« aujourd'hui, je vais parler des affaires qui concernent notre exil »

ána	go-	rú	wónusu	fi	kalām	ta	ayān	al	guz	ína
moi	TMA	aller	parler	dans	chose	GEN	maladie	REL	détruire	nous

« je vais parler de la maladie qui nous ravage »

C'est une évolution assez « logique » de cet auxiliaire, qu'on retrouve dans de nombreuses langues – y compris en français. Cet usage se retrouve aussi en arabe de Juba :

gi-	gúlu	eno	Dínka	gu-	rúa	nyákamu	bágara	betá	Mundáre
TMA	dire	que	Dinka	TMA	aller	voler	vache	GEN	Mundare

« on dit qu'un Dinka va voler la vache d'un Mundare »

Par extension, /rúo/ est quelquefois utilisé avec un sens de futur général, sans restriction de proximité :

ma	bakán	wáy	te	bi-	rúo	logó	Núbi	fi	bakán	wáy
NEG	endroit	un	toi	TMA	aller	trouver	Nubi	EX	ensemble	

« il n'y a pas un seul endroit où tu trouveras les Nubi ensemble »

Mahmud mentionne cet usage à Juba, en précisant d'une part que /ja/ alterne avec /másha/ « aller » et /gum/ « se lever » pour former le futur proche, d'autre part que ce verbe peut aussi avoir d'autres fonctions, notamment celle de copule :

Mohámed	de	úwa	ja	majnún
Mohamed	DEM	lui	venir	fou

« Ce Mohamed était un lunatique » (Mahmud, 1978 : 62)

Selon nous, il faut plutôt voir ici dans /ja/ un verbe d'état progressif « devenir ». En kinubi, le verbe /ruo/ peut aussi prendre ce sens :

kalás	úwo	go-	rúa	ayán
fini	lui	TMA	aller	malade

« il devient malade » (Bombo)

* /kun/

Le verbe /kun/ « être » peut être utilisé pour exprimer ou renforcer l'éventualité :

bi-	kun	úmun	wéledu	ind-íya
TMA	être	eux	engendrer	Indien.PL

« ils pourraient avoir des enfants indiens »

kan	ána	gi-	kun	ge-	nadí	akwána	min	Kibra,	bi-	ja
si	moi	TMA	être	TMA	appelerfrère.PL		de	Kibera	TMA	venir

« si j'appelais mes frères de Kibera, ils viendraient »

11.9.2. Paucité des auxiliaires

L'arabe de Juba présente un nombre plus important d'auxiliaires, qui ne semblent pas - ou plus - avoir d'équivalents en kinubi : /bíga/ (résultatif) qui est d'usage très courant, /gum/ (inchoatif), /bijá-/ (futur incertain)... (Tosco, 1995 : 438 sq).

11.10. Les verbes introductifs

Contrairement aux précédents, ces verbes conservent leur sens original lorsqu'ils sont suivis d'un autre verbe. Ils introduisent un verbe dépendant, généralement sous la forme infinitive. Il y a toutefois des exceptions :

úwo	ázu	gi-	ásad	sabáb	súnu...
lui	vouloir	TMA	demander	cause	quoi

« il voudrait demander pourquoi... »

Un seul verbe peut introduire plusieurs verbes dépendants :

ána	*weza*	nyákame	íta,	dug	na	ásurub
moi	pouvoir/s	voler	toi	frapperet		boire

« je peux te voler, me battre et boire »

Tous ces verbes sont liés à une idée de progression, d'estimation, de potentialité... Ces verbes sont : /ázu/ « vouloir », /ábidu/ « commencer », *weza* « pouvoir », /ágder/ « pouvoir ».

* /ázu/ :

ána	ázu	*revive*	dolúka
moi	vouloir	ranimer/a	doluka

« je voudrais faire revivre la *doluka* »

En arabe de Juba, c'est le verbe /der/ qui est utilisé dans le sens de « vouloir » :

ána	der	józu	bínia	ta	-kum
moi	vouloir	épouser	fille	GEN	vous

« je voudrais épouser votre fille »

* /ábidu/

ásede	kalás	gi-	ábidu	wóduru
maintenant	fini	TMA	commencer	disparaître

« maintenant cela a commencé à se perdre »

* /ágder/

ána	ma	ágder	gen	ma	*Italians*
moi	NEG	pouvoir	rester	avec	Italiens/a

« je ne peux pas rester avec les Italiens »

En arabe de Juba, on retrouve la forme /bágder/ (Watson et Biajo Ola, 1985 : 45), où le marqueur /b-/ a été conservé de manière figée.

* *weza*

Le verbe *weza* « pouvoir » est emprunté au kiswahili. Il est en concurrence avec /ágder/, sans nuance sémantique :

ómun	kamán	*weza*	jóju	yalá	t	-éna
eux	aussi	pouvoir/s	marier	enfant.PL	GEN	nous

« ils peuvent aussi marier nos enfants »

Soulignons que *weza* et /ágder/ introduisent nécessairement un verbe, contrairement à /ázu/ et /ábidu/, qui peuvent aussi introduire un substantif. Par exemple :

úmun	ábidu	garāya
eux	commencer	études

« ils ont commencé les études »

11.11. Les verbes impersonnels

Quelques verbes, qui introduisent une phrase subordonnée comprenant au moins un sujet – pronom ou substantif – et un verbe, ne sont pas eux-mêmes précédés d'un sujet. Nous avons relevé les verbes suivant : /múmkin/, « il est possible », /yúmkin/, « il est possible », /lázim/, « il faut »...

Etymologiquement, /lázim/ et /múmkin/ dérivent de l'arabe dialectal soudanais (mais on les retrouve dans la plupart des autres dialectes arabes), où ces termes fonctionnent déjà comme des verbes impersonnels. Mais en réalité, il s'agit de participes actifs, qui ont remplacé les formes verbales conjuguées équivalentes en arabe classique, /yalzam/ et /yumkin/.

L'emploi de /mumkin/ et /yumkin/

Nous n'avons dans nos enregistrements qu'une seule occurrence de chacun de ces deux verbes, par ailleurs synonymes :

fi	yom	wáy	múmkin	ta	*weza*	wónus	ma	Núbi	ma
dans	jour	un	peut-être	toi	pouvoir	parler	avec	Nubi	NEG

« il est possible qu'en un jour tu ne puisses pas parler avec un seul Nubi »

yúmkin	anás	áje	de	kun	úmun	íshirin	aw	kamustásher	zedé
peut-être	gens	chose	DEM	être	eux	vingt	ou	quinze	ainsi

« il est possible que les gens soient environ vingt ou quinze »

En fait, ces deux verbes sont concurrencés par l'usage de l'adverbe swahili *labda*, « peut-être », qui apparaît par contre quatorze fois dans nos enregistrements. Ce dernier reste toutefois un adverbe en kinubi, car il n'introduit pas nécessairement une phrase verbale :

ína	bi-	logó	*labda*	náse	teletīn
nous	TMA	trouver	peut-être/s	gens	trente

« nous trouverons peut-être trente personnes »

labda	shetán	gi-	já	fi	júwa,	ma	júwa	bi-	kárab
peut-être/s	diable	TMA	venir	dans	maison	avec	maison	TMA	détruire

« peut-être que le diable va venir dans la maison et va la détruire »

L'emploi de /lázim/

Ce verbe est très courant, car il est le seul à être utilisé pour exprimer la notion d'obligation, de nécessité ou de devoir :

ā,	gi-	fi	*exams*,	lázim
oui	TMA	EX	examens/a	il faut

« oui, il y a des examens, c'est nécessaire »

lázim	íta	*kuwa*	islám
il faut	toi	être/s	musulman

« tu dois être musulman »

lázim éta árif rután ta mamá
il faut toi savoir langue GEN maman
« tu dois connaître la langue de ta mère »

Il apparaît quelquefois sous sa forme swahilisée, *lazima* :
lazima kéde gi- fékeri ána gen kefín
il faut/s ainsi TMA penser moi rester comment
« il faut qu'il se demande comment je vais »

Il arrive que /lázim/ soit muni d'un sujet, par analogie avec le verbe classique. Même dans ces cas-là, il n'est jamais muni d'un préfixe temporel :
úwo lázim fíkir molokíya
lui il faut penser mulukhiyya
« il faut qu'il pense à la molokhiyya »

dolúka lázim gi- kun
doluka il faut TMA être
« il faut qu'il y ait de la *doluka* »

Le verbe de la subordonnée est généralement muni du préfixe /gi-/, il arrive toutefois qu'il soit précédé de /bi-/ ou même qu'il soit exempt de préfixe (voir les exemples précités). Il n'y a pas vraiment de différence sémantique entre les trois possibilités. Dans les exemples suivants, on retrouve des couples de phrases très proches tant sur le plan de la sémantique que de la structure. D'ailleurs, les deux couples de phrases ont été énoncés chacun par un informateur dans une conversation. Pourtant, tantôt le verbe de la subordonnée commence tantôt par /gi-/ ou par /bi-/, tantôt il est dépourvu de préfixe.
ána árif rután t -a sía, lázim íta b- árif
moi savoir langue GEN lui peu il faut toi TMA savoir
« je connais un peu sa langue [celle de mon père], il faut connaître [la langue de son père] »

lázim éta árif rután ta mamá
il faut toi savoir langue GEN maman
« il faut connaître la langue de sa mère »

lakín kísra lázim bi- kun fi bakán náde
mais kisira il faut TMA être dans endroit DEM
« mais il faut qu'il y ait de la kisira à cette occasion »

11.12. Les procédés analytiques de dérivation

Nous avons vu précédemment que la dérivation morphologique en kinubi a pratiquement disparu, hormis l'utilisation répandue du redoublement du radical. Le kinubi utilise donc des pronoms, des adverbes ou encore d'autres verbes pour exprimer les fonctions rendues par les formes dérivées de l'arabe dialectal.

11.12.1. Le factitif-causatif :

Le factitif-causatif peut être rendu par l'usage du verbe /kut/~/kutu/ « mettre », comme dans :

siyása	kut	anás	kun	ma	khof
politique	mettre	gens	être	avec	peur

« la politique effraie les gens »

Dans certains cas, le contexte suffit à indiquer le sens factitif. Par exemple, le verbe /dakul/ signifie « entrer », mais lorsqu'il est suivi d'un complément non prépositionnel il ne peut que signifier « faire entrer » :

úwo	dákul	fi	júwa	la	mára	t	-o
lui	entrer	dans	maisonà		femme	GEN	lui

« il est entré dans la maison de sa femme »

úwo	dákul	ída	fi	jéba	u	ámrugu	*shilling*	wáy
lui	entrer	main	dans	poche	et	sortir	shilling	un

« il a introduit la main dans sa poche et en a sorti un shilling »

Enfin, le kinubi de Mombasa a aussi conservé des paires de verbes issus de radicaux différents, par exemple /tála/ « sortir » et /ámrugu/ « faire sortir » :

úwo	kan	lésa	sakár (...)	ma	gi-	tála	fi	lel
lui	ANT	encore	petit	NEG	TMA	sortit	dans	nuit

« s'il est encore petit, il ne sort pas la nuit »

mal	ta	ajōl,	yála	na	g-	ámrugu	wedí	l-	ó
bien	GEN	homme	EMPH	nous	TMA	sortir	donner	à	lui

« je fais sortir la marchandise de quelqu'un et je la lui donne »

Mais la spécialisation de ces deux termes remonte à l'arabe dialectal et ne constitue donc pas un procédé original.

On retrouve peu de causatifs formés sur le verbe /so/ « faire », alors que ce procédé est courant avec son doublet /ámel/ en arabe de Juba : /áragu/ « brûler » > /ámel áragu/ « faire brûler » (Miller, 1983 : 114). Citons tout de même pour le kinubi :

kiswahili (...) lúga	el	so	*wafiki*	ma	akwan-á	wad-ín
kiswahili/s langue	REL	faire	s'accorder	avec	frère.PL	autre.PL

« le kiswahili est la langue qui permet de comprendre les autres »

11.12.2. Le réfléchi :

Le verbe réfléchi se construit à l'aide du pronom adéquat, toujours placé après le verbe. Deux pronoms peuvent être utilisés :

- le pronom isolé après le verbe :

nas	Kakwá	kúlu	gal	úmun	Núbi
PL	Kakwa	tout	dire	ils	Nubi

« tous les Kakwa se disent Nubi »

úmun	dus	úmun,	lakín	fí	yōm	el	úmun	gi-	lim	úmun	kaman
ils	cacher	ils	mais	EX	jour	REL	ils	TMA	réunir	eux	aussi

- le pronom /wéde/ :

ta	logó	ajól	gal	wéde	núbi
toi	rencontrer	homme	dire	lui	nubi

« tu rencontres quelqu'un qui se déclare Nubi »

En arabe de Juba, d'autres procédés sont utilisés :
/fáta/ « ouvrir » > /fáta néfsya/ « s'ouvrir »
/tála/ « sortir » > /tála ágya btó/ « sortir de soi » (Miller, 1983 : 114)

11.12.3. La réciprocité :

Le pronom /bádum/~/bádu/ est utilisé exclusivement dans ce contexte :

ásede	úmun	árif	bádum
maintenant	eux	connaître	REC

« maintenant ils se connaissent »

ómun	gi-	jóju	bádum
eux	TMA	épouser	REC

« ils se marient »

Il arrive que le verbe réciproque soit suivi d'un complément introduit par /ma/ « avec », comme dans cet exemple enregistré à Bombo :

mária	gi-	lim	bádu	ma	rági
femme	TMA	réunir	REC	avec	homme

« une femme couche avec un homme »

Des procédés similaires existent en arabe dialectal soudanais, mais il sont toujours en concurrence avec une forme verbale de réciprocité, tandis que celle-ci a disparu en kinubi.

11.12.4. La répétition :

La répétition d'une action est indiquée par l'expression /mára tān/ « une autre fois » :

ómun	*omba*	kéde	árija	ja	so	mára	tān
eux	demander	ainsi	revenir	comme	faire	fois	autre

« ils ont demandé de revenir pour le refaire »

kélem	kalám	tá	-ki	mára	tān
dire	parole	GEN	toi	fois	autre

« répète ce que tu dis »

11.12.5. L'intensif :

Miller considère qu'en arabe de Juba, la succession verbe + nom verbal de même racine rend l'intensif, comme dans /ákolu ákel/ « manger beaucoup », /dórubu dóreb/ « frapper fort » (Miller, 1983 : 114). Cette tournure, courante en arabe dialectal comme en arabe classique (*maf'ūl muṭlaq*), apparaît en kinubi, mais elle ne semble toutefois pas avoir de sens intensif particulier :

zaidi	úmun	gi-	ákul	ákil	ta	Núbi
surtout/s	eux	TMA	manger	nourriture	GEN	Nubi

« ils mangent souvent la cuisine nubi »

kélem	kalám	tá	-ki	mára	tān
dire	parole	GEN	toi	fois	autre

« répète ce que tu dis »

11.12.6. L'adjonction d'une préposition :

L'usage d'une préposition particulière peut aussi modifier le sens d'un verbe. Par exemple, /máshi/ « marcher », lorqu'il est suivi de /be/ « avec » signifie « suivre, respecter »:

/máshi	be	sheríya	ta	islam-íya	henák
aller	avec	loi	GEN	musulman.PL	là-bas

« là-bas, on suit la loi islamique »

Dans l'exemple suivant, /másí/ « marcher » prend le sens de « suivre, suivre l'exemple » à cause de la double préposition /fi tāta/ « en-dessous » :

ína (...)	lésa	na	ge-	másí	fi	tāta	ta	kurá	ta	nas	jidi	t	-éna
nous	encore	nous	TMA	marcher	dans	sous	GEN	pied	GEN	PL	ancêtre	GEN	nous

« nous suivons encore les traces de nos ancêtres »

Un autre exemple est le verbe /kut/ « mettre », qui prend le sens d'ajouter lorsqu'il est suivi de la préposition /fogo/ « dessus, sur » :

g-	wónus	rután	núbi	wáy,	u	kut	fógo	rután	*kiganda*
TMA	parler	langue	nubi	un	et	mettre	dessus	langue	luganda/s

« ils *parlent* le kinubi et ils y ajoutent du luganda »

11.13. Le verbe composé

Quelques verbes voient leur sens modifié par un substantif ou un adjectif, avec lequel ils forment une expression particulière. Le verbe le plus utilisé, comme dans de nombreuses langues, est /so/ « faire » :

úwo	gi-	só	*kazi*	iná
lui	TMA	faire	travail/s	là-bas

« il travaille là-bas »

ta	so	*translation*	t	-o
toi	faire	traduction/a	GEN	lui

« tu le traduis »

ta	gu-	só	ákil
toi	TMA	faire	repas

« tu cuisines (faire le manger) »...

En arabe de Juba, c'est plutôt son synonyme /ámul/~/ámel/, qui a disparu du lexique nubi, qui est utilisé comme verbe passe-partout : /ámel fikre bt-ó/ « réflechir » (faire son idée), /ámel kízib bt-ó/ « mentir » (faire son mensonge)...(Miller, 1983 : 115)

Il existe d'autres expressions basées sur d'autres verbes, comme /kut/ « mettre » et /dugu/ « frapper » :

ya	kútu	ína	kúlu	gerí gerí	ma	árabi
EMPH	mettre	nous	tout	proche.2	avec	arabe

« cela nous rapproche des Arabes »

kan	ligó	anás	kélem, úwo	kut	bal	fógo
si	trouvergens		parler lui	mettre	esprit	dessus

« s'il rencontrait des gens qui parlaient, il faisait attention »

dúgu	*simu*	le	*general manager*
frapper	téléphone/s	à	directeur général/a

« il téléphona au directeur général »

dúgu	*picha*
frapper	image/s

« photographier »

11.14. Le procédé phonologique et syntaxique : le passif

Le même verbe peut être utilisé tantôt avec un sens actif, tantôt avec un sens passif, sans modification morphologique. Dans ce cas, c'est le déplacement de l'accent vers la dernière syllabe qui indique que le verbe est utilisé à la voix passive. Dans les exemples suivants, nous pouvons distinguer les paires /ákul(u)/-/akulú/ et /súlu/-/sulú/ :

seafish	umún	ma	g-	ákulu
poisson de mer/a	eux	NEG	TMA	manger

« ils ne mangent pas de poissons marins »

fi	yal-á	l	akulú	ma	nas	tomsá
EX	enfant.PL	REL	manger.P	par	PL	crocodile

« il y a des enfants qui ont été mangés par un crocodile »

ána	gú-	sul	sámaka	fĩ	ísrael
moi	TMA	amenerpoisson		dand	Israël

« j'amène des poissons en Israël »

m-zígo	t	-ó	náde	el	gi-	sulú	de
cargaison/s	GEN	lui	DEM	REL	TMA	amener.P	DEM

« les cargaisons qui sont déchargées [du bateau] »

Nous avons également relevé d'autres paires à Mombasa : /wéledu/ « engendrer » et /weledú/ « naître », /kútu/ « mettre » et /kutú/ « être mis »...

Lorsque la voyelle finale du verbe est élidée, c'est la première voyelle du terme suivant qui prend l'accent :

weled	ána	fi	béle	fi	Somália	(weledú ána > weled ána)
engendrer.P	moi	dans	village	dans	Somalie	

« je suis né dans un village en Somalie »

welid	ína	fi	béle	dé	(welidú ína > welid ána)
engendrer.P	nous	dans	pays	dem	

« nous sommes nés dans ce pays »

Le même procédé a été relevé à Kibera par Owens et à Bombo par Wellens (2003 : 128 sq). Miller le décrit également pour l'arabe de Juba : /rákabu/ par exemple peut signifier « cuisiner » ou « être cuisiné » (Miller, 1993 : 154 sq) :

úwo	rákabu	láam
lui	cuisiner	viande

« elle a cuisiné la viande »

láam	rakabú
viande	cuisiner.P

« la viande a été cuite »

Toutefois, à Mombasa le déplacement de l'accent n'est pas systématique : le verbe /wóduru/ est toujours accentué sur la première syllabe, qu'il soit actif ou passif :

lázim	wóduru	rután
il faut	perdre	langue

« il perd forcément sa langue »

lúga	ta	azól	ma	g-	wóduru
langue	GEN	homme	NEG	TMA	se perdre

« la langue de l'homme ne se perd pas »

le verbe /nadí/ signifie généralement « se nommer, s'appeler, porter le nom de », en particulier dans le cas de noms propres. Par exemple :

kan	ge-	nadí	Salim	Be
ANT	TMA	s'appeler	Selim	Bey

« il s'appelait Selim Bey »

Mais il a quelquefois le sens actif transitif de « appeler, nommer, prononcer », comme dans les exemples suivants :

anás	ma	gé-	nadí	debíba fi	lél
gens	NEG	TMA	nommer	serpentdans	nuit

« les gens ne disent pas 'serpent' la nuit »

De même, le verbe /ásma/ peut signifier « écouter, comprendre » et « être écouté »

rután	núbi	umún	g-	ásma
langue	nubi	eux	TMA	entendre

« ils comprennent le kinubi »

saúti	t	-omún	ma	gi-	ásma
voix/s	GEN	eux	NEG	TMA	entendre

« leur voix n'est pas écoutée »

Le verbe /rába/ aussi signifie tantôt « éduquer, élever » tantôt « être éduqué » :

ána	rába	ma	*British*
moi	éduquer	avec	Britanniques

« j'ai été éduqué par les Britanniques »

úwo	rába	na	íni
lui	éduquer	moi	ici

« il m'a élevée ici »

Dans le cas présent, peut-être s'agit-il en réalité de l'usage de deux formes dérivées du même radical verbal, devenues indissociables en raison de la perte de la gémination consonantique. En effet, on fait la distinction en arabe entre /rabā/ « grandir, être éduqué » et /rabbā/,

« élever, éduquer ». Mais cette double étymologie ne peut de toute façon pas s'appliquer aux exemples précédents.

Toutefois, dans les exemples que nous avons cités plus haut, l'accent est identique : /rába/. C'est alors plutôt la structure de la phrase qui permet de comprendre le sens actif/passif à donner à l'action. En effet, en kinubi la phrase verbale commence par le sujet, suivi du verbe. Dans nos exemples comme dans ceux de Miller, la sémantique permet de comprendre directement de quelle voix il s'agit, /láam rákabu/ ne pouvant pas signifier « la viande a cuisiné ». On peut le comparer à un exemple similaire avec les deux structures dans la même phrase, où le verbe /álab/ a un sens impersonnel/passif quand le sujet n'est pas exprimé et un sens actif transitif quand il est exprimé :

dolúka	zamán	g-	álab	íni	ketír,	*wa-ze*	kan	g-	álab
doluka	autrefois	TMA	jouer	ici	beaucoup	PL.vieux/s	ANT	TMA	jouer

« Autrefois on dansait beaucoup la *doluka* ici, les vieux dansaient »

On peut rencontrer les deux procédés – le déplacement de l'accent accompagné d'un changement de structure syntaxique – dans la même phrase. Comparons les exemples suivants, où /wéled/ signifie tantôt « enfanter, avoir des enfants » et tantôt « naître » :

ána	ja	logó	mária	íni (...)	wéled	m-	o	yal-á	taláta
moi	venir	trouver	femme	ici	engendrer	avec	lui	enfant.PL	trois

« j'ai trouvé une femme ici, j'ai eu trois enfants avec elle »

ána	ásma	tá	-y	áli (...),	weled	āna (...)	fi	Somália
moi	nom	GEN	moi	Ali	engendrer	moi	en	Somalie

« je m'appelle Ali Murbe Mahmud, je suis né en Somalie »

babá	tá	-i	weled	úwo	wēn?	weled	úwo	fi	Mombása
père	GEN	moi	engendrer	lui	où	engendrer	lui	à	Mombasa

« mon père est né où ? il est né à Mombasa »

Cette tournure se confond quelquefois avec celle du verbe réfléchi, l'informateur plaçant le pronom devant et derrière le verbe, comme dans :

ána,	weled	ána	íni	fi	Mombása
moi	engendrer	moi	ici	à	Mombasa

« je suis né ici à Mombasa »

Nous avions relevé la même tournure à Bombo :

ána	wed	āna	fi	Adis Abeba	fi	sána	ta	tálata u	arbaín (...)
moi	amener	moi	dans	Addis Abeba	à	an	GEN	trois et	quarante

fi	árba	arbaīn,	arij	ána	fi	Nayróbi,	dúkur	gesim	ína *group*	tinén
en	quatre	quarante	retourner	moi	à	Nairobi	puis	diviser	nous groupe/a	deux

« j'ai été amené à Addis Abbeba en quarante-trois (...). Puis, en quarante-quatre, j'ai été ramené à Nairobi, puis on a été divisés en deux groupes »

Par ailleurs, les verbes à sens passif comme /wóduru/ peuvent être suivis d'une structure assimilable à un complément d'agent : /wóduru min íta/ « il a disparu de toi », c'est-à-dire « tu l'as perdu » (à comparer au syrien : « ḍayya‘ l-kitāb », « il a perdu le livre », et « el kitāb ḍā‘ min-no » avec le même sens).

Un autre structure ressemblant à celle du complément d'agent se retrouve dans les phrases suivantes :

fi	yal-á	l	akulú	ma	nas	tomsá
EX	enfant.PL	REL	manger	par	PL	crocodile

« il y a des enfants qui ont été mangés par un crocodile »

ásede	núbi	milán	jibú	ma	*British*
alors	nubi	nombreux	apporter	par	Britanniques/a

« Donc plein de Nubi ont été apportés par les Anglais »

Cette structure rappelle celle du passif en arabe de Juba :

Hásan	hu	kataló	ma áset
Hassan	lui	tuer	par lion

« Hasan a été tué par un lion »

On retrouve également une structure similaire en kiswahili, où le complément d'agent est introduit par *na*, « avec » :

a-me-fukuzwa na mwalimu

« il a été renvoyé par le professeur »

ku-fukuzwa est la forme passive de *ku-fukuza*, « chasser » et son complément d'agent est introduit par la préposition d'accompagnement *na*. Nous avons observé plus haut que le kinubi utilise dans d'autres cas /ma/ là où le kiswahili utilise *na*. La quasi homophonie et la synonymie des deux termes facilite certainement cette structure.

Une autre forme du passif est rendue par l'usage de la forme adjectivale du verbe, insérée dans une phrase nominale :

fi	Mombása	núbi	fi	shía (…).	yála	kúlu	ma-geshím
à	Mombasa	Nubi	EX	peu	EMPH	tout	PART.diviser

« il y a peu de Nubi à Mombasa, ils sont tous dispersés »

núbi	ma-kálbatu	*kila*	bakán
Nubi	PART.mélanger	chaque/s	endroit

« les Nubi sont mélangés partout »

Une dernière façon d'exprimer la voix passive est de recourir à un verbe d'existence, généralement /kun/, plus rarement /fi/, suivi d'un participe passé en anglais :

úmun	kun	*scattered*	fi	Kilíf,	fi	Malíndi
eux	être	dispersé/a	à	Kilifi	à	Malindi

« ils sont dispersés à Kilifi et à Malindi »

ína	fi	*surrounded*	ma	mískit
nous	EX	entouré/a	par	mosquée

« nous sommes entourés de mosquées »

Núbi	al	kan	fi	fu	Ugánda	kun	*declared*	Núbi	ta	Ugánda
Nubi	REM	ANT	EX	dans	Ouganda	être	déclaré/a	Nubi	GEN	Ouganda

« les Nubi qui étaient en Ouganda furent déclarés 'Nubi d'Ouganda' »

Cette structure est probablement calquée sur celle de l'anglais : *« they are scattered in Kilifi and in Malindi », « we are surrounded by mosques »*… On retrouve quelquefois la même structure avec un adjectif d'origine arabe :

Núbi	kamán	kun	ma-sétetu
Nubi	aussi	être	PART.disperser

« et puis aussi les Nubi sont dispersés »

Mais cette forme est plus rare puisque le verbe /kun/ n'est pas nécessaire, l'adjectif seul dans un contexte de phrase nominale suffit.

11.15. La polysémie de certains verbes

Un même verbe peut présenter plusieurs sens, selon le contexte :
Par exemple , le verbe /ja/ « venir » prend aussi le sens de « devenir » (voir verbes d'état):

bi-	sáhar	nyerekú,	badēn	bi-	ja	ayān	
TMA	ensorceller	enfant	puis	TMA	devenir	malade	

« [l'oiseau magique] ensorcelle un enfant, ensuite celui-ci devient malade »

bakán	ána	ja	kebír	kálas,	yála	akú	tá	-y	de	sul	ána	ná
quand	moi	devenir	grand	fini	alors	frère	GEN	moi	DEM	prendre	moi	là

« lorsque je suis devenu grand, mon frère m'a emmenée là-bas »

Ce sens particulier de /ja/ peut être accentué par /kun/ « être » :

anás	kúlu	gi-	já	kun	ma	tabía	wáy
gens	tout	TMA	venir	être	avec	nature	un

« les gens deviennent d'une seule nature »

kabila	dólde	kamán ja	kun	milán	ásede	
tribu/s	DEM.PL	aussi venir	être	nombreux	maintenant	

« ces tribus aussi sont devenues nombreuses actuellement »

Cette combinaison correspond bien au sens aspectuel de /ja/ lorsqu'il est utilisé comme auxiliaire (voir ci-dessus). De même, le verbe /ásma/ signifie « entendre, écouter » et « sentir, ressentir », tandis que /fáham/ signifie « comprendre » mais aussi « se rappeler, se souvenir ». Dans ces deux cas, le second sens du verbe est manifestement issu d'un calque du kiswahili (voir Vocabulaire, 2.4).

11.16. Les verbes d'état

11.16.1. /kun/~/kunu/

Le verbe copule « être » est quelquefois exprimé sous la forme /kun/, plus rarement /kunu/ :

ána	kun	*well organized*
moi	être	bien organisé/a

« je suis bien organisé »

Il peut être remplacé par une phrase nominale, comme le montrent ces deux phrases de sens identique :

íta	*Sudanese* ?	íta	*foreigner*
toi	Soudanais/a	toi	étranger/a

« Tu es Soudanais ? alors tu es un étranger »

íta	*declare*	íta	*Sudanese*,	kun	*foreigner*
toi	déclarer/a	toi	Soudanais/a	être	étranger/a

« [si] tu déclares que tu es Soudanais, alors tu es un étranger »

/kun/ présente une forme supplétive pour le passé, qui est /kan/[8]. Il s'agit du seul verbe en kinubi qui rende le passé par un changement morphologique et non par un préfixe. Etymologiquement, il s'agit de la conservation de la paire /ikūn/ et /kān/ existant en arabe dialectal soudanais. Dans les expressions suivantes, /kan/ est clairement l'imparfait du verbe /kun/ :

Zánzibar	de	kan	*full British Protectorate*
Zanzibar	DEM	COP	protectorat britannique complet/a

« Zanzibar était un protectorat britannique à part entière »

úmun	kan	ásker
eux	COP	soldat

« c'étaient des militaires »

mária	t	-o	kan	Núbi
femme	GEN	lui	COP	Nubi

« sa femme était Nubi »

Mais placé devant un verbe isolé ou préfixé par /gi-/, /kan/ sert de marqueur temporel de l'imparfait :

kan	ána	árif	Mombása	ma
ANT	moi	connaître	Mombasa	NEG

« je ne connaissais pas Mombasa »

kan	ge-	nadí	*Mzee*	Uséyn
ANT	TMA	se nommer	Mzee/s	Hussein

« il s'appelait Mzee Hussein »

Parallèlement à cet usage de la paire verbale /kun/-/kan/, il arrive que /kun/ perde sa forme supplétive et suive les mêmes règles que les autres verbes du kinubi :

---

[8] /kan/ a par ailleurs un homophone, /kan²/ qui sert à introduire une phrase hypothétique et qui peut se traduire par « si », comme dans :

íta	kan	gi-	kélem	l	-omun,	mun	gi-	*bisha*	*kiswahili*
toi	si	TMA	parler	à	eux,	eux	TMA	répondre/s	kiswahili/s

« si tu leur parles, ils te répondent en kiswahili »

Toutefois, /kan²/ « si » et /kan/ « être » sont considérés comme deux entités sémantiquement distinctes. Leur homophonie remonte à l'étymologie de /kan²/, qui est précisément l'usage du verbe « être » en arabe dialectal et dont il subsiste des traces en arabe maghrébin, tchadien et soudanais notamment.

- forme nue, correspondant au passé ;
- préfixe gi- ;
- préfixe bi- ;
- infinitif (forme nue).

sána	ta	sebeín,	na	ma	kun	*active*
an	GEN	soixante-dix	nous	NEG	COP	actif

« dans les années soixante-dix, nous n'étions pas actifs »

wéde	de	*zaidi*	gi-	kún	fi	bakán	har
DEM	DEM	surtout/s	TMA	être	dans	endroit	chaud

« Ils se trouvent surtout dans les endroits chauds »

Al Ahliyya	bi-	kun	*all over East Africa*
Al Ahliyya	TMA	être	partout en Afrique de l'Est

« *Al Ahliyya* sera présente partout en Afrique de l'Est »

Dans les exemples précités, le radical verbal /kun/ est clairement situé dans le temps selon le préfixe verbal utilisé : Ø, gi- ou bi-.

En kinubi, l'infinitif du verbe n'a pas de forme morphologique distinctive, il s'agit en réalité de la racine démunie de tout préfixe. On retrouve l'infinitif /kun/ lorsqu'il est introduit par un autre verbe, exprimant généralement le désir ou la volonté :

kan	tá	zu	kun	makán de...
si	toi	vouloir	être	endroit DEM

« si tu veux vivre à cet endroit... »

On le retrouve aussi dans une phrase introduite par un interrogatif :

íta	árifu	le	kun	ze	dé ?
toi	savoir	pourquoi	être	comme	DEM

« sais-tu pourquoi est-ce ainsi ? »

On peut donc considérer qu'il y a deux systèmes en concurrence pour exprimer le verbe d'état aux différents temps : d'une part le doublet /kan/-/kun/ et d'autre part le radical unique /kun/ intégré dans la conjugaison du kinubi. On pourrait bien sûr envisager la valeur de /kun/ dans le premier cas comme étant un aoriste – il faut d'ailleurs souligner que les autres verbes du kinubi ne sont pas systématiquement munis du préfixe temporel attendu – mais cela n'expliquerait pas pour autant l'existence de la forme supplétive /kan/.

11.16.2. L'usage de /ya/, /de/ et /úwo/ avec le verbe d'état

Il arrive que l'un de ces trois termes soit utilisé alors que le verbe d'état est exprimé, comme dans :

úwo kan ya kebír
lui être EMPH grand
« il était grand »

Dans ce cas, le monème perd sa valeur de copule, puisque le verbe remplit déjà cette fonction.

11.16.3. L'usage de *kuwa*

On retrouve également la forme verbale *kuwa*, empruntée au kiswahili. A Mombasa, elle ne semble avoir qu'une valeur infinitive et elle est toujours introduite par un autre verbe :

lázim íta *kuwa* islám
il faut toi être/s musulman
« tu dois être musulman »

Cette valeur infinitive rejoint celle de son étymon swahili, puisque dans cette langue *kuwa* est également un infinitif. Par contre, à Bombo nous avons enregistré *kuwa* comme une forme verbale normale, susceptible d'être munie d'un préfixe :

fi shar ramadán, kalam-á wéde gi- *kuwa* má
dans moi Ramaḍān chose.PL DEM TMA être/s NEG
« pendant le mois de Ramadān, ces choses ne se produisent pas »

11.16.4. L'usage de /kúna/

Si la forme /kúnu/ n'est qu'une variante phonétique de /kun/, le cas de /kúna/ est particulier. Nous l'avons enregistré à deux reprises à Mombasa :

ína áje *kuna* *roughly about...* áje wósul *fifteen hundred*
nous chose être environ à peu près/a chose arriver quinze cents/a
« nous sommes environ... nous atteignons quinze cents [personnes] »

na *weza* *kuna* ta Núbi gerí *two hundred*
nous pouvoir être GEN Nubi près deux cents/a
« nous devons être environ deux cents Nubi »

Le verbe /kúna/ existe en kiswahili, auquel il a vraisemblablement été emprunté. Toutefois, il s'agit en kiswahili d'un verbe d'existence, comme dans *kuna nini* ?, « qu'y a-t-il ?», tandis qu'en kinubi il apparaît plutôt comme un verbe d'état. S'agit-il en kinubi d'un emprunt au kiswahili ou d'une simple variante phonétique de /kún(u)/ ? Le faible nombre d'occurrences de cette forme ne permet pas de se prononcer.

11.16.5. L'usage de l'anglais *is*

À Mombasa, nous avons relevé quelquefois l'usage du verbe anglais *to be* conjugué au présent. Il s'agit généralement d'un *codeswitching*, l'informateur débutant sa phrase en anglais et la terminant en kinubi :

that is about	*labda*	ishrín	sána	gidám
c'est environ/a	peut-être/s	vingt	ang	devant

« c'était il y a environ vingt ans, peut-être »

ína	b-	árif	ína	*who is who*
nous	TMA	savor	nous	qui est qui/a

« nous savons qui est qui »

Nous avons tout de même enregistré une fois l'usage de l'anglais /is/ à la place de /(bi-)kun/ :

Salim Bé	fi	lúga	ta	Másri	*is*...	*is*	azól	kebír
Salim Bey	dans	langue	GEN	Egypte	est/a	est/a	homme	grand

« Salim Bey, en égyptien, c'est... c'est un grand homme »

L'emprunt de /kúna/, de /kúwa/ voire de l'anglais /is/ peut surprendre étant donné le caractère fondamental de la notion d'état. En effet, selon une idée reçue le vocabulaire de base (*core vocabulary*) est très stable et ne se soumet pas aux emprunts. En réalité, certains linguistes ont déjà souligné que même le vocabulaire de base peut-être soumis à des emprunts (Romaine,1995 : 65 sq), même si la fréquence en est peut-être moins importante.

Par ailleurs, le phénomène existe ailleurs dans l'aire linguistique arabe. Ainsi, dans le dialecte arabe du Shatt al-'Arab, à la frontière irano-irakienne, on trouve les formules /hassit/ et /ma hast/ pour « il y a » et « il n'y a pas ». Or, /hassit/ et /hast/ sont empruntés au persan /ast/, « il est, il y a ». Par exemple :

māy	*hassit*
eau	EX

« il y a de l'eau »

mā *hast* shayy thāni
NEG EX chose autre
« il n'y a rien d'autre » (Ingham, 1982 : 100)

11.16.6. L'usage de quelques verbes d'état spécifiques

Quelques autres verbes désignent non pas une action mais un état. Ils appartiennent à trois catégories différentes :
- le verbe d'état stricto sensu, qui ne peut traduire autre chose qu'un état, comme /ben/, « paraître » :

gi- bén ja *w-arabu*
TMA sembler comme PL.arabe/s
« ils ressemblent à des Arabes » ;

- le verbe qui traduit soit une action soit un état, comme /ja/, « venir » ou « devenir » :

ána ja fi Mombása
moi venir dans Mombasa
« je suis venu à Mombasa »

anás kúlu gi- já kun ma tabía wáy
gens tout TMA venir être avec nature une
« tous les gens deviennent identiques » ;

- l'adjectif de couleur utilisé comme verbe, comme /azraq/, « bleu » ou « bleuir, être bleu » :

lisán gi- ázraq
langue TMA bleu
« la langue est bleue ».

11.17. La notion d'existence

11.17.1. Le pseudo-verbe d'existence /fi/

A l'origine, /fi/ (ou sa variante /fī/) traduit l'existence. Son sujet peut le précéder ou le suivre, et cela peut se traduire en français par une tournure impersonnelle, comme dans :

fi fīl, fi khanzír...
EX éléphant EX porc
« il y a des éléphants, des porcs... »

fi *tafauti*
EX différence
« il y a une différence »

kan núbi fi fi Mombása
ANT nubi EX dans Mombasa
« il y avait des Nubi à Mombasa »

Lorsque /fi/ est précédé du sujet, il peut servir de prédicat d'existence :
Mzee Saidi fi ? éywa, úwo fi
Mzee Saidi/s EX oui il EX
« Mzee Saidi est là ? oui, il est là »

Cet usage se retrouve dans d'autres dialectes arabes, notamment dans les parlers du Tchad (Roth, 1979 : 188 ; Jullien de Pommerol, 1999a : 456).

L'emploi de /fi/ le différencie donc de /kún(u)/, /kúna/ et *kuwa* qui peuvent être considérés comme des formes verbales. En effet, ces termes obéissent aux deux règles de la conjugaison du kinubi :
- mention du sujet (mot, phrase ou pronom) avant le verbe ;
- utilisation éventuelle d'un préfixe temporel .

Pourtant, il arrive que /fi/ soit utilisé comme verbe copule, avec un prédicat qui peut être un adjectif ou un groupe prépositionnel. /fi/ rend alors la notion d'état et non d'existence :
Mzee Saidi fi séme (Kibera)
Mzee Saidi EX bien
« Mzee Saidi est en bonne santé »

bakán de (...) ásma de nesīti sía lakín fi gerīb fi Aswān
endroitDEM nom DEM oublier un peu mais EX près dans Assouan
« j'ai un peu oublié le nom de cet endroit, mais c'est près d'Assouan »

ade an fi fi bēt
maintenant moi EX dans maison
« maintenant je suis (je reste) à la maison »

Par ailleurs, nous avons également relevé quelques cas où /fi/ est précédé du préfixe temporel /gi-/ :

mun	éndis	*nazi*	milán	*zaidi*,	nas	gwánda	gi-	fi
eux	avoir	noix de coco/s	beaucoup	très,	PL	manioc	TMA	EX

« ils ont beaucoup de noix de coco, il y a aussi du manioc »

ah,	gi-	fi	*exams*
ah	TMA	EX	examens/a

« oui, il y a des examens »

Si l'étymologie de /fi/ trahit encore une fois son origine dans la langue source - on retrouve /fī/ « il y a » dans de nombreux dialectes arabes proche-orientaux et africains, notamment en soudanais standard – son utilisation avec un préfixe temporel semble par contre propre au kinubi. Il en va de même pour son utilisation comme copule. Ces deux éléments indiquent une tendance à confondre dans certains cas les notions d'état et d'existence, phénomène qu'on retrouve dans d'autres langues comme le français par exemple. Cette tendance reste tout de même limitée en kinubi.

11.17.2. L'utilisation de /éndis/ pour exprimer l'existence

Le verbe /éndis/ est généralement utilisé pour exprimer la possession, il se traduit donc généralement par « avoir » (voir ci-dessous). Lorsqu'il est utilisé sans sujet, il exprime la notion d'existence et peut être remplacé par /fi/, comme dans les exemples suivants :

ma	ukúma	kamán	éndis	tāb
avec	gouvernement	aussi	EX	problème

« il y a aussi des problèmes avec le gouvernement »

ya	shída	de	éndis	fi	Mombása
EMPH	problème	DEM	EX	à	Mombasa

« c'est le problème qu'il y a à Mombasa »

Cet usage reste malgré tout beaucoup moins fréquent que celui de /fi/. On le retrouve en arabe d'Abbéché (Tchad), de manière tout aussi restreinte :

mā	inda	geshsh
NEG	EX	herbe

« il n'y a pas d'herbe » (Roth, 1979 : 190).

11.18. Le verbe /éndis/ « avoir »

La notion de possession se rend généralement en kinubi par le pseudo-verbe /éndisi/.
Celui-ci a quelques variantes /éndis/, /éndi/, /éndo/, /éndu/ et /énd/. Le monème /éndis(i)/ est la forme la plus courante, elle vient évidemment de la préposition de l'arabe dialectal /'and/ (« chez, à ») suivi de la négation /sh/ (prononcée /s/), cette dernière ayant perdu son sens original. A Mombasa, on retrouve fréquemment les formes /éndi/, /éndo/, /eédu/ ou /end/, sans /s/.
Dans les dialectes arabes comme en arabe classique, la notion de possession est rendue par une phrase nominale dont le prédicat est composé de la préposition /'and-/ (/'inda-/ en arabe classique) suivie d'un substantif ou d'un pronom affixe. Ce groupe prépositionnel ne constitue jamais une forme verbale, puisqu'il n'a pas de flexion verbale. Par contre, on peut considérer qu'en kinubi /éndisi/ est assimilé à une forme verbale, pour deux raisons :
- d'une part, les verbes en kinubi perdant leurs suffixes et préfixes flexionnels, ils conservent une forme unique, précédée d'un pronom ou d'un nom sujet. Or, /éndisi/ n'a pas de flexion non plus ;
- d'autre part, le possesseur est indiqué par un pronom ou un nom sujet placé devant /éndisi/.

On peut comparer en kinubi et en arabe dialectal :

TABLEAU 11 :

ARABE SOUDANAIS :	*KINUBI :*	*TRADUCTION :*
'and-i bēt	ána éndisi bé	« j'ai une maison »
Aḥmed 'and-o kitāb	Ahmed éndisi kitáb	« Ahmad a un livre »

Contrairement à l'arabe dialectal, /éndisi/ se conjugue de la même manière que tout autre verbe, avec toutefois une distinction importante : généralement, il n'est jamais précédé par /gi-/ ou /bi-/, mais uniquement par /kan/.[9] /éndisi/ constitue donc une forme verbale, mais particulière. Notons que l'arabe dialectal lui-même a tendance à exprimer le possesseur en début de proposition s'il s'agit de la troisième personne (Aḥmed 'and-o kitāb), ce qui constitue déjà une étape dans la « verbalisation » de la préposition possessive.
Lorsque /éndis/ n'a pas de sujet, il devient un pseudo-verbe d'existence (voir plus haut).

[9] Nous n'avons relevé que trois fois /g-éndi/, l'une à Bombo et les deux autres à Mombasa, sur plusieurs dizaines d'occurrences de /éndisi/ et ses variantes. Le phénomène reste donc plus que marginal.

En arabe de Juba, on constate une situation intermédiaire : généralement, on utilise une tournure identique à celle du kinubi, où /éndi/~/éndu/, plus rarement /éndis/, apparaît comme une racine verbale unique dépourvue de marqueur :

anína ma éndi férik
nous NEG avoir différence
« nous n'avons pas de différence »

kan íta ma éndi gúrush
si toi NEG avoir argent
« si tu n'as pas d'argent »

Mais dans certains cas, on retrouve en arabe de Juba un usage plus proche de l'arabe dialectal, où la préposition /end/ est suivie du pronom affixe correspondant :

énde -na nas ketír árifu swahíli
avoir nous gens nombreux savoir kiswahili
« nous avons beaucoup de gens qui connaissent le kiswahili »

énda -na sámak ketír
avoir nous poisson beaucoup
« nous avons beaucoup de poisson »

Le même locuteur peut utiliser les deux tournures, ce qui montre que cette instabilité n'est pas due à la variation des informateurs :

úmun éndi takalíd t ómun, énd -um haj-át ze takalíd baráw
eux avoir coutume.PL GEN eux avoir eux chose.PL comme coutume.PL seul
« ils ont leurs coutumes, ils ont des choses comme des coutumes particulières »

11.19. D'autres expressions de la possession : /fi + ma/ et /kun + ma/ :

Deux autres expressions, sémantiquement et morphologiquement identiques, permettent également de rendre la notion de possession :

fi *kila* jins ma aláma ab t -ómun
EX chaque/s tribu avec signe REL GEN eux
« chaque tribu a ses propres marques »

al ahlíya (...) bi- kun ma julús
al ahliya TMA être avec réunion
« [l'association] Al Ahliyya tiendra une réunion »

/fi/ doit être compris ici dans le sens de « être », exactement comme le verbe /kun/, tandis que /ma/ signifie « avec ». La notion de possession se rend donc ici par « exister, être avec quelque chose ». Des manières similaires d'exprimer la possession – être ou exister pour, à chez… - se retrouvent dans de nombreuses langues, de l'arabe au turc en passant par le kurde, le géorgien ou le kanuri. Par ailleurs, la coexistence de cette expression avec un verbe « avoir » se retrouve également ailleurs, notamment en latin où « j'ai » peut se dire *mihi est* et *habeo* (Benveniste, 1966 : 195).
Mais la structure /fi ma/ ou /kun na/ est malgré tout moins courante que l'usage du verbe /éndis/. Il s'agit vraisemblablement d'un calque du kiswahili, où « avoir » se dit *kuwa na*, « être avec » (Loogman, 1965 : 418 sq).

Outre l'identité sémantique entre ces deux formules, on retrouve également une similitude phonologique entre *na* en kiswahili et *ma* en kinubi.[10]

L'usage de /fi/ :

Nous avons relevé à Mombasa une autre structure rendant la possession, toutefois moins courante, en l'occurrence l'usage de /fi/ seul :

Morú	fi	rután	t	-ómun
Moru	EX	langue	GEN	eux

« les Moru ont leur propre langue »

tarí<u>kh</u>	ta	anás	ta	Bómbo	ána	ma	fi	<u>kh</u>ábar
histoire	GEN	gens	GEN	Bombo	moi	NEG	EX	information

« je n'ai pas d'information sur l'histoire des gens de Bombo »

<u>sh</u>éder	fi	írig	min	táhet
arbre	EX	racine	de	sous

« l'arbre a des racines sous lui »

---

[10] L'influence de cette similitude sur le plan phonologique se retrouve d'ailleurs dans d'autres calques, comme dans la phrase suivante : « je ne les ai pas rencontrés », qui se dit en kinubi :

ána	ma	*kutana*	**ma**	ómun
moi	NEG	rencontrer/s	avec	eux

Et en kiswahili :

simekutana naye

si-	*me-*	*kutana*	*na-*	*ye*
NEG (1sg)	PASSE	rencontrer	avec	lui

ána	fi	ma	józu
moi	EX	avec	mariage

« je suis marié »

ásede	ána	fi	anás	tinēn	in
maintenant	moi	EX	gens	deux	ici

« maintenant, j'ai [encore] deux personnes ici »

Si la structure /fi+ma/ s'explique aisément, la transformation du verbe d'existence utilisé seul en verbe de possession est plus étrange. En effet, dans les tous les cas précités, nous pourrions remplacer /fi/ par /éndis/ : /morú éndis rután t-ómun/, /ána ma éndis khábar/...

Sujet + /ma/ :

Il est également possible de rendre la possession par une phrase nominale, composée d'un sujet et d'un groupe prépositionnel introduit par /ma/, « avec » :

úmun	ma	gélba	har
eux	avec	cœur	chaud

« ils ont le coeur chaud », ce qui signifie « ils ont le sang chaud, ils aiment se battre »

ána	ma	akú	tá	-y	fī	fi	*Belgium*
moi	avec	frère	GEN	moi	EX	dans	Belgique/a

« j'ai un frère qui est en Belgique »

Cette tournure n'est pas courante, mais elle existe. En réalité, le verbe est sous-entendu, par référence à l'emploi de /kun ma/ ou de /fī ma/. L'usage de /ma/ pour rendre la possession peut rappeler celui de son étymon /ma'a/ en arabe classique et dialectal :

ma'a	-k	flūs ?
avec	toi	argent ?

« as-tu de l'argent (sur toi) ? »

Mais hormis l'utilisation du même lexème, la structure de la phrase est très différente. On retrouve par contre une phrase nominale présentant une structure très comparable en kiswahili, avec pronom, préposition d'accompagnement et objet possédé :

nina pesa

ni	*-na*	*pesa*
moi	avec	argent

« j'ai de l'argent »

L'usage de /ligó/ :

Le verbe /ligó/ signifie « trouver, obtenir », comme son étymon en arabe soudanais /liga/. Utilisé au passé, il peut se traduire par « avoir » au présent, puisqu'il s'agit d'une action dans le passé qui a un résultat dans le présent :

Núbi ma ligó *education zaidi*, garáya ómun ma ligó garáya ta ingílizi *zaidi*
Nubi NEG trouver éducation/a très/s étude eux NEG trouver étude GEN Anglais très/s
« les Nubi n'ont pas beacoup d'éducation, ils n'ont pas beaucoup bénéficié de l'éducation anglaise »

Encore une fois, cet usage de /ligó/ est similaire à celui du kiswahili *ku-pata*, qui a pour sens général « obtenir » mais qui peut également se traduire tout simplement par « avoir » dans certains cas, exactement comme *to get* en anglais :

amepata mali
a- *me-* *pata* *mali*
3sg PASSE obtenir bien
« il est devenu riche » (litt : il a obtenu des biens)

amepata homa
a- *me-* *pata* *homa*
3sg- PASSE obtenir fièvre
« il a de la fièvre » (litt : il a obtenu de la fièvre)

Mais il faut être prudent avant de soupçonner une éventuelle influence du kiswahili ou de l'anglais sur cette formulation en kinubi. En effet, le même usage du verbe /ligó/ se retrouve en arabe tchadien :

ligit al kitāb da
trouver.1sg.PASSE ART livre DEM
« j'ai ce livre »

11.20. Le traitement des verbes d'origine étrangère

Tous les verbes d'origine étrangère que nous avons relevés à Mombasa viennent soit du kiswahili, soit de l'anglais. Nous n'avons rencontré aucun emprunt à l'arabe dialectal ou classique. À Kibera, nous avions rencontré quelques cas de verbes empruntés à l'arabe dialectal soudanais, tandis qu'à Bombo nous avions noté quelques verbes empruntés à l'arabe classique, mais il s'agissait toujours de *codeswitchings*, en outre souvent motivés par la présence de l'enquêteur.

11.20.1. Les emprunts au kiswahili :

Nous avons relevé 53 verbes différents d'origine swahili. Seuls trois d'entre eux apparaissent dans le cadre d'un *codemixing* ou d'un *codeswitching*, tous les autres étant intégrés au discours en kinubi.

De manière générale, leur phonologie originale est conservée, malgré quelques exceptions comme *weza* > /éza/. Sur le plan morphologique, les verbes empruntés au kiswahili sont dépourvus du préfixe *ku-* qui caractérise l'infinitif, hormis l'usage de *ku-wa* :

lázim íta *kuwa* islám
il faut toi être/s musulman
« tu dois être musulman »

Cela s'explique aisément, puisqu'en kiswahili même cette racine n'apparaît jamais sans son préfixe *ku-* : on trouve *kuwa*, « être », *nimekuwa*, « j'ai été », *ninakuwa*, « je serai »..., mais il n'y a pas de forme verbale où *-wa* est utilisé sans son préfixe *ku-*. Le verbe swahili est donc adapté afin de ressembler à la forme nue du verbe en kinubi.

Par ailleurs, la grande majorité des verbes d'origine swahili sont utilisés munis du préfixe adéquat (ø, gi- ou bi-) :

ø:

ána	*weza*	shítim	íta, ána	*weza*	dusmán	me	íta
moi	pouvoir/s	insulter	toi, moi	pouvoir/s	se battre	avec	toi

« je peux t'insulter, je peux me battre avec toi »

gi- :

wéde	ya	sókol	el	ána	gi-	*kumbuka*
ceci	COP	chose	REL	moi	TMA	se rappeler/s

« c'est ce dont je me souviens »

ta	gi-	*soma*	milán	*zaidi*
toi	TMA	étudier/s	beaucoup	très/s

« tu étudies beaucoup »

bi- :

[ína]	kan	fu	*mtaa*	jedé	na	núbi,	na	bi-	*tumia*	lúga	náde
nous	si	dans	quartier	ainsi	avec	nubi,	nous	TMA	utiliser	langue	DEM

« si on était dans un quartier avec des Nubi, on utiliserait cette langue »

kan *arabic* ta ma bi- *elewa*
si arabe/atoi NEG TMA comprendre/s
« si c'était de l'arabe, on ne comprendrait pas »

Parallèlement, on retrouve certains verbes swahili à la forme nue, sans le préfixe attendu, mais cela ne constitue pas une entorse à la conjugaison du kinubi, car cela correspond à l'aoriste :
lázim úmun g- wónus *kiswahili*, asán kedé mun *wafiki* badúm
il faut eux TMA parler kiswahili/s parce que ainsi eux être d'accord/s REC
« il faut qu'ils parlent kiswahili, ainsi ils se comprennent »

Un autre exemple d'intégration morphologique est l'utilisation du redoublement d'une racine verbale d'origine swahili, comme dans :
ásede gi- *toketokea* lakín úmun gi- káfu
maintenant TMA se montrer.2/s mais eux TMA avoir peur
« maintenant ils se montrent, mais les autres ont peur »

Le redoublement existe en kinubi comme en kiswahili, mais dans cette dernière il n'est pas appliqué au verbe *ku-tokea* « apparaître », du moins dans les dictionnaires. Il s'agit donc soit d'une innovation du kinubi, soit d'une variante dialectale du kiswahili de Mombasa.

Nous avons vu que l'état se rend généralement par l'utilisation du verbe /kun/~/kúnu/, mais il arrive que le locuteur l'exprime par le verbe swahili *kuwa*. A Mombasa, elle ne semble avoir qu'une valeur infinitive et elle est toujours introduite par un autre verbe :
lázim íta *kuwa* islám
falloir toi être/s musulman
« tu dois être musulman »

Cette valeur infinitive rejoint celle de son étymon swahili, puisque dans cette langue *kuwa* est également un infinitif. Par contre, à Bombo nous avons enregistré *kuwa* comme une forme verbale normale, susceptible d'être munie d'un préfixe :
fi shar ramadán, kalam-á wéde gi- *kuwa* ma
dans mois ramaḍān chose.PL ce TMA être/s NEG
« pendant le mois de Ramaḍān, ces choses ne se produisent pas »

Nous avons aussi enregistré à deux reprises /kúna/ à Mombasa :
ína áje *kuna roughly about...* áje wósul *fifteen hundred*
nous chose être/s en gros environ/a... chose arriver quinze cents/a
« nous sommes environ... nous atteignons quinze cents [personnes] »

na	*weza*	*kuna*	ta	Núbi	gerí	*two hundred*
nous	pouvoir/s	kuna/s	GEN	Nubi	près de	deux cent/a

« nous devons être environ deux cent Nubi »

Le verbe *kuna* existe en kiswahili, où il s'agit d'un verbe d'existence, comme dans *kuna nini* ?, « qu'y a-t-il ?», tandis qu'en kinubi il apparaît plutôt comme un verbe d'état. Le /kúna/ du kinubi vient-il du kiswahili, ou bien s'agit-il d'une variante phonologique de /kúnu/ ? Les occurrences de ce verbe sont trop rares pour se prononcer sur cette question.

11.20.2. Les emprunts à l'anglais :

Nous avons relevé 78 verbes d'origine anglaise dans nos enregistrements de Mombasa, dont 32 apparaissent dans des cas de *codemixing*. Les 46 autres verbes sont intégrés à un discours en kinubi.

Sur le plan phonologique, nous n'avons relevé qu'un seul cas de verbe d'origine anglaise dont la prononciation ait été modifiée :

úmun	asísti (...)	*kings*	ta	Yugánda	ma	ta	Bunyóro
eux	aider	rois/a	GEN	Ouganda	et	GEN	Bunyoro

« ils ont aidé les rois d'Ouganda et du Bunyoro »

Dans cette phrase, /asísti/ est une déformation de l'anglais (*to*) *assist*. Toutefois, l'ajout d'un /i/ après un mot se terminant par /t/ est un phénomène qui se produit déjà en *East African English* (Blommaert, 1998 : 1). On peut donc supposer que cette forme n'est même pas liée au kinubi en particulier.

À Bombo, nous avions également relevé un verbe anglais phonologiquement assimilé, avec l'adjonction d'un /–i/ final :

anás	del	ya	selekti	fógo
gens	DEM PL	ya	choisir	parmi

« ces gens ont sélectionné [quelqu'un] parmi eux » (Bombo)

Nous n'avons relevé qu'un seul verbe dont le marqueur TMA a été vocalisé en fonction de la première voyelle de la racine verbale d'origine anglaise :

áse	mun	gu-	*rule*	*together*
maintenant	eux	TMA	diriger/a	ensemble/a

« alors ils dirigeaient ensemble »

Sur le plan morphologique, seul 12 des 46 verbes d'origine anglaise intégrés au discours en kinubi portent un préfixe verbal (généralement /gi-/), situation qui contraste encore une fois avec celle des verbes d'origine swahili. Les autres ont des formes nues, utilisées comme aoriste ou comme infinitif :

ána	gi-	*record*	fi	*videocassette*
moi	TMA	enregistrer	dans	videocassette/a

« j'enregistre sur une cassette vidéo »

úmun	ázu	gi-	*advance*	fógo
eux	vouloir	TMA	progresser	dessus

« ils veulent progresser »

jídi	t-	éna	*continue*	ma	*British Army*
ancêtreGEN		nous	continuer/a	avec	armée britannique/a

« nos ancêtres ont continué avec l'armée britannique »

Par contre, chacun de ces verbes est muni d'un sujet ou du pronom nubi adéquat, sans recours à l'anglais. A Bombo, nous avions rencontré un verbe anglais muni d'un pronom nubi mais respectant la conjugaison anglaise :

na	*enjoyed*,	kan	bi-	kun	kwéys
nous	s'amuser.PASSE/a	ANT	TMA	être	bien

« nous nous sommes amusés, c'était bien » (Bombo)

Nous avions aussi relevé au moins deux cas où un verbe anglais inséré dans le discours en kinubi était muni du pronom anglais nécessaire :

logó	*I relate*	hurúf	de	fi	rután	núbi,	dúkuru	ani *find simple*
car	j'applique/a	lettre.PL	DEM	dans	langue	nubi,	puis	moi trouver simple/a

« car j'applique ces lettres au kinubi, alors je trouve [cela] simple » (Bombo)

iná	shabáb	*they use* :	de	ge-	nadí	séla
là	jeune.PL	ils utilisent :	DEM	TMA	s'appeler	valise

« ici, les jeunes utilisent [l'expression] : ceci s'appelle une valise » (Bombo)

Mais il s'agit dès lors de *codeswitching*, puisque l'informateur passe d'une langue à l'autre en respectant les séquences morphologiques de chaque langue. En outre, l'utilisation d'un verbe anglais permet quelquefois d'introduire un ou plusieurs autres mots anglais à sa suite, conduisant ainsi à un *codemixing* :

azól éndis *full time*, ta *feel free*
homme avoir plein temps/a toi se sentir libre/a
« celui qui a [un travail à] temps plein, il se sent libre »

ásede mun *declare : what nationality are you ?*
maintenant eux déclarer : quelle est ta nationalité/a
« alors ils ont déclaré : de quelle nationalité es-tu ? »

De manière générale, on peut donc dire que les verbes swahili sont phonologiquement et morphologiquement mieux intégrés au discours en kinubi que les verbes anglais.

11.20.3. Les verbes composés :

De nombreuses langues ont recours à un verbe passe-partout, ayant généralement le sens de « faire », associé à un nom d'action d'origine étrangère, pour créer de nouveaux verbes. Cette méthode permet d'éviter la contrainte morphologique de la conjugaison. Ce genre de verbe est très courant en turc, en persan ou en hindi par exemple. Dans le cas du turc, les verbes *etmek* et *yapmak*, « faire » ont permis d'intégrer tant du vocabulaire arabe que persan et français :
Dua etmek : prier (arabe)
perišan etmek : ruiner (persan)
Patinaj yapmak : patiner (français)

Le kinubi utilise quelquefois le verbe /so/, « faire » pour créer des verbes composés, mais le phénomène reste étonnamment marginal. Le verbe en question est souvent associé au kiswahili *kazi*, « travail » pour donner le verbe « travailler », or il s'agit d'un calque du verbe composé swahili *ku-fanya kazi*, de même sens :
nas al gi- só *kazi*
gens REL TMA faire travail/s
« les gens qui travaillent »

Nous n'avons pas relevé d'autres verbes hybrides se basant sur le vocabulaire swahili. Nous avons quelques exemples pour l'anglais, mais ils restent également assez limités :
úmun gi- *so* *party* áta fi Mombása
eux TMA faire fête/a même à Mombasa
« ils font même la fête à Mombasa »

ta	só	*translation*	t	-o
toi	faire	traduction/a	GEN	lui

« tu le traduis »

úmun	só	*mutiny*
eux	faire	mutinerie/a

« ils se sont mutinés »

De manière générale, /so/ est également utilisé avec des substantifs nubi pour créer des verbes composés, comme /so kídma/, « travailler », le procédé n'est donc pas réservé à l'intégration des emprunts.

11.20.4. Le cas d'un verbe hybride « anglo-swahili » :

Nous avons enregistré une forme verbale assez singulière, puisqu'il s'agit d'un verbe anglais muni du préfixe de l'infinitif swahili */ku-/* utilisé dans un discours en kinubi :

namna	ta	*ku-*	*translate*	Kurán
manière/s	GEN	INF/s	traduire/a	Coran

« la manière de traduire le Coran »

Notons d'emblée qu'il s'agit de la seule occurrence de ce type de forme. Elle est toutefois fort intéressante, puisqu'elle introduit un préfixe tout à fait inutile, l'infinitif nubi correspondant à la forme nue du verbe. L'interférence est d'autant plus remarquable qu'elle fait appel à deux langues étrangères pour un même lexème.

12. Le redoublement

Nous avons déjà abordé le problème du redoublement dans les chapitres consacrés respectivement au nom, au verbe, à l'adverbe, au numéral et au pluriel. Nous allons ici tenter de synthétiser l'usage général du redoublement en kinubi.

En réalité, le terme « redoublement » (*reduplication* en anglais) est couramment utilisé dans la littérature scientifique pour désigner des phénomènes différents : le redoublement d'un terme, d'un groupe de termes, voire d'un groupe syntaxique, mais aussi le redoublement d'une syllabe ou encore l'allongement d'une voyelle (Kouwenberg, 2003 : 1). Nous limiterons dans cette étude le sens du terme « redoublement » à la répétition de nature morphologique d'un lexème. Nous n'y incluons donc pas les termes tels que /dígdig/ « antilope », /búibúi/ « *buibui*, vêtement noir féminin »... qui sont souvent empruntés tels quels aux langues du substrat ou de l'adsrat, et que nous avons déjà analysés dans d'autres chapitres (Morphologie, 2.3, 4.2...).

12.1. L e redoublement simple

En kinubi, le redoublement peut s'appliquer :
- au substantif ;
- à l'adjectif (y compris le numéral) ;
- au verbe ;
- à l'adverbe.

Le redoublement est souvent considéré comme l'un des outils caractéristiques des créoles, où il se distingue de la simple itération – le redoublement d'un terme marquant uniquement l'emphase, comme dans « il y a très, très longtemps » en français – par sa capacité de créer de nouveaux termes (Holm, 1988 : 88). Le kinubi ne présente toutefois pas un nombre très important de cas de redoublement, observation déjà formulée par Miller à propos du redoublement nominal en arabe de Juba (Miller, 2003 : 290).

En outre, si le redoublement est productif en kinubi, il y a de nombreuses expressions que l'on retrouve également en arabe de Juba, ce qui suppose une usage du redoublement déjà dans la phase de précréolisation. On retrouve dans les deux langues les expressions telles que /zamán zamán/ « autrefois », /baráw baráw/ « différent », /gátagáta/ « couper en petit morceaux », /wáy wáy/~/wáed wáed/ « un à un »...

Cette remarque est importante, car elle relativise les propos de Bakker, qui affirme que les pidgins n'ont généralement pas recours au redoublement – même s'il donne lui-même quelques contre-exemples (Bakker, 2003 : 37 sq).

Le rôle du redoublement en kinubi est multiple. Lorsqu'il s'agit d'un nom ou d'un adjectif, il a surtout une fonction augmentative :

yal-á al dugag-ín dugag-ín
enfant.PL REL petit.PL.2
« les enfants qui sont tout petits »

Il a plus rarement une fonction de pluralisation :

fi sheré sheré t- ómun de, ómun gi- lébis nas tob
dans fête.2 GEN eux DEM eux TM porter PL *tob*
« lors de leurs fêtes, elles portent le *tob* »

Lorsqu'il s'agit d'un numéral, il a une fonction intensive ou distributive :

mára wáy wáy
fois un.2
« un à un »

sul wáy wáy (Bombo)
prendre un.2
« prenez-les un à un »

Dans le cas du verbe, le redoublement remplit surtout un rôle intensif et/ou augmentatif:

ya ja ma sudan-iya dúgu dúgu
EMPH venir avec Soudanais.PL frapper.2
« ils venaient avec les Soudanais pour se battre »

12.2. Le redoublement bilingue

Il arrive qu'un terme emprunté soit suivi de son équivalent en kinubi. Ce redoublement touche le nom, l'adjectif et l'adverbe, mais jamais le verbe:

wa-zee shuub-át milán íni
PL-vieux/s vieux.PL beaucoup ici
« Il y a beaucoup de vieux ici »

sasa	ásede	fi	sána	báde…
maintenant/s	maintenant	dans	année	après

« Et puis, l'année suivante… »

En milieu bilingue, il arrive qu'un locuteur parlant en langue A y introduise un terme courant de langue B puis le répète dans la langue A. Romaine donne quelques exemples recueillis en milieu bilingue turc-néerlandais :

eh,	oda	-mız	-a,	*kamertje*	-mız	-a
oui	chambre	notre	LOC	chambre/n	notre	LOC

« oui, dans notre chambre, dans notre chambre »

Mais elle considère que la répétition est suggérée par des contraintes morphologiques, comme l'usage d'une préposition ou d'une postposition nécessaire en turc dans l'exemple ci-dessus (Romaine, 1995 : 128). Or, en kinubi, nous ne voyons aucune contrainte particulière d'ordre morphologique ou syntaxique qui justifierait cette répétition. Il ne s'agit pas non plus d'une glose, puisque les termes *waze* et *sasa* sont entrés dans l'usage en kinubi et qu'ils sont de toute façon d'usage fréquent. Il ne s'agit pas non plus d'une correction, puisque le locuteur ne marque pas de pause entre les deux termes, et qu'en plus il utilise plusieurs fois certaines de ces expression, notamment */sasa* ásede/ « maintenant ». Peut-être faut-il plutôt y voir un phénomène d'emphatisation ?

En outre, nous avons relevé au moins une expression où trois langues interviennent dans le contexte du redoublement. La phrase est énoncée en kinubi, mais le redoublement se fait en anglais et en kiswahili, dans le cadre d'un *codeswitching*! :

Ahalíya	bi-	kún	*all over East Africa,*	*all East Africa*	*muzima*
Ahliyya	TMA	être	partout en Afrique de l'Est/a	toute l'Afrique de l'Est/a	entier/s

« [l'association *al-*] *Ahliyya* sera active partout en Afrique de l'Est, dans toute l'Afrique de l'Est »